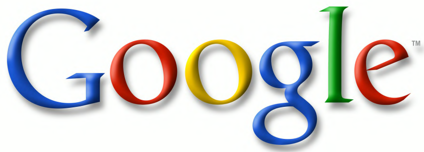

Google



Sir Windham Dalling: Bar.t

LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
DE LA
FRANCE,

Depuis le commencement de la Monarchie jusqu'à présent.

Par M. D'AUVIGNY,

TOME NEUVIÉME.

LES GRANDS CAPITAINES.

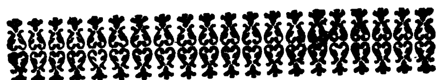


A AMSTERDAM,

Et se vend

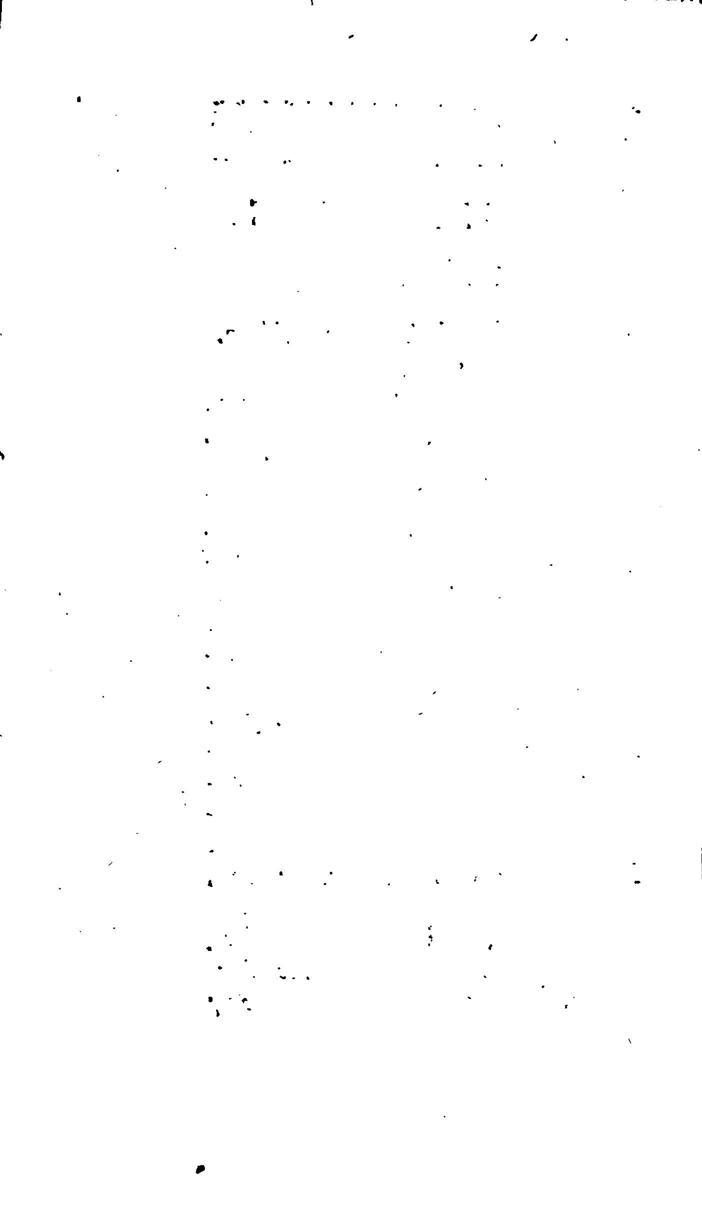
A PARIS, chez LE GRAS, Grand-Salle du Palais, à l'L Couronnée.

M. DCC. XLIV.



LES HOMMES ILLUSTRES

Contenus dans le Tome neuviéme.





AVERTISSEMENT

De M. D'AUVIGNY, *Chanoine Regulier de l'Ordre de* PREMONTRÉ, *Frere de l'Auteur.*

CEs deux volumes & ceux qui les suivront, sont les Ouvrages posthumes de M. d'Auvigny Cheveau-leger de la Garde, qui après avoir donné ses soins pour l'édition des Tomes VII. & VIII. de son Livre, se hâta de partir pour joindre sa Troupe, & a été malheureusement tué dans le Combat d'Ettinghen, à l'âge de trente & un ans, le 27 Juin 1743, laissant une veuve & deux enfans mâles, à qui les descendans des Hommes Illustres de la France qu'il a célébrés si dignement, accorderont sans doute leur protection, & par honneur & par reconnoissance.

On sera peut-être étonné qu'un Auteur qui a si peu vêcu, ait pû fournir

une pareille carriere, & qu'outre ces dix volumes qui ſont imprimés, il ait encore laiſſé la matiere de pluſieurs autres en manuſcrit, entre les mains de ſon Libraire, avant de partir pour la Franconie, où il a fini ſes jours. Peu d'Ecrivains ont eû plus de facilité & de talens pour écrire l'Hiſtoire, & je crois que la République des Lettres a fait en lui une perte. Sa mémoire étoit prodigieuſe, & ſon imagination d'une vivacité extraordinaire, jointe à beaucoup de pénétration d'eſprit. Naturellement Philoſophe, il s'étoit formé un ſtile nerveux & ſententieux, qu'on remarque facilement dans cet Ouvrage. Peut-être aimoit-il un peu trop les ornemens du ſtyle & les agrémens de la narration, & il ſemble les avoir quelquefois préférés à l'exactitude de la Grammaire, trop vif & trop hardi dans ſes penſées, pour s'y aſſujettir ſcrupuleuſement.

Si l'on eſt ſurpris qu'il ait pû achever un ſi long Ouvrage à la fleur de ſes années, (Ouvrage qui ſuppoſe une

lecture immense & un très-pénible travail) combien le sera-t'on davantage, si l'on fait attention à tous les Livres qu'il a publiés avant celui-ci. Après s'être exercé dans sa premiere jeunesse sur des matieres de bel esprit & de fiction, il s'appliqua sérieusement à l'Histoire, & donna un Abregé de celle de France & Romaine, imprimée en 1730. Quelques années après il mit au jour l'Histoire de la Ville de Paris en cinq volumes, dont néanmoins la moitié du quatriéme & tout le cinquiéme ne sont point de lui, mais de feu M. de la Barre, de l'Académie des Belles-Lettres.

M. d'Auvigny étoit né dans le Hainaut. Après la mort d'un Oncle qui lui avoit donné de l'éducation, il vint à Paris en 1728, & fut recommandé à une personne très-connuë dans la République des Lettres, qui ayant aperçu en lui du génie, de l'esprit, du talent & beaucoup d'application à la lecture & au travail, prit quelque soin de cultiver ces disposi-

tions. Mais depuis plus de huit années M. d'Auvigny s'étant attaché à d'autres personnes, & ayant voulu se conduire à son gré, celui a qui il avoit obligation de la premiere culture de ses talens, n'eut dans la suite presque aucun commerce avec lui. Ainsi dans la composition des Vies des HOMMES ILLUSTRES, on peut dire qu'il n'a été secondé de qui que ce soit. Il ne me sied pas de m'étendre davantage sur les louanges d'un frere. J'ai cru devoir à ses chers Manes ce léger tribut, & que le Public l'approuveroit.



LES HOMMES ILLUSTRES DE LA FRANCE.

LOUIS DE LA TREMOILLE,

Second du nom, Prince de Talmond, Vicomte de Thouars, Comte de Benon, Baron de Craon, de Sulli, de l'Isle Bouchart, de S. Hermine, &c. Capitaine de cent hommes d'armes, Chevalier de l'Ordre du Roi, Amiral de Bretagne & de Guyenne, Gouverneur de Bourgogne, Général des armées en France & en Italie, Gouverneur de Milan, surnommé le Chevalier sans reproche; *sous les Rois Loüis XI. Charle VIII. Loüis XII. & François I.*



OUTE l'Europe connoit la grandeur de la Maison de la Tremoille, les hommes illustres qu'elle a produits, ses allian-

Origine de la Maison de la Tremoille.

ces, ses prétentions & le rang distingué qu'elle a en France, où ceux qui la composent, joüissent du rang de Princes. Il ne manque à leur gloire, que d'instruire le Public des services importans que leurs Ancêtres ont rendus à la Nation, des grands talens qu'ils ont possedés, & des exemples de vertu & de courage que ces Héros ont laissés à la postérité.

Cette illustre Maison est originaire de Poitou, où est la petite Ville de la Trémoille. Les Seigneurs de la Trémoille avoient de grands biens en Bourgogne, & ils y tenoient un des premiers rangs. Loüis de la Trémoille naquit le 20 de Septembre 1460 de Loüis I. Sire de la Tremoille & de Marguerite d'Amboise, fille & unique héritiere de Loüis, Sire d'Amboise, Vicomte de Thouars, Prince de Talmond, Seigneur de Mauleon, de l'Isle de Ré & de Montrichard. C'est par ce Mariage, que cette riche succession est entrée dans la Maison de la Trémoille. Il étoit petit-fils de George de la Trémoille, que les Historiens de son tems disent avoir été *un homme considérable par sa propre condition & par ses grandes alliances.*

Sa vie est rapportée dans la premiére partie de cet Ouvrage. Le pere de Loüis de la Trémoille montra toute sa vie une violente inclination pour ses Souverains particuliers. Il préferoit la noble liberté qui regnoit dans leur cour, à l'éclat tumultueux de celle de France, où les Grands commençoient déja à n'être plus considerés, qu'à proportion du dégré de faveur qu'ils avoient auprès du Roi. La branche de France qui regnoit sur la Bourgoghe, n'ayant produit jusque-là que de grands Princes, étoit, sinon plus puissante, du moins plus assurée de ce qu'elle possedoit, que les Rois de France ses aînés. Envain la sagesse de Charle VII. avoit-elle tenté de réparer les malheurs du régne de Charle VI. causés par les divisions & par la méchanceté des Princes de son sang : les peuples, ramenés à l'obéissance par ses travaux & par ses soins, montroient de tems en tems les mêmes dispositions qui les avoient soutenus dans leur révolte. La mort du Roi parut une occasion très-favorable pour tous ceux qui avoient intention de conspirer contre le repos de l'Etat. Il ne sembloit pas que Loüis XI. son fils

1460.

Etat de la France sous Charle VII.

jour qu'il souhaitoit que le Roi succombât, il s'emporta jusqu'au point de lui donner un soufflet. Ce trait de vivacité & de zéle, dont le pere de Loüis crut sagement devoir punir la violence, fit beaucoup de bruit & parvint jusqu'au Roi. Ce Monarque combla d'éloge le zéle du jeune la Trémoille; mais comme tout lui faisoit ombrage, il fit plus d'attention, qu'il n'en avoit fait jusqu'alors, à l'indifference que le Chef de cette Maison témoignoit pour ses intérêts; il craignit de le voir se joindre à la multitude de ses ennemis, & ce fut pour prévenir cet inconvénient, qu'il envoya demander au Seigneur de la Trémoille le jeune Loüis son fils, afin de l'élever à sa Cour. C'étoit la coutume de ce Prince de tenir auprès de sa personne, sous prétexte de leur faire honneur, les héritiers des grandes Maisons, comme des ôtages de leur fidélité. Cette demande d'un Roi qui pardonnoit rarement les refus, donna de l'inquiétude à toute la Maison de la Trémoille, attachée aux Ducs de Bourgogne & de Bretagne. Les Souverains de ces deux Provinces étoient déclarés contre le Roi. On se souvenoit encore de

la disgrace inattenduë de George de la Trémoille, éloigné de la Cour, après avoir été l'objet de toutes ses faveurs, & il étoit triste pour cette Maison d'exposer le plus précieux de ses rejettons aux caprices d'un Roi injuste, qui jusque-là avoit paru faire très-peu de cas des services, de la naissance, de la fidélité, & encore moins de la vertu.

Le Seigneur de la Trémoille consulta là-dessus Marguerite d'Amboise sa femme, encore plus prévenuë contre le Roi qu'il ne l'étoit lui-même; tous deux se rappellerent le peu de sujet qu'avoit eu Loüis XI. de saisir les biens du Seigneur d'Amboise, sur le seul soupçon que ce Seigneur avoit eu une conférence secrette avec le Duc de Bretagne; ils convinrent de ne point remettre leur fils aîné entre les mains d'un Prince aussi défiant, de s'excuser sur sa jeunesse, & de cacher à leur fils les desseins que le Roi avoit sur lui. Mais Loüis XI. entretenoit des émissaires dans les Maisons considérables de son Royaume, qui servoient à l'instruire de leurs vûës & à faire réussir les siennes. Le jeune la Trémoille, sans pénétrer dans ce qui

1472.

déterminoit le Roi à penſer à lui, ſe trouva flatté du ſouvenir de ce Monarque; il s'en entretint avec un jeune Gentilhomme nommé Chazerac, qu'on lui avoit donné pour compagnie, & ils réſolurent enſemble qu'il demanderoit lui-même à ſon pere la permiſſion d'aller à la Cour où le Roi le demandoit. Chazerac avoit quelques années de plus que la Trémoille & un déſir de s'avancer, qu'il ne pouvoit ſatisfaire à Thouars; il encouragea donc la Trémoille à exécuter la démarche projettée, & le détermina à ſe déclarer. Celui-ci parla à ſon pere, & le preſſa beaucoup de le laiſſer partir, afin, diſoit-il, de lui donner les moyens de ſe faire connoître, & de ne pas laiſſer languir les plus belles années de ſa jeuneſſe dans l'oiſiveté d'une Province. Le Seigneur de la Trémoille, auſſi affligé que ſurpris de cette demande, ne douta pas qu'elle ne fût l'effet de quelque conſeil. *Je verrai*, dit-il froidement à ſon fils, *ce qui vous conviendra le mieux; laiſſez-moi y penſer.*

Loüis ſe ſauve de la maiſon de ſon pere.

La réponſe que Loüis de la Trémoille attendoit avec impatience ne vint point; au contraire, il vit que ſa

mere & les amis de sa Maison, faisoient leurs efforts pour le détourner de son dessein ; ce qui lui fit prendre la résolution de l'exécuter sans rien dire, & sans prendre d'autre conseil que de son zéle & de Chazerac. Il monta à cheval avec lui, & prit la route de Paris. Le Seigneur de la Trémoille, attentif à toutes ses démarches, fut bientôt informé de sa fuite ; irrité d'une désobéissance qui pouvoit avoir 1473.
des suites fâcheuses, il fit courir après lui, & ceux qu'il employa userent d'une si grande diligence, qu'ils le joignirent & le ramenerent à Thouars. Son pere refusa d'abord de le voir, pour le punir au moins par cette marque de sevérité, ne le pouvant faire avec justice par des moyens plus rigoureux. Il sentoit bien que la jeunesse de son fils l'empêchoit d'avoir aucunes des vûës politiques, qui faisoient craindre son séjour auprès du Roi. Le jeune la Trémoille de son côté n'attribuoit qu'à la tendresse que son pere avoit pour lui, l'opposition qu'il marquoit à ses desseins, & il s'imaginoit ne pas manquer essentiellement à son devoir, en se dérobant pour un objet qu'il croyoit utile.

Le Seigneur de la Trémoille ne put rester long-tems ſans voir ſon fils. Il réſolut de lui ouvrir ſon cœur & de le déterminer par ſon propre intérêt à l'obéiſſance qu'il éxigeoit de lui. Il le fit donc venir, & après lui avoir reproché ſon peu d'attachement pour ſon pere, il lui demanda quel bien il eſpéroit à la Cour d'un Roi triſte, ſoupçonneux, inquiet, violent, pour le préferer, malgré ſon extrême jeuneſſe, au repos dont il joüiſſoit dans le ſein de ſa famille. Il lui fit à cette occaſion un portrait de la Cour & du Roi, qui mérite d'être rapporté, pour connoître la façon de penſer des vrais Grands de ce tems-là, le mépris qu'ils avoient pour les vices des courtiſans, & le peu de cas qu'ils faiſoient de la faveur des Rois. *Vous brûlés d'aller à la Cour*, dit-il à ſon fils : *apprenez de moi, qui la connois, les dangers dont on y eſt menacé. Ceux qui vous y ſouhaitent vous en ont donné une fauſſe idée, en vous la peignant comme le ſéjour de l'honneur & des agrémens : on n'y voit que de fauſſes vertus. Ce ſont elles qui dominent ; on s'y trompe d'autant mieux, qu'elles ont acquis par une longue habitude l'art funeſte de paroître ſinceres. La ſeule*

Portrait de la Cour de Loüis XI.

chose où l'on y soit vrai, est la plus vaine de celles que l'esprit humain puisse imaginer; c'est la façon de s'exprimer & de s'habiller: dans tout le reste, il n'y a ni bon sens, ni vérité. La vaine gloire, l'ambition, l'hypocrisie y regnent ensemble; on y paroît modeste, humble, attentif à sa conduite & au mérite des autres; on semble s'y chercher & vouloir se servir; dans les démarches extérieures, dans les discours publics, on voit l'image admirable d'un zéle sincére & d'une union parfaite; mais dans le secret de ces cœurs corrompus, ce n'est que malice, envie, calomnie, trahison habilement dissimulée, & dont on ne peut tirer vengeance que par les indignes moyens d'une pareille conduite; c'est par orgüeil qu'on y est humble: on y est moderé pour nuire avec plus de sureté, pieux par superstition & par hypocrisie, honnête & familier pour abuser de la confiance. On y souffre souvent de la disette au milieu de l'abondance, par les folles dissipations ausquelles on est excité; la coûtume est de répandre avec profusion, pour des plaisirs condamnés & suivis de répentir, ce que la justice & l'honneur devroient consacrer au payement des dettes légitimes. Et quel fruit retire-t'on d'un

ſejour où la vertu eſt contrainte ou corrompuë ; des ombres de grandeur acquiſes quelquefois par des ſervices réels, & qu'un caprice peut vous enlever ; des flatteries dont on reconnoit la fauſſeté, auſſi-tôt que la faveur nous abandonne ; un état toujours incertain, un repos toujours exposé. On y joüit à la vérité d'une certaine ſupériorité ſur le commun des hommes ; mais n'eſt-on pas obligé de s'humilier à ſon tour, devant ceux que la fortune favoriſe davantage ? Qui veut vivre à la Cour, s'expoſe à combattre continuellement contre les autres & contre ſoi-même.

Voilà mon fils, continua le Seigneur de la Trémoille, *comme on penſe à la Cour, dont le ſéjour eſt aujourd'hui plus à craindre que jamais. Le Roi eſt ſombre, jaloux, inquiet ; il éleve les gens de néant, écoute les rapports, défaut qui peut ſeul perdre les Rois ; il croit connoître les hommes & devoir les craindre ; le ſoupçon d'un moment détruit auprès de lui le fruit du plus ſincére attachement ; on l'a vû ſans raiſon proſcrire les ſages Miniſtres de ſon pere, & s'il en reſte auprès de lui qui aiment encore la juſtice & la vertu, leur deſtin eſt de ſuccomber dans une Cour, où regnent à leur*

*place l'hypocrisie & l'imposture. C'est un vil * Barbier qui gouverne sous lui ; & le sort ennemi de la France, lui a donné pour Collegue un homme ** d'une naissance aussi obscure, déshonoré depuis long-tems par son injustice, sa mauvaise foi, sa dissimulation & ses fourberies ; ce n'est qu'à ses indignes manœuvres qu'il est redevable de l'Episcopat.*

D'ailleurs la Cour est toute remplie de dissensions ; la Bourgogne, la Bretagne, & la France sont armées l'une contre l'autre ; les biens du Vicomte de Thouars votre grand-pere viennent d'être confisqués ; le Duc d'Alençon Prince du Sang est prisonnier ; le Seigneur de Nemours, après de grands services, est éloigné de la Cour avec danger de sa vie ; le Comte de S. Paul, pour conserver ses biens, son credit & sa dignité, est obligé de tromper un Roi qui veut être trompé, & de

* Olivier le Dain, Barbier de Loüis XI. fils d'un Paysan prés de Gand : il eut toute la confiance de Loüis XI. & fut pendu sous Charle VIII.

** Jean Baluë, fils d'un Meunier, & selon quelque autres, d'un Cordonnier de Verdun ou d'un Tailleur. Il parvint à être Aumônier & Favori de Loüis XI. qui le fit Intendant des Finances, ensuite Evêque d'Evreux, & peu après Evêque d'Angers. Il parvint enfin au Cardinalat. Il encourut par ses fourberies la disgrace du Roi, qui le fit renfermer dans une affreuse prison, d'où il ne sortit qu'onze ans après, sous Charle VIII.

se tromper lui-même; la liberté, l'honneur, la vie ne sont point en sureté, si l'on n'oppose pour les conserver le même esprit de fourberie qui les attaque. Enfin, ajoûta la Trémoille, *j'ai autant d'amour pour ma Patrie, que les plus zélés d'entre les François; mais je vois tant de vices dans ceux qui la gouvernent, que je croirois trahir ses véritables intérêts, si je travaillois à augmenter leur puissance. Ainsi, mon cher fils, dans la jeunesse où vous êtes, vous ne pouvez que risquer beaucoup par les mauvais exemples que la Cour vous donnera, sans pouvoir espérer d'y faire goûter le vôtre.*

Loüis écoûta avec beaucoup de docilité le discours de son pere; mais les réflexions qu'il contenoit étoient trop au-dessus de son âge, pour qu'elles pussent faire beaucoup d'effet sur
1473. son esprit; il se contenta d'excuser la hardiesse de sa fuite, & il promit de demeurer, puisqu'on le vouloit, & d'attendre ce que la Cour & son pere décideroient sur lui.

Cependant le Roi, attentif à ce qui se passoit dans la maison de la Trémoille, dont il connoissoit les mécontentemens, avoit appris l'opposition du Chef de cette Maison à la volonté

de son fils, & ce que le jeune Seigneur venoit d'entreprendre pour se rendre à la Cour; il ne douta point qu'une pareille marque de zéle dans un âge si tendre, ne fût suivie d'un grand attachement, que ce Prince souhaitoit plus que personne & qu'il méritoit le moins; son esprit inquiet lui fit craindre d'ailleurs les suites de l'envie que le Seigneur de la Trémoille avoit de garder son fils, & il lui envoya de nouveau un Gentilhomme pour le demander, avec menaces de son indignation, si on le lui refusoit.

On ne put résister à un ordre si positif, & la Trémoille partit. La Cour de Loüis XI. étoit regardée de telle sorte, que sa famille désolée fit les mêmes vœux pour sa conservation, que s'il eût été exposé au voyage le plus dangéreux. Le Roi de son côté, délivré de toute inquiétude à ce sujet, le reçut avec beaucoup de joye, & lui fit tant de caresses contre sa coutume, que la Trémoille, qui étoit dans un âge susceptible de vives impressions, se sentit naître pour ce Roi, que personne n'aimoit, une affection qui dura autant que sa vie. Pendant plusieurs jours Loüis le montroit comme une

Arrivée de la Trémoille à la Cour.

heureuſe conquête à tous ſes Courtiſans. « Voilà, diſoit ce Monarque, ce» lui que les Bourguignons vouloient » garder contre moi : bientôt je l'em» ployerai contr'eux. » Il ordonna aux plus habiles Maîtres de s'appliquer à le former aux exercices militaires, dont ſon pere lui avoit déja fait donner d'utiles leçons. La Trémoille répondit avec ardeur aux ſoins que le Roi lui-même prenoit de ſon éducation, & par l'application qu'il apporta à ſes exercices, il acquit bientôt cet air d'aiſance & de nobleſſe, qui donne un nouveau prix aux graces qu'on a reçus de la nature.

Son Portrait.

Loüis étoit bienfait, & d'une beauté au-deſſus de celle que l'on demande dans les hommes : ſa taille étoit au-deſſus de la médiocre ; mais on la troüvoit trop formée pour ſon âge ; ſon pere & ſon oncle étant fort gros, on appréhendoit qu'il ne le devint comme eux : lui-même le craignit toute ſa vie ; & pour éviter ce qu'il regardoit comme un défaut, il choiſit un régime de vie extraordinaire, qu'il obſerva juſqu'à ſa vieilleſſe; il ne mangeoit jamais le matin, & faiſoit beaucoup d'exercice. A dîner

& à souper, il étoit au plus un quart d'heure à table, & choisissoit toujours les viandes les plus communes dont il mangeoit fort peu; le reste du jour il se tenoit le plus souvent debout, l'esprit presque toujours appliqué à quelque chose d'utile. Il observa cette façon de vivre si scrupuleusement, qu'il réussit enfin à dompter la nature. Il évita l'embonpoint excessif dont il étoit menacé, défaut que ce jeune Seigneur jugeoit considérable, surtout dans un homme destiné aux travaux militaires, où il se flattoit de se distinguer.

Peu après l'arrivée de la Trémoille à la Cour de France, Hugonai Chancelier de Bourgogne & le Seigneur de Contai y vinrent, avec le titre d'Ambassadeurs du Duc de Bourgogne, pour la conclusion d'une Tréve de 9 ans, entre les deux Puissances. Depuis la Ligue du bien public, les ennemis du Roi avoient répandu dans l'Europe que ce Monarque devenu odieux à tous les Grands du Royaume n'avoit à sa Cour que les gens absolument nécessaires à son service, parce que chacun redoutoit de se voir exposé continuellement à être la victi-

me de ses soupçons. Pour démentir des bruits si désavantageux, Loüis avoit mandé à sa Cour un grand nombre des principaux Officiers de la Couronne, & d'autres Seigneurs, dont la magnificence servit assez bien aux dessein du Roi, lorsqu'il donna audience aux Ambassadeurs de Bourgogne.

Ce Prince, plus sensible à ces petits triomphes qu'il ne convenoit à un grand Monarque, prenoit plaisir a faire remarquer aux Ambassadeurs le nombre & la qualité de ceux qui composoient sa Cour. Il leur présenta la Trémoille, en leur disant: « Voilà » un enfant de bonne Maison, qui ti» re son origine de la Bourgogne; » mais qui me servira bien un jour » contre les Bourguignons, s'ils font » quelque entreprise contre moi. » Loüis parloit de cette sorte, parce qu'on lui avoit rapporté que le Duc de Bourgogne s'assuroit beaucoup sur l'affection que la Maison de la Trémoille avoit témoignée de tout tems pour la Province dont ils étoient originaires. Le jeune la Trémoille fut redevable à cette idée d'une partie de l'affection du Roi, qui étoit extrême-

ment jaloux du Duc de Bourgogne.

Ce Prince, dont la vie & la mort furent également extraordinaires, & qui avoit pendant plusieurs années donné tant d'inquiétude au Roi, dont il haïssoit la personne, périt devant Nanci, dans une bataille que lui livra le Duc de Lorraine; & sa perte fut la ruine entiére de sa maison. Il avoit une fille unique nommée Marie, héritiere légitime de ses Etats, mais peu capable de les défendre, ne pouvant opposer au Roi de France, dont le dessein étoit de les usurper, que des sujets irrités de la tyrannie de son pere, & enhardis par la foiblesse de son sexe à se vanger de ce qu'ils avoient souffert. 1476.

Le Roi fait la guerre en Bourgogne.

Loüis commença donc la guerre contre cette Princesse, & ce fut en cette occasion que le jeune la Trémoille fit ses premiéres armes avec distinction. Le Roi, à qui on rendoit un compte fidéle de ses actions, lui donna plus que jamais des marques de sa faveur. La Duchésse de Bourgogne, attaquée à la fois par ses sujets & par la France, fut obligée de se jetter entre les bras de l'Archiduc Maximilien, à qui elle porta en dot ce qu'elle

avoit pû conserver des Etats de son pere, & ce que l'Archiduc recouvra depuis sur Loüis XI. avec lequel ce Prince fit sa paix. La Trémoille revint alors à la Cour, d'où il partit peú de tems après, au sujet de la mort de son pere, qui le laissa le Chef de sa Maison, & l'héritier de ses grands biens. On connoîtra, par le seul exemple de la Trémoille, la difference de son tems à celui où nous vivons. On le regarda comme un des plus riches Seigneurs du Royaume ; les Auteurs contemporains, en parlant de sa Maison, disent l'illustre, la puissante, la riche Maison de la Trémoille ; & cependant son bien consistoit en quarante mille livres de rente, somme qui équivaloit à 7 ou 8 cens mille livres de la valeur idéale de notre monnoye d'aujourd'hui.

Il faut comprendre dans ce bien celui du Sire d'Amboise, Vicomte de Thouars son ayeul maternel, que le Roi lui rendit, après les plus vives instances de la part de l'Archevêque de Tours, dont le Roi respectoit la sainteté des mœurs, & que la Trémoille avoit sçû mettre dans ses intérêts. Toute la France fut surprise de cette

restitution faite par un Roi, dont la tyrannique politique étoit de ne se rétracter jamais, même quand il avoit tort, & qui ne songeoit qu'à abaisser & à appauvrir les Grands de son Etat, afin de les rendre plus avides de ses bienfaits & plus dépendans de son autorité. On jugea que Loüis XI, dont chacun s'estimoit trop heureux d'avoir évité la persécution & la haine, avoit été vaincu par l'ascendant de la Trémoille, & que la faveur se déclaroit pour lui. En effet, ce Monarque déja malade depuis long-tems, fuyant la compagnie des Princes & des Grands de sa Cour, qui auroient, disoit-il, abusé de son état, avoit sans cesse auprès de lui le Seigneur de la Trémoille; l'entretenant de ses affaires particulieres, & surtout de celles de sa 1483.
famille. Le Roi avoit un fils unique, nommé Charle, qui lui succéda, & deux filles. Il avoit marié l'aînée, Anne, au Sire de Beaujeu, frere du Duc de Bourbon, & l'autre, qui étoit Jeanne, à Loüis Duc d'Orléans, Premier Prince du Sang. Anne joüissoit de toute la tendresse de son pere, & d'ordinaire elle étoit auprès de lui avec le Seigneur

de la Trémoille. Ce fut-là qu'ils contractérent l'amitié qui les unit toute leur vie, & qui rendit la Trémoille si ardent à défendre les intérêts de cette Princesse.

Un jour que le Roi se sentit affoibli, il confia son état à sa fille : il lui dit de prendre ses mesures pour se mettre en état d'aider son frere, dont la jeunesse lui donnoit beaucoup d'inquiétude ; ce Prince lui recommanda aussi d'avoir de grands égards pour la Trémoille, dont l'attachement pour sa personne s'étoit signalé dès sa plus tendre jeunesse ; il lui dit d'écoûter ses conseils & de croire qu'un homme de son âge, qui avoit pû se soutenir & prospérer dans une Cour comme la sienne, méritoit d'être consulté. Ensuite ayant mandé la Trémoille, il lui rappella les distinctions dont il l'avoit fait joüir de tout tems, la restitution de ses biens, & les autres marques de faveur dont il l'avoit comblé. Je demande, lui dit-il, pour récompense de ces bienfaits, que vous soyez toujours fidéle à mon fils, & attaché à la Princesse Anne sa sœur ; ils feront ensemble pour votre fortune ce que j'aurois fait, si le Ciel m'avoit accordé un regne plus long & plus heureux.

Loüis mourut peu de tems après, & Charle VIII. étant monté sur le Trône, la Dame de Beaujeu prit sous son nom les rênes du gouvernement, malgré le dépit qu'en témoigna le Duc d'Orléans, Premier Prince du Sang, & les autres Princes de la Maison de Valois. Il chercha aussi-tôt à former un parti pour appuyer ses prétentions; mais dans ces commencemens, toute la Cour se tourna du côté de Madame de Beaujeu. Cette Princesse plus assurée des sentimens de la Trémoille que des nouveaux amis de sa faveur & de ses bienfaits, & jugeant avec raison que ces premiers ne seroient point à l'épreuve d'un revers, chercha à rendre plus puissant celui-là seul sur qui elle comptoit, afin qu'il pût lui être plus utile. D'abord elle commença par lui donner de nouvelles dignités & des pensions considérables; & pour l'attacher par un intérêt personnel à la Maison de Bourbon, on lui proposa de sa part le mariage de Gabrielle de Bourbon, fille du Comte de Montpensier, un des plus grands partis du Royaume, par raport à la naissance & au bien.

Le Duc d'Orléans avoit esperé jus-

lui fit dire, qu'ayant été particuliérement dévoüé au feu Roi depuis sa premiere jeunesse, rien ne pourroit le séparer des intérêts de ses enfans; que le devoir se joignoit à la reconnoissance, & que le Roi ayant déposé son autorité entre les mains de Madame de Beaujeu, il étoit obligé de s'y soumettre : qu'au reste, il croyoit n'avoir jamais rien fait, qui pût déterminer M. le Duc d'Orléans à s'opposer à l'alliance dont on vouloit l'honorer; qu'il n'avoit jamais manqué à ce qu'il devoit à un aussi grand Prince, & que si ses représentations pouvoient engager le Roi à reconnoître ses droits au gouvernement, il le verroit les soutenir avec le même zéle, qu'il témoignoit pour Madame de Beaujeu. Cette Princesse, instruite par la Trémoille des propositions & des menaces du Duc d'Orléans, & connoissant d'ailleurs le génie de la Cour, prit le parti de prévenir tous les obstacles qu'on pouvoit appréhender, & de conclure promptement le mariage; il fut consommé à l'Escolles en Auvergne, lieu de la résidence de la Princesse, où le Seigneur de la Trémoille demeura avec sa nouvelle épouse, jusqu'à ce

qu'il eût appris que Mad. de Beaujeu s'étoit broüillée ouvertement avec le Duc d'Orléans. Il en fut informé par elle-même : cette Dame en lui mandant cette rupture, le prioit de venir au plûtôt pour l'aider de ses conseils dans une occasion si importante, & qui menaçoit de changer toute la face de la France. La Trémoille, à la nouvelle de cet événement, qu'il avoit prévu, se disposa à tout sacrifier pour la gloire de sa bienfaitrice ; il étoit cependant véritablement affligé de ne pouvoir soutenir ses intérêts, qu'en tournant ses armes contre le premier Prince du Sang, & contre des François.

En arrivant à la Cour, il apprit que l'armée du Duc d'Orléans s'étoit avancée jusqu'à Beaujenci ; ce Prince l'avoit quittée pour se rendre à Paris, afin de mettre dans son parti le Parlement & le peuple, dont il étoit fort aimé. Madame de Beaujeu vint à bout de contenir la Capitale, & le Seigneur de la Trémoille s'étant mis à la tête de l'armée Royale, marcha vers Beaujenci, à dessein de combattre celle du Duc d'Orléans. Ce Prince qui n'étoit point encore en état de risquer une 1484.

action décisive, fit aussi-tôt parler
1485. d'accommodement : on accepta ses propositions, & la Paix fut signée au grand contentement des peuples; mais le Duc d'Orléans avoit peu d'envie de l'observer : il vouloit gagner du tems, pour s'assurer du Duc de Bretagne François II. avec lequel il entretenoit d'étroites correspondances. La Cour de ce Prince étoit divisée sur ce qui concernoit les affaires de France ; les uns vouloient qu'on secourût le Duc d'Orléans, les autres s'opposoient à ce dessein. Ils représentoient, que quoique la Bretagne fût riche, puissante & remplie des meilleurs soldats de l'Europe, elle ne devoit pas néanmoins s'engager dans une guerre, dont les pertes seroient totalement pour elle & le fruit pour le Duc d'Orléans ; qu'il importoit peu aux Bretons du nom & du sexe de ceux qui gouvernoient la France, & que le Duc d'Orléans devenu puissant oublieroit bientôt ceux à qui il devroit son autorité.

Supplice de Landais.

D'autres combattoient fortement ces raisons, entr'autres Landais premier Ministre du Duc, à qui son opiniâtreté en cette occasion coûta cher. Ses ennemis se réveillerent: on publia qu'il

vouloit la ruïne de la Bretagne; il fut accusé, pris & pendu, malgré toute la protection du Duc, dont il étoit fort aimé. Mais sa mort, que l'on avoit jugé contraire aux vûës de Loüis d'Orléans, fut ce qui servit à les favoriser; ceux des Seigneurs Brétons, qui avoient causé la mort de Landais, voulurent regagner les bonnes graces de leur Duc, en consentant au désir qu'il avoit d'aider le Duc d'Orléans. On instruisit celui-ci de ce changement de dispositions. Il agit en conséquence, & se mit à broüiller de nouveau, aidé du Comte de Dunois, le plus grand politique de son tems. Le Duc d'Orléans commença par n'avoir plus de commerce avec la Cour; il s'éloigna d'elle, & montra en toute occasion beaucoup de fierté, méprisant également les offres & les menaces qu'on pouvoit lui faire de sa part. Comme on avoit une grande attention sur toute sa conduite, on fut bientôt informé de ses vûës, & qu'il avoit un fréquent commerce de lettres avec les Bretons & avec le Comte de Dunois. On sçut en même tems que ce Comte étoit nouvellement parti de Dauphiné, sans prendre congé de la

Cour, & qu'il étoit venu secrettement à Partenai, Ville du Poitou qui lui appartenoit. Cette démarche, qu'on vit bien qui ne se faisoit pas sans dessein, fit qu'on pensa à s'assurer au plûtôt du Duc d'Orléans. Le Roi l'envoya prier de venir à Amboise, où la Cour étoit alors, & il lui fit dire qu'il souhaitoit qu'il reprît sa place dans le Conseil avec les autres Princes, pour montrer par-là à toute la France qu'il lui avoit rendu ses bonnes graces, & que de son côté il n'avoit aucun mauvais dessein.

Le Duc d'Orléans répondit qu'il exécuteroit incessamment les ordres du Roi, & fit paroître beaucoup de joye de la bonté qu'il vouloit bien lui témoigner: mais il ne se pressoit pas d'obéir, & ce délai le rendoit de plus en plus suspect. Le Roi lui envoya le Maréchal de Gié de la Maison de Rohan, pour lui réitérer ses ordres. Ce Seigneur lui fit entendre que s'il differoit davantage, son retardement seroit mal interprêté à la Cour, & qu'on lui feroit peut-être faire par force ce qu'il ne vouloit pas faire de bonne grace. Le Prince répondit que les soupçons qu'on paroissoit avoir de

sa fidélité lui étoient injurieux & même une cause d'inquiétude; qu'il étoit prêt de partir, & que le lendemain il iroit à Blois pour se rendre de-là à Amboise.

Il arriva effectivement le lendemain à *Blois*; mais le jour suivant, sous prétexte d'une partie de chasse, il prit le chemin du Poitou, arriva sur le soir à Fontevraud, dont Anne d'Orléans sa sœur étoit Abbesse, & s'y étant reposé quelques heures, il marcha toute la nuit & gagna la Bretagne. On sçut de fort bonne heure à Amboise son évasion; la cour envoya un grand nombre de Cavaliers après lui: peu s'en fallut qu'il ne l'atteignissent; mais la vîtesse de son cheval le sauva. On arrêta seulement quelques personnes de sa suite, qui s'étoient amusées exprès, pour rétarder ceux qui poursuivoient leur Maître. Ce Prince avoit laissé à Blois une lettre pour le Maréchal de Gié, par laquelle il lui mandoit que depuis qu'ils s'étoient séparés, il avoit reçu un courier du Duc de Bretagne, qui le prioit avec empressement d'aller le voir; il ajoûtoit que son voyage ne seroit pas long, & qu'il se rendroit

auprès du Roi, aussi-tôt que ses affaires le lui permettroient. A peu près dans le même tems que le Maréchal reçut cette Lettre, il lui vint des ordres exprès du Roi de mettre tout en usage pour arrêter le Duc d'Orléans, ou du moins pour cabaler à la Cour de Bretagne, de façon que le séjour qu'il y feroit lui fût inutile.

Le Maréchal de Gié de la Maison de Rohan, la plus grande de Bretagne, avoit un grand crédit dans cette Province; il y avoit des vassaux, des amis, des parens, des alliés. Mais quoique sa fortune l'attachât à la Cour, l'inclination le déterminoit pour le Duc d'Orléans; il connoissoit son droit & aimoit sa personne. De plus, il étoit attaché par sa naissance aux intérêts du Duc de Bretagne, & ce Seigneur n'avoit garde de lui rien conseiller de contraire. Il sçavoit aussi que Madame de Beaujeu ne l'aimoit pas assez, pour lui donner le commandement des troupes destinées à cette expédition: ce qui le rendoit assez indifferent pour l'exécution de ses ordres. Le Maréchal n'entreprit donc rien en Bretagne, pour traverser les desseins du Duc d'Orléans. Mais

ce Prince avoit assez d'autres obstacles à vaincre. Le Duc de Bretagne étoit extrêmement timide, & conséquemment ami peu sur ; pour ce qui est des Ministres, il auroit été facile de les gagner avec de l'argent ; mais ce Prince n'en avoit point.

Le Sire d'Albret & le Prince d'Orange de l'illustre Maison de Châlons, étoient à la Cour de Bretagne dans ce même tems. Ce dernier étoit le Favori du Duc de Bretagne, & l'autre, Souverain d'un petit Etat au pied des Pyrénées, se proposoit pour époux de la fille aînée du Duc de Bretagne, qui n'avoit point de postérité masculine. Le Duc d'Orléans s'appliqua à gagner ces deux Princes, quoiqu'il y eût entr'eux une espéce de rivalité, au sujet de l'héritiére de Bretagne, dont ils étoient tous trois amoureux. Le Prince d'Orange, qui avoit moins d'espérance de ce côté-là, se lia avec plus de facilité avec le Duc d'Orléans, & le seconda avec beaucoup d'ardeur auprès du Duc de Bretagne, qui vouloit bien, disoit-il, lui donner un azile à sa Cour, mais sans exposer ses peuples aux malheurs de la guerre. Ce n'étoit pas assez pour le Duc d'Or-

léans, qui vouloit revenir en France & gouverner.

Sur ces entrefaites, on apprit que Madame de Beaujeu, voulant faire connoître qu'elle ne craignoit point le bruit des armes, avoit commencé la guerre dans la Guyenne & dans le Poitou, où les amis du Duc d'Orléans tenoient quelques Places. Cette Princesse avoit mené le Roi avec elle, pour autoriser par sa présence toutes ses démarches; & quoiqu'on fût encore dans le mois de Janvier, elle osa entreprendre des siéges. On fut surpris de cette ardeur de la part d'une femme, & plus encore de ses heureux succès. Les Places qu'elle attaqua se rendirent: le parti du Duc d'Orléans fut absolument détruit dans ces Provinces, & l'armée victorieuse se trouva sur les frontiéres de la Bretagne au commencement du printems.

Le voisinage des troupes Françoises augmenta les murmures de ceux qui ne vouloient pas la guerre; ils se réunirent pour répandre hautement, que quiconque entreprendroit de troubler le repos de la Bretagne, seroit traître à la Patrie & mériteroit le sort funeste de Landais. Ce nom

ſeul faiſoit frémir le Duc de Bretagne & redoubloit ſa timidité. Cependant le Duc d'Orléans ne ſe rebutoit pas : il répandoit le peu d'argent qu'il avoit amaſſé, & ſuppléoit à ce qui lui manquoit par de magnifiques promeſſes ; le Prince d'Orange l'aidoit de tout ſon crédit & de celui de ſes amis, ce qui mettoit le Duc de Bretagne dans une incertitude qui lui cauſoit beaucoup de chagrin. « On me con» ſeille, diſoit-il quelquefois, deux » choſes abſolument contraires, & ce» pendant ces gens-là, ſi oppoſés en» tr'eux, ſont également mes amis ou » mes ſujets. »

Madame de Beaujeu ne ſouhaitoit pas plus la guerre que le Duc de Bretagne ; informée de la diviſion qui régnoit dans ſon Conſeil, elle lui fit offrir la paix, à condition que non-ſeulement il ne prendroit point les armes pour le Duc d'Orléans, mais qu'il livreroit au Roi ce Prince & ſes partiſans. Cette derniere propoſition étoit conforme à la politique de la Régente, mais inſultante pour le Duc de Bretagne. On s'attacha à l'aigrir contre Madame de Beaujeu : on lui fit obſerver que cette Dame enorgüeil-

lie de ses premiers succès n'avoit à son égard aucun ménagement ; enfin on l'indisposa de façon, qu'il se mit en état de soutenir la guerre.

Les François entrerent d'abord avec beaucoup de vivacité dans la Bretagne : ils prirent plusieurs Places ; & poussant devant eux les troupes de la Province, ils vinrent à Vennes, où le Duc s'étoit retiré. Ce Prince s'étant promptement jetté dans Nantes,
1489. l'armée alla l'y assiéger. Cette Ville étoit la plus forte de la Bretagne, & le Duc d'Orléans fut bien aise de voir que ses ennemis alloient consumer leurs forces à ce siége. En effet, après bien des assauts & des combats, les François ne virent aucune espérance de prendre la Place ; ce qui les fit résoudre à décamper pour revenir en France. Les Bretons encouragés par leur retraite les suivirent, & firent essuyer un échec à leur arriere-garde : ce qui ranima le parti du Duc d'Orléans. Les Villes de la Province abandonnées par les François revinrent d'elles-mêmes sous l'obéissance de leur Souverain, & avant que la campagne fût finie, le Duc de Bretagne reconquit toutes les Places qu'il avoit per-

duës. Cette facilité encouragea le Duc d'Orléans à le presser d'entrer à son tour en France, pour y prendre des places & éloigner l'ennemi de ses Frontiéres, lui promettant qu'aussi-tôt qu'on le verroit à la tête d'une armée, la meilleure partie de la Noblesse de France, déja ennuyée du joug d'une femme, viendroit le joindre; mais le Duc remit cette expédition à un autre tems.

La lenteur de cette guerre ne convenoit point à l'ardeur que la Dame de Beaujeu avoit de la finir; il étoit de son intérêt que les peuples eussent une grande idée de sa puissance, & que son Concurrent fût vaincu aussitôt qu'attaqué. Une longue résistance de sa part donnoit lieu à l'examen de sa cause & à l'accroissement de son parti; ses Alliés devenoient plus fermes, ses amis plus disposés à lui sacrifier leur fortune, & les peuples à recevoir ses plaintes: la situation de ce Prince étoit telle, que sans avoir recours aux armes, le tems seul pouvoit le rendre vainqueur de ses ennemis. Madame de Beaujeu, qui prévoyoit tout ce qui pouvoit arriver du moindre retardement, ne cherchoit qu'à

pousser cette affaire avec vigueur ; mais pour servir ses desseins, il lui falloit un Général expéditif, aussi entreprenant qu'heureux, & qui eût mesuré son opération militaire sur ses vûës & sur les besoins de la Cour. La Trémoille avoit bien le zéle & l'ardeur que la Régente pouvoit souhaiter ; mais il falloit y joindre le talent de la guerre & la capacité du commandement : ce Seigneur étoit encore bien jeune, pour qu'on pût s'en rapporter à lui. Cependant la Dame de Beaujeu comptant sur la fortune qui l'avoit toujours favorisé, voyant d'ailleur qu'il étoit de la politique de ne point répandre sa confiance sur plusieurs, prit le parti de supposer dans la Trémoille tous les talens nécessaires à ses desseins. Elle lui fit part de ses vûës les plus secrettes, & lui remit tout le soin de la guerre ; ensorte qu'à 27 ans la Trémoille se trouva le Général de la portion des troupes qui étoient demeurées fidéles au Roi : A la tête de ces troupes, il se disposa à vaincre celles qui s'étoient soulevées. Mais malgré les mesures que l'on avoit prises dans le Conseil tenu au sujet de la guerre, une partie des peu-

ples & la plûpart des Grands étoient tellement prévenus en faveur du Duc d'Orléans, qu'on n'avoit pû assembler qu'un armée de douze mille hommes, nombre en apparence peu capable de faire de grands progrès en Bretagne, Province hérissée de Villes fortes, garnie des soldats, ausquels s'étoient joints tous les Partisans du Duc d'Orléans & des Seigneurs de son parti.

La Trémoille fonda ses principales espérances sur les intrigues de Madame de Beaujeu à la Cour de Bretagne, où l'argent répandu avec profusion par ses émissaires lui acquéroit chaque jour des amis. Le Duc de Bretagne n'aimoit pas la guerre ; il auroit voulu pouvoir servir le Duc d'Orléans sans combattre, & son indolence, ainsi que la prévention de ses Ministres, empêchoit ce dernier d'employer toutes les ressources que lui offroit la Bretagne, & qui sans doute l'auroient rendu vainqueur de sa concurrente. En vain se présentoit-il souvent au Duc de Bretagne pour l'engager à faire de plus grands efforts ; ce Prince lui répondoit, que le supplice de Landais encore récent faisoit connoître com-

bien on devoit éviter de s'attirer le mécontentement des peuples ; que depuis le commencement de son régne, il n'avoit jamais pû faire joüir ses Sujets d'un repos durable ; que sa Cour même étoit toujours agitée : ce qui le forçoit à se conduire avec beaucoup de ménagement & de circonspection. Le Prince d'Orange, Favori du Duc de Bretagne, n'avoit pas plus de pouvoir pour exciter son zéle, & l'armée du Duc d'Orléans, réduite à un petit nombre, fut obligée de laisser long-tems celle de la Trémoille maîtresse de la campagne.

Ce Général profita habilement de sa supériorité, pour donner de la réputation à ses armes. Il commença à entreprendre des siéges, & soit bonheur de sa part, soit lâcheté ou perfidie de la plûpart des Gouverneurs, il trouva peu de résistance, même de la part des Villes, qu'il étoit en quelque sorte téméraire d'attaquer. Il reconquit ainsi en peu de tems toutes les Villes que le Duc de Bretagne avoit reprises après la retraite des troupes Françoi-çoises, & reduisit bientôt ce Souverain à craindre une seconde fois pour sa Ville de Nantes.

Des progrès si rapides donnerent donc beaucoup d'inquiétude au Duc de Bretagne, & plus encore au Duc d'Orléans, qui renouvella ses instances auprès du Duc de Bretagne, pour l'engager à lever plus de troupes. Mais il s'obstina à rejetter ce conseil, comme odieux au peuple, qu'il craignoit extrêmement d'irriter. La Trémoille, dont le principal objet dans cette guerre étoit une paix avantageuse à Madame de Beaujeu, voulut profiter de la consternation où étoit la Cour de Bretagne, pour y envoyer de nouvelles propositions; il fit offrir au Souverain de cette Province de lui rendre une partie des Places conquises, s'il vouloit éloigner le Duc d'Orléans de ses Etats, & à celui-ci de lui obtenir sa grace du Roi, mais à des conditions dures, qui furent hautement rejettées. On résolut même dans le Conseil du Duc de s'approcher enfin des François, qui jusque-là n'avoient point vû d'ennemis; & aussi-tôt les troupes ayant été réunies en un seul corps, le Duc d'Orléans, avec le Prince d'Orange, le Sire d'Albret & plusieurs autres, s'avancerent vers S. Aubin, où l'armée Françoise étoit campée.

Cependant la Trémoille, voyant que malgré ses soins il étoit important pour le succès de la cause de donner bataille, s'y disposa, & rangea son armée dans un ordre que les ennemis mêmes admirerent, mais qu'ils ne pûrent imiter, à cause de la difference de leurs troupes, composées d'un grand nombre de corps inconnus les uns aux autres & soumis à des Chefs moins absolus. Il étoit encore d'usage du tems de la Trémoille, d'animer les combattans par des harangues militaires, où le Général rendant compte des causes de la guerre, en faisoit connoître la justice & augmentoit le désir de la soutenir. Cette coûtume étoit une suite de la douceur des premiers tems, où les Rois prenant toujours les armes à regret, vouloient justifier hautement la nécessité de la guerre, & prenoient les peuples pour juges du droit qu'ils alloient défendre au péril de leur vie; elle supposoit aussi plus de lumiéres dans le soldat, qui paroissoit sensible à l'éloquence & aux raisons qu'on lui exposoit. Soit que la Trémoille fût déterminé par l'utilité de cet usage, ou qu'ayant à combattre contre un Premier Prince

du Sang & contre des François, il crût devoir mettre le Public pour lui & contre eux, on dit que ce Général, à la tête de l'armée, parla ainsi: « Je ne » doute pas que chacun de nous se » voyant armé contre un Prince du » sang de nos Rois & contre nos con» citoyens, ne souhaite payer de son » sang la paix qu'on leur a offerte, plû» tôt que d'acheter la victoire aux dé» pens du leur. Cette armée, que nous » nous disposons à combattre, est com» posée de nos parens, de nos amis & » de nos freres; & quoique nos inté» rêts soient aujourdui différens, leur » défaite réjaillira sur nous qui l'au» rons causée. Si la faute où ils sont » tombés nous permet de les attaquer » sans crime, nous ne pourrons les » vaincre sans regret. Combattons-les » cependant, puisqu'ils nous ont ré» duits à cette triste nécessité; soute» nons avec ardeur la cause de notre » Roi; mais quand vous aurez satis» fait à ses intérêts, souvenez-vous de » ceux de la Patrie; sauvez ceux que » vous aurez vaincus, & n'oubliez pas » au milieu du carnage que c'est le » sang de vos freres que vous versez. »

Cette harangue, où le soldat recon-

nut les ſentimens humains d'un Général moins avide de gloire, que jaloux du titre de bon Citoyen, augmenta l'affection qu'ils avoient déja pour ſa perſonne, & leur rappella ce qu'ils devoient à leurs ennemis, ſans rien diminuer de leur ardeur. Le Duc d'Orléans voulut auſſi par ſes diſcours exciter le courage de ſes ſoldats, & ſurtout de la Cavalerie Bretonne, ſur laquelle ce Prince comptoit peu, étant commandée par des Chefs qu'il ſoupçonnoit d'être liés avec Madame de Beaujeu. Il s'ouvrit même au Prince d'Orange, à qui il dit que l'or gagnoit des batailles, ainſi que la valeur, & qu'il ſe défioit beaucoup de la Cavalerie Bretonne. Pour la contenir, ils réſolurent de la commander en perſonne; laiſſant le reſte de l'armée ſous la conduite de quelques Chefs, de la fidélité deſquels ces deux Princes étoient aſſurés.

Bataille de S. Aubin, gagnée par la Trémoille.

L'approche de l'armée de la Trémoille juſtifia les ſoupçons du Duc d'Orléans. Les Gens-d'armes eurent à peine chargé la Cavalerie Bretonne, qu'après une très-légere réſiſtance, elle prit ouvertement la fuite, ſans pouvoir être retenuë par la hon-

te, les promesses, ni les menaces. Alors le Duc d'Orléans & le Prince d'Orange, n'ayant plus avec eux qu'un très-petit nombre de Cavaliers, mirent pied à terre, & une picque à la main se mêlerent dans l'Infanterie. « Réparons, dirent-ils, la honte que » les Bretons viennent de recevoir: ce » n'est pas la premiere fois que la » fortune a favorisé l'audace. » En même tems ils s'avancerent d'eux-mêmes vers la Trémoille qui marchoit à eux ; le combat fut sanglant, chacun des deux partis voulant vaincre ou périr. Le Duc d'Orléans & le Prince d'Orange, sans perdre l'attention nécessaire pour le commandement, combattoient avec une ardeur extrême ; mais la Cavalerie de la Trémoille étant revenue de la poursuite des fuyards, entra sans peine dans les rangs ouverts des ennemis, sabrant de tous côtés ceux qui faisoient résistance. Le Duc d'Orléans ne pouvant se résoudre à survivre à sa défaite, continuoit de se battre au milieu d'une troupe de braves, déterminés à périr avec lui. La Trémoille qui l'apperçut, craignit les suites de son opiniâtreté : il s'approcha de lui, ordonna aux sol-

dats de le ménager, & le pria de se rendre, puisque sa résistance étoit inutile. Le Duc d'Orléans avoit ses armes faussées, son épée brisée, & il étoit accablé de fatigue. Ce fut en cet état que la fureur dans les yeux, & ménaçant encore, il se rendit au Seigneur de la Trémoille, qui le reçut à pied avec tous les témoignages de respect dûs à son rang.

Le Prince d'Orange, après s'être défendu avec toute la valeur possible, fut aussi pris quelques momens après, & envoyé dans la même tente que le Duc d'Orléans, pendant que la Trémoille faisoit poursuivre les restes de l'armée Bretonne, qu'il vouloit mettre hors d'état de se rallier. La Trémoille, alors bien assuré de sa victoire, dépêcha à l'instant un Courier à Madame de Beaujeu, pour lui faire sçavoir l'heureux succès de la bataille & la prise des deux Princes.

On peut juger de la joye que la Régente ressentit, en apprenant que le Duc d'Orléans, son ennemi personnel, & le seul homme du Royaume qui fût en état de lui disputer le Gouvernement, étoit en sa puissance. Elle assembla sur le champ le Conseil, où

elle fit lire les Lettres que la Trémoille lui écrivoit à ce ſujet, par leſquelles ce Seigneur lui conſeilloit d'uſer avec modération de la victoire, dans une occaſion où il s'agiſſoit d'un Premier Prince du Sang, dont le malheur touchoit tous les François; que ſa priſe & la ruine entiére de l'armée Bretonne l'aſſuroient de la fin de la guerre & d'une paix avantageuſe pour elle; que ſes prétentions devoient ſe borner-là, ſi elle ne vouloit pas ſoulever tout le Royaume, ou du moins lui faire craindre ſon ambition.

Priſon du Duc d'Orléans.

Des avis de cette nature ne pouvoient être donnés que par un homme de la conſidération de la Trémoille; ils étoient ſages, mais libres, & la Ducheſſe ne les eut reçus d'un autre qu'avec peine. Il eſt vrai qu'elle ne s'y ſoumit pas: prenant pour prétexte que le Duc d'Orléans étoit trop indocile pour être corrigé par une défaite, qu'il pourroit trouver en Bretagne ou ailleurs les moyens de troubler le Royaume, ou du moins d'inquiéter la Cour, ſa priſon fut réſoluë. La Trémoille eut donc le chagrin d'apprendre à ce Prince, qu'il avoit ordre de le faire conduire au Château de

Lusignan dans le Limosin, où il fut mis sous la garde d'un Officier dévoué à Madame de Beaujeu: ce qui donna beaucoup d'inquiétude aux amis du Prince. A l'égard du Prince d'Orange, on l'envoya au Pont de Cé, où il demeura en prison, jusqu'à ce que le Duc d'Orléans sortît de la sienne.

1488. Le Duc de Bretagne ayant appris la défaite entiére de son armée & la captivité des deux Princes, se repentit d'avoir pris le parti du Duc d'Orléans, & envoya à la Cour de France pour demander la paix. Contre son espérance on reçut assez bien ses Envoyés, & après avoir balancé entre plusieurs propositions; la France signa avec la Bretagne un Traité de paix extrêmement avantageux. Tout le reste du Royaume se soumit en même tems: personne n'osa attaquer une fortune aussi bien établie que celle de Madame de Beaujeu, & secondée d'un Général aussi heureux que la Trémoille.

La pacification de tous ces troubles, & l'envie que le Roi avoit de signaler sa valeur le firent penser, pour le malheur de la France, à porter la guerre en Italie. Ce Monarque fut le premier

mier de nos Rois, qui donna l'exemple du malheur constant, qui a toujours accompagné les armes Françoises dans toutes les expéditions éloignées. D'abord tout ploya sous l'effort de ses armes; l'Italie entiere lui fut soumise, avant qu'il eût eu le tems d'en parcourir une partie: partout, dit Mezerai, il fut reçu en Souverain, en n'employant pour ses conquêtes que des Fouriers pour marquer les Logis; mais par une révolution que tous ses Successeurs éprouverent, & dont aucun ne profita, il se vit obligé de fuir avec précipitation du milieu de ses conquêtes; & si ce Prince signala cette fuite par une victoire, il en fut moins redevable à la prudence qui doit présider aux actions des Rois, qu'à la valeur de ses François toujours prodigues de leur courage & de leur sang. La Trémoille le suivit à cette expédition, dont les suites malheureuses firent regreter plus amérement les premiers avantages. Charle VIII. le députa vers le Pape, pour le déterminer à se lier avec lui contre le Roi de Naples. Ce Seigneur exposa le motif de son Ambassade en présence du sacré Collége assemblé; mais il s'ap-

perçut bientôt que l'intérêt de la paix l'emportoit sur les avantages qu'on pouvoit tirer de la guerre. Il chercha en vain à exciter la reconnoissance du Pontife pour le Roi, en lui rappellant le souvenir des bienfaits dont ses prédécesseurs avoient été si reconnoissans. Le Pape l'interrompit pour lui dire, qu'il sçavoit ce que les Rois de France avoient fait à l'avantage du Saint Siége; mais que Charlemagne après avoir comblé de biens les Papes de son tems, n'avoit pas exigé comme le Roi, d'entrer dans Rome à main armée : il y vint en ami, ajoûta-t'il, & si vous le voulez, en protecteur, avec une suite convenable à sa dignité, mais hors d'état de causer aucune inquiétude. Si le Roi de France veut se conformer à un modéle aussi illustre, il reconnoîtra en moi les mêmes sentimens qui animoient mes prédécesseurs. Après cette réponse le Pape congédia la Trémoille. L'opposition de ce Pontife, que la Cour de France auroit dû prévoir, sans espérer de la vaincre, fut la cause principale de la fin malheureuse de cette guerre.

Charle VIII. après avoir établi un Gouverneur dans le Royaume de Na-

ples, traversant à grandes journées les provinces d'Italie, pour regagner celles de France, laissoit voir sur son visage le dépit & la honte. Ses Alliés l'abandonnerent en sa présence, & les Suisses mêmes de son armée refuserent de lui obéir en une occasion importante. La Trémoille, qui n'avoit point alors de rang dans l'armée, se plaisoit à se mêler souvent parmi les soldats de cette Nation, & à combattre à pied parmi eux; il se prêtoit à leurs coûtumes singuliéres, s'accommodoit de la simplicité de leurs mœurs, satisfaisoit leur avidité naturelle par son penchant à la générosité, & par cette conduite il leur étoit devenu extrêmement agréable. Leur désobéïssance aux ordres du Roi lui avoit aussi été d'autant plus sensible, qu'il avoit en vain essayé son crédit sur eux. Il saisit donc avec joye le moyen de les remettre en grace, en rendant un service essentiel au Roi.

L'armée s'étoit écartée du chemin ordinaire pour éviter les ennemis, & accablée de lassitude, elle étoit enfin parvenuë au pied d'une montagne escarpée, où l'homme le plus atten-

tif à sa marche pouvoit à peine éviter les précipices qui l'environnoient; les chevaux avoient rarement tenté ce passage, & il étoit absolument impossible d'y faire marcher les chariots de l'artillerie, sans laquelle cependant l'armée ne pouvoit que périr.

La Trémoille, frappé du péril qu'elle couroit, alla trouver les Suisses. Ceux-ci l'avoient prié de les remettre dans les bonnes graces du Roi. « Voici, » leur dit-il, une occasion favorable, » & qui en même tems vous sera glo» rieuse : il s'agit d'entreprendre un » travail, qui par sa difficulté est di» gne de vous ; c'est de faire passer » l'artillerie au-dessus de ces hautes » montagnes, que les hommes peu» vent à peine traverser. » Les Suisses répondirent tous d'une voix, qu'ils suivroient en tout la volonté de la Trémoille ; & à l'instant ce Seigneur ôtant ses habits & ses armes, parut en chemise au milieu d'eux, prit deux boulets de canon & franchit le premier la montagne ; il revint ensuite, anima par ses promesses ceux que le travail effrayoit, fit distribuer du vin & des vivres en abondance, promettant dix écus à celui qui gagneroit

le haut de la Montagne avant lui ; pendant ce tems-là, les trompettes & les autres instrumens de guerres retentissoient de toutes parts, & ranimoient la vigueur du soldat.

Une chaleur excessive se fit bientôt sentir & vint redoubler la fatigue ; un soleil brûlant donnoit à plomb sur la montagne, & les plus robustes commençoient à se plaindre : « Courage » amis, s'écria la Trémoille; nous som» mes tous dans la force de notre âge, » ne nous rebutons de rien ; ce que » nous avons fait ne suffit pas : il » faut achever, & hâtons-nous ; car » les ennemis nous attendent dans la » plaine : après avoir vaincu la na» ture, nous vaincrons aisément les » hommes. » Les Suisses répondirent par de grands cris de joye ; & semblant reprendre un nouvelle vigueur, ils continuerent ce pénible travail avec une ardeur prodigieuse. La Trémoille, qui montoit & descendoit sans cesse, étoit tout couvert de poussiere & de sueur, & souffroit lui-même beaucoup de l'excès de la chaleur : ceux qui le virent en cet état le prierent de prendre quelque repos ; mais craignant que son exemple ne rallen-

tît les Suisses, il rejetta ce conseil; & demeura jusqu'à ce que tout fût achevé. Le soleil fit de si vives impressions sur le visage de ce jeune Seigneur, dont le tein n'avoit point encore été altéré, qu'au retour personne ne le reconnut; le Roi même auprès de qui il venoit de se rendre, le demanda plusieurs fois : ce qui lui donna le plaisir d'entendre les éloges que son Maître lui donnoit. On assure qne son visage & ses mains devinrent absolument basanés. Ce changement, qui est de peu de conséquence pour un Militaire, fut suivi d'une incommodité plus serieuse, qui dura plusieurs jours; mais les éloges que lui donnoit toute l'armée, la lui firent supporter avec joye.

Enfin l'armée entiére passa & se trouva dans la plaine de Fornoüe, qui étoit déja toute couverte de l'armée nombreuse des ennemis. Celle de France se mit en bataille, & le Roi ayant éprouvé la prudence de la Trémoille, autant que son courage & son zéle, lui ordonna de conduire l'arriére-garde. On vouloit laisser une forte garde aux bagages suivant la coûtume; mais la Trémoille s'y op-

posa, & sauva ainsi toute l'armée. Ce Seigneur représenta au Roi qu'ayant peu de troupes, il falloit les employer toutes à combattre, que les valets seuls suffiroient pour conserver le bagage; & que d'ailleurs on seroit trop heureux, si en le perdant on gagnoit la bataille : son avis fut suivi; tout se battit dans l'armée, chacun fit des prodiges, & les ennemis prirent la fuite au-delà de la riviére. « Que ferons-» nous, s'écria le Roi ? Il faut passer la » riviére, répondit la Trémoille, & » achever la défaite des ennemis. » Trivulce & plusieurs autres bons Capitaines pensoient comme lui; mais contre la coûtume de la Nation, les François trop modestes après la victoire demanderent la retraite, & on se logea le même soir au Village de Madesane, à quelque distance du champ de bataille.

Ce fut dans cet endroit, que tous les Chefs de l'armée se trouvant divisés entr'eux, la terreur commença à s'emparer de l'esprit du soldat incertain; les uns demandoient à s'approcher de la Ville d'Ast, où le Duc d'Orléans, qui avoit des droits légitimes sur le Duché de Milan, s'étoit

rendu au commencement de la guerre avec des troupes.

Ce Prince, après avoir séjourné quelque tems dans le Château de Lusignan, avoit été transferé à Bourges dans la grosse Tour; enfin après deux ans de prison, le Roi lui rendit la liberté au commencement de la guerre d'Italie. Comme il avoit levé des troupes, dans le dessein de profiter des conquêtes de Charle dans le Royaume de Naples, & de faire avec plus de facilité celle du Milanez, il étoit déja venu à bout de prendre la Ville de Novarre; mais depuis que Charle avoit été contraint de reprendre avec tant de promptitude le chemin de France, le Duc de Milan étoit venu à la tête d'un grand nombre de troupes mettre le siége devant cette Ville. Une bataille pouvoit la délivrer & conserver le Duc d'Orléans dans une si belle possession; mais on ne pouvoit risquer une action, avec le petit nombre de soldats qui composoient l'armée Françoise; & le Duc d'Orléans auroit perdu toute espérance, si le Bailli de Dijon, que le Roi avoit envoyé en Suisse pour loüer huit à dix mille hommes, ne fût arrivé au camp avec

le double de ce nombre : tant la Nation favoriſée par Loüis XI. montroit d'inclination pour le ſervice du Roi ſon fils. Les Suiſſes ſe promettoient d'ailleurs le pillage du Milanez, qui étoit alors le plus riche Pays du monde ; & dans cette eſpérance, ils venoient s'offrir en ſi grand nombre au Bailli de Dijon, que la République fut obligée de donner des ordres pour réprimer cette ardeur.

L'arrivée d'un ſi grand ſecours à l'armée Françoiſe releva les eſpérances du Duc d'Orléans ; il fit agir ce qu'il avoit d'amis auprès du Roi pour le déterminer à marcher vers Novarre, & ayant appris que le parti contraire à ſes intérêts ſe trouvoit le plus fort auprès de ce Prince, il trouva moyen de ſortir de la Ville aſſiégée & de venir en perſonne au camp.

Le Cardinal Briçonnet, principal Miniſtre du Roi, le ſollicitoit ſans ceſſe de retourner en France, & le Duc d'Orléans le ſçavoit ; mais il ignoroit les diſpoſitions du Seigneur de la Trémoille à ſon égard, & c'étoit dequoi ce Prince vouloit s'informer. L'ayant pris en particulier, lorſqu'il vint lui rendre ſes devoirs : « Je ne

» vous ai point, lui dit-il, témoigné de
» ressentiment par raport à ce que
» vous fait contre moi, pour Mad. de
» Beaujeu : le nom du Roi vous justi-
» fioit ; mais aujourd'hui sa gloire de-
» mande qu'il me secoure : Que lui
» conseillerez-vous ? Ce que je pense
» qu'il doit faire, répondit la Tré-
» moille ; je crois qu'il doit vous con-
» server Novarre : j'appuyerai cet
» avis-là, comme étant le meilleur,
» selon moi ; & si l'on convient de se
» battre, je répandrai mon sang avec
» joye, pour prouver à un grand Prin-
» ce tel que vous, qu'après mon de-
» voir ses intérêts me sont plus chers
» que toutes choses. »

Cependant la Trémoille donna bientôt des preuves de ce qu'il avoit assuré au Duc d'Orléans. Le Roi, partagé entre les amis de ce Duc & ceux qui lui étoient contraires, assembla un grand Conseil, pour tâcher de les réunir, ou de sçavoir par le détail de leurs raisons le parti qu'il devoit préferer. Briçonnet parla le premier, & quoiqu'en présence du Duc d'Orléans, il conclut pour le retour en France. L'opinion du Ministre fut suivie de plusieurs personnes

considérables, ce qui causoit un violent dépit au Duc d'Orléans. Ce Prince tout émû jetta les yeux sur la Trémoille qui alloit donner son avis, & ne douta plus de sa sincérité lorsqu'il l'entendit parler ainsi : « Sire, dit-il,
» la conquête de l'Italie en peu de
» jours, le miracle de Fornoüe, & le
» grand nombre des Suisses qui sont
» venus vous joindre, vous assurent
» d'une victoire certaine, si vous vou-
» lez combattre, & j'ose dire, Sire,
» que vous le devez. Que penseront
» ces Italiens, que leur défaite même
» n'a pas humiliés, si vous fuyez de-
» vant eux après les avoir vaincus ?
» Votre propre gloire, l'intérêt du
» premier Prince de votre sang l'éxi-
» gent & vos soldats le désirent. Que
» deviendront d'ailleurs le Comte de
» Montpensier, & tant de Noblesse
» que vous avez laissés avec de braves
» soldats dans le Royaume de Na-
» ples ? Ils ne sont pas assez puissans
» pour s'y maintenir sans secours, &
» vous ne pourrez leur en donner
» qu'avec beaucoup de peine, si vous
» laissés le Milanez à vos ennemis ;
» même on doit croire que les nou-
» velles parvenant tard en France

» d'un Pays si éloigné, on ne sera pas
» en état d'apporter des remédes assez
» prompts aux inconvéniens qui ne
» manqueront pas de survenir & qu'il
» est aisé de prévoir ; ensorte que les
» François perdant la réputation &
» les Etats qu'ils ont acquis en Italie,
» & privés du fruit de leur valeur ;
» l'Europe entiere les accusera encore
» de légereté & d'imprudence. Au
» lieu qu'en délivrant Novarre & s'at-
» tachant au Milanez, on se conserve
» un moyen aussi glorieux qu'assuré,
» de porter, quand on le voudra, la
» terreur dans Rome & dans Vénise ;
» & de puissans secours dans le Roïau-
» me de Naples, soulagé d'ailleurs par
» une si puissante diversion. Sa Ma-
» jesté soutiendra le titre de Conqué-
» rant, qu'elle a acquise par sa fortu-
» ne & par sa valeur ; elle élévera le
» premier Prince de son Sang sur un
» trône qui lui appartient, & ache-
» vera de combler de gloire l'armée
» victorieuse qu'elle conduit. »

Ceux d'entre les Chefs qui ne cherchoient point à revenir en France, & qui par cette raison n'avoient rien à craindre de la part du premier Ministre, applaudirent au discours de la

Trémoille, & le Roi lui-même qui désiroit la guerre, paroissoit s'approcher de son avis. Mais le Prince d'Orange, jaloux depuis long-tems du Seigneur de la Trémoille, & qui ne pouvoit lui pardonner sa défaite à Saint Aubin, abusa de la réputation de grand Capitaine, pour ramener tout le Conseil à l'avis de Briçonnet. Le Duc d'Orléans piqué de sa partialité & de sa hardiesse l'interrompit avant la fin de son discours, & lui reprocha avec beaucoup de chaleur de le sacrifier, avec la gloire du Roi, à sa passion particuliere. « Je suis serviteur » du Roi, répondit le Prince d'Oran» ge, & je ne cherche que l'intérêt de » son Etat. » Vous en avez menti, répliqua le Duc d'Orléans, qui en même tems se leva en témoignant beaucoup de colere; on se mit au-devant de ce Prince, pendant que la Trémoille tâchoit d'appaiser le Roi, vivement choqué de ce procédé; il dit même quelques paroles dures au Duc d'Orléans, ausquelles celui-ci répondit avec hauteur.

Charle reconnut alors qu'un Roi sans enfans est aux yeux de ses sujets bien peu au-dessus de l'héritier de sa

Couronne. Le Duc d'Orléans continua encore à maltraiter le Prince d'Orange. Le Roi qui étoit sensiblement piqué de ce qu'on eût osé lui manquer en sa présence, le fut bien davantage, lorsqu'il sçut qu'au sortir du Conseil le Duc d'Orléans avoit été suivi d'une Cour très-nombreuse. Au reste ce Prince, dont on ne peut excuser le procédé vis-à-vis de son Souverain, n'avoit point tort dans le fond, il voyoit avec peine que l'on étoit à la veille de renoncer à des prétentions légitimes en elles-mêmes, & plus faciles encore à soutenir par les moyens qu'il proposoit : mais le Roi ne l'avoit jamais aimé ; & à mesure que ce Monarque voyoit s'affoiblir l'espérance de se procurer des enfans, il se prévenoit de plus en plus contre l'héritier présomptif de son trône.

Les Ministres, toujours conduits par les passions des Souverains, montroient aussi de la prévention contre le Duc, & il fut décidé que sans avoir aucun égard à la nécessité de ses affaires, on accepteroit la paix du Duc de Milan qui l'offroit. Le Duc d'Orléans se récria beaucoup ; mais il fut obligé de céder au tems, & l'armée reprit le

chemin de France, où le Roi ne fut pas plûtôt arrivé, qu'il se répentit d'avoir quitté l'Italie. Le Duc de Milan, qui n'avoit voulu que le faire sortir de ses Etats, le trompa aussi-tôt que ce Monarque en fut éloigné; & l'on apprit que les François du Roïaume de Naples, attaqués par les Espagnols & par le dernier Roi qui en avoit été chassé, alloient succomber sous leurs efforts réunis.

On ne pouvoit éviter cette perte, qu'en envoyant une nouvelle armée en Italie; mais les affaires ayant changé de face, le Roi ne pouvoit plus se charger de la conduire en personne, d'autant plus que sa santé commençoit à s'altérer. Il fallut donc choisir un autre Chef d'une grande considération, & le Ministére jetta les yeux sur le Duc d'Orléans. Le Seigneur de la Trémoille, pour qui ce Prince montroit beaucoup d'estime, fut chargé d'aller lui représenter, que rien ne seroit plus capable de faire oublier à la Nation la guerre civile qu'il avoit excitée autrefois, que d'aller délivrer les François exposés à périr dans le Royaume de Naples; qu'une expédition entreprise par un tel motif étoit

digne de ſon amour pour la vraie gloire, & que d'ailleurs comme le deſſein de la Cour étoit qu'on attaquât d'abord le Milanez, on ne pouvoit lui donner une ſatisfaction plus complette du tort qui venoit de lui être fait.

Mais le parti d'Orléans s'augmentant tous les jours, & la ſanté du Roi diminuant ſenſiblement, le Duc n'étoit plus dans l'intention de quitter la France, où l'on eût pu profiter de ſon abſence pour lui nuire. Ce Prince étoit bien aſſuré que s'il parvenoit au trône, il lui ſeroit aiſé de conquérir le Milanez, ſans dépendre de la volonté d'un Roi trop inconſtant, & des vûës de ſes Miniſtres : ſa tête attendoit la Couronne, & il ne vouloit pas l'expoſer avant de l'avoir reçûë ; il refuſa donc nettement d'aller dans le Milanez. Les préparatifs de guerre faits à ce ſujet & les cabales commencées contre lui devinrent inutiles par ſon refus.

Cependant les Grands de l'Etat ſe rapprochoient de ce Prince de jour en jour, & chacun s'efforçoit de gagner les bonnes graces de celui qui alloit bientôt devenir le Maître abſo-

lui. La Trémoille n'imita pas cette conduite : il continua de se montrer attaché au Roi, & ne quitta point ce Monarque pendant tout le tems de sa maladie ; il faisoit aussi sa cour au Duc d'Orléans, mais sans affectation & comme un homme qui lui rendoit ce qui étoit dû à son rang, sans paroître penser à rien de plus pour l'avenir. Enfin Charle VIII. mourut au Château d'Amboise, & la présence du nouveau Roi n'empêcha pas la Trémoille de montrer une douleur extrême de la mort de son bienfaiteur : il le regretta hautement, & signala de telle sorte sa reconnoissance, que le nouveau Roi ne put s'empêcher de l'en loüer.

1498. Mort de Charle VIII.

Aussi-tôt que le Duc d'Orléans fut sur le trône, tous ceux qui l'avoient suivi sous le premier titre, vinrent en foule à la cour ; mais au grand étonnement du Royaume, & cependant par un principe de justice, le nouveau Roi préfera ceux qu'un devoir légitime avoit attachés à l'autorité royale, que la fortune venoit de lui donner, à ceux qui avoient suivi leur inclination pour sa personne. Il devoit alors agir en Roi, & paroître plus touché du bon exemple que du

zéle. Ce Monarque condamna même l'empressement indiscret de quelques courtisans, qui essayerent d'abord de l'animer contre le Duc de Lorraine, le Prince d'Orange, & surtout contre le Seigneur de la Trémoille. Sans lui, disoit-on au Roi, vous n'auriez pas essuyé l'affront d'être vaincu à la face de l'Europe, & les désagrémens d'une longue prison. Loüis répondit que la Trémoille en combattant contre lui avoit exécuté les ordres du Roi, & qu'à l'égard des autres, il avoit dû tout oublier en montant sur le trône. Ce fut à ce sujet qu'il dit ces mots si célébres : *Un Roi de France ne vange point les injures du Duc d'Orléans.*

La Trémoille n'ignoroit pas les mauvais offices qu'on s'efforçoit de lui rendre auprès de Loüis ; mais il parut s'en inquiéter peu, & sa surprise, ainsi que la confusion de ses ennemis, fut extrême, lorsque Sa Majesté, sans attendre ses sollicitations, le confirma dans les rangs & les honneurs qu'il tenoit du feu Roi, & augmenta ses pensions. Le Roi ajoûta les plus grands éloges à ces bienfaits, & lui dit qu'il le regardoit comme l'un des plus braves & des plus habiles

Capitaines de ſon Royaume. George d'Amboiſe devenu premier Miniſtre, & qui n'étoit pas un petit génie vindicatif, ſervit la Trémoille dont il avoit été long-tems l'ennemi, & le mit bien dans l'eſprit du Roi. On ne douta point de ſa faveur, lorſqu'on ſçut que ce Prince, ayant formé le deſſein de ſe ſéparer de Jeanne de France, fille de Loüis XI. qu'il avoit épouſée à regret, pour ſe remarier avec Anne de Bretagne, l'avoit chargé d'aller réſoudre la Reine à favoriſer elle-même la caſſation de ſon mariage.

Jeanne de France n'avoit point ignoré que jamais Loüis XII. n'auroit été ſon mari, s'il n'avoit craint ſon pere; elle étoit d'ailleurs contrefaite & hors d'état d'avoir des enfans: depuis ſon union avec le Duc d'Orléans, cette pieuſe Princeſſe avoit toujours vêcu dans la retraite, fuyant la cour dont elle étoit peu recherchée, & s'appliquant à donner de bons exemples à ceux à qui l'indifference de ſon mari l'empêchoit de donner des loix. La Trémoille élevé à la cour de ſon pere & témoin de ſes vertus, ſe chargea avec peine d'aller lui annoncer les volontés du Roi; cependant il falut

l'autorité royale, dont il se trouvoit alors revêtu.

La Trémoille commença par assiéger Novarre, la plus forte Place du Milanez, sans en excepter la Capitale, & où Ludovic s'étoit enfermé pour la défendre en personne, ce qui devoit être un obstacle de plus pour la Tremoille; mais il n'en est point pour ceux que la fortune conduit. Les Suisses qui faisoient toute la force de Ludovic, séduits par les promesses de son ennemi, qui s'attacha à les gagner, & par les sollicitations de leurs compatriotes qui suivoient la Trémoille, trahirent Ludovic & livrerent ce Prince à ses ennemis. De sorte que le Général François, sans avoir essuyé les fatigues ordinaires de la guerre, ni les périls des combats, prit Novarre, reconquit tout le Milanez, se vit le maître du Souverain de cet Etat, & répara en peu de jours, par un excès de bonheur, les pertes que toute la prudence & le zéle de Trivulce n'avoient pû empêcher.

Le Milanez si promptement recouvré, fit regarder la Trémoille comme le plus grand homme de son siécle. Le

Roi aprit ces ſuccès avec d'autant plus de joye, que la guerre d'Italie étoit ſon ouvrage. Sa Majeſté entra chez la Reine, ayant à la main les dépêches de la Trémoille: « Croiriez-vous, » lui dit-il, Madame, que la Trémoille » a pris Novarre & le Duc de Milan ? » Non, répondit-elle, je ne le crois pas. Cette Princeſſe plus vindicative que Loüis XII. n'avoit point encore pardonné à ce Général ce qu'il avoit fait autrefois contr'elle en Bretagne. « Vous vous ſouvenez donc encore, » reprit le Roi en riant, des anciennes actions de la Trémoille: oubliez-les en faveur de ce qu'il fait; » nous n'avons point à préſent de ſujet plus zélé, plus fidéle, ni plus » heureux. » Anne de Bretagne voyant que le Roi montroit une ſi grande ſatisfaction des ſervices de ce Seigneur, le loüa avec lui, mais ſeulement par complaiſance: l'eſtime qu'il méritoit ne put jamais engager cette Princeſſe à l'aimer.

Cependant tout retentiſſoit en France des triomphes de la Trémoille; les peuples charmés d'une conquête auſſi brillante que celle du Duché de Milan, eſpérant que ce ſeroit

la fin de la guerre, en parloient comme du héros de la Nation ; & ce fut une joye universelle, lorsqu'on le vit arriver en France amenant à sa suite le Duc de Milan, qui fut enfermé au Château de Loches, où il mourut.

En faisant l'éloge de sa valeur, on vantoit aussi sa bonne fortune, sa justice & son humanité. Il s'étoit opposé avec le Card. d'Amboise au pillage de Milan, que plusieurs autres chefs de l'armée demandoient avec instance, pour encourager, disoient-ils, le soldat, & donner un exemple de rigueur propre à inspirer de la crainte aux peuples du Milanez. L'opposition constante de la Trémoille à cet avis lui avoit fait beaucoup d'honneur dans toute l'Italie, & le Roi, animé par le bonheur de la conquête du Milanez à entreprendre celle de Naples, choisit encore la Trémoille pour Général des troupes Françoises, qu'il se disposoit à y envoyer. Ce Seigneur étoit alors malade, & le Roi par égard pour sa santé, voulut le dispenser des fatigues de cette difficile expédition ; mais la Trémoille dit que le choix de Sa Majesté lui faisoit trop d'honneur, pour ne pas le remplir au

péril de sa vie; il partit donc, & malgré les grandes incommodités qu'il souffrit, il alla jusqu'à un certain lieu, où la nature moins forte que son courage l'empêcha d'aller plus loin; la maladie se déclara avec violence & fut suivie d'accidens si facheux, qu'on désespera même de sa vie. Il se trouva donc forcé de revenir en France, & le Roi de nommer d'autres Généraux, qui peut-être avec autant de courage & de zéle que la Trémoille, ne promettoient pas un pareil succès. Le Roi voulut lui-même aller en Italie; mais après avoir fait quelque séjour à Gênes, il revint promptement dans ses Etats, où son Favori la Trémoille étoit toujours dangéreusement malade. Loüis alla le visiter, & en sortant de chez lui, il dit hautement qu'il craignoit beaucoup la perte d'un si bon sujet: qu'aussi attaché à son devoir & beaucoup plus heureux dans ses services qu'aucun des Seigneurs de sa cour, on ne le voyoit pas, à l'exemple de la plûpart d'entr'eux, demander continuellement de nouvelles graces, & se plaindre des refus que méritoit leur importunité: que la Trémoille se contentoit de sa for-

1500.

tune, & qu'il en faisoit même part à ceux qui avoient besoin de son secours, mais avec ce choix & ce discernement que doivent avoir les personnes que leur bonheur met à portée de faire des dons. Le Roi ajoûta qu'il n'avoit jamais reconnu en lui qu'une ambition loüable, & telle qu'un homme de grande qualité doit avoir, fuyant les intrigues & les cabales de la cour, s'appliquant surtout à augmenter en mérite, en quoi il avoit peu d'imitateurs, ainsi que dans son désintéressement.

La Trémoille est fait Gouv. de Bourgogne.

Cet éloge du Roi fut bientôt repété de toute la France, & la cour préparée à toutes les marques de faveur que pouvoit recevoir la Trémoille, vit en apparence sans jalousie ce Favori revêtu du gouvernement de Bourgogne, alors le plus important du Royaume, à cause du voisinage des Suisses & des Etats que la Maison d'Autriche possedoit près de cette Province. La Trémoille ayant recouvré la santé, & le service du Roi ne le demandant point dans les armées qui faisoient la guerre en Italie, il se rendit en Bourgogne, afin d'y réparer les désordres causés par la

longue absence de Gilbert de Cleves, Comte de Nevers, auquel il avoit succédé dans le gouvernement de cette Province. Ce Seigneur fit son entrée avec beaucoup de magnificence dans Dijon, Capitale de la Bourgogne.

L'objet de la Trémoille en entrant dans la Bourgogne, étoit d'y assurer & d'augmenter, s'il étoit possible, la situation heureuse où ces peuples se trouvoient. Son principe étoit d'ailleurs, qu'un Gouverneur de Province devoit y être, pour veiller de plus près à tout ce qui pouvoit survenir, & consommer sur les lieux mêmes le produit qu'il en recevoit, à moins que le service exprès du Roi ne le demandât ailleurs. On le vit donc s'appliquer à établir une exacte police, non-seulement dans la Capitale, mais encore dans les moindres Villages de la Province, veillant lui-même à l'éxécution de ses ordres, & commettant des Inspecteurs sévéres, pour l'informer des détails; récompensant les avis utiles qu'on lui donnoit, & souvent même la bonne volonté. La sagesse de la Trémoille dans son Gouvernement se répandit dans tout le

Royaume ; on vanta partout ſa vigilance, ſon attention, ſa douceur & ſon humanité.

Le Duc Sforce lui écrit.

L'infortuné Loüis Sforce en entendit parler juſque dans ſa priſon. Ce Prince y étoit depuis la derniere expédition de la Trémoille en Italie ; & le Miniſtére peu touché de ſon ſort, ne cherchoit en aucune façon à l'adoucir. Il eut recours à la Trémoille, à qui il écrivit une grande lettre, pour lui peindre ſon état, & l'injuſtice de ceux qui le retenoient dans des chaînes ſi étroites, après lui avoir enlevé un Etat puiſſant, l'héritage de ſes peres, comme s'ils vouloient le punir de leur injuſtice.

La Trémoille lui fit réponſe, que la guerre qui continuoit en Italie étoit un tems peu propre à parler au Roi de ſes intérêts ; qu'il ne lui convenoit point d'entrer dans le fond de ſa cauſe ; mais qu'il uſeroit de tout ſon crédit à la cour pour ſoulager le malheureux état où il ſe trouvoit. En effet, la Trémoille écrivit en ſa faveur aux Miniſtres, leur repréſentant qu'un priſonnier de la qualité de Sforce méritoit plus de conſidération de la part de ceux qui le gardoient ; que

ſon frere & ſes enfans vivoient encore, qui pouroient le vanger ; que les Suiſſes apprenant ce que ce Prince ſouffroit, ſe répentiroient ſans doute de l'avoir livré entre des mains inhumaines, & qu'enfin on devoit avoir pitié des malheureux.

Le Cardinal Aſcagne, frere de Sforce, écrivit en même tems au Cardinal d'Amboiſe, & depuis ce tems-là il 1507.
fut moins reſſerré, ayant même quelquefois la permiſſion de ſortir du Château de Loches, pour prendre le plaiſir de la chaſſe dans les campagnes voiſines, ſous une bonne & ſure garde. Sur ces entrefaites le Prince d'Orange, l'ennemi de la Trémoille, mourut, & laiſſa vacante la charge d'Amiral de Bretagne, que le Roi accorda au dernier, revêtu déja de celle de Guyenne. Cette nouvelle dignité, qui lui ſoumettoit toutes les forces maritimes du Royaume, lui donna un nouveau dégré de conſidération, & augmenta de telle ſorte ſa fortune, qu'il paſſa pour le plus riche Seigneur du Royaume. Ses amis s'apperçurent plus que ſa famille de ce ſurcroît de richeſſes. Il s'étoit fait une régle de 1508.
dépenſer tout ſon revenu, une partie

regretté & surtout moins imité
1509. qu'il ne méritoit de l'être. Cependant le Roi satisfait de sa victoire, étoit revenu en France, aussi-tôt qu'il avoit apperçû du changement dans les affaires, afin de ne pas compromettre sa dignité. La Trémoille étoit revenu avec lui, & avoit ramené le jeune Prince de Talmont son fils. Sa tendresse pour lui étoit extrême, & il ne pouvoit consentir à le laisser exposé aux périls de la guerre, sans les partager avec lui. Mais ce jeune Seigneur ayant tout fait préparer, de concert avec Gaston Duc de Nemours, sortit secrettement de la cour & s'en retourna promptement avec lui en Italie. Cette ardeur pour la guerre fit d'abord quelque peine à la Trémoille; il crut remarquer peu d'affection dans cette démarche de son fils; mais se souvenant que sans manquer de tendresse pour son pere, il lui avoit donné autrefois un pareil sujet de mécontentement, il envoya de magnifiques équipages au Prince de Talmont avec un grand nombre de domestiques, le priant seulement de se souvenir combien il lui étoit cher.

Le Roi, si heureux jusque-là dans

toutes ſes entrepriſes, n'apprenoit alors que des nouvelles fâcheuſes. Tous ſes alliés lui manquoient, & le Pape, non content d'avoir trahi ſes promeſſes, venoit d'engager les Suiſſes dans une ligue contre ce Monarque. Il leur repréſenta que Loüis XII. mépriſoit leur alliance, depuis qu'en lui livrant Ludovic Sforce & le Milanez, ils l'avoient mis en état de ſe paſſer de leur ſecours; ce qu'il prouvoit en refuſant de leur payer ce qu'il étoit convenu pour un ſervice auſſi important. Les Suiſſes mécontents, & frapés de ces repreſentations ſe déclarerent ennemis de la France, & ménacerent d'inonder le Milanez de leurs troupes. Loüis n'étant point alors en état de braver leur reſſentiment fut obligé, malgré tout ce que lui coûtoit cette conduite moderée, de ſonger à les appaiſer: il leur envoya Loüis de la Trémoille, comme l'homme de ſon Royaume qui leur étoit le plus agréable.

La Trémoille éprouva à ſon arrivée toute l'indignation d'un peuple irrité. Quoique ſon nom fut célébre parmi les Suiſſes, il ſe vit d'abord environné d'une multitude animée, qui

La Trémoille ſe rend en Suiſſe.

ſe répandit en invectives contre les François, appellant le Roi ingrat, uſurpateur & traître. La Trémoille qui étoit à cheval, deſcendit à pied avec ſa ſuite, s'arrêta un peu au milieu de la foule, parla à quelques-uns avec douceur, & ſe rendit au petit pas dans un auberge de la Ville, les Suiſſes ne lui ayant point fait préparer de logis. Sa maiſon fut auſſi-tôt environnée d'une foule de peuple, ſans que les Magiſtrats ſe miſſent en peine de ces mouvemens. La Trémoille n'en témoigna pas plus de crainte: il parut aux fenêtres, & fit jetter quelque argent; mais la populace ne daigna pas le ramaſſer; ce qui cauſa beaucoup de frayeur à tous ſes domeſtiques. Ce Seigneur s'en étant apperçu, leur recommanda beaucoup de n'en rien témoigner, pour ne point inſpirer plus d'audace au peuple. En même tems il envoya vers le Magiſtrat, pour ſe plaindre de l'émotion populaire, dont on le laiſſoit ſi long-tems l'objet. Le Magiſtrat ne lui fit rendre aucune réponſe; mais il envoya une forte garde à ſa porte, qui ſans écarter le peuple, étoit au moins en état de le contenir. D'un

autre côté, la Trémoille, qui comptoit sur un grand nombre d'amis qu'il s'étoit faits parmi les Suisses, apprit que le Conseil avoit défendu sous peine de la vie à aucun citoyen de communiquer avec lui. Cette conduite causa de grandes inquiétudes à la Trémoille, qui non-seulement se trouvoit de cette maniere inutile au service du Roi, mais essuyoit encore des désagrémens fâcheux, & voyoit sa vie exposée aux caprices d'une nation féroce. Cette politique des Suisses, en empêchant l'Ambassadeur de France de parler à aucun d'entr'eux, les mettoit à couvert de ce que pouvoit contre leurs desseins sa douceur, son affabilité, ses promesses, ses présens, & surtout son habileté. En vain se donna-t'il toutes sortes de mouvemens : il sortit de Berne, alla dans les Villes voisines, chercha à parler à quelqu'un de ceux qui avoient entrée dans le Conseil, ou qui connoissoient les principaux de ceux qui le composoient ; mais il eut la douleur de voir que malgré ce qu'on pouvoit attendre d'un homme de sa qualité, tout le monde le fuyoit. Il revint donc à Berne, sans avoir pû rien entrepren-

dre, pendant que les Ambassadeurs de l'Empereur & du Roi d'Aragon triomphoient de son inutilité.

Alors il écrivit dans le Milanez au Maréchal de Trivulce, pour le consulter dans une affaire de cette importance. Trivulce, ennemi juré de de l'Empire & de l'Espagne, frémit en apprenant l'affront que ces deux Puissances faisoient essuyer aux François, ausquels il étoit extrêmement attaché. Il partit sur le champ du Milanez & vint en Suisse, dont on ne pouvoit lui refuser l'entrée, à cause des grandes terres qu'il possedoit en ce pays-là. Deux Membres du Conseil allerent le recevoir; ce qui lui donna d'abord beaucoup d'espérance. Mais il la perdit bientôt, lorsque ces deux Suisses lui dirent qu'ils avoient ordre de la part de la Diete, de lui défendre d'avoir aucune communication avec la Trémoille. Le Maréchal reçut cet ordre avec beaucoup de hauteur, & maltraita même ceux qui le lui signifierent. « Apprenez, leur dit-» il, que je suis ici chez moi : j'y res-» terai, ou je m'en irai selon ma volon-» té. Monsieur de la Trémoille est » mon ami; c'est un grand homme, un

» bon Capitaine que vous connoïssez,
» qui vous aime & que vous devez
» respecter. » Cette fierté de Trivulce rapportée au Conseil pouvoit nuire aux affaires de France, & cependant elle y servit; la comparaison qu'on fit de la hauteur du premier avec la douceur de la Trémoille, fit qu'on se relâcha beaucoup à son égard; on lui ôta sa garde, & il eut enfin la liberté de parler à quelqu'un : ce qui lui donna moyen de regagner deux Cantons des Suisses, avec lesquels il contracta une nouvelle alliance, & reprit ensuite le chemin de la cour, où il alla apprendre au Roi qu'il ne devoit plus compter sur l'amitié des Suisses. Sa Majesté en conçut d'autant plus d'inquiétude, qu'il faisoit alors fortement la guerre dans le Milanez; le Duc de Nemours son neveu y étoit allé pour prendre le commandement des armées, ayant avec lui le jeune Prince de Talmont. Les merveilles que le premier exécuta, en sauvant Boulogne menacée, en prenant Trevise, & secourant Bresse malgré les forces des Vénitiens, consolerent bientôt la cour de France de la disposition des Suisses; mais peu après elle retomba dans son premier état,

lorſque le Duc de Nemours vainqueur des Eſpagnols & des Suiſſes à Ravenne, périt avec les vaincus. Sa mort laiſſa perdre tout le fruit des ſuccès qu'il avoit obtenus ; & l'Italie effrayée de ſes exploits fit de nouvelles entrepriſes contre la France, pendant que le Roi d'Aragon faiſoit attaquer ce Royaume par la Navarre. Loüis réſolut alors d'envoyer dans le Milanez un Chef accrédité, pour ſuccéder au Duc de Nemours, & il ordonna à la Trémoille de ſe diſpoſer à ce voyage. Les plus expérimentés du conſeil du Roi étoient d'avis de retarder l'expédition du Milanez, juſqu'à ce qu'on eût éloigné les Eſpagnols des frontiéres de la Navarre. La Trémoille ſurtout appuyoit cette opinion, aſſurant que dans l'état où ſe trouvoient les affaires du Milanez, on ne pouvoit eſpérer de les rétablir, à moins d'y envoyer une armée plus puiſſante que les finances du Roi ne le permettoient.

La Trémoille part pour l'Italie.

Ce Monarque, irrité contre le Pape & l'Empereur de l'infraction du traité de Cambrai, conſulta moins la prudence que le déſir de ſe vanger, & il voulut abſolument que la Trémoille partît, eſpérant qu'il ſeroit encore

accompagné du même bonheur qui l'avoit suivi dans son expédition contre Loüis Sforce. La Trémoille se mit donc en marche, & arriva dans le Milanez à la tête d'une armée de dix à douze mille hommes. D'abord il prit Aléxandrie, Vissoure, Pavie, & s'approcha de Milan.

Maximilien Sforce, l'un des fils du malheureux Ludovic, y regnoit. Ce Prince sortit de la Capitale, & alla s'enfermer dans Novarre la plus forte de ses places, en attendant l'arrivée des *Suisses*, qui venoient en grand nombre à son secours. La Trémoille, informé de leur marche & de leur diligence, écrivit en France pour qu'on lui envoyât les dix mille hommes que le Roi lui avoit promis, représentant qu'il étoit impossible d'attendre les Suisses, avec une armée aussi foible que la sienne. Mais le Roi se trouvoit hors d'état de répondre à sa demande; il avoit été obligé d'employer ailleurs les forces qui lui étoient destinées; ensorte que la Trémoille se trouva engagé entre les Espagnols du Royaume de Naples & les Suisses qui venoient à lui. Il n'avoit que deux partis à prendre, ou de repasser les Alpes, ou

de livrer bataille au premier des deux ennemis qui se présenteroit : c'étoit l'avis du Roi ; mais la Trémoille ne pouvoit se résoudre à le suivre, tant il craignoit de perdre sa réputation, & de répandre sans fruit le sang de tant de braves gens qui le suivoient. Le conseil de guerre opina pour le combat ; & la Trémoille fut obligé de marcher contre les Suisses qui venoient à lui, ensuite de rebrousser chemin vers Novarre, où ils étoient entrés malgré lui pour se joindre à leurs compagnons, & enfin de leur livrer bataille. Ce Général disposa son armée avec beaucoup d'habileté, & se chargea de conduire lui-même l'avant-garde, sur laquelle les Suisses vinrent fondre avec furie ; il soutint non-seulement leur choc, mais les repoussa à la tête de sa Compagnie d'hommes d'armes, qui fit des prodiges de valeur ; mais le reste de son armée n'éprouva pas le même bonheur ; après une longue résistance le corps de bataille & l'arriere-garde furent enfoncés de toutes parts : la Trémoille y courut risque de sa vie & reçut même plusieurs blessures ; ce qui l'obligea à faire une prompte retraite.

La perte qu'il essuya en cette occasion, fut peu considérable par rapport au nombre des hommes ; mais il laissa le Milanez entier en proye aux ennemis, reprenant tristement le chemin de la France, où il étoit rentré autrefois avec tant de gloire. Arrivé à la cour, ce Général se plaignit au Roi avec amertume, de ce qu'après l'avoir chargé malgré lui d'une entreprise inconsiderée, on l'avoit abandonné. Le Roi en rejetta la cause sur le malheur du tems, & pour le consoler il l'envoya pour commander dans la Normandie, où les Anglois menaçoient de faire une descente. La Trémoille se rendit à Roüen, où après avoir exposé au peuple la nécessité où le Roi se trouvoit de soutenir les efforts de ses ennemis, il vint à bout d'engager la Province à se charger des frais de la guerre contre les Anglois. C'étoit rendre au Roi un service considérable, Sa Majesté étant obligée de faire de grandes dépenses dans les autres Provinces du Royaume, & ne se trouvant point en état de lever des troupes en Normandie, de fortifier les Villes de cette Province, & d'en garder les côtes ;

La Trémoille Lieutenant Général en Normandie.

ce que les habitans du Pays, dirigés par la Noblesse & par les Magistrats, exécuterent avec joye; de sorte que les Anglois se voyant prévenus n'oserent paroître.

Les Normands ayant été délivrés de la crainte de ces ennemis de la France, résolurent entr'eux de faire une députation à la Trémoille pour le remercier de ses soins. Tous convenoient que quoiqu'il eût fait ajoûter de grandes fortifications à plusieurs Villes & Ports de la Province, ce Seigneur avoit usé d'une si grande œconomie, qu'il restoit beaucoup des fonds destinés à cet usage. Il n'avoit pas voulu souffrir qu'on le défrayât ni ses gens pendant son séjour dans la Province, ni que personne de sa suite reçût aucun présent; lui-même s'informoit exactement des lieux dont le Roi s'emparoit, afin qu'ils reçussent un dédomagement convenable, & du nombre des Ouvriers, ainsi que de leur paye, afin que chaque particulier reçût le juste prix de son travail, sans que la communauté fût exposée à perdre. Ainsi personne ne se plaignit; ce qui arrive rarement dans les ouvrages publics, où le plus foible est presque

toujours maltraité ; & c'étoit à l'occasion de cet acte de justice, que les Normands vouloient témoigner leur reconnoissance à la Trémoille. Des Députés allerent donc de leur part lui offrir de riches présens, qu'il refusa. « Votre bonne volonté, leur dit-il, » est déja une récompense ; c'est une » marque que j'ai fait mon devoir ; je » ne désire de vous que de l'amitié ; le » reste je l'attens de Dieu & du Roi. «
Cette marque de désintéressement que donna la Trémoille, fit beaucoup de plaisir au Roi, toujours attentif à épargner son peuple. Il dit que c'étoit ainsi que les Grands en devoient user, pour correspondre aux vûës des bons Rois, ou pour diminuer le malheur des peuples soumis à de méchans Princes.

A peine la Trémoille fut-il de retour de la Normandie, qu'il se vit obligé de se rendre dans son gouvernement de Bourgogne, où les Suisses menaçoient de mettre tout à feu & à sang. Ils s'étoient ainsi déclarés contre la France, à l'instigation du Roi des Romains, qui avoit des prétentions sur la Bourgogne, & parce que n'ayant pas reçu de la France l'argent qu'ils

s'en étoient promis, ils comptoient en tirer beaucoup plus par des pillages, aisés à exécuter dans une Province peu fortifiée, pendant que la plus grande partie des forces du Royaume étoit employée dans la Guyenne & la Picardie.

Il va en Bourgogne.

Les Suisses ne pouvoient en effet attaquer la Bourgogne dans un tems plus fatal pour cette Province ; la guerre en ayant été éloignée depuis long-tems, on y entretenoit un fort petit nombre de troupes : les Suisses y firent passer une multitude de soldats. Ainsi ce fut pour tenir lieu d'une armée, que le Roi y envoya la Trémoille. En arrivant à Dijon, il trouva les Magistrats étonnés & le peuple dans l'allarme ; on le suivoit dans les ruës, comme celui qui étoit toute l'espérance de la Province, & chacun en suivant ses ordres croyoit travailler à son salut. La Trémoille alloit tour à tour du Palais aux remparts, demander des avis & faire travailler sans relâche : il amassa des provisions, surtout de la poudre & des armes, & fit ajoûter aux anciennes fortifications (ce que le tems lui permit d'achever) de nouveaux ouvrages, & ordonna à

et qu'il avoit de gens d'armes de sortir souvent à la campagne & de se montrer par les ruës, afin d'encourager les habitans, la plûpart gens de plume ou de commerce, dont on ne fait jamais de bons soldats.

Cependant les Suisses s'avançant avec la rapidité & la violence d'un torrent, pillant & brûlant les Villes & les Villages, sans s'y arrêter, arriverent jusqu'aux pieds des murailles de Dijon, qu'ils investirent de la multitude de leurs troupes.

La présence de tant de soldats d'une nation reputée invincible & inhumaine consterna tous les habitans de Dijon. Ils venoient en foule sur leurs murailles pour contempler les ennemis & trouver dans leur nombre une excuse à leur découragement, plûtôt que pour s'opposer à leurs efforts. Les Suisses s'étoient attendus à inspirer cet effroi; & afin de l'augmenter, ils poussoient des hurlemens affreux, brûloient les maisons voisines de la Ville, arrachoient les vignes & les arbres, & faisoient d'horribles menaces à ceux du dedans. La Gendarmerie Françoise, après quelques escarmouches, étoit rentrée dans la Ville, où

Siége de Dijon.

la Trémoille, qui avoit ses desseins, la distribua en differens quartiers, avec ordre d'encourager les bourgeois, sans rien entreprendre contre les ennemis. En même tems il fit placer son Infanterie sur les remparts, sans bruit de tambour ni. d'autres instrumens de guerre; l'artillerie fut aussi disposée dans tout le silence qu'il fut possible d'observer, & les portes de la Ville terrassées, à l'exception de deux, dont l'une regardoit le chemin de Paris, d'où il attendoit du secours, & l'autre le camp des ennemis. Il envoya ensuite visiter le dedans de toutes les maisons de la Ville, pour enlever tout ce qui pouvoit servir contre les Suisses: c'étoit un mouvement continuel dans les places & dans les ruës; les soldats commandés à cet effet mettoient tout en ordre pour une vigoureuse défense, & les bourgeois qui ne comprenoient rien à leur conduite, les suivoient pour la pénétrer. Ils s'étonnoient surtout que la Trémoille ne fit tirer ni le canon, ni la mousqueterie sur les ennemis, pendant que d'un autre côté ce Général sembloit se préparer à combattre. Enfin à leur grand étonnement, ils virent ouvrir la

porte qui regardoit le camp des Suisses, ou deux des principaux Officiers de la Trémoille se rendirent, pendant qu'un autre partoit pour la cour & que lui-même se rendit au Palais, où le peuple le suivit. Il y trouva le Parlement assemblé, & s'apperçut que la consternation étoit peinte sur le visage des Magistrats, nonobstant la gravité dont ils s'efforçoient de la couvrir. La présence du Gouverneur & la foule d'Officiers tous armés qui le suivoient, semblerent les ranimer : il les regarda tous en leur disant, que cet abattement universel étoit un mauvais présage pour la défense publique.

Harangue de la Trémoille aux Habitans de Dijon.

« Nous n'avons, lui dit un Magistrat, ni assez de fortifications, ni » assez de soldats pour nous défendre » contre le nombre & la fureur de nos » ennemis. Comment ne pas craindre, » comment nous sauver du péril qui » nous menace ? Ce que vous avez de » fortifications, répondit-il, suffit à des » gens d'honneur, sinon pour vaincre, au moins pour retarder leur défaite ; vous voyez que sans l'effort » de notre artillerie, elles arrêtent » les ennemis : que sera-ce quand notre canon foudroyera leurs troupes,

» & que moi-même, par des moyens
» que je me réserve, j'irai attaquer
» leur camp & y porter de plus près
» le fer & la mort ? Pensez-vous que
» cette multitude de Suisses pour être
» cruels soient invincibles, & qu'ils
» soient même redoutables autant que
» vous les craignés. Ces gens qui vous
» font trembler dans votre Ville,
» sont pour la plûpart des bourgeois
» comme vous, encore peu exercés à
» la guerre, qui la font ici pour
» la premiere fois, qui s'étonnent de
» la frayeur qu'ils vous inspirent, &
» qui sans doute en ressentiroient une
» pareille, si vous les menaciés dans
» leurs Villes, comme ils vous mena-
» cent dans la vôtre. Qu'ont-ils fait
» qui doive épouvanter votre courage?
» Il ne faut que des bras & du feu
» pour égorger des Paysans & réduire
» leurs cabanes en cendres; mais il faut
» une valeur soutenuë, de la discipli-
» ne, de l'art & du tems pour vaincre
» des gens bien résolus de se défen-
» dre, que des murailles dérobent à
» la plus grande partie des coups, &
» qu'une nombreuse artillerie secon-
» de. Armez-vous donc, Citoiens, pour
» le salut de votre patrie; conservez-
vous

» vous à un Roi le plus juste de ceux
» qui ont jusqu'ici regné sur vous,
» que la cruauté de vos ennemis vous
» irrite, au lieu de vous abattre ; vos
» maisons, vos biens, vos femmes &
» vos enfans y seront exposés, si vous
» ne les défendez pas ; vous verrez
» tout ce que vous avez de plus cher
» périr à vos yeux, si vous ne vous
» mettez en état de faire périr vos en-
» nemis. Si l'exemple peut quelque
» chose sur vous, suivez-moi : l'artille-
» rie va tonner sur eux : nous fon-
» drons tous ensemble sur leur camp
» encore en désordre ; & peut-être
» les aurons-nous vaincus avant qu'ils
» se soient mis en état de nous com-
» battre. »

Après ce discours la Trémoille regarda l'assemblée, & reconnut dans le silence qu'elle observa le peu de secours qu'il pouvoit espérer des habitans ; il ne voulut point leur faire honte de leur frayeur, & sortit pour aller attendre près des portes de la Ville la réponse des Officiers qu'il avoit envoyés au camp des Suisses. La Trémoille les avoit chargés de faire entendre aux principaux de cette Nation, qu'ils agissoient contre leurs

plus chers intérêts en attaquant la France, le plus puissant des Etats avec lesquels ils eussent contracté alliance; que Loüis XI. les avoit comblés de biens, & cherché en toute occasion à obliger leur République; que Charle VIII. avoit imité son pere dans leur estime pour eux, & que leur nation devoit se souvenir à jamais du glorieux passage de l'Apennin & de la victoire de Fornouë, où ils avoient vaincu avec lui.

C'étoit Regnaut de Moussi, d'une bonne Maison de Bretagne & Vice-Amiral de cette Province, qui portoit la parole pour la Trémoille aux Suisses, & que quelques-uns d'eux connoissoient pour l'avoir vû combattre en Italie avec eux; il ajoûta tout ce qu'il crut plus capable de produire un heureux effet sur l'esprit des ennemis, & finit en leur disant, qu'il s'étonnoit qu'une nation guerriere voulût exposer sa réputation contre un peuple belliqueux, autrefois son allié, & qui vouloit toujours l'être.

Alors un des Capitaines Suisses prit la parole: « Nous avons, dit-il, été » des amis de la France; mais sçait-elle » en conserver? On nous a comblés

» de promesses, qui n'ont été suivies
» d'aucun effet; les moindres infrac-
» tions de notre part au Traité conclu
» avec elle, nous ont attiré les re-
» proches & les invectives de votre Na-
» tion, bien plus disposée à calomnier
» ses ennemis, & à leur faire des crimes,
» qu'à remplir ses engagemens; nous
» l'avons aidée à conquérir Naples &
» Milan: quelle récompense avons-
» nous reçûë? Il a semblé au contraire
» que votre Roi ne vouloit punir que
» nous de la mauvaise conduite qui
» a fait perdre ces conquêtes. Après
» avoir épuisé le sang de nos plus bra-
» ves citoyens, on a renvoyé le reste
» avec mépris dans nos montagnes,
» sans s'inquiéter après de remplir au-
» cune des promesses dont nous avons
» envain attendu l'effet. Faites-vous
» redouter des autres Nations, s'ils
» veulent vous craindre, ajoûta le
» Capitaine Suisse; faites leur suppor-
» ter vos perfidies: pour nous moins
» politiques, peut-être plus intéres-
» sés, mais aussi plus braves & plus
» ennemis du parjure, nous venons
» les armes à la main vous demander
» le juste prix des victoires que nous
» avons gagnées pour vous. »

1514. Le Seigneur de Moussi, moins surpris qu'inquiet de cette hauteur, répondit doucement, quoiqu'avec bien de la fermeté, que les affaires d'un grand Royaume contraignoient souvent la volonté de celui qui le gouverne; que la France, depuis long-tems en guerre avec ses voisins, ne pouvoit avoir avec eux la même exactitude que dans des tems plus tranquilles; que le Roi avoit toujours eu de l'estime pour les Suisses, quoiqu'on se fût attaché à lui donner contr'eux des soupçons qu'ils s'étoient mis peu en peine d'effacer, & qu'enfin il alloit en rendre compte au Seigneur de la Trémoille, avec espérance de revenir bientôt pour les satisfaire.

Moussi avoit eu ordre en partant de Dijon de bien examiner la disposition des Suisses, leur nombre, leur artillerie & leurs vivres. Ils s'apperçurent de son attention là-dessus; & loin de craindre ses remarques, ils le menerent eux-mêmes par tout le camp. « Nous sommes, lui disoient-» ils, soixante mille hommes, vous » voyez nos armes; voilà nos vivres » & cent pièces d'artillerie; dites à M. » de la Trémoille l'état où vous nous

» trouvez. » Cette réponse chagrina beaucoup le Gouverneur de Bourgogne, d'autant plus qu'il apprit qu'une autre armée de Suisses menaçoit d'entrer dans la Franche-comté, & que la consternation des Bourgeois ne lui laissoit nul espoir de résistance. Moussi lui dit encore, que l'intention des Suisses étoit, après avoir pris Dijon, de marcher droit à Paris, de ravager toutes les Provinces de leur passage & de profiter du dénuëment de troupes pour prendre cette Capitale, ou du moins pour ruiner ses environs.

Ce projet exécuté dans un tems, où le Roi tenoit toutes ses forces sur les frontieres de la Picardie & de la Guyenne, mettoit en danger tout le Royaume, & la Trémoille prévoyoit avec douleur la ruine de l'Etat. Il envoya de nouveau vers les Suisses, pour leur demander jusqu'au lendemain, croyant que gagner du tems étoit beaucoup contre des gens à qui il n'avoit rien de plus à opposer. Il tint conseil toute la nuit, & donna ordre à ce qu'il avoit de troupes reglées de se tenir prêtes; son dessein étant, après avoir fait assez de résistance dans Dijon, pour arrêter quelque tems les

Suisses devant cette Ville, d'en sortir avec ses troupes & de se jetter dans la premiere place capable de défense, qui se trouveroit sur son chemin. La Trémoille sçavoit que ce qui avoit principalement choqué les Suisses, étoit le mépris qu'on avoit témoigné pour eux à la cour, où le Roi avoit dit hautement, qu'il ne vouloit point recevoir de loix de ces *vilains*. Il tenta de les adoucir par le contraire de ce qui les avoit choqués, & le lendemain un Officier alla de sa part complimenter les Capitaines Suisses, les assurer qu'on pensoit aux moyens
1514. de les satisfaire promptement, & que pour abréger toutes choses, il consentoit à se rendre dans leur camp, s'ils vouloient lui envoyer un sauf-conduit. Cette proposition, qui marquoit la confiance & la bonne-foi de la Trémoille, fut bien reçûë des Suisses; elle étoit faite à dessein de l'effectuer, mais aussi pour gagner du tems, afin de recevoir la réponse du Roi. Elle arriva enfin, & auroit entiérement découragé la Trémoille, s'il ne restoit toujours des ressources à un habile homme. Le Roi lui mandoit qu'après avoir reflêchi sur tous les moyens pos-

ſibles de lui envoyer du ſecours, il n'en avoit trouvé aucun ; qu'il ne devoit donc compter ſur rien de ſa part, & qu'il abandonnoit la conſervation de la Bourgogne à ſa prudence & à ſes ſoins. La Trémoille mit la lettre du Roi dans ſa poche, ſans en rien communiquer à perſonne ; & comme s'il eût reçu des nouvelles favorables, il envoya dire aux Suiſſes qu'il alloit ſe rendre dans leur camp.

La Trém. ſe rend au Camp des Suiſſes.

Les amis du Gouverneur voulurent le détourner de ce deſſein, en lui repréſentant qu'il alloit ſe remettre entre les mains de ces mêmes Suiſſes, qui lui avoient livré le Duc de Milan, pendant qu'ils étoient à la ſolde de ce Prince. « Il vaut mieux, leur » répondit la Trémoille, que je riſque » d'être pris pour ſauver le Royaume, » que de le laiſſer expoſé en me con» ſervant. » En même tems il monta à cheval, ſuivi ſeulement de dix à douze perſonnes, ſans autres armes que l'épée, & vêtuës ſimplement comme lui : il ſe fit ouvrir la porte de la Ville à travers une multitude de peuple, & marcha vers le camp des Suiſſes.

Ceux-ci l'attendirent avec fierté ſous leurs tentes, & à peine celui qui

devoit le recevoir, daigna-t'il venir à sa rencontre. La Trémoille dissimula le ressentiment qu'excitoit en lui cette hauteur; mais à travers le murmure des soldats, il conserva toujours un air de grandeur & de fermeté convenable à sa naissance, à son rang & à sa situation présente.

Enfin plusieurs Capitaines Suisses vinrent l'environner. Ceux qui avoient servi avec lui en Italie, un peu moins durs & hauts que les autres Officiers de leur Nation, le conduisirent avec quelques marques de respect dans la tente où ils tenoient leur conseil. Celui que les Suisses avoient choisi pour Général, sembla à peine remarquer la Trémoille, qui alla de lui-même prendre la place la plus honorable; de-là il salua ceux qu'il connoissoit, & leur demanda s'ils ne se souvenoient plus d'avoir servi avec lui sous le feu Roi, cherchant par toute sorte de moyens à adoucir l'esprit de ces fiers ennemis: « Les tems sont bien changés, ajouta-» t'il: vous combattiez alors pour » nous, nous étions tous amis & com-» pagnons; aujourd'hui nous nous » menaçons mutuellement de nos ar-» mes. Auroit-on du s'attendre à un

» pareil changement de la part d'une
» Nation renommée pour sa fidélité
» & sa constance, d'un peuple ami de
» la vertu & jaloux de son nom ? Pour
» vous justifier, vous accusés le Roi
» mon Maître d'une ambition demesu-
» rée. Par quelles actions a-t'il donné
» lieu à des soupçons pareils ? Son
» prédécesseur & lui ont attaqué le
» Royaume de Naples & le Milanez;
» vous-mêmes qui le menacez aujour-
» d'hui, lui avez prêté vos armes pour
» soutenir ses prétentions; on vous a
» vû dans Naples avec lui, dans Ro-
» me, à Milan, & à la journée de For-
» noue : aujourd'hui encore vos amis,
» vos parens, vos enfans composent
» une partie de sa garde. Que diront
» les Princes voisins de la foi d'un
» peuple, qui veut se déclarer contre
» les mêmes intérêts qu'il a soutenus,
» qui veut ravager un Royaume avec
» qui il a contracté alliance, combat-
» tre un Roi pour qui il a combattu,
» & démentir en un seul jour toutes
» ces actions pour lesquelles il se plaint
» de n'avoir pas reçu de récompense? «

Le conseil des Suisses parut frappé des raisons de la Trémoille, & même quelques-uns d'eux commencerent

à prononcer le mot de Paix. Cependant leur Chef ayant fait demander silence, répondit ainsi à la Trémoille :
« Nous sommes venus ici pour faire
» la guerre & non pour raisonner ;
» les Suisses méprisent l'art d'arran-
» ger les paroles : ils s'attachent seu-
» lement à connoître la justice & à la
» défendre. Nous avons été il est vrai
» à Milan & à Naples avec vos Rois :
» y seroient-ils entrés, si nous ne
» leur en eussions applani le chemin ?
» Mais ce fut à des conditions qu'ils
» ont violées. C'est pour en obtenir
» l'exécution que nous sommes ici.
» Depuis ce tems-là les François ont
» porté en tous lieux une ambition
» condamnable ; d'autres Rois plus
» fidéles à leurs promesses ont sol-
1514. » licité notre appui ; ainsi nous ve-
» nons pour obliger votre Maître à
» donner des bornes à son injustice, le
» contraindre à s'acquiter envers nous,
» lui faire voir que cette Nation à la-
» quelle il donne un nom vil, est
» néanmoins la protectrice des Rois ;
» Sans nous parer de ces vains ti-
» tres qui vous décorent, nous fai-
» sons consister la noblesse dans la jus-
» tice & dans la valeur. Que pou-

» vez-vous répondre au reproche de
» nous devoir encore la solde de ceux
» d'entre nous, dont la mort vous a
» fait conquérir Milan & Naples ? Si
» vous avez pour maxime de garder
» pour vous seuls le prix de vos vic-
» toires, apprenez à vaincre sans
» nous. »

Le Général des Suisses prononça ce discours avec tant de fierté, que toute l'assemblée en fut émuë. La Trémoille lui-même parut étonné. Il voyoit dans les Suisses une si grande prévention, qu'il lui restoit peu d'espérance de la vaincre. Cependant il conserva toujours sa modération, jusqu'à ce que le Général des Suisses lui eût dit qu'ils venoient demander de l'argent pour eux, & la Bourgogne pour le Roi des Romains, & que la paix étoit à ce prix : en cas, ajoûta-t'il, que votre Maître ait des titres pour conserver la Bourgogne, qu'il nous les remette, & après nous avoir payés nous le jugerons. Cette proposition indigna la Trémoille. « Pen-
» sez-vous, dit-il en élevant la voix
» à son tour, que mon Maître, & le
» Roi des Romains lui-même, veuil-
» lent descendre jusqu'à vous avoüer

» pour les Juges de leurs différens ;
» Dieu & l'épée décidera de leur
» droit. Les Suisses qui se disent les
» protecteurs des Rois, se souvien-
» nent-ils qu'ils ont gémi plusieurs
» siécles sous le joug des Allemands,
» que sans un de nos Rois ils auroient
» subi celui du Duc de Bourgogne ;
» que c'est nous qui les avons mis en
» crédit auprès des autres Nations, &
» que leur courage, quelque grand
» qu'il soit, n'a jamais que secondé le
» nôtre. Vous vous plaignez de l'iné-
» xécution de nos promesses : Loüis
» XI. à le premier fait voir de l'or
» dans vos montagnes : son fils y a
» fait passer des richesses immenses :
» vous y avez rapporté la plus grande
» partie du butin de l'Italie. Le Roi
» mon Maître, de qui la justice est
» connuë de toute l'Europe, a peut-
» être par un juste mécontentement,
» ou par une indispensable nécessité,
» retenu une légére partie des deman-
» des excessives qu'il vous avoit accor-
» dées par facilité ; mais c'est-là le
» moindre des objets qui vous déter-
» minent contre nous. Le Roi des Ro-
» mains vous a séduits par de moin-
» dres promesses que les nôtres, &

» qu'il ne remplira pas avec plus d'é-
» xactitude, quoiqu'avec moins de
» raison; c'est néanmoins pour lui
» plaire, ou par un motif de cupi-
» dité, que vous consentez à agir
» contre le plus cher de vos intérêts,
» & à insulter un puissant Etat, capable
» de vous protéger, un Roi qui vous
» aime, des Princes, des Grands qui
» ont consenti à se rendre vos égaux,
» & des Provinces qui fournissent à
» votre subsistance. Après avoir ainsi
» traité une Nation à qui vous avez
» si peu à reprocher, & à qui vous
» êtes si redevables, que deviendrez-
» vous, vous que la nature a fait naî-
» tre sur une terre ingrate, qui n'avez
» de ressource que votre valeur & d'au-
» tre bien que votre sang : les peuples
» voisins seront rebutés par notre
» exemple : ont-ils d'ailleurs besoin
» de l'être? Les Allemands, après avoir
» été vos tyrans, sont vos plus cruels
» ennemis : les Espagnols vous dédai-
» gnent : les Anglois vous connoissent
» à peine, & les Italiens vous ont en
» horreur : la France seule vous ou-
» vroit les bras & vous voulez la dé-
» chirer! Refléchissez sur vous-mêmes
» avant de provoquer sa vengeance,

» & décidez lequel vous voulez » ſacrifier, ou d'un nouvel allié, d'un » intérêt aiſé à ſatisfaire, ou de votre » propre réputation. »

La Trémoille s'accommode avec les Suiſſes.

La fermeté de la Trémoille diminua celle des Suiſſes : ils crurent que ce Seigneur avoit des reſſources, puiſqu'il oſoit leur parler ainſi ; le pillage de Dijon ne leur parut pas ſi facile, qu'on leur avoit fait eſpérer ; & ſi cette entrepriſe manquoit, elle étoit une excuſe valable au Roi pour ſe déclarer leur ennemi irréconciliable, & pour leur refuſer le payement qu'ils demandoient. La Trémoille les voyant appuyer principalement ſur ce dernier point, leur dit, que quoique le Roi ſon Maître eût ſujet de ſe plaindre d'eux, il ne doutoit point que ce Monarque ne fit un effort pour les payer ; mais qu'il falloit avoir le tems de l'en informer : qu'en attendant, cette grande armée ne pouvoit avec juſtice demeurer autour de Dijon : qu'ils ruinoient la campagne, & interrompoient le commerce de la Ville ; que s'ils vouloient ſe retirer, il alloit leur donner une ſomme conſidérable, ſa parole, & des ôtages pour ſureté du reſte.

Les Suisses consulterent entr'eux, & après avoir déliberé long-tems, ils consentirent aux conditions proposées par la Trémoille, pourvû qu'il voulût se rendre garant de leur exécution. Il en convint, & après avoir donné & reçu les sermens nécessaires, les Suisses firent tirer un coup de canon, pour rappeller ceux de leurs soldats qui ravageoient la campagne.

Le bruit de ce coup donna une grande inquiétude aux habitans de Dijon; ils crurent qu'au lieu d'un signal de paix, c'étoit le signal du combat, & que les Suisses avoient retenu leur Gouverneur prisonnier: leur crainte dura jusqu'à ce qu'ils le virent s'approcher de leurs murailles, avec sa suite & quelques-uns des principaux Officiers de l'armée qui avoient voulu l'accompagner par honneur.

En entrant dans la Ville, il assembla les Citoyens. « Vous avez la paix, » leur dit-il; mais je l'ai achetée, & » c'est à vous qui en profiterez, à m'ai- » der à la payer. » Tous se taxerent avec joye. La Trémoille donna aux Suisses la somme promise; son neveu & quelques autres furent donnez pour

ôtages du reste, & au grand étonnement de tout le monde, les Suisses rentrerent dans leurs montagnes, délivrant ainsi la France du plus grand danger qu'elle eût couru depuis l'invasion des Anglois.

La Trémoille manda aussi-tôt cette heureuse nouvelle au Roi, qui craignoit au contraire d'apprendre la prise de Dijon & la ruine de cette Ville. Sa Majesté montra les dépêches de la Trémoille à toute la cour, en disant : que pensez-vous qu'il ait fait des Suisses? Il a sauvé mon Royaume. Peu de personnes parurent prendre part à la bonne opinion que le Roi témoignoit du Gouverneur de Bourgogne : il s'en étonna, & on lui dit que la Trémoille avoit exagéré le péril pour augmenter le prix du service : que les Suisses étoient au plus au nombre de ving-cinq mille hommes, & qu'ils s'étoient contentés de peu d'argent ; ce qui fit que le Roi reçut avec assez de froideur Regnaut de Moussi, que la Trémoille lui envoya pour lui rendre compte du détail de cet évenement. Il l'avoit choisi exprès comme un Officier intelligent, en état par sa naissance & par son rang

d'approcher familiérement du Roi, & de sçavoir ce qu'on pensoit à la cour.

Moussi ne put entendre sans indignation les discours injustes des Courtisans; il entra dans la chambre du Roi, & mettant un genoux en terre. « Sire, lui dit-il, on cherche à » décourager vos bons serviteurs, en » calomniant un des meilleurs de tous. » M. de la Trémoille a sauvé votre » Royaume : les Suisses étoient au » nombre de soixante mille ; ils » avoient cent piéces d'artillerie & » des vivres: ils les prenoient dans le » pays. Ce que je dis-là, j'en répons » sur ma tête, & Sire, croyez-moi. » *Levez-vous, Moussi*, dit le Roi, *je vous crois aussi bien que mon cousin la Trémoille.* Cependant il s'informa encore sous main, & apprit que tout ce que ce dernier lui avoit mandé étoit exactement vrai. Alors il assembla ses Courtisans : *On m'en a imposé ici*, dit-il, *au sujet de la Trémoille. Je sçais tout, non de lui seul, ni de Regnaut de Moussi, mais des Seigneurs du pays qui m'en écrivent. Par la foi de mon corps, j'en veux bien à ces méchans esprits qui corrompent tout. Je connois par*

expérience que mon cousin la Trémoille est le plus loyal & le plus utile serviteur que j'aie en mon Royaume. Allez Regnaut de Moussi, allez à Dijon, ajoûta-t'il, *assurer la Trémoille que je tirerai son neveu des mains des Suisses.* En effet, le Roi paya ce qu'il devoit à cette nation, & manda à la Trémoille, de venir incessamment à la cour, où l'on célébra peu de tems après le mariage du Roi avec Marie Princesse d'Angleterre, mariage qui fut précedé de la paix.

Mort de Loüis XII.

Loüis ne survécut pas long-tems à cette nouvelle alliance : il mourut peu de tems après, laissant le Royaume plus florissant que jamais, quoiqu'il eût soutenu des guerres longues & fâcheuses. La Trémoille avoit déja pleuré la mort de trois de ses Rois : il eut encore à regretter celui-ci, & à craindre les changemens du nouveau regne ; mais il en arriva peu, si ce n'est dans le ministére, où le Roi plaça quelques-unes de ses créatures, & où Loüise de Savoye sa mere voulut dominer.

François I. monta sur le trône, & ce Monarque guerrier donna au Seigneur de la Trémoille les mêmes mar-

ques d'estime qu'il avoit reçûës de ses prédécesseurs. Il sembloit que la fortune eut perdu son inconstance en faveur de la Trémoille, qui se vit aimé & employé sans interruption par quatre Rois qui se succéderent. Il accompagna ce Prince dans son expédition du Milanez, & commanda un corps considérable de l'armée à la bataille de Marignan, où malgré son âge déja avancé, il combattit avec beaucoup de courage; ce Seigneur rempli d'affection pour la personne du Roi, dont il admiroit la valeur, le voyant à pié, une longue pique à la main, au milieu de la mêlée, donna les ordres nécessaires pour la conduite de sa troupe, & vint ensuite se ranger auprès lui, avec les plus braves de l'armée: *Sire*, s'écrioit-il de tems en tems, *ne perdons pas de vûë l'artillerie, nous avons à faire à des gens qui sçavent la traîner*. Il vouloit parler du passage des Alpes à Fornouë, & de plus les Suisses avoient enlevé quelques piéces au commencement du combat.

La Trémoille en imitant la valeur du Roi, tâchoit d'en contenir l'ardeur; souvent il couvroit ce Prince

contre les coups qu'on lui portoit, il reçut même plusieurs blessures; mais ce qui lui fut plus douloureux que toutes ses playes, fut la triste nouvelle de la mort de son fils unique le Prince de Talmont. Il avoit reçu soixante & deux blessures dont cinq étoient mortelles, ce que l'on cacha au Seigneur de la Trémoille. Le lendemain le Roi vint lui-même lui apprendre la mort de son fils. « Je vous ai toujours connu, lui » dit-il, magnanime & maître de » vous-même; ce qui me fait espérer » que vous soutiendrez avec fermeté » le récit de l'accident qui vient d'ar- » river à votre fils, & auquel nous » sommes tous sensibles. Il est mort » sur le champ d'honneur & tout cou- » vert de gloire. » La Trémoille pâlit à cette nouvelle & ses yeux se moüil- lerent. Mais revenant à lui : « Sire, » répondit-il, mon fils étoit mortel; » j'aurois souhaité qu'il eût vêcu plus » long-tems pour ma consolation & » pour votre service. Pour moi, je n'at- » tens plus que la mort : suivant l'or- » dre de la nature, elle devoit précé- » der la sienne; il ne me reste plus » qu'à l'attendre, & à désirer qu'elle » vous soit utile » Le Roi demeura

quelques momens auprès de lui, admirant le zéle & la force d'esprit de ce grand homme, qui depuis ce moment ne donna aucune marque publique de la douleur qui le déchiroit ; il remplit toutes ses fonctions avec la même exactitude, & voulut apprendre lui-même à sa femme la perte qu'ils venoient de faire.

« Si j'avois pû, lui manda-t'il, » donner ma vie, au lieu de celle de » notre cher fils, ce seroit lui aujourd'hui qui vous consoleroit de ma » mort. Nous avons perdu le fruit de » notre mariage, l'espoir de notre » maison, & l'appui de notre vieil» lesse ; mais nous ne devons point » perdre le courage, ni la résignation » aux volontés du ciel, à qui nous » devons au moins le bonheur d'avoir » possedé plusieurs années un si grand » bien. Il est mort en héros les armes » à la main, pour le service de la pa» trie & sous les yeux de son Roi ; » c'est une fin trop noble pour y don» ner de trop grands regrets : cédez » aux mouvemens de la nature ; ils » sont invincibles : mais résistez à ses » foiblesses. Que votre douleur tou» che le ciel, & mérite par votre

» soumission, qu'il daigne nous con» server l'enfant de notre cher fils, » en quoi consiste aujourd'hui toute » notre espérance. J'ose à peine vous » écrire que je vous envoye le corps, » vous conjurant, Madame, de lui » faire rendre les derniers devoirs, » sans succomber à la douleur. Sou» venez-vous de moi, qui n'ai que » vous à présent pour consolation ; » que je ne perde point la mere avec » le fils, si vous ne voulez pas que » je me perde moi-même. »

Cette lettre étoit écrite toute entiere de la main de la Trémoille, qui n'avoit voulu confier à personne les sentimens dont il étoit pénétré. La Dame de la Trémoille reçut cette lettre avec les transports de la plus violente douleur. Bien loin de pouvoir imiter la loüable fermeté que son mari avoit témoignée, elle poussa des cris de désespoir ; elle manda toute sa famille, & répandit des larmes en abondance, sans vouloir recevoir aucune consolation. Son chagrin fut si violent, que l'on craignoit à chaque moment pour sa vie ; quoiqu'elle tînt la lettre de son mari, elle demandoit s'il n'étoit pas aussi péri

dans le funeste combat qui avoit enlevé leur cher fils : pour s'en assurer, elle voulut lui faire réponse. Sa lettre étoit remplie des sentimens de la plus vive douleur. « Je voudrois, lui mandoit-» elle, pouvoir suivre votre volonté » en m'attristant moins; mais sans dou-» te en vous obéissant, je vous imite-» rois mal ; vous me recommandez » une modération, que je crains bien » que vous n'ayez pas ; si vous existez » encore (car à mon premier malheur » se joint celui d'avoir à craindre le » plus grand de tous) faites le moi » promptement sçavoir. Vous m'en-» voyez le corps de mon fils. Je sou-» haite de le voir, parce que je sou-» haite de mourir, tant ma situation » est affreuse. Comment pourrai-je » soutenir cette vûë ? Je trouve en » moi bien des désirs & peu de force : » mon corps languit, & mon ame » n'est plus que demi-vive..... Com-» ment me soumettre aux ordres de » Dieu & aux vôtres ? .... »

La Trémoille étoit encore en Italie, lorsqu'on lui apporta cette lettre. D'abord il regarda le Courier avec émotion, & lui demanda s'il étoit survenu quelque accident à Madame

de la Trémoille. Ayant été assuré que non, il prit la lettre, la mit dans sa poche, & fut trois jours sans vouloir la lire, dans la crainte d'y trouver trop de sujet de douleur.

Le Roi s'appercevant de l'effort que le Seigneur de la Trémoille faisoit sur lui-même, crut devoir lui laisser aller prendre de la consolation dans le sein de sa famille, & lui permit d'aller à Thouars. Il trouva Madame de la Trémoille fort malade : « Vous » venez, lui dit cette Princesse, pour » recevoir mes derniers adieux : je » sens que je vais mourir. » La Trémoille employa toutes sortes de raisons, pour éloigner de l'esprit de sa femme des idées aussi funestes : il demeuroit jour & nuit auprès d'elle ; & ce grand homme si reveré à la cour & des peuples, ce vainqueur du Milanez si redoutable aux ennemis de l'Etat, ne dédaignoit pas de joindre à des titres si glorieux, celui d'homme sensible & d'époux tendre. Cette même main qui avoit gagné des batailles, prêtoit à sa femme les secours convenables à son état : souvent on le voyoit répandre des larmes & redouter ses plaintes, lui qui n'avoit jamais craint

le bruit du canon, ni le fer des ennemis.

Enfin Madame de la Trémoille se sentant mourir, l'appella. « Il y a, lui » dit-elle, trente-trois ans que nous » sommes unis, & je ne me souviens » pas d'avoir commis aucune faute » contre vous, que celle qui me fait » mourir. La mort de mon fils & la » crainte de la vôtre, cause la mien» ne; la foiblesse de ma nature l'a em» porté sur la résolution de ma vo» lonté; j'ai fait ce que j'ai pû, & la » douleur a triomphé de moi; n'imi» tez pas ma foiblesse & pardonnez» moi le chagrin que ma mort va » vous causer... » Aussi-tôt tournant les yeux sur un Crucifix placé à la ruelle de son lit, elle récita un Pseaume à haute voix, demanda le Sacrement de l'Extrême-Onction, & expira. 1516.

Le Seigneur de la Trémoille ne put soutenir un si triste spectable, sans enfin démentir sa fermeté. « Voilà, » s'écrioit-il, la seconde fois que dans » un âge peu avancé, je regrette d'a» voir vêcu trop long-tems. Où sont » ces hommes que la nature a soumis » à un travail pénible & à une longue

» servitude ? Qu'ils voyent ce que je » souffre dans la grandeur : ils lui pré» féreront leur infortune. » Il alla ensuite pour s'enfermer dans son cabinet ; mais on le suivit pour ne le pas laisser livré à son désespoir ; & sur le champ, quelqu'un manda au Roi le nouvel accident qui venoit de lui arriver. Ce Prince touché du malheur de la Trémoille, lui écrivit de sa main, pour le prier de se rendre auprès de lui, voulant être lui-même son consolateur. Il partit donc de Thouars & se rendit à Blois, où étoit la cour : tout le monde s'empressa à le divertir : la Reine même l'engagea à venir souvent chez elle, où commençoient à se trouver un grand nombre de Dame qualifiées ; ce qu'on n'avoit jamais vû avant le regne de François I. Prince plus galant & plus épris du beau sexe que ses prédécesseurs. De Blois la cour se rendit à Paris, pour recevoir les Ambassadeurs du Roi d'Espagne & du Roi des Romains, & le Roi voulut que la Trémoille le suivît, comme un homme, lui dit-il obligeamment, qui faisoit honneur à la France, mais en effet, pour dissiper son chagrin.

A voir les regrets de la Trémoille, on auroit difficilement prévû qu'il eût consenti à de secondes nôces : ce fut cependant ce qui arriva. Il avoit à cœur de soutenir sa maison ; ce fut par cet endroit sensible que ses amis l'attaquerent. On lui fit faire attention, que n'ayant pour héritier qu'un petit-fils très-jeune, sa maison appuyée sur un si foible soutien couroit risque de s'éteindre ; qu'il devoit d'ailleurs songer à sa propre conservation & détruire la cause de ses regrets, en remplaçant ce qu'il avoit perdu. Le Roi joignit son autorité à ces instances, & enfin malgré son opposition & une grande disproportion d'âge, la Trémoille épousa en secondes nôces la Duchesse de Valentinois, riche héritiére, dont la main dépendoit de la volonté du Roi, cette jeune Dame ayant perdu ses parens dès son enfance. Peu de tems après ce mariage, le Roi fit revenir la Trémoille de Bourgogne, où il étoit allé par ses ordres, pour le consulter sur la guerre qu'il se proposoit de porter en Italie.

L'Empereur, après de grandes promesses faites au Roi, venoit de le tromper, & de lui faire une guerre

cruelle en Picardie ; ce qui fit résoudre ce Monarque à passer lui-même dans le Milanez ; mais avant d'entreprendre ce voyage, il vouloit assurer les frontiéres de son Royaume menacées. « Vous voyez, dit le Roi à la » Trémoille, que je ne me puis dis- » penser d'aller dans le Milanez. Les » Espagnols me bravent après m'avoir » trahis ; je me resous enfin à les » pousser plus que jamais, & pendant » que nous les combattrons dans le » Milanez, ma volonté est que vous » alliez en Picardie, vous opposer » aux Anglois qui menacent cette » Province. » La Tremoille obéit & alla en Picardie en qualité de Lieutenant Général ; mais dans le tems que ce Seigneur étoit le plus utile en ce pays-là, le Connétable de Bourbon son allié & son ami passa chez l'Empereur. Les soupçons du Roi, après cette désertion, s'étendirent sur un grand nombre de personnes, & particuliérement sur celles qui avoient quelques liaisons avec le Connétable, La Trémoille fut de ce nombre ; il s'en apperçut aux restrictions des nouveaux ordres qu'on lui donna ; ce qui lui causa quelque dépit, mais sans

altérer ſon zéle. Cependant après avoir fait en Picardie tout ce qui étoit en ſon pouvoir, il demanda la permiſſion de revenir à la cour, afin d'ôter tout ſoupçon, & d'être à portée de répondre à ſes ennemis.

Ce Seigneur apprit en arrivant la défaite de l'Amiral de Bonivet, favori du Roi, que ce Monarque, obligé par la déſertion du Connétable de demeurer en ſes Etats, avoit envoyé en ſa place en Italie. Bonivet, auſſi imprudent que malheureux, avoit non-ſeulement perdu tout le Milanez, mais encore une bataille & ſon armée preſque entiere, avec un nombre infini de Nobleſſe.

Cette nouvelle avoit cauſé un violent chagrin au Roi & le dépit s'y joignit, lorſqu'il ſe vit attaqué juſque dans la Provence par l'armée impériale, & par le Connétable de Bourbon, qui oſa mettre le ſiége devant Marſeille. Le Roi ſuivi de tout ce que la France avoit de plus grands Capitaines, au nombre deſquels étoit la Trémoille, vint à bout de faire lever le ſiége de cette ville & de chaſſer les ennemis de la Provence; mais conſervant dans ſon ame un grand déſir de ſe venger,

il prit la résolution, en mettant toute autre considération à part, de conduire lui-même une nouvelle armée dans le Milanez. Les plus sages de ses Généraux s'opposerent à ce dessein. La Trémoille insista surtout pour qu'on abandonnât, au moins pour un tems, un pays si funeste aux François. Le Roi s'obstina dans son projet. « Oüi, dit-il, je veux aller combat-» tre moi-même les Espagnols & le » traître qui s'est joint à eux : je me-» nerai avec moi ceux qui m'ont si » bien servi. Ces gens-là ne sont » pas aussi difficiles à vaincre, que les » Suisses que nous avons battus. »

La Trémoille repassa donc encore une fois les Monts : il aida à la conquête de plusieurs Places, entr'autres de celle de Milan, où le Roi lui donna la qualité de son Lieutenant général, & il se trouva enfin à la fatale journée de Pavie. Il commandoit une partie de l'armée & soutenoit avec assez de bonheur le choc des Espagnols, lorsqu'on vint lui dire que le Roi étoit engagé au milieu des ennemis, où il étoit en danger d'être pris. La Trémoille s'avança aussi-tôt de ce côté-là avec quelques-uns de ses hommes.

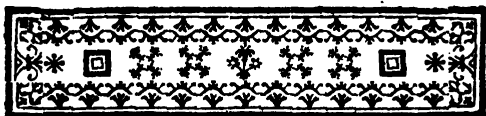
d'armes ; mais à peine fut-il arrivé auprès du Roi, qu'il tomba mort à ses pieds d'un coup d'arquebuse.

Le Roi fut pris un instant après, & le champ de bataille étant demeuré aux ennemis, ils permirent de chercher le corps de la Trémoille, ausquels ils rendirent eux-mêmes de grands honneurs dans l'Eglise de Pavie, d'où on le transporta en France en son Château de Thouars. On remarqua au sujet de cette mort, que la Trémoille avant de partir, & prévoyant que cette guerre auroit une fin funeste, avoit dit, qu'il souhaitoit au moins périr sur le champ de bataille, ainsi qu'il arriva.

1525.

Mort de la Trémoille.

La confusion où se trouva la France après sa mort, & la perte de tant d'autres personnes considérables n'empêcherent pas qu'on ne regrettât beaucoup ce grand homme, dont la prudence & les conseils auroient pû reparer une partie des maux causés par la perte de la bataille de Pavie, la plus funeste que la France ait jamais livrée.



GASTON DE FOIX,

Duc de Nemours, Général d'armée ; & Viceroi de Milan, sous Loüis XII.

Naissance de Gaston.

L'Histoire de ce Prince tué à 24 ans, dans le sein de la victoire, est une solide preuve qu'on ne peut trop se hâter de devenir grand homme ; & que la vertu ne fuit pas la jeunesse, mais que l'ardeur & la présomption abandonnent rarement cet âge dangéreux. Gaston étoit de l'illustre Maison de Foix, qui se vante à juste titre d'être issuë de la premiére race de nos Rois. Ces Cadets belliqueux firent avoüer de tout tems, qu'ils étoient dignes de la Couronne, que la mollesse de leurs aînés avoit fait perdre à leur Maison. Son pere étoit N.... Comte de Foix & de Comminges, & sa mere N. de Valois, sœur de Loüis XII. Elle avoit été élevée à la cour de France & témoin des malheurs de son frere, dont la cause lui étoit con-

nuë : c'étoient les mauvais conseils & une ambition déréglée. Cette Princesse eut donc soin d'écarter de son fils tous les flatteurs, & de ne rien proposer à son émulation, que de juste & de légitime.

Il vient à la Cour de Loüis XII.

Loüis XII. qui n'avoit point de fils, témoigna à celui de sa sœur une affection de pere; il le fit venir de bonne heure à sa cour, & ce qui commença à donner une grande idée du jeune Prince, ce fut que ni sa haute naissance, ni les grands biens de sa maison, ni la faveur du Roi son oncle ne parurent point l'occuper, ni le corrompre. La science de la guerre, quoiqu'encore bien imparfaite, étoit la principale de son tems : il s'y adonna tout entier, & on le vit à la journée d'Aignadel, à peine âgé de 18 ans, combattre sous les yeux du Roi avec une valeur singuliere & une prudence que ses regards lui inspiroient. Cette prudence fut depuis la cause de sa perte. Quelque idée que Loüis XII. eût 1509.
de son extrême vivacité, on ne s'en défia point assez, à cause de cette premiere marque de modération. Il le jugea lui même depuis aussi prudent que tout le monde le trouvoit brave.

F v

Les Vénitiens vaincus à Aignadel montrerent la fierté des anciens Romains, & se jugeant dans leur accablement hors d'état d'obtenir une paix honorable, ils s'appliquerent à attirer le Pape dans leur parti & à s'assurer des Suisses, pour continuer la guerre.

Ces derniers devoient être les plus redoutables ennemis de la France, & cependant ils furent les moins ménagés. Loüis XII. avoit voulu délivrer la Nation Françoise de l'espéce de tribut qu'elle payoit à ce peuple belliqueux, ou plûtôt lui faire connoître que c'étoit pour en être servie, & non pour s'en voir protégée; de sorte que les Suisses animés par l'intérêt écouterent sans peine les propositions des ennemis de la France, & leverent une armée en leur faveur, pour entrer dans le Duché de Milan.

Etat du Milanez.

Cet Etat ne s'étoit jamais vû plus puissamment menacé, & moins de forces pour se défendre : ce dénuëment, dans une circonstance semblable, ne pouvoit être reparé que par une extrême attention & une grande prudence. En sorte que le grand nombre jugea que le Roi consentoit en

quelque façon à le perdre, lorsqu'on vit le Duc de Nemours âgé de 22 ans revêtu du titre de Viceroi de Milan & chargé de sa conservation. Le jeune Prince avoit désiré cet emploi avec ardeur, comme le plus brillant qu'il pût obtenir, & l'Europe vit avec étonnement que ce même Gaston, si plein de feu & d'ardeur pour la guerre, étoit devenu tout à coup retenu & circonspect, désirant de combattre comme un jeune guerrier, mais sçachant en éviter les occasions comme un vieux Capitaine.

Sans attendre les Suisses furieux au sortir de leurs montagnes, il s'en approcha assez pour leur laisser espérer le combat. Ses vûës étoient que les ennemis se flattant de finir la campagne par une bataille, prendroient moins de précaution pour la subsistance de leur armée, & qu'ils se verroient contraints par-là d'abandonner un pays bien gardé & dépourvû de vivres. 1511.

Les Suisses arrivés à Galera dans le Milanez, apprirent que le Général François étoit posté à Legnago à quatre milles d'eux, suivi seulement de trois cens lances & de deux cens Gen- Sa conduite avec les Suisses.

tilshommes de la Maiſon du Roi. Ils s'avancerent, & Gaſton ſans trop s'éloigner, pour leur donner plus d'envie de le ſuivre, recula juſque dans les Fauxbourgs de Milan, où ils l'inveſtirent, en attendant, pour le forcer, les ſecours qui leur avoient été promis par le Pape & les Vénitiens; mais pendant que ces deux puiſſances les amuſoient d'eſpérances vaines, le Duc de Nemours renforçoit ſon armée de quelques troupes tirées des garniſons voiſines.

Les Suiſſes inquiets de l'abandon de leurs Alliés, & n'oſant entreprendre d'attaquer les François dans leurs retranchemens, s'avancerent vers l'Adda, menaçant d'entrer dans le Bergamaſque. Le Duc de Nemours, toujours devant eux ou à leur ſuite, campa à Caſſano, & rompit de telle ſorte leurs deſſeins, qu'ils lui envoyerent propoſer peu de jours après de retourner dans leur pays, s'il vouloit leur donner un mois de paye, ſur le même pied qu'ils l'avoient toujours reçu de la France.

Cette propoſition, qu'on alloit leur faire, fut rejettée, parce qu'ils la faiſoient; on marchanda; ils s'irrité-

rent, & mêlant la fierté à l'intérêt, ils demanderent deux jours après le double de ce qu'on leur avoit refusé. Gaston devenu plus fort en troupes, & en état de combattre avec plus de confiance, en désiroit en quelque sorte l'occasion. On s'en appercevoit à sa façon de traiter avec les Suisses, qui envoyerent enfin un trompette, pour déclarer qu'ils ne vouloient plus d'accommodement, & qu'ils alloient faire une guerre cruelle aux François.

Le Duc de Nemours attendoit sans crainte l'effet de ces menaces, lorsqu'on lui apprit que les Suisses avoient pris secrettement la route du Lac de Côme, pour rentrer dans leurs montagnes, vengeant la honte de cette retraite par l'incendie de quelques Villages. Gaston profita de leur absence & de la réputation que sa conduite lui avoit donnée, pour fortifier le Milanez & affoiblir les Confedérés, en leur opposant, s'il étoit possible, les forces de quelques Etats d'Italie.

Le Duc de Nemours négocie avec les Florentins sans succès.

La République de Florence & de Boulogne étoient les seuls Etats qui laissassent quelque espérance. La premiere, puissante par l'étenduë de ses

terres, le nombre & la richesse de ses habitans, étoit gouvernée par un Magistrat militaire, qui portoit le titre de Gonfalonier : son inclination pour la France étoit décidée ; mais le Conseil de la République, rebuté de la légereté de la Nation, écoutoit moins son respect pour le Gonfalonier, que la crainte d'être sacrifiés au premier avantage que les François pourroient se promettre en les abandonnant. Gaston fut donc obligé de se contenter de voir garder une espéce de neutralité à cet Etat, qu'il auroit été si important de déterminer pour son parti, & de tourner toute son attention sur Bologne, absolument déclarée en sa faveur.

Cette Ville étoit alors sous la do-
1512. mination des Bentivoglio, d'une Maison illustre d'Italie, qui se prétend descenduë d'un Roi de Sardaigne, bâtard d'un Empereur d'Allemagne. Les Bentivoglio ou Bentivoles, ennemis personnels du Pape, de sa Maison & de ses desseins, avoient consenti que le Duc de Nemours mît dans Bologne une garnison de deux mille Allemands & de deux cens Gendarmes, sous les ordres d'Odet de Foix, Sei-

gneur de Lautrec, d'Ive d'Alégre & des Capitaines de la Fayette & de S. Vincent, que les Italiens ſurnommoient *le Grand Diable*, à cauſe de ſa valeur & de ſa taille extraordinaire.

Les ennemis aſſiégent Bologne.

Mais l'expérience de ces Chefs & la force de la garniſon ne furent que la ſeconde cauſe du ſalut de la Ville ; elle étoit perduë ſans reſſource, ſi les ennemis avoient pû éviter les inconvéniens ordinaires des unions de troupes, qui inſpirant différens avis, obligent à perdre dans des délibérations un tems toujours précieux à la guerre. Ils conſultérent donc, & Pierre de Navarre ſoldat de fortune, inſtruit par Gonſalve ſurnommé le Grand Capitaine, plus inſtruit encore par la nature & par ſon génie, fit réſoudre d'emporter la Place par le moyen des mines, dont on l'a fait le premier Inventeur. Bologne n'avoit point de dehors ; une ſeule muraille, épaiſſe à la vérité, étoit toute ſa défenſe : le canon en ayant ruiné plus de cent braſſes en peu de jours, la largeur de cette bréche tenta les Aſſiégeans ; on voulut riſquer un aſſaut, dont les commencemens eurent ſi peu de ſuccès, que les Chefs réſolurent

d'attendre l'effet de la mine. Pierre de Navarre l'avoit poussée vers la porte de Castiglione, sous un endroit de la muraille, où il y avoit une petite Chapelle. L'idée de l'Ingénieur étoit de la renverser avec la muraille dans le fossé, & de le combler ainsi de leurs débris. La garnison inquiéte de la largeur de la bréche, mais rassurée par leur courage & par leur nombre, se tenoit rangée le long de la muraille, affectant une contenance fiére. Mille Fantassins & cent quatre-vingt Gendarmes envoyés par le Duc de Nemours avoient encore augmenté leur courage. Ils faisoient des cris & bravoient les Assiégeans. Ceux ci que Pierre de Navarre assuroit de l'effet de la mine, en attendoient le moment avec impatience. Un tonnerre épouventable l'annonça : il sembloit que la Ville dût s'abîmer, & les Assiégeans célébroient déja leur victoire par de grands cris ; mais après que le tourbillon de fumée & de poussiére fut dissipé, leur surprise fut extrême de voir la Chapelle enlevée par la mine dans le même état qu'avant son effet : la poudre l'avoit poussée si perpendiculairement, & la maçonnerie

ainsi que la charpente s'étoit trouvée si bonne, qu'à quelques fentes près, on ne se seroit point apperçû de sa translation; les Boulonnois criérent au miracle, & l'idée d'être soutenus par une providence particuliére leur inspira une extrême résolution.

Bologne délivrée par Gaston.

Les Assiégeans surpris restérent dans leurs quartiers, & les nouvelles mesures qu'ils se trouverent obligés de prendre, donnerent au Gouverneur le tems d'envoyer demander du secours à Gaston de Foix, & l'espérance de le recevoir avant d'être forcés. Ce Général, qui assembloit ses troupes à Final, sur les frontiéres du Modenois & du Bolonois, marcha avec toute son armée composée d'onze mille fantassins & de treize cens lances. Craignant que le nombre ne le fît reconnoître, & ne pouvant néanmoins se flatter de délivrer Bologne avec de moindres forces, il fut bientôt hors d'inquiétude. L'air se chargea de nuages, & la neige qui tomboit à gros flocons, en rendant sa marche plus difficile, la rendit aussi plus assurée. Toute l'armée entra dans Bologne à l'insçu des ennemis, que l'on auroit aisément battus à cause de leur con-

fiance, si Gaston eût pû se persuader qu'ils ignoraſſent son arrivée. Le siége fut levé sur le champ avec beaucoup de précipitation, quoique sans désordre; & le Duc de Nemours, libérateur de Bologne sans avoir tiré l'épée, fut regardé comme le plus prudent & le plus heureux Capitaine de son tems.

Mais à peine goûtoit-il les premiers fruits de sa victoire, qu'on lui apprit la surprise de Bresse par les Vénitiens. Cette Place, si importante à la conservation du Milanez, avoit été confiée à la garde de du Lude; & ce brave Officier se trouvoit en état de la conserver contre tous les ennemis du dehors; mais il en avoit de plus dangéreux parmi les habitans même qui devoient aider à sa défense. Bresse, comme la plûpart des Villes d'Italie, étoit divisée en deux partis, à la tête desquels on voyoit les Maisons d'Avogaro & de Gambara. Celle-ci attachée aux François joüissoit de toute la faveur de ces nouveaux Maîtres de l'Italie; & les autres (c'est l'effet ordinaire de la mauvaise politique) éprouvoient chaque jour de nouvelles injustices. Une insulte que le Comte de

Gambara fit au Comte d'Avogaro, obligea ce dernier à réclamer l'autorité du Duc de Nemours. Ce Prince lui promit de le satisfaire & l'oublia. L'Italien crut qu'en lui refusant la justice, qui est le premier devoir des Souverains, on lui donnoit l'exemple d'oublier le sien : tant il est vrai que le déni de justice, qui est si commun, est la source de mille maux.

Surprise de Bresse par les Vénitiens.

Il sçut donc mettre tout son parti dans l'intérêt de sa vengeance, & il prit ses mesures avec tant de justesse, que les Vénitiens avertis de son dessein parurent aux portes de Bresse, avant que le Gouverneur eût aucun soupçon de leur marche. La garnison rassemblée se porta toute entiére du côté que paroissoient les ennemis ; mais pendant qu'ils leur résistoient, une seconde troupe de Vénitiens conduits par quelques habitans entrerent par des égouts, dont ils avoient ouvert les grilles. Aux cris de *Saint Marc* qu'ils firent retentir de toutes parts, le Comte d'Avogaro parut dans la Place, fondit sur le Gouverneur déja embarassé par la multitude des ennemis, & l'obligea de se retirer au Château, d'où il put à peine envoyer

informer le Duc de Nemours de ſon malheur, & lui demander du ſecours.

Ce Général étoit encore à Bologne, éloignée de Breſſe de quarante lieuës, & ſeparée par le Pô, le Mincio, la Chieſa, &c. Les chemins devenus difficiles à cauſe des pluyes ſembloient impraticables à l'Artillerie, dont on avoit cependant un beſoin abſolu; mais l'ardeur du Chef & l'affection des ſoldats pour lui ſurmonterent ces obſtacles. Son armée fit en un jour trente milles d'Italie, & ayant appris que la République envoyoit un corps de cinq à ſix mille hommes au ſecours de leurs troupes, qui aſſiégeoient le Château de Breſſe, il fit une diligence incroyable, pour gagner de vîteſſe ces nouveaux ennemis. S'étant aſſuré de cet avantage, il envoya contr'eux le Chevalier Bayard & Teligni avec leurs gens d'armes. Ces deux braves Chefs les ayant joints, les battirent; & le Duc de Nemours continuant ſa route, arriva enfin à la vûë du Château de Breſſe, où il entra ſans réſiſtance.

Breſſe recouvrée par Gaſton.

Ce Prince donna une nuit à ſes troupes pour repoſer, & le lendemain

leur ayant promis le pillage de la Ville, elles marcherent avec beaucoup de résolution contre les retranchemens des Vénitiens. Le Provediteur qui les commandoit, avoit eu soin de les munir d'une nombreuse artillerie ; outre huit mille soldats, il avoit sous ses ordres douze mille habitans prêts à combattre. Cette armée étant trop nombreuse pour tenir dans le terrain qui séparoit la Ville du Château, il en avoit mis une partie en bataille, pour rafraîchir les défenseurs du retranchement ; de plus, il avoit à dos une riviere & un pont qu'il pouvoit rompre, supposé que les François l'obligeassent à la retraite.

Sa victoire.

Le Duc de Nemours étoit instruit de tous les avantages de l'ennemi ; mais le recouvrement de Bresse étoit d'une telle importance, qu'il résolut de tout risquer. Son armée étoit de douze mille hommes, qu'il divisa en plusieurs corps : d'Alégre eut ordre de se poster hors de la Ville, vis-à-vis la porte de Saint Jean, la seule que les Vénitiens avoient laissée ouverte ; ensuite le Duc attaqua une Abbaye appuyée contre les retranchemens, l'emporta, & fit passer ce qu'il y avoit

d'ennemis au fil de l'épée. Ce premier ſuccès encouragea les troupes, ſans rien faire perdre au Général de ſa modération : Hérigoïe ou Henri Gonet, fort eſtimé de ce Prince & des ſoldats, fut mis à la tête d'une troupe de Gaſcons choiſis, & le Chevalier Bayard ſuivit à pied avec ſes gens d'armes pour les ſoutenir. L'ennemi les voyant avancer fiérement & en bon ordre, fit un feu terrible qu'ils eſſuyerent ſans s'ébranler ; le canon du Château battoit avec furie contre les retranchemens & y faiſoit de grandes brêches ; les François les gagnerent après avoir rempli le foſſé de faſcines, & ce fut-là que le combat devint ſanglant. On s'y battoit main à main, à coups de hâches, de piques & d'épées. Le Chevalier Bayard animant les ſiens par ſon exemple, reçut un ſi grand coup de pique dans la cuiſſe, que le fer y demeura avec le bout du bois où il étoit attaché ; ce brave homme tomba noyé dans ſon ſang, & les ſoldats que ſa préſence avoit ſoutenus commençoient à s'ébranler, lorſque le Duc de Nemours la pique à la main parut à leur tête, criant : *Enfans, vengeons le bon Chevalier.* Son exemple

& ses cris inspirerent aux soldats une espéce de fureur ; les retranchemens furent forcés en plusieurs endroits, & les fuyards poursuivis si vivement, qu'ils n'eurent point le tems de lever le pont qu'il falloit passer pour entrer dans la Ville, où les vainqueurs entrerent avec eux. Les Officiers leur firent faire alte au-delà du Pont, pour les remettre en ordre avec une facilité, qui fit connoître combien le Duc de Nemours avoit acquis d'autorité sur ses troupes.

On reconnut bientôt la nécessité de cette conduite ; la Gendarmerie Vénitienne, toute la Cavalerie légere & une bonne partie de leur Infanterie, se firent voir en bataille dans la Place, tous prêts à profiter du désordre des François. Leur Général détacha d'abord le Capitaine Bonnet, avec quelques bataillons pour charger les Vénitiens ; ils le reçurent avec courage, & le combat devint plus long & plus dangéreux, en ce que les habitans montez sur les toits de leurs maisons, en faisoient tomber de grosses pierres & de l'eau boüillante, pendant que d'autres tiroient par les fenêtres.

Le Duc de Nemours envoyoit sans

cesse de nouvelles troupes pour séconder les premiéres, & les animoit par l'espoir du pillage qui leur avoit été promis. Enfin après une demie-heure de combat, les Vénitiens céderent de tous côtés, & leur résistance vigoureuse fut la cause que les vainqueurs ne donnerent aucun quartier. On en fit un grand massacre dans toutes les ruës de la Ville. Plusieurs en sortirent croyant trouver leur salut dans la campagne; mais la précaution qu'ils avoient prise de murer toutes les portes de la Ville, à l'exception de celle de Saint Jean, leur devint funeste: d'Alégre y étoit avec ses gens d'armes qui les massacrerent. Les ennemis y perdirent dix à douze mille hommes; le Provediteur André Gritti resta prisonnier; & ce qui mit le comble au malheur de cette journée, fut la prise du Comte Loüis d'Avogaro & de son fils, auteurs de la révolte.

Pillage de Bresse.

Après que les soldats les eurent rendus témoins du pillage de leurs maisons, & de la désolation de leur famille, contre laquelle tout fut permis, on les présenta au Duc de Nemours; toute l'armée demandant à grands cris leur supplice. Il ne servit

de

de rien au malheureux Comte de représenter qu'étant né sujet des Vénitiens, il n'avoit fait qu'appeller ses anciens Maîtres au secours de sa Patrie & de sa maison, que l'on accabloit d'injustices : le plus fort fut regardé comme le Maître légitime, & sa mort fut ordonnée.

Ce Seigneur appartenoit aux Maisons les plus considérables de la Ville & du pays d'alentour ; son malheur y jetta la consternation & acheva la désolation publique, surtout lorsqu'on vint à refléchir sur la destinée de son fils, compagnon involontaire de son crime, & qui devoit l'être de son supplice.

Ce jeune homme avoit obéi à la nature, ainsi qu'à la reconnoissance, en suivant le Comte d'Avogaro, & son courage avoit été admiré par le Duc de Nemours même, lorsque se voyant envelopé avec son pere, il avoit tout tenté pour le sauver, ou pour périr avec lui les armes à la main. Sa douleur, lorsqu'il se vit arrêté, fut d'un homme plein de sentimens ; celle de son pere sembla seule l'occuper, & ce fut en cet état qu'on le présenta au Duc de Nemours. Ce

Général d'un âge à peu près semblable au sien, parut touché de son sort ; il le plaignit, sans entreprendre de le consoler, ainsi que le tentent ceux qui ne sçavent pas que rien n'affoiblit dans un lâche la crainte de perdre la vie ; & qu'un homme de cœur n'a pas besoin de secours pour souffrir une mort honorable ; que même dans de certaines situations & aux yeux d'un homme courageux, les exhortations à la patience & à la soumission sont des affronts à son courage. On conduisit le pere & le fils en prison, & le lendemain toute la Ville vint se jetter aux pieds du Duc de Nemours, pour demander leur grace. La nécessité de faire un exemple le rendit inéxorable, & on vit enfin ces deux malheureuses victimes marcher ensemble au supplice.

Supplice du Comte d'Avogaro.

Cette situation affreuse pouvoit faire comprendre qu'il est des maux plus grands, que l'aspect d'une mort prochaine. Le Comte d'Avogaro lié à côté de son fils ne pouvoit contenir les transports de la plus vive douleur ; il se précipitoit vers le suplice & vers la mort, comme dans un azile qui devoit le délivrer de cette cruelle

vûë. Son malheureux fils déſeſpéré de ſon état, demandoit comme une grace plus précieuſe que la vie même, qu'on l'exécutât le premier. On voyoit ſur leur viſage & dans leurs regards, l'agitation affreuſe de leur ame. La multitude, qui environnoit l'échaffaut, obſervoit un ſilence profond, jettant ſes regards tantôt ſur les deux victimes, tantôt ſur le Duc de Nemours, dont la triſteſſe ſembloit laiſſer quelque eſpérance de grace; mais à ce calme ſuccéderent des cris perçans, lorſqu'on vit le Comte d'Avogaro arrivé ſur l'échaffaut s'approcher de ſon fils pour lui dire les derniers adieux, & les efforts que ces deux infortunés faiſoient pour s'embraſſer malgré leurs liens. Tandis que ce ſpectacle accabloit tous les cœurs, le Duc de Nemours fit un ſigne, & les deux têtes tomberent preſque en même tems.

Déſertion de l'armée Françoiſe.

Cependant le pillage de la Ville avoit ceſſé; après avoir été la cauſe de la priſe de la Place, en animant le ſoldat, il le devint de la perte de l'armée en l'enrichiſſant. Les troupes déſerterent en foule, & cette barbare victoire devint par-là preſque auſſi

funeste aux François qu'une défaite. Le Duc de Nemours, au lieu de soldats aguerris, se trouva obligé de se servir de nouvelles levées, inférieur en ce point aux ennemis, qui n'employoient contre lui que l'élite de leurs troupes. Cependant Bologne sauvée, une armée vaincuë, Bresse reconquise en moins de quinze jours, lui avoient donné la réputation du plus grand & du plus heureux Capitaine de l'Europe. Devenu la terreur des ennemis, il devint le motif de la présomption des François, qui s'imaginerent que son nom seul devoit triompher. Loüis XII. plus prudent par son Conseil que par son caractére, & ébloüi de ses succès, lui manda de chercher partout les Espagnols & de leur livrer bataille.

Une des raisons de cet empressement étoit la déclaration du Pape en faveur de la ligue, fortifiant ainsi des trésors du S. Siége & des troupes de l'Etat Ecclésiastique les Vénitiens & les Espagnols, déja si puissans en Italie. Mais Loüis & son Conseil étoient assez instruits de la politique des Pontifes, pour ne pas douter qu'une victoire complette sur les forces

réunies des Confédérés, ne détermi-
nât le Pape à les abandonner. On crai-
gnoit aussi que l'Empereur séduit par
l'exemple de la cour de Rome n'em-
brassât le parti de la ligue, & que les
Suisses irrités du mépris que le Duc de
Nemours leur avoit témoigné, n'imi-
tassent toutes ces puissances en se joi-
gnant à elles pour accabler les Fran-
çois.

Ces motifs firent agir Gaston avec moins de circonspection que l'état des affaires ne le demandoit, dans le désir de donner bataille pour contenter le Roi, & de déranger les projets de tant de fiers ennemis. Il prit donc le chemin de la Romagne à la tête d'une armée de dix-huit mille hommes d'Infanterie & d'une Gendarmerie nombreuse; il y trouva celle des ennemis commandée par le Viceroi de Naples; mais ce Général avoit reçu des ordres positifs d'éviter la bataille, le Roi d'Espagne son Maître ne doutant pas que le Roi d'Angleterre & l'Empereur attaquant la France dans peu, elle ne fût obligée de rappeller ses troupes d'Italie pour sa défense. De sorte que le Duc de Nemours, plus pressé que jamais par de nouveaux ordres du

Roi, avoit à engager au combat des ennemis supérieurs en nombre, & qui ne négligeoient rien pour l'éviter. Il s'empara à leur vûë de Castel-di-Solarolo, de Colignola & de Granarolo, espérant à chaque siége de Place forcer les ennemis à venir au secours & les réduire à la nécessité de donner bataille. Ils parurent constans dans l'idée de la fuir, & pour les y contraindre, le Duc de Nemours se vit forcé d'assiéger Ravenne.

L'importance de cette Ville par rapport à sa richesse, au nombre de ses habitans, à sa situatiou dans l'Etat Ecclésiastique, & la promesse qu'avoit exigé Antoine Colonne avant de se jetter dans la Place pour la défendre, qu'on viendroit surement la secourir, ne permettoient plus aux Conféderés de régler leurs démarches sur les ordres de la cour d'Espagne : Rome & Vénise menacées, montrant plus d'inquiétude & plus de feu, déterminerent leurs Alliés, & l'armée entiere approcha à deux milles de distance de celle des François.

Gaston, que leur arrivée combloit de joye, donna ordre au Chevalier Bayard d'aller les reconnoître à la

tête de ses Gendarmes & de quelques Archers ; ce brave Capitaine poussa jusque dans le camp ennemi, qu'il eut le tems d'examiner avec attention, tout en combattant & répandant l'allarme en tous lieux. Sur le compte qu'il en rendit au Duc de Nemours ; ce Prince résolut d'attaquer le lendemain onziéme Avril, jour de Pâques. Quelques-uns en témoignerent du scrupule, mais le Général leur fit sentir qu'une guerre injuste ne devoit jamais être entreprise, ni une guerre juste differée pour aucune raison ; & sur le champ on jetta un Pont sur la Romagne, pour aller à l'ennemi ; l'avant-garde composée d'Infanterie Allemande & précedée de l'artillerie, passa sous les ordres du Duc de Ferrare ; elle mit la riviere à sa droite, & sa gauche fut défenduë par sept cens Gendarmes ; la bataille toute d'Infanterie Françoise se plaça à côté de ces derniers, & cinq mille Italiens acheverent de former la ligne. Le Seigneur de Chabanes la Palice & le Cardinal de Saint Severin, armés de pied en cap, étoient derriere avec six cens lances, & le fameux Ive d'Alégre fut mis à la tête d'un corps de quatre cens

Gendarmes pour la réserve, afin d'être à portée de repousser les sorties que la garnison de Ravennes pourroit faire.

Bataille de Ravennes.

Les Chefs de l'armée Espagnole étoient Pierre de Navarre, Fabrice Colonne & Antoine de Leve, Carvajal, Ferdinand d'Avalos, Marquis de Pescaire, Officiers célébres, & peu dignes d'avoir pour Général le Viceroi de Naples Raimond de Cardonne, le plus effeminé de tous les hommes, & que le Pape même ne daignoit pas comprendre parmi eux, l'appellant toujours Madame de Cardonne. Tous ces Chefs mirent leur armée en bataille, à la difference de terrain près, suivant la même disposition que celle de France. Le Duc de Nemours lui fit passer le Ronco, & l'artillerie se fit bientôt entendre d'une maniere terrible; celle des ennemis avoit l'avantage de prendre les François à découvert, pendant que couchés le ventre à terre dans leurs retranchemens, ils se trouvoient à l'abri des coups.

Pierre de Navarre avoit donné cet ordre contre le sentiment de Fabrice Colonne, qui vouloit qu'on sortît

pour aller au-devant des François; celui de Pierre de Navarre qui mettoit le soldat en sureté, leur parut d'abord le meilleur; mais on reconnut bientôt le désavantage certain d'être enfermés, & seulement sur la défensive, contre des ennemis qui attaquoient avec vigueur. Les François avoient déja perdu deux mille hommes, les retranchemens ennemis étoient bordés de petits chariots armés de coutelats & de pointes, machines d'autant plus terribles qu'elles étoient inconnuës; cependant on vint à bout de les forcer. Le canon du Duc de Nemours faisoit dans la cavalerie de Colonne le même ravage que celui des ennemis dans son infanterie; Colonne outré de voir tomber ses Gendarmes sans pouvoir donner un coup d'épée, demanda au Viceroi la permission de charger, & malgré son refus vint tomber avec furie sur un escadron que commandoient le Duc de Nemours & le Chevalier Bayard; il avoit divisé le sien en deux pour les envelopper, & profiter ainsi de leur petit nombre; mais Gaston & le Chevalier Bayard soutinrent le choc avec tant de courage & de bonheur, que

Colonne mis en désordre leur donna pour prendre une nouvelle disposition le tems dont il avoit lui-même besoin pour le ralliement; il revint faire une seconde charge, & les deux troupes se rompirent une seconde fois; cependant les François auroient été obligés de céder, si Ive d'Alégre attentif à tout ce qui se passoit dans la plaine ne fut accouru à leur secours. Alors le combat devint opiniâtre, & Colonne après une vigoureuse résistance, ne se voyant plus que deux cens Gendarmes de cinq cens qu'il commandoit, prit la fuite, & fut suivi de Raimond de Cardonne, avec le reste de la cavalerie qui n'avoit point encore combattu.

Pierre de Navarre resta seul avec son infanterie, & présenta malgré cet abandon un fron redoutable au vainqueur; le Duc de Nemours jugea à leur contenance qu'il falloit les attaquer avec précaution: il détacha trois mille Archers pour aller faire le tour du rétranchement, afin de prendre les ennemis par-derriere, pendant qu'il les attaqueroit de front avec le reste de l'infanterie. Pierre de Navarre les voyant approcher, fit mettre

ventre à terre à ses gens ; mais les Archers Gascons, les plus adroits de l'Europe, en ayant tué ou blessé un grand nombre, il les fit tous relever, & envoya un détachement de douze cens hommes d'élite, qui chargerent les Gascons avec tant d'impétuosité, qu'ils les mirent en fuite.

Ce succès encouragea Pierre de Navarre, & jugeant bien que dépourvus de cavalerie, il ne pouvoit espérer qu'une retraite glorieuse, il songea à secourir Ravennes, pour dégager la parole donnée à Antoine Colonne, & mettre en sureté cette Place, qui étoit l'occasion de la bataille & l'objet de la victoire ; son détachement de douze cens hommes après avoir poussé les Gascons, ne s'amusa donc point à les poursuivre, & prenoit le chemin de Ravennes, lorsque le Bâtard du Fay se présentant à la tête de quelque cavalerie, les obligea de retourner dans leur camp.

Courage de Pierre de Navarre.

Pierre de Navarre les vit revenir avec une espéce de joye : il avoit à soutenir le choc de l'armée Françoise entiere, & ce fut-là qu'il fit voir ce que peut la capacité à la guerre, lorsqu'elle est aidée du courage. Un fossé

défendoit son retranchement ; il l'avoit bordé d'un grand nombre de piquiers robustes & braves, qui soutinrent jusqu'à six charges sans se rompre. Le Colonel Jacob chef des Allemands, qui étoient à la solde de la France, y fut tué ; les soldats dont il étoit aimé jetterent de grands cris, & chargerent les ennemis avec une nouvelle fureur ; ceux-ci toujours serrés & en bon ordre, & pour ainsi dire, fortifiés de leurs pertes, par le courage que l'excès du danger donne à de braves soldats, soutinrent cette attaque sans s'ébranler, & ils paroissoient impénétrables, quand un Officier nommé *Fabien*, du Régiment de Jacob, un des plus grands & des plus forts hommes qu'il y eût alors en Europe, désesperé de la perte de son Colonel & voulant la venger, sauta au milieu des ennemis, & prenant sa pique par le travers, l'appuya avec tant de force sur plusieurs de celles des ennemis, qu'il les fit baisser jusqu'à terre, donnant à ceux qui le suivoient le moyen d'entrer par cette ouverture : il y fut tué, mais sa mort donna la victoire à son parti.

Les François, au milieu des rangs Es-

pagnols, firent des prodiges de valeur pour achever de rompre des gens, qui à demi vaincus combattoient avec un courage aussi reglé, que s'ils avoient pû espérer de vaincre : on parvint jusqu'à Pierre de Navarre ; il fut environné, accablé de coups de pique & de trait, & enfin fait prisonnier. Ce qui restoit d'Espagnols privés de leur Général, se rassemblerent en un seul corps & se retirerent en bon ordre par le grand chemin.

Pierre de Navarre est fait prisonnier.

Le Duc de Nemours échauffé par un combat si long & si opiniâtre apperçut ce bataillon ; leur contenance fiere le frappa ; il lui sembla qu'ils emportoient avec eux la meilleure partie de sa victoire ; & sans consulter que son ardeur, il alla se jetter avec un petit nombre de Gendarmes sur des troupes, que ni son armée entiere, ni la perte de leur Général, n'avoient pûs obliger à se rendre.

A son arrivée les Espagnols présenterent leurs piques, son cheval fut tué & lui-même blessé. Démonté & ayant perdu sa lance, déja couvert de sang, il mit le sabre à la main, & regardant son cousin Lautrec à pied & blessé comme lui : *S'il faut périr*, dit-il,

Victoire du Duc de Nemours & sa mort.

faisons-nous regretter. En même tems il part & porte des coups terribles ; plusieurs des ennemis tomberent à ses pieds, mais ses armes faussées de toutes parts par de violens coups de pique le laisserent bientôt à découvert. Lautrec resté presque seul auprès de ce Prince, admirant sa bravoure, désesperé de son péril, ne cessoit de crier aux Espagnols : *c'est le frere à votre Reine, ne le tués pas*. Mais ces cris adressés à des gens qui n'espéroient plus de quartier & accompagnés de grands coups de sabre, ne touchoient point des soldats désespérés & furieux ; Gaston affoibli par sa premiere blessure, & n'ayant que son sabre pour toute défense reçut à la fois quatorze blessures, dont il expira sur le champ de bataille.

Son éloge.

La témérité fit ainsi mourir dans le sein de la victoire & à l'âge de vingt-quatre ans, un Prince que l'ardeur d'acquérir trop-tôt le titre de grand Capitaine, précipitoit dans tous les dangers. Son bonheur l'éblouït ; le titre de Foudre de l'Italie, que trois grandes actions en une seule campagne lui avoient fait donner, lui inspira une nouvelle présomption, & ce

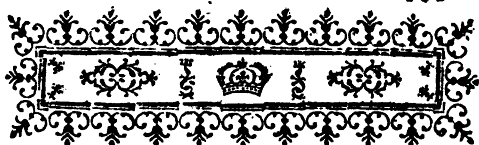
même titre lui convint encore mieux après sa mort que durant sa vie; car il eut de la foudre, le bruit, l'éclat & le peu de durée. Ce Prince se crut invincible, parce qu'il avoit toujours vaincu. Des triomphes souvent repétés forment le caractére brillant à qui l'on donne le titre d'héroïsme; mais le mêlange de quelques infortunes perfectionne & conserve le grand homme.

Portrait de ce Prince.

On regretta d'autant plus le Duc de Nemours, que sa perte fut suivie de celle de l'Italie pour les François, & qu'il avoit de ces qualités naturelles & d'éducation, qui se rencontrent rarement chez les Princes. La jeunesse de la cour qui l'avoit suivi, vantoit son affabilité, sa douceur, ses égards pour les dispositions heureuses & pour le zéle. Les vieux guerriers loüoient son attention pour leurs services, & ses déférences pour la capacité & l'expérience. Le soldat publioit son extrême valeur, & les peuples vaincus sa clémence. Ces préventions favorables, & la rapidité de ses succès éblouïrent tous les yeux, & l'Europe entiere le reconnut pour

un très-grand Capitaine, à un âge où l'on ne commence qu'à être soldat. Le bonheur est une sorte de mérite aux yeux des hommes. S'il n'est pas fort estimable aux yeux de la raison, il est le plus brillant & le plus admiré du vulgaire.





IVE D'ALEGRE,

Chevalier de l'Ordre du Roi, Capitaine de cent hommes d'armes, sous les régnes de Charle VIII. & Loüis XII.

LA prudence forma le caractére particulier de ce Capitaine; non cette prudence timide, à qui les occasions se présentent en vain, mais celle qui sçait les connoître & les saisir. Elle y fut jointe à la valeur & quelquesfois trahie, comme elle, par la fortune. D'Alégre fut malheureux dans quelques-unes de ses expéditions militaires, & ce qui prouve l'avantage de sa bonne conduite, il se vit rarement accusé de ses disgraces. S'il éprouva comme les autres la suite ordinaire des mauvais succès, qui est la prévention des Ministres, il ne laissa pas de joüir toujours de l'estime publique; récompense assurée au vrai merite, & constamment refusée par

Caractére d'Ive d'Alégre.

la réflexion au faux brillant de l'incapacité heureuse.

Il commença à servir sous Charle VIII. & l'on reconnut dans la plûpart de ses actions cet esprit réformateur, ce génie qui conduit à la perfection des arts, & qui s'écartant des routes communes, est plus assuré de l'approbation de l'avenir, que de celle de son tems. D'Alégre à la tête de petites troupes, les conduisoit en Capitaine Romain, ou en Général François du siécle de Loüis-le-Grand. On ne voïoit point en lui cette témérité si fort à la mode de son tems, & alors la cause ordinaire des avantages militaires. Il avoit compris qu'en l'écoutant, on pouvoit arriver au triomphe; mais que les disgraces qu'elle causoit, entraînoient les suites les plus malheureuses. Cette façon de penser d'Ive d'Alégre ne fut pas la meilleure pour sa fortune, & on fut long-tems à convenir qu'elle l'étoit au moins pour son métier. Ce n'étoient pas alors les courtisans & les femmes qui donnoient les grades à la guerre; on les obtenoit par les services & par le témoignage des Généraux: ces derniers jetterent tard les yeux sur Ive d'Alé-

gre ; la prudence comme inconnuë parmi eux ne leur sembloit point une qualité recommandable, & il falloit qu'ils en vissent les fruits avant de la récompenser.

Mais avant de placer sous les yeux du lecteur la narration suivie des actions d'Ive d'Alégre, il lui sera utile d'apprendre le véritable principe de ces guerres sanglantes qui désolerent si long-tems l'Italie ; ce Capitaine en vit la naissance, il en partagea le poids, les malheurs & les travaux, & après qu'elles lui eurent enlevé deux fils de grande espérance, elles lui couterent enfin la vie. On connoîtra par ce détail ce que les Nations ont à craindre des passions de ceux qui les gouvernent, surtout de l'ambition, la seule d'entr'elles, qui tenant un milieu entre le vice & la vertu, prend plus d'empire sur ceux qu'elle possede, & les rend aveugles pour tous les objets, leur faisant employer à la ruine générale, sous l'attrait d'une gloire particuliere, la puissance qu'ils tiennent de la République.

L'Italie entiere joüissoit depuis plusieurs années d'autant de gloire & d'un repos plus profond, que dans le 1490. Eloge de Laurent de Médicis.

tems de son empire sur le reste du monde, & l'heureuse tranquillité de cette partie considérable de l'Europe, étoit principalement dûë à Laurent de Médicis, né citoyen de Florence, mais devenu par ses vertus & ses talens le chef de sa patrie, le bienfaiteur de ses voisins & le pacificateur de l'Italie. Sans être Souverain, il dirigeoit tous ses Princes; la sagesse de ses conseils prévaloit sur la force de leurs armes, & la douceur de son gouvernement avoit presque effacé de leur esprit toute idée de guerre & de combats: sa capacité profonde réparoit le défaut de puissance de sa République. Il avoit sçû former dans le sein de Florence des hommes habiles pour l'administration des affaires, pour les arts & les sciences: genre d'hommes préferables aux héros, en ce que leur capacité, favorable à la conservation & à la richesse des peuples, leur fait goûter les douceurs de la paix, sans les exposer aux horreurs de la guerre. Le repos dans un Etat mal gouverné, fait éclore de nouveaux troubles, & on n'y peut acheter l'apparence de la paix, que par une guerre effective: sous un gouvernement con-

traire, cette paix est le principe assuré de la soumission des peuples & de l'exacte police. Chaque Citoyen sous Médicis aimoit sa Patrie, parce qu'il y vivoit heureux : les terres & le travail ne rapportoient que pour le possesseur & pour les besoins bornés de l'Etat : tout étoit cultivé ; les montagnes & les lieux les plus stériles produisoient les moissons qui leur étoient propres, n'étant exposés ni aux incursions des étrangers ni aux rapines des Publicains. Le nombre des habitans se multiplioit dans l'abondance. Telle étoit la France sous les derniéres années du régne de Henri-le-Grand : tel sera toujours un Royaume gouverné par un Roi citoyen, ami des peuples, & telle fut la République de Florence pendant la vie de Laurent de Médicis. On eût dit que cet Etat, un des moindres de l'Italie par son étendue, étoit le centre de sa puissance, comme il en étoit l'exemple & une des premiéres causes de son bonheur & de sa gloire.

Le Pape Innocent VIII. admirateur de Laurent de Médicis, devenu son parent par alliance, & comme lui ami de la paix, travailloit de concert à la conserver. Pendant leur vie ; ni Fer- 1492.

dinand Roi de Naples, Prince ſage, mais en proye aux conſeils violents de ſon fils Alphonſe, ni Ludovic Sforſe, uſurpateur du Duché de Milan, n'oſerent entreprendre d'en troubler le cours. Innocent & Laurent moururent, & la face de l'Italie ſe trouva changée: ce ne furent que guerres, que troubles, que combats.

Le fils de Laurent de Médicis & le Succeſſeur d'Innocent, furent les premiéres cauſes du déſordre. Mais la promptitude de ce changement, & la grandeur de la calamité publique ceſſeront de ſurprendre, quand je ferai connoître pour le Succeſſeur d'Innocent VIII. Roderic Borgia, ſi longtems l'horreur du monde ſous le nom d'Aléxandre VI. Le nouveau Pontife demeura quelque tems dans le ſilence, comme s'il eût voulu préparer à loiſir l'incendie dont il devoit embraſer l'Europe. Alors Ludovic & Ferdinand, n'ayant plus de frein, ni de garants de la paix, perſuadés même de la néceſſité de la guerre, preſque égaux en puiſſance, en ambition & en mauvaiſe volonté, chercherent mutuellement à l'emporter l'un ſur l'autre. Ferdinand ſe lia étroitement

avec les Florentins ; ces derniers perdirent d'eux-mêmes le titre glorieux de médiateurs de l'Italie, pour devenir les partisans de ce Prince. Alors Ludovic ne pouvant se fier au Pape, ni aux Vénitiens, sur qui il avoit d'abord jetté les yeux, eut recours aux François, & son traité avec eux fut l'époque des malheurs de l'Italie. On remarquera, en plaignant la foiblesse humaine & le malheur des peuples, qu'une des raisons qui broüillerent la République de Florence avec le Duc de Milan, fut que ce Prince ayant conseillé aux diverses Puissances de l'Italie de n'en paroître former qu'une, en envoyant toutes dans le même jour leurs Ambassadeurs au Pape ; elles rejetterent cet avis, le meilleur sans doute, & le seul qui pût contenir le nouveau Pape, en lui montrant dans cette union de l'Italie, un puissant obstacle à ses ambitieux desseins.

Ludovic, après avoir balancé longtems entre la crainte d'attirer les armes de la France en Italie, & celle de succomber sous les efforts de ses ennemis, envoya enfin des Ambassadeurs à Charle VIII. Il trouva un jeune

Prince inhabile aux affaires par le défaut d'éducation, mais brave. La politique de Loüis XI. son pere, qui avoit conquis des Provinces sans combattre, étoit regardée comme basse, & indigne d'une Nation guerriere, par une cour turbulente, composée de jeunes gens, qui portoient leur impétuosité jusques dans les Conseils. Tous se récrierent contre l'avis des anciens Capitaines, qui rejettoient l'expédition lointaine d'Italie, comme pernicieuse aux affaires de France. On n'écouta que ces Conseillers nouveaux, que ces têtes hardies, dont la témérité, appuyée de l'autorité des Ministres, obtint hautement la préference.

Charle VIII. Prince d'un génie très-borné, n'avoit que des Ministres très-médiocres, source des malheurs d'un Etat : leurs partisans, selon l'ordinaire, attribuoient les revers au succès du hazard, & les succès à leur habileté. Le Roi leva donc une puissante armée, & pour assurer la paix à son Etat, pendant qu'il alloit porter la guerre hors de ses Etats, il rendit le Roussillon entier au Roi d'Espagne, achetant ainsi par la cession d'une Province,

vince, dont la possession lui étoit assurée, la facilité d'entreprendre une conquête incertaine.

Ce fut alors que Ive d'Alégre commença à servir; il prit avec l'armée la route d'Italie, où Ferdinand Roi de Naples qu'elle ménaçoit, croyoit ne la voir jamais arriver, à cause de la basse condition & de la foible capacité de ceux qui gouvernoient la France, gens semblables pour le courage à ces faux braves, qui éludent toujours les dangers où ils se sont engagés par présomption ou par foiblesse de jugement. Tout le monde sçait que l'attente de Ferdinand fut trompée. Charle VIII. sans combattre arriva triomphant dans Naples. On appella bonheur ce qui fut l'effet naturel des dispositions des affaires d'Italie, & celui de sa conduite fut de le voir revenir, quoique victorieux jusqu'au dernier instant, dépoüillé de ses équipages, dénué de finances, accablé de fatigues, & avec une armée qui sembloit n'être qu'un foible détachement de la premiere. 1494.

En partant du Royaume de Naples, Charle avoit laissé, pour le gouverner & le défendre, Gilbert de Bourbon,

Prince de Montpensier, également incapable de l'un & de l'autre emploi. Ive d'Alégre demeura dans son armée, où il étoit déja en réputation, ayant commandé, avec le Comte de Ligny, un détachement de cinq cens lances & deux mille Suisses, pour surprendre Rome, si le Pape eût refusé d'en accorder l'entrée. L'incapacité du Prince de Montpensier hâta l'instant d'une nouvelle révolution dans le Roïaume de Naples; il avoit des troupes, mais elles sembloient peu redoutables sous un pareil Général; d'Aubigny, Ive d'Alégre, Loüis Dars, ses Lieutenans & ses Conseillers, le pressoient de se faire craindre par quelque entreprise hardie: la Nation n'en ayant imposé aux Italiens que par un air déterminé, il étoit nécessaire de le soutenir ou de succomber.

En effet, les François trompés par la facilité de leur conquête, sans avoir eû que peu d'occasions de signaler leur courage, ne laisserent pas de ne l'attribuer qu'à leur valeur; la multitude, & même les Chefs moins formés à raisonner qu'à agir, loin de voir que l'Italie avoit ployé sous le poids de ses propres maux, sous la

division de ses Princes, & sous cet amas d'événemens, qu'on appelle effets du hazard, parce que leur liaison compliquée, quoique seulement l'ouvrage des hommes, en est toujours méconnuë, regardoient toute la Nation Italienne avec mépris, & comme des lâches aussi dignes de leur malheur, qu'indignes de tous égards. Les logemens, les provisions des troupes, les impôts du Prince étoient exigez avec dureté, & moins comme sur des sujets que comme sur des esclaves; les François préparant ainsi à leurs concurrens, pour les chasser du Roïaume de Naples, les mêmes moyens qui les en avoient rendû Maîtres. Et de-là leur nom, d'abord si cher aux Napolitains, par la comparaison qu'ils faisoient de la douceur de leurs Rois François de la branche Angevine avec l'orgüeil & la cruauté des Princes de la Maison d'Aragon, leur devint tout à fait odieux.

Les Napolitains trompés dans leur espérance, & réduits à la privation du nécessaire, soupirerent donc après le retour de leurs derniers Rois, & la foiblesse du Prince de Montpensier, que la fermeté de d'Aubigny & de

d'Alégre ne pouvoit vaincre ; laissant plus de liberté à leurs vœux, ils prirent avec plus de facilité les mesures convenables pour remplir leur attente.

Ferdinand Roi de Naples, jeune Prince dont les vertus avoient touché ses ennemis mêmes, fut rappellé par ses sujets, & à la suite des journées de Fornouë & de Seminare si glorieuses aux François, on vit Ferdinand vaincu dans la derniere les chasser de la Ville de Naples, ne leur laissant pour azile que le Château de l'Oeuf, où ils s'enfermerent avec précipitation.

A la premiere nouvelle de l'arrivée de Ferdinand à la hauteur de Naples, le Prince de Montpensier se troubla, voyant la quantité de vaisseaux qui composoient sa flotte, & les dispositions séditieuses des Citadins qui l'attendoient ; car au lieu de cette inquiétude qui agite les Villes à l'approche de l'ennemi, chaque Citoyen retiré en silence dans sa maison eût semblé ne prendre aucune part aux combats dont leur Ville alloit devenir le théâtre, si on n'eût aisément remarqué leur inclination pour les assaillans.

D'Alégre s'appercevant à la manœuvre de la flotte, qu'elle étoit dénuée d'équipage, & à l'inaction des citoyens, qu'ils n'osoient ouvertement se déclarer pour elle, conseilla au Prince de Montpensier de sortir du port avec les vaisseaux François qui y étoient, & d'attaquer celle des ennemis; en même tems il répandit dans toute la Ville de fortes gardes, & le citoyen bien observé n'osant tenter aucun mouvement, eût vu bientôt après la défaite ou la fuite de Ferdinand, si d'Alégre eût pu déterminer son Général à le combattre. Ce furent les suites funestes de cet avis négligé, qui rendirent Ive d'Alégre constant & opiniâtre dans ceux qu'il donna depuis. Ferdinand, sur la connoissance des précautions, que ce Capitaine avoit prises, cingloit déja vers la Sicile, lorsqu'il fut rappellé par les Napolitains, à qui la négligence du Prince de Montpensier avoit donné le tems de reprendre courage. 1495.

Ferdinand instruit par eux débarqua brusquement avec ses troupes, & Montpensier qui le croyoit éloigné, apprit avec étonnement qu'il marchoit vers la Ville. Cette nouvelle le

consterna ; mais peu après aussi entreprenant qu'il eut dû l'être la veille, il courut avec la plus grande partie de ses troupes au-devant de Ferdinand ; en vain d'Alégre lui représenta que changer l'instant d'une action c'étoit en risquer le succès, & que dégarnir la Ville prête à se soulever c'étoit la livrer sans combattre. Les François marcherent, & à peine furent-ils hors des portes, qu'ils entendirent les tambours de Ferdinand répondre aux cris & au tocsin des Bourgeois ; il ne resta d'autre parti à prendre, que de se couler le long des murailles pour gagner le Château-neuf, d'où pendant quelques jours ayant fait de fréquentes escarmouches sans succès, le Prince de Montpensier convint d'en sortir sous certaines conditions, & Ive d'Alégre fut donné pour ôta-
1496. ge. Ce Capitaine demeura prisonnier jusqu'à l'entiere soumission des Forts & Châteaux qui environnoient Naples, & dans la nécessité de ne devoir sa liberté qu'au malheur de sa Nation.

1497. Charle VIII. tenta à diverses reprises de regagner par la force des armes ce que l'incapacité de ses Minis-

tres & de ses Généraux lui avoient fait perdre; mais plusieurs obstacles s'opposérent à son dessein, & les préparatifs immenses qu'il avoit faits pour l'exécuter, tomberent entre les mains de Loüis XII. son Successeur. 1498.

Ce Prince, plus instruit & mieux conseillé que Charle, prit de plus grandes précautions avant de porter la guerre en Italie. Il s'y fit de puissantes alliances, & commença par acheter celle du Pape bien au-delà de ce qu'elle valoit: ce Pontife se joüoit de ses promesses & n'avoit en vûë que son intérêt, & que le désir de nuire à ses bienfaiteurs.

Droit de Loüis XII. sur le Duché de Milan.

Loüis XII. en montant sur le trône, apportoit à la couronne un droit incontestable sur le Duché de Milan, à cause de Valentine de Milan, femme de Loüis Duc d'Orléans son ayeul, & il se trouvoit en état de les faire valoir. Le Milanez fut attaqué & conquis; Ludovic même, ce Prince si fameux par son artificieuse politique, se trouva prisonnier des François, & la guerre plus fortement allumée que jamais en Italie.

Le Roi en la commençant, étoit convenu de fournir au Pape Aléxan-

dre les secours nécessaires pour réünir au domaine du Saint Siége plusieurs Places usurpées par les Vicaires de l'Eglise Romaine, autrefois ses défenseurs, & alors devenus ses tyrans. Cézar Borgia Duc de Valentinois devoit commander ce secours, & Ive d'Alégre, sorti depuis quelque tems de prison, lui mena trois cens lances & quatre mille Suisses, qui l'aiderent à prendre Immola & Forli.

Ce Capitaine, à qui l'on faisoit honneur de ces conquêtes, se disposoit à réduire les autres Places réclamées par le Pape, lorsqu'il reçut un ordre de Trivulce Gouverneur du Milanez, de revenir sur le champ auprès de lui avec toutes ses troupes. Trivulce, engagé d'abord au service de Ferdinand Roi de Naples, avoit quitté ce Prince pour se donner à Charle VIII. son vainqueur, & depuis cette désertion motivée par la vengeance, il avoit montré une fidélité inviolable pour son nouveau Maître, sans rien changer néanmoins de son caractére dur & impérieux, qui lui avoit fait tant d'ennemis auprès de Ferdinand.

Loüis XII. déterminé par le mérite

des ſervices de Trivulce, par ſa capacité & ſon expérience à la guerre, & plus encore par cette fierté généreuſe qu'il remarquoit en lui, & dont on ne voyoit plus que de foibles traces en France, lui donna beaucoup de part dans ſa confiance & de nouvelles occaſions de la mériter, en le chargeant d'entrepriſes conſidérables. Enfin ſe trouvant ſur le point de quitter l'Italie & conſidérant la qualité de Trivulce, ſes richeſſes, ſon crédit, ſon génie & le nombre de ſes amis, il dépoſa entre ſes mains toute ſon autorité, & le laiſſa avec le titre de Viceroi du Milanez.

Trivulce Viceroi du Milanez.

Trivulce pour les affaires générales ſe conduiſit en grand politique; mais il s'abandonna en Italien à ſes haines particuliéres : les Gibelins ſes ennemis furent ouvertement perſécutés; il n'étoit juſte & homme public que pour des inconnus. Pour tout le reſte on le trouvoit dur & partial : les paſſions plus dangéreuſes dans un homme en place que l'ignorance & l'incapacité même avoient ſur lui un empire abſolu; elles penſerent lui coûter la vie & le Milanez à Loüis XII.

Les Bourgeois de Milan se révolterent avec une promptitude merveilleuse, & surprirent Trivulce à l'Hôtel-de-Ville où ils allerent l'assiéger. Cet homme aussi impétueux que brave, loin de craindre la multitude & la fureur des assaillans, fit ouvrir la porte & s'y présenta la hache d'armes à la main, suivi au plus de cinquante personnes en état de combattre. Sa personne & ses coups firent d'abord reculer les mutins; mais ils étoient en si grand nombre & si animés contre lui, que sa perte étoit assurée, sans la valeur déterminée d'un Gentilhomme Savoyard, qui la lance à la main suivi seulement de soixante Gendarmes, perça la multitude & parvint à Trivulce, le fit monter à cheval, & passant une seconde fois à travers les rébelles, le conduisit ensuite au Château de Milan. De-là Trivulce manda Loüis d'Ars & d'Alégre, les deux principaux Officiers des troupes du Roi dans le Milanez, & laissant à d'Espi le soin de défendre le Château de la Capitale, il le quitta pour songer à la conservation des autres Places.

1500.

Ludovic Duc de Milan & son frere le Cardinal Ascagne entrerent dans

Milan, aussi-tôt que Trivulce en fut sorti; & ce succès alloit leur rendre la plus grande partie des Villes du Duché, sans le secours des Vénitiens, dont les troupes conserverent celles qui étoient situées sur l'Adda, & sans l'arrivée de d'Alégre, qui ayant surpris Tortone déclarée pour Ludovic, la saccagea pour intimider les partisans de ce Prince.

Le bonheur est souvent le fruit de la bonne conduite, & on en fit l'expérience. Jamais Capitaines plus braves & plus actifs n'avoient défendu l'Italie pour les François, & malgré leurs mouvemens & leur courage ils perdoient tout, sans le constant attachement des Républiques de Vénise, de Gênes & de Florence à leur parti: heureux effet des sages négociations & des vûës sûres du Cardinal d'Amboise. D'Alégre étoit estimé de ce Ministre, & il lui faisoit passer les avis nécessaires sur l'état présent des affaires du Milanez. Ce Capitaine lui avoit fait entendre que le nombre des troupes demeurées pour la défense de cet Etat n'y pouvoit suffire, & qu'en vain assembleroit-on une nouvelle armée en France, si on ne se hâtoit de

lui faire passer les Monts, & de montrer par une extrême diligence aux Princes d'Italie alliés de Ludovic, que l'on ne comptoit plus, pour conserver le Milanez, ni les difficultés du passage des Alpes, ni celles de l'éloignement.

Son avis fut suivi, & l'armée Françoise parut dans le Milanez, lorsqu'à peine on la croyoit assemblée en France. Cette promptitude déconcerta Ludovic; ses alliés l'abandonnerent, & il fut livré par les Suisses à Loüis de la Trémoille, que le Roi avoit substitué à Trivulce dans le commandement du Milanez, qui fut peu de jours après donné à Charle d'Amboise, frere du Cardinal.

D'Alégre trouva de l'avantage dans ce changement de Chef. Le nouveau Gouverneur avoit pour lui la même considération que le Cardinal, & autant de désir de l'employer. Les amis de la France & lui-même souhaitoient qu'on n'en trouvât pas l'occasion dans la guerre, au moins en Italie. Le Roi y étoit arrivé au seul dégré de puissance, où il lui étoit possible de rester; & céder de ses avantages, ou entreprendre de les augmenter,

étoit risquer de tout perdre. La possession paisible du Duché de Milan le rendoit l'arbitre de l'Italie : une conquête de plus l'en faisoit paroître le tyran. Mais la modération est rarement un fruit du bonheur : la soumission du Milanez fit penser à la conquête du Royaume de Naples.

Les prétentions de Loüis XII. sur cet Etat étoient plus justes que ne furent sages les moyens qu'on employa pour l'acquérir ; & cependant le Conseil de France crut avoir trouvé le seul expédient, qui pût en procurer la possession. D'abord dans la crainte, disoit-on, d'être soupçonné d'une ambition trop grande, on consentit à partager le Royaume de Naples avec Ferdinand Roi d'Espagne, introduisant ainsi en Italie une Puissance ennemie naturelle des François, & la seule qui fut capable d'y nuire à leurs desseins.

Ce projet, qui délivroit le Roi de 1501.
tous les obstacles que pouvoit lui opposer Ferdinand, parut le mieux concerté, & le Ministére en reçut de grands éloges de la part de ces demi-politiques ; mais les autres, dont le nombre est toujours fort petit & peu

écouté, déciderent qu'en augmentant en Italie la puissance du Roi d'Espagne déja maître de la Sicile, c'étoit lui aider à conquérir pour lui seul ce qu'on se proposoit si imprudemment de partager avec lui. Ces judicieuses réflexions, les meilleures sans doute qu'on pût faire alors, ne furent goûtées à la Cour (comme il arrive ordinairement) que long-tems après la fin malheureuse d'une entreprise aussi folle. On en vint même jusqu'à éloigner quelques-uns de ceux qui les avoient faites avec trop d'éclat ; & d'Alégre, qui en Militaire de son tems dissimuloit peu ses opinions, pensa en être la victime. On en sera peut-être étonné, en considérant la douceur du Cardinal d'Amboise, premier Ministre & maître absolu des affaires ; mais on a l'expérience que ces esprits faciles pour la société & lents à produire s'attachent fortement à ce qui vient d'eux, s'irritent contre ce qui s'y oppose, & jugeant de tout par la bonté de leur intention, croyent ennemis du bien de l'Etat tous les censeurs de leurs desseins.

D'Aubigni eut le commandement général des troupes Françoises en Ita-

lie, & d'Alégre obtint un des premiers postes sous ce Général. On s'avança vers le Royaume de Naples, où regnoit Féderic d'Arragon, descendu d'un bâtard de cette maison, & par-là jugé incapable de posseder un de ses Etats. Ce Roi, qui ainsi que Loüis XII. s'étoit fié au Roi d'Espagne, fut la premiére victime de sa perfidie. Ferdinand avoit fait marcher son armée conduite par Gonsalve, surnommé le grand Capitaine, jusque dans la Calabre, & Féderic le croyant son allié & son défenseur, lui avoit même abandonné plusieurs des Places de cette Province ; ce Prince se flattant d'un si puissant secours, attendoit l'armée de France avec fierté ; ses troupes grossissoient chaque jour ; ses Places se trouvoient bien munies, & il comptoit faire avoüer de nouveau aux François, que leurs entreprises sur le Royaume de Naples leur seroient toujours funestes.

Conquête du Royaume de Naples.

Mais dans le tems qu'il se préparoit à faire une vigoureuse résistance, on lui écrivit de Rome, que les Ambassadeurs de France & d'Espagne avoient obtenu du Pape & du sacré Collége pour leurs Maîtres, le pre-

mier l'investiture du Royaume de Naples, & l'autre celle de la Poüille & de la Calabre. A cette nouvelle, qui surprit toute l'Europe, le désespoir saisit Féderic; il dispersa ses troupes dans ses meilleures Places, fit quelque résistance, & enfin rendit tout son Royaume, cédant même tous ses droits à Loüis XII. pour la joüissance du Duché d'Anjou durant sa vie & trente mille ducats de pension.

D'Aubigni avoit conduit cette guerre avec autant de prudence que de bonheur, aidé par les conseils d'Ive d'Alégre, que le Cardinal d'Amboise lui avoit donné ordre de consulter, & qui lui fut d'une grande utilité contre la mauvaise foi de Gonsalve & du Roi d'Espagne, dont le dessein de tromper le Roi s'étoit déja manifesté en plusieurs occasions; mais malgré leurs intrigues, l'armée Françoise entra victorieuse dans Naples, où d'Alégre fut témoin de l'effet le plus tragique & le plus singulier de la sympatie & de la tendresse filiale.

Mort du Duc de Montpensier.

Gilbert Comte de Montpensier avoit suivi Charle VIII. à la conquête du Royaume de Naples, & avoit laissé

perdre ce Royaume, dont il étoit Viceroi, par son peu de vigueur à le défendre. Les reproches que ce Prince se fit à lui-même de ce malheur, lui causerent une maladie violente, dont il mourut à Pouzzoles, où son corps fut laissé abandonné par les François, & peu honoré par les Italiens.

Loüis Comte de Montpensier son fils avoit témoigné dès sa premiere enfance, une tendresse extraordinaire pour son pere. Il n'apprit sa mort qu'avec les plus violens transports de douleur, sans cesser de s'entretenir de sa perte, jusqu'à ce que le Roi ayant formé le dessein de reconquérir le Royaume de Naples, eût fourni au jeune Comte de Montpensier le moyen de voir la sépulture de son pere. Il donna pendant la guerre toutes les marques d'une grande valeur, & se fit surtout remarquer à l'assaut de Capoüe; ce Prince entra à Naples avec l'armée victorieuse; mais peu sensible aux délices de cette Ville; son premier soin fut d'aller à Pouzzoles, accompagné de d'Alégre & de quelques autres Officiers de l'armée; il fit faire dans l'Eglise de cette Ville un magnifique Service, & ensuite le-

1502. Mort étrange de son fils.

ver la tombe qui couvroit le cercuëil de son pere. Il le regarda d'abord avec une grande agitation ; & versant ensuite un torrent de larmes, il se jetta sur ce cadavre, l'embrassa & expira suffoqué par sa douleur. Tous les spectateurs consternés firent de vains efforts pour lui donner du secours ; on joignit son corps à celui de son pere dans un cercuëil de plomb, qui fut apporté en France, dans la Chapelle de S. Loüis d'Aigueperse.

D'Alégre revint à Naples où d'Aubigni l'appelloit, pour examiner avec lui les moyens de s'opposer aux entreprises & à la mauvaise foi des Espagnols. Gonsalve maître de la Poüille & de la Calabre s'attachoit à conserver ces conquêtes, & surtout la premiere Province, dont les moissons & les bestiaux nourrissoient en partie le Royaume de Naples ; ensorte que les Espagnols dans les mauvaises années se seroient trouvez les maîtres d'affamer les François. Cette réflexion, qui ne se fit qu'après le partage, fut communiquée au Conseil & ensuite à Gonsalve, à qui l'on redemanda encore plusieurs Places. Il

représenta le Traité absolument contraire à de pareilles prétentions ; & le Roi fut obligé d'employer la force, pour réparer le défaut de prudence & d'attention des Ministres qui l'avoient conclu. Alors la violence parut toute de son côté : on lui imputa la guerre & ses malheurs, & le plus équitable des Rois de son tems se trouva, à cause du mauvais choix de ses imbécilles Négociateurs, convaincu d'infraction & de perfidie par le plus fourbe de tous les Princes.

L'un & l'autre avoient néanmoins déclaré d'abord, qu'ils ne vouloient point terminer ce differend par les armes ; & l'on étoit convenu d'arborer sur les tours des Places contestées les Etandarts de France & d'Espagne, jusqu'à la conclusion d'un nouvel accommodement. Mais les Généraux des deux Rois avoient trop d'ambition & d'envie de se rendre nécessaires, pour y consentir. Gonsalve surtout, à l'exemple de son Maître, qui trompoit toute l'Europe, vouloit le tromper aussi, & songeoit dèslors à se préparer les chemins qui pouvoient le conduire à l'indépendance. Un des plus grands moyens pour y parvenir

étoit d'occuper l'attention & les forces de Ferdinand, afin qu'il ne pénétrât pas ses vûës. D'un autre côté le Duc de Nemours, à qui le Roi avoit donné depuis peu un pouvoir sans bornes sur ses troupes en Italie, aimoit mieux en abuser, que de ne le pas conserver, & montroit par sa conduite, que s'il est quelquefois nécessaire d'accorder une semblable autorité, elle devient presque toujours plus dangéreuse que le mal auquel on prétend remédier.

D'Alégre défait les Espagnols.

Gonsalve voulut étendre ses quartiers dans la Principauté, afin de subsister plus commodément, & chassa les François de Tripalda. Mais d'Alégre qui avoit prévû cette incursion, accourut au secours de Troja, & défit une partie des Espagnols. Cette perte jointe aux ordres que le Roi donna, d'arrêter tous les effets des Marchands Espagnols qui trafiquoient en France, changea les dispositions de Gonsalve, & ce Général demanda au Duc de Nemours une entrevûë, où il convint de céder aux François toutes les Places dont ils s'étoient emparés dans la Capitanate. Mais le Duc de Nemours, quoique persuadé des

avantages d'un pareil accord, étant devenu plus fort que Gonſalve, par un ſecours de troupes & d'argent, rejetta hautement toutes les propoſitions, & ſuivi d'Ive d'Alégre & des autres Capitaines de ſon armée, il fit le ſiége des Places qui tenoient encore pour les Eſpagnols dans la Capitanate & les prit. Ce ſuccès & cette promptitude reçurent d'abord de grands applaudiſſemens : on les regardoit comme le préſage de la défaite certaine des Eſpagnols en Italie ; & quoique le Roi fût convenu par un Traité ſolemnel de la partager avec eux, il comprenoit enfin l'inconvénient d'un pareil Traité, & ne fuyoit pas les occaſions de l'enfraindre avec avantage.

Ferdinand agiſſoit ſuivant ſon caractére, comme Loüis XII. ſelon la néceſſité de ſes affaires, & tous deux prenoient des meſures pour ſe chaſſer d'un Pays, qu'ils avoient crû ne pouvoir conquérir l'un ſans l'autre, & où ils ne pouvoient en effet ſubſiſter enſemble. Telle ſera toujours la ſuite de ces projets mal digerés, où l'avenir & la convenance n'ont point été aſſez conſiderez. Les deux Princes avoient

un même objet en apparence ; mais l'intérêt réciproque le rendoit different.

Le Roi de France étoit trop éloigné de Naples pour pouvoir conserver cet Etat. Ferdinand en étoit voisin à cause de la Sicile, & à portée d'y conduire avec peu de dépense autant de troupes qu'il en étoit besoin. Ainsi le Royaume de Naples, où Loüis XII. lui avoit donné entrée, lui resta. Cependant avant que la nécessité eût produit cet effet, la fausse politique de la Cour de France le suspendit par des siéges & des combats : elle abandonna ses alliés, comme les Ursins & les Bentivoglio de Boulogne, & revint à ses ennemis, les Florentins, le Pape & le Duc de Valentinois.

Le Roi avoit envoyé un nouveau renfort en Italie, & l'armée Françoise se trouvoit si supérieure à celle des ennemis, qu'on ne mettoit plus en doute leur destruction totale en ce Pays. Loüis ne daigna pas même passer dans le Royaume de Naples, quoiqu'il fût venu dans ce dessein jusqu'à Gênes ; & le poid de la guerre fut entiérement remis au Duc de Nemours & à d'Aubigni : ces deux Généraux

ayant pour Lieutenant & pour Conseils Ive d'Alégre, que l'histoire nomme presque toujours le premier, Chabanes Seigneur de la Palice, Loüis d'Ars, le Chevalier Bayard, &c. Ils tinrent ensemble un grand Conseil, dans lequel l'avis de d'Aubigni & d'Ive d'Alégre fut de former le siége de Barlete, où Gonsalve avoit été obligé de s'enfermer, ne pouvant plus tenir la campagne. La prise de cette Place défenduë par le plus grand Capitaine de son tems étoit difficile; mais elle eût fini la guerre & chassé les Espagnols du Royaume de Naples. On opposa à ce dessein des raisons plausibles, qui empêcherent qu'il ne fût suivi; ce qui commença à prévenir d'Alégre contre le Duc de Nemours. Mais par une réflexion qui naissoit de la bonté du projet & qui en corrompoit l'objet, celui qui n'avoit point voulu le siége, consentit au blocus, & y perdit beaucoup de troupes: le tems qu'il employa en précautions inutiles, donna aux Espagnols celui de faire venir de la Sicile les secours nécessaires.

Cependant l'Archiduc Philippe d'Autriche, fils de l'Empereur Maxi- *Ph. d'Autriche vient à la cour de*

France, proposer des moyens de conciliation.

milien, & du chef de Marie sa mere, Souverain des Pays-bas, & prétendant à l'Empire, souhaitoit pour son intérêt la conclusion de la paix entre les deux Rois ; il étoit, par Jeanne sa femme, héritier de Ferdinand, & vouloit que son fils Charle le fût du Duché de Bretagne, par son mariage avec la Princesse Claude fille de Loüis XII & de la Reine Anne. Il proposa donc des moyens de conciliation & vint à la cour de Loüis pour les lui faire agréer.

Ce Prince y étant disposé, le Traité fut bientôt conclu, & on crut enfin la paix si assurée, que le Duc de Nemours avoit déja reçu ordre de cesser tous les actes d'hostilité ; mais les ayant fait signifier à Gonsalve, ce Général fortifié de plusieurs secours se comporta comme le Duc avoit fait l'année précédente, & lui fit voir le danger du mauvais exemple. Il refusa de reconnoître les ordres de l'Archiduc, à moins qu'ils ne fussent confirmés par le Roi d'Espagne, & profita de sa supériorité pour délivrer Girace, où d'Aubigni tenoit enfermé un grand nombre de ses troupes qu'il avoit défaites, battit ce Général, reprit la plûpart des Places de la Cala-

bre,

bre, & vint offrir la bataille au Duc de Nemours, assiégeant Cérignole à sa vûë pour obliger à l'accepter.

Le Duc assembla le Conseil de guerre, où il trouva dans la plûpart de ceux qui le composoient un grand désir de combattre, presque tous convenant de la honte qu'il y auroit à souffrir plus long-tems les insultes des Espagnols, & la prise d'une Place considérable assiégée à leurs yeux. D'Alégre même, qui avoit jusque-là montré tant de sang froid & de réflexion, voyant que le Duc de Nemours par ses délibérations perdoit le moment de battre les ennemis, s'opiniâtra pour la bataille, & donna des marques de chagrin à ce Général, qui opposoit quelques raisons à son ami. Celui-ci poussé parla à d'Alégre avec une hauteur qu'il ne put souffrir : le Général devoit être le plus autorisé dans l'armée ; cependant il ne s'y trouvoit pas le plus fort, & d'Alégre ménaçant à son tour, ils en seroient venus aux mains, si le Chevalier Bayard & les autres Chefs ne les eussent appaisés.

1503.

Contestation entre d'Alégre & le Duc de Nemours.

L'armée Françoise se mit donc en marche, mais lentement, & attei-

gnit celle d'Espagne, que Gonsalve sçut placer derriere de bons retranchemens, réparant ainsi l'infériorité de sa cavalerie. Le Duc de Nemours arrivé à sa vûë comprit la difficulté de le forcer : à peine restoit-il deux heures de jour. Le Duc, qui avoit fait naître cette raison par sa lenteur, voulut s'en servir pour remettre la bataille au lendemain, afin de la donner avec plus d'ordre, ou se résoudre à la retraite.

Mais Ive d'Alégre, dont le grand crédit dans l'armée rendoit l'opposition du Duc de Nemours plus fâcheuse, insista pour attaquer sur le champ, & se servit de sa réputation pour faire préferer l'avis le plus sage, s'il eût été suivi plûtôt, mais le plus téméraire qu'on pût donner dans la situation présente. Il dit que differer le moment du combat, étoit en exposer le succès ; que les François n'étoient jamais fatigués quand ils voyoient les ennemis, & qu'ils avoient toujours assez de tems pour les vaincre. La subordination dans le Militaire n'étoit pas à beaucoup près observée comme aujourd'hui, & des Officiers fameux par leurs exploits gémissoient quelque-

fois dans une armée où ils servoient en quelque sorte en subalternes.

Le Duc de Nemours eut le chagrin de voir que les principaux Chefs applaudissoient au sentiment d'Ive d'Alégre, par cet esprit naturel aux François, de pancher toujours du côté du courage. Et le dépit le rendant injuste, *Vous verrez*, dit-il tout bas à un de ses confidens, *que ce brave, après nous avoir engagés, trouvera le moyen de se sauver*. D'Alégre entendit ce discours, & repliqua avec une vivacité extraordinaire, qu'on verroit dans peu qui sçavoit le mieux approcher l'ennemi. On commença l'attaque avec ce désordre qui suit la désunion des Chefs; à peine reconnut-on les retranchemens ennemis: l'artillerie mal placée n'étonnoit que par le bruit, & les troupes assez mal disposées prévoyoient elles-mêmes leur prochaine défaite.

On donne la bataille.

Les Princes de Salerne & de Melphe, chargés du commandement d'une partie de l'armée, faisoient tous leurs efforts pour en réparer le mauvais état. Cependant on crut bientôt la victoire gagnée, quand on s'apperçut qu'un des côtés du camp ennemi

étoit en feu, par l'incendie de quelques chariots; le Duc de Nemours voulut profiter de cet accident, & prenant avec lui huit cens Gendarmes, il s'avança à la faveur de la fumée jusqu'aux pieds des retranchemens, où son canon avoit fait quelques brêches. Mais au lieu d'une levée de terre faite à la hâte, il trouva des palissades & un large fossé qui l'arrêta.

Mort du Duc de Nemours, & perte de la bataille.

Gonsalve saisit l'instant, & fit faire sur les Gendarmes une décharge terrible, qu'ils ne purent soutenir; & comme le Duc de Nemours faisoit un mouvement pour s'éloigner & chercher une autre entrée, il reçut un coup d'arquebuse qui le tua sur la place; cette mort répandit la terreur parmi les siens, & Gonsalve l'augmenta par une sortie, où il poussa tout ce qui osa l'attendre.

D'Alégre au désespoir de ce mauvais succès cherchoit la mort, ne pouvant espérer la victoire; les Princes de Salerne & de Melphe se joignant à lui firent tous leurs efforts pour arrêter les fuyards; mais le soldat François, si aisé à conduire au combat, peut difficilement y être ramené. Ils

s'enfuirent tous dans les bois, abandonnant leur artillerie, leurs vivres & leurs bagages. D'Alégre, échapé au vainqueur & à son propre désespoir, se jetta dans Averse pour la conserver, & chacun des Chefs entreprit de défendre ce qui restoit de Places au Roi dans le Royaume de Naples.

Pendant que les Capitaines François rassembloient leurs troupes dispersées & en demandoient de nouvelles à la Cour. Gonsalve marcha droit à Naples, où il entra sans tirer l'épée, resserrant la garnison Françoise dans le Château-neuf & celui de l'Oeuf, dont il étoit sûr de se rendre maître dans peu. Ive d'Alégre, à qui l'on commençoit à reprocher la perte de la bataille & les malheurs dont elle étoit suivie, avoit été obligé d'abandonner Averse pour se jetter dans Gaïete, la plus forte des Places qui restoient aux François, résolu ou de s'ensevelir sous ses ruines, ou de leur faire oublier son premier malheur, en leur conservant cette derniere ressource.

D'Alegre se retire dans Gaïete.

Quoique le Roi eût nommé le Marquis de Salusse, pour succéder au Duc de Nemours dans la Viceroyauté de

Naples, on pouvoit regarder Ive d'Alegre comme le Général des troupes qui y restoient; quatre mille cinq cens hommes s'étoient rassemblés auprès de lui : il les avoit fait subsister, & sa réputation de prudence leur faisant croire qu'ils ne pourroient se conserver ailleurs aussi bien que sous ses ordres, ils n'en recevoient que de sa part, & lui avoient promis de suivre en tout son exemple, soit qu'il crût possible de continuer la guerre, ou convenable de songer à la retraite.

Gonsalve, qui avoit sur ce Capitaine une attention particulière, craignit qu'en rassemblant ainsi à l'abri des murs de Gaïete les fuyards François, il ne donnât le tems à leur armée, qu'on assembloit à Parme, de venir le joindre, pour fondre ensuite sur lui avec des forces supérieures. Il prit donc la résolution d'assiéger Gaïete, & sortit de Naples dans ce dessein, avec la plus grande partie de son armée.

Gonsalve attaque Gaïete.

Au bruit de sa marche, Ive d'Alégre abandonna la garde de plusieurs petites Places, situées aux environs de Gaïete, & réserva toutes ses forces

pour cette Place. La nature aidoit à sa défense : Gaïete est située sur le bord de la mer, & le terrain qu'elle occupe forme une presqu'Isle, jointe au continent par une langue de terre assez étroite. Le Mont Orland commande la Place, & la domine de telle sorte, qu'il en faut être le maître pour la réduire.

D'Alégre augmenta la garnison, & se posta ensuite sur la montagne, pendant que Gonsalve assiégeoit Gaïete par mer & par terre. L'artillerie commençoit en ce tems-là à être servie avec plus de promptitude, & l'on tira avec furie contre la Ville & contre les Ports ; mais d'Alégre du haut du mont Orland faisoit encore un plus grand ravage dans le camp des Espagnols : son canon tirant de haut en bas, portoit tout, ou sur les tentes, ou sur les hommes, ou sur les chevaux.

Gonsalve irrité du désordre de son camp, en sortit & vint tête baissée attaquer les retranchemens de d'Alégre ; celui-ci lui voyant commettre la même faute qui avoit causé sa perte, en espéra la même suite, & se portant partout avec une extrême diligence, | Gonsalve est repoussé.

il donna de si bons ordres, & se battit avec tant de courage, que les ennemis furent repoussés; mais Gonsalve ne s'oubliant point, comme avoient fait les François, commença la retraite avant de se voir obligé de fuir, rentrant dans son camp vaincu, mais sans désordre.

Le lendemain étant retourné à l'assaut de la montagne, d'Alégre s'y comporta comme la veille, & vit en même tems une seconde retraite des ennemis, & l'armée de la flotte Françoise devant laquelle celle des Espagnols prit la fuite. Gonsalve rebuté & inquiet de l'approche de l'armée du Roi, leva son camp de devant Gaïete. Cette Ville délivrée laissoit à d'Alégre & à ses troupes la liberté de former des entreprises à leur tour; mais la plûpart des mauvais succès ne viennent que du changement d'idée dans les Chefs du gouvernement, & de ce qu'il arrive rarement que les ressorts d'un projet se soutiennent jusqu'à l'exécution.

Le Roi avoit armé pour chasser les Espagnols du Royaume de Naples, & ses forces parurent au contraire destinées à mettre sur le trône de S. Pierre;

vacant par la mort d'Aléxandre, un Pape favorable à la France, & disposé à affermir sa puissance en Italie, exposant ainsi au hazard d'un événement douteux un objet, qu'un prompt emploi de ses forces remplissoit avec certitude.

Tout ce que put faire l'or de France & les intrigues du Cardinal d'Amboise, céda à la politique des Italiens : on élut un Pape ami des Espagnols, & ceux-ci ayant profité de l'inaction des François, revinrent à eux comme des gens assurés de triompher.

Le Marquis de Mantouë commandoit l'armée du Roi, & l'intérêt de son Pays dominant sur celui qui l'attachoit à la France, on l'avoit vû montrer une espéce de joye de le voir se consumer inutilement sur les bords du Tibre. Il reçut ordre de passer la riviere de Gariglian, d'où il pouvoit faire des courses jusqu'aux portes de Naples.

D'Alégre se broüille avec le Duc de Mantouë.

D'Alégre avoit quitté Gaïete & se trouvoit dans son armée : il voulut lui donner des conseils qui furent mal reçus, & ses instances qui avoient fait la perte du Duc de Nemours, ne servirent qu'à faire mieux connoître les

mauvaises dispositions du Marquis de Mantouë. Gonsalve sçut le dessein de passer le Gariglian, aussi-tôt qu'on l'eut formé, & contre l'attente des François, ils le virent sur l'autre bord de la riviére, en état de s'opposer à leur passage. Cependant le Marquis de Mantouë le tenta : il plaça avantageusement son artillerie, & à la faveur de celle de la flotte qui étoit entrée dans le Gariglian, il vint à bout de construire un Pont, sur lequel passerent cinq mille hommes. Ive d'Alégre & le Chevalier Bayard les conduisoient ; le premier en vouloit personnellement à Gonsalve, & l'autre plein de feu, de courage & de zéle ne demandoit qu'à combattre : fondant ensemble sur un côté du camp ennemi, ils le forcerent, après s'être emparé d'une redoute qui le couvroit.

Ce succès ne convenoit point aux desseins du Marquis de Mantouë. En vain d'Alégre, le Chevalier Bayard, le Bailli de Caën, & Vandricourt l'envoyerent-ils presser de leur envoyer de nouvelles troupes ; ils feignit de vouloir prendre les précautions nécessaires, jugeant bien qu'un Général tel que Gonsalve sçauroit tirer avan-

tage de sa lenteur. Ce grand homme répondit en effet à son attente, & se mettant en personne à la tête de son Infanterie, la hache d'armes à la main, il vint tête baissée sur les François, les chassa de la redoute, & les poussa avec tant de vigueur, qu'ils furent obligés de repasser le Pont en désordre, laissant quinze cens morts sur le champ de bataille. Gonsalve vainqueur alloit lui-même passer le Pont, & entrer à son tour dans le camp des François; mais un prodige l'arrêta. C'étoit le Chevalier Bayard qui défendoit seul la barriere du Pont, contre deux cens Espagnols qui l'attaquoient. Sa bravoure & sa force extraordinaire donnerent le tems au reste de l'armée de se mettre en sureté.

Les preuves de courage qu'avoient donné en cette occasion les Chevaliers François, firent sentir encore plus le chagrin de leur défaite; on l'imputa au Général, & Ive d'Alégre accusa hautement le Duc de Mantoüe d'intelligence avec les ennemis. Ce Prince, pour colorer la trahison qu'il alloit commettre, voulut faire croire que le soupçon & le reproche en

étoient les ſeules cauſes ; & en effet, ſaiſiſſant cette occaſion de ne plus rien ménager, il ſe donna aux ennemis, leur ôtant par ſa retraite de l'armée Françoiſe, ainſi que le diſoit d'Alégre, le fruit des avantages qu'ils avoient tiré de ſes perfidies, par la crainte d'en devenir l'objet. Le Marquis de Saluſſe prit ſa place, & le poids de la guerre ſur les bords du Gariglian tomba ſur lui & ſur Ive d'Alégre. Les deux Généraux avoient enfin la liberté de paſſer la riviere ; mais Gonſalve, placé ſur une éminence à un mille de ſes bords, leur ôtoit les moyens de pénétrer dans le Pays. Il connoiſſoit l'importance de ſon
1503. poſte, & malgré les attaques fréquentes des François, les incommodités de la ſaiſon, & les ſollicitations de ſes troupes ſouvent inondées de pluye & de neige, il voulut le conſerver, ſe promettant de vaincre les François par la conſtance ; qualité qu'ils eurent rarement, & qu'on leur oppoſa toujours avec ſuccès. En effet, quoique leur camp fût beaucoup plus commode que celui des Eſpagnols, & que les vivres vinſſent en abondance, l'ennui leur parut plus inſupportable que la

fatigue même, & les maladies commencerent à se mettre dans le camp.

D'Alegre, qui connoissoit le caractere de la Nation, cherchoit à occuper les Soldats par des escarmouches, qui étoient souvent malheureuses. Les autres Chefs s'y opposoient, pour ne pas commettre sans nécessité des hommes qu'ils avoient un grand besoin de ménager: d'Alegre soutenoit que l'inaction & ses suites emportoient plus de Soldats que les ennemis. De la division des Chefs naissoient la négligence pour la discipline, & même pour la subsistance de l'armée.

Gonsalve au contraire enfermé dans un camp, où il étoit également craint & respecté, conservoit ses forces, & en recevoit chaque jour de nouvelles de la part ou de Ferdinand, ou de la maison des Ursins. Enfin voyant son armée beaucoup supérieure à celle du Marquis de Salusse, instruit d'ailleurs du désordre de ses troupes, répanduës au loin pour subsister avec plus de facilité, il sortit de son camp, fit construire un pont à Sujo, passa le Gariglian, attaqua les François, & les mit en fuite, d'autant plus aisé-

ment, que le Marquis de Salusse n'esperant rien de sa résistance, avoit rassemblé ses meilleurs troupes, pour se retirer avec elles à Gaïete. Ses bagages & son artillerie embarqués sur la mer, sous la conduite de Pierre de Medicis, avoient péri avec ce Commandant, par la violence de la tempête.

Belle retraite de d'Alégre.

Ces accidens, aussi grands qu'imprévûs, n'étonnerent point le reste de l'armée. D'Alégre en conduisoit l'arriere-garde, & la retraite se faisoit avec tout l'ordre possible. Gonsalve de son côté hâtoit sa marche, ne voulant pas, disoit-il, laisser échaper aucun François. Sa cavalerie légere les poursuivit, & d'Alegre eut à soutenir leurs efforts jusqu'au pont de Mole, à quelque distance de Gaïete. Il avoit à réparer quelques disgraces passées, & voyant arriver Gonsalve & son infanterie, il ne lui étoit pas difficile de prévoir sa défaite, & la nécessité de la justifier d'avance par des marques signalées de prudence & de courage. La cavalerie qu'il commandoit fit en effet des merveilles, comme celle de Gonsalve, donnant le tems à l'infanterie & au bagage de

passer le pont. Mais ce Général l'ayant joint avec le reste de son armée, l'accabla par le nombre, & l'obligea de passer le pont un peu en désordre. D'Alégre se rallia à l'autre bout, & soutint encore le combat, jusqu'à ce qu'ayant été poussé à l'entrée de deux chemins, dont l'un conduit à Ite & l'autre à Gaïete, l'esperance de pouvoir gagner ces deux places sans risque ôta le courage à ses troupes, qui prirent ouvertement la fuite, & le laisserent avec quelques Officiers, exposés à suivre leur exemple, ou à se rendre aux ennemis.

D'Alegre sçavoit la Cour disposée à lui imputer, autant qu'on le pourroit, les mauvais succès de cette guerre. Les amis du Duc de Nemours & des autres Généraux, dont il avoit blâmé la conduite, ne perdoient aucune occasion de lui nuire; & quoique l'armée de fût pas entierement sous ses ordres, on le supposoit, pour le rendre responsable des évenemens; lui faisant comprendre ainsi, que suivant la politique, le zéle d'un particulier doit se borner à ce qui le concerne seulement, à moins qu'on ne soit de ces hommes favorisés du ha- Péril qu'il court.

ſard, & que le caprice du Miniſtere éleve au-deſſus de leur mérite & de leurs places. Il faut moins d'attention aux fautes des Supérieurs & moins de chaleur pour les veritables intérêts du Maître commun. D'Alegre voyant donc ſa cavalerie en déroute, ſe joignit à quelques Chevaliers, comme Bayard, &c. continuant de ſe battre juſqu'aux portes de Gaïete, où il entra le cœur pénetré de chagrin.

Il s'enferme dans Gaïete.

La vûë de cette place, la plus forte de l'Italie, auroit pû diſſiper ce chagrin: les meilleures troupes de l'armée s'y étoient raſſemblées, avec des vivres & des munitions en abondance: il y avoit une bonne flotte dans le port, capable d'empêcher qu'on ne l'attaquât par mer, & d'y faire entrer ſans ceſſe de nouveaux ſecours. Mais cette ſuite de fâcheux évenemens dont d'Alegre avoit ſupporté le poids, la malignité de ſes ennemis, la crainte de l'avenir qui s'offre toujours avec plus de force dans le tems des diſgraces, la conſternation des troupes rebutées de tant de défaites, le rendirent inquiet & mélancolique. Il ne voioit plus rien que de facheux dans ce qui l'environnoit; & à force de

s'agiter pour trouver le meilleur parti qu'il y avoit à prendre, il tomba dans cet état d'incertitude & d'appréhension, qui conduit toujours au choix du plus mauvais.

Les autres Chefs étoient à proportion dans le même état. On assembla le Conseil de guerre, & suivant le génie de la Nation, que le malheur fait toujours tomber dans l'excès vicieux de la prudence, on representa la nécessité d'abandonner enfin le Royaume de Naples à un Vainqueur puissant, dont les forces augmentoient chaque jour; ajoutant que le plus grand service qu'on pouvoit rendre à l'Etat, étoit de sauver par une capitulation honorable les troupes Françoises, qui se trouvoient répanduës dans quelques places du Royaume de Naples. D'Alégre sentit toute la foiblesse d'une pareille proposition; mais ce Capitaine si fier, si jaloux de la gloire de sa Nation, ennemi déclaré de la lenteur & des circonspections mal fondées de ses Généraux, céda à la pluralité des voix, & à son malheur. Ainsi l'on vit sortir d'une des plus fortes places de l'Europe, de Gaïete, non encore assiégée, qu'une armée

D'Alegre traite avec Gonsalve.

entiere & la mauvaise saison défendoient, le brave d'Alegre, dont la réputation égaloit celle des plus grands Capitaines de son tems, pour aller solliciter auprès de Gonsalve, par un traité honteux, sa liberté & celle de ses compagnons, qu'il pouvoit conserver avec gloire & par la force de ses armes.

Le Général Espagnol le reçut avec des marques de surprise, qui furent la premiere punition de sa conduite. Il se repentit, mais trop tard, de sa foiblesse. Sa démarche ne pouvoit être réparée, la plûpart des autres chefs la regardant comme nécessaire & inévitable. Mais sa réflexion inutile à sa gloire servit à ses Compagnons : il devint plus difficile avec Gonsalve, & sembla d'abord être venu plutôt pour donner des loix au vainqueur, que pour se soumettre aux siennes. Cependant la reddition de Gaïete étant le premier article du traité, Gonsalve toujours maître de sa foi, & pour qui les sermens n'étoient point un lien, s'engagea sans peine à tout le reste. Enfin le traité fut signé ; d'Aubigni, prisonnier de guerre depuis long-tems, fut mis en

Il revient en France.

liberté avec plusieurs autres, & tous ensemble reprirent le chemin de la France. Les troupes souffrirent des peines infinies, à cause du défaut de voitures & d'équipages, que la mauvaise volonté de Gonsalve leur avoit fait refuser. Les Chefs, & surtout d'Alegre jouïssoient à regret de la liberté du retour, & redoutoient leur arrivée.

Le Roi, chagrin de la perte qu'il venoit de faire, & l'imputant aux auteurs du traité, leur fit défendre de paroître à la Cour. Cet ordre distingua surtout d'Alegre, que la haute idée qu'il avoit donnée jusque-là de sa prudence & de sa valeur, sembloit rendre le plus coupable & le plus digne de punition. Il ne fit rien pour détourner le coup, comprenant en grand homme que supporter avec fermeté une disgrace c'est en diminuer l'humiliation. Demeurant donc tranquille dans sa maison, il attendit que le souvenir & le besoin de ses services vinssent l'en faire sortir.

Il est disgracié.

Ce moment vint plutôt qu'il n'auroit osé l'esperer. Le brave Loüis d'Ars, son ami, revenu d'Italie après 1504.

lui, couvert de gloire & de blessures, demanda pour premiere récompense le retour de d'Alegre, qu'il obtint, & ce Seigneur continua d'occuper son ancienne place à la cour & dans les armées.

La perte du Royaume de Naples, en bien moins de tems qu'on n'en avoit mis à le conquérir, avoit fort diminué en Italie la réputation & la crainte des armes Françoises. Elles disputoient encore le Duché de Milan, dont la possession auroit dû être assurée depuis long-tems, & la République de Gênes, plus soumise en apparence, songeoit plus que jamais à secouer le joug. Les Grands de cet Etat, attachés à la France par des pensions, ou par d'autres intérêts, vivoient dans le repos; mais le peuple trop riche & trop nombreux pour être paisible, remarquant dans la Noblesse une tranquillité dont ils n'avoient point d'exemple, & se plaignant qu'ils n'en jouissoient qu'aux dépens de leur liberté, se souleverent & prirent hautement les armes contre elle. Ces sortes de séditions populaires, qui n'ont pour motif qu'une passion, reviennent toujours au point

juste de la nécessité & de la situation naturelle.

Gênes devenuë République ne pouvoit subsister en paix que sous cette espéce de gouvernement ; & les efforts réitérés de differens Souverains, pour la réduire en Province de leur Monarchie, furent toujours rendus inutiles, par cette raison invincible, que la nature en tout force les hommes. Deux sortes d'Etats composoient la République de Gênes, la noblesse & le peuple ; la difference de condition n'en mettoit point dans les intérêts, les plus grands Seigneurs s'appliquant au commerce, ainsi que les plus simples particuliers. Sous une administration populaire la multitude pouvoit défendre ses droits ; mais la Monarchie donnant la préférence aux nobles, les rendoit possesseurs de tous les avantages, & le peuple devenoit, ce qu'il est à peu près partout, l'esclave des riches ; plus malheureux encore en ce que la situation de leur ville ne leur laissant qu'une façon de subsister, ils ne trouvoient point dans un autre genre d'occupation de quoi s'indemniser de l'usurpation des grands.

Ils se souleverent donc contre eux,

Révolte des Gênois.

& prirent le tems que le Seigneur de Ravestein, leur Gouverneur pour le Roi, s'étoit rendu à la cour; les Païsans des environs de Gênes, plus attachés au peuple qu'aux Grands, se joignirent aux bourgeois, & formerent ensemble un corps de près de vingt mille hommes, dont une partie alla former le siége de Monaco, place forte qui a titre de Souveraineté, & que possedoit alors Lucien Grimaldi. Cette entreprise fit juger de la grandeur du mal, & le Roi ayant résolu de marcher en personne pour soumettre les rébelles, se fit précéder par Ive d'Alegre à la tête de trois mille hommes. Ce Seigneur étant Gouverneur de Savone avoit un double intérêt à la paix & à la soumission des Gênois; il fit une extrême diligence, & ayant été joint par un grand nombre de noblesse & par quelques troupes du Duc de Savoye, il marcha droit aux lignes des assiégeans qu'il trouva abandonnées, les rébelles n'ayant osé l'attendre.

D'Alegre marche contre eux.

Ce premier succès ne diminua ni l'opiniatreté des Gênois, ni le désir qu'avoit la Cour de les faire rentrer dans le devoir sans répandre de sang;

on fit même vers eux des démarches à ce sujet ; mais elles furent inutiles : & Ive d'Alégre s'étant posté entre Gênes & un gros corps de rébelles, pour s'opposer à leur retour, le reste de l'armée du Roi s'avança pour en faire le siége.

Les Gênois défendirent les approches de leur ville avec tout le courage possible ; mais leur opiniâtreté vaincue par la valeur réglée des troupes Françoises les obligea à rentrer en confusion dans la place, où apprenant qu'un puissant parti formé par le peuple même devoit livrer une des portes au Roi, leur fureur se calma : on ne vit plus que des gens craintifs & désespérés, posant les armes & demandant grace.

Les bons bourgeois, qui n'avoient point eu de part à la révolte, se hâterent d'envoyer leurs députés à Louis ; ils ne trouverent point en ce Prince cette bonté singuliere qui l'avoit fait nommer le pere du peuple, & qui s'en étoit rendu l'idole : ils virent un vainqueur irrité, résolu de les punir. Le Cardinal d'Amboise leur signifia que son Maître ne les recevroit qu'à discrétion, & les députés alle-

rent porter cette réponse dans la ville. Elle y répandit la consternation. Cependant les portes furent ouvertes, & le Roi entra dans Gênes l'épée à la main, suivi de toute son armée : on fit de grandes menaces ; mais la punition se borna, suivant la politique, à faire mourir quelques-uns des citoyens, & à tirer de l'argent du reste.

Il reçoit le Roi à Savone.

De Gênes soumise, le Roi se rendit à Milan, & de là à Savone, où Ive d'Alégre eut l'honneur de le recevoir, avec Ferdinand Roi d'Espagne, venu de Naples pour conferer avec le Roi. Ce fut dans cette ville que les deux Princes s'ouvrirent pour la premiere fois sur une résolution de s'unir contre les Vénitiens. Ils eurent depuis le secret d'attirer le Pape & l'Empereur dans leur ligue, qui fut nommée la ligue de Cambrai, les Conferences pour le traité s'étant faites dans cette ville.

Les Princes confédérés leverent des troupes chacun dans leurs Etats : mais l'armée de France fut la premiere en état, & le Roi s'étant mis à la tête, entra sur les terres des Venitiens, suivi de la meilleure partie de la noblesse

de

de France & de ses plus fameux Capitaines. La bataille d'Aignadel se donna peu de tems après, & l'arriere-garde où se trouva Ive d'Alégre, ne contribua pas peu à la victoire, les Vénitiens s'étant battus avec tant de courage & d'opiniâtreté, que les differens corps de l'armée avoient eu occasion de se signaler. Le gain de la bataille fut suivi de la conquête de presque toutes les Places, que les Vénitiens possedoient en terre ferme, & le Roi victorieux voulut même canonner Vénise, que sa situation rend imprénable. Des conquêtes si rapides sont d'ordinaire peu assurées; l'intelligence de quatre Puissances formidables avoit abattu les Vénitiens: leur désunion les releva, & il ne resta au Roi de tant de succès que la gloire de les avoir obtenus; gloire bien diminuée par la refléxion sur son inutilité.

Cependant par une suite nécessaire des entreprises, qui tendent à aug- 1509.
menter la puissance d'un seul aux dépens de l'autorité de plusieurs, une multitude d'ennemis s'éleva contre le Roi; le Pape même, son conféderé contre les Vénitiens, lui fit perdre toute espérance pour le Royaume

de Naples, en accordant l'investiture de cet Etat au Roi d'Espagne, & prit des mesures pour lui enlever le Duché de Milan & la Ville de Gênes; ensorte que ce Roi vainqueur, & le maître des Etats de ses ennemis, se vit réduit par ses amis même à la nécessité de défendre les siens.

Celui qui paroissoit le plus animé contre lui étoit le Pape, que la reconnoissance auroit dû lui attacher pour jamais. Il leva une armée dans l'Etat Ecclésiastique, & engageant les Vénitiens dans ses intérêts, il fit soutenir au Roi une guerre longue & pénible, qui se continua, pour ainsi dire, en détail jusqu'à l'arrivée de Gaston de Foix Duc de Nemours en 1511, n'y ayant eu avant lui aucune action décisive: guerre où les principaux Officiers des troupes Françoises, quoique très-fatiguées, trouverent peu d'occasion de se signaler. Ce fut néanmoins cette guerre, que l'on ne pouvoit comparer (si l'on en excepte la campagne de ce fameux Général) aux grands efforts des guerres précédentes, & si on le peut croire, la victoire qu'il remporta à Ravenne, qui chasserent les François entiérement de l'Italie, où

ils ne rentrerent que sous le regne de François I.

Mais avant d'en venir à ce grand événement, on vit toute l'Europe, sans être armée, prendre parti dans une guerre qui intéressoit tous ses Princes, & où le Roi & le Pape étoient les seuls combattans. Enfin les Suisses se joignirent, contre la France, aux Vénitiens & au Pape, & ce fut alors que commença à se signaler en Italie Gaston de Foix Duc de Nemours. La jeunesse de ce Prince inquiéta d'abord ceux qui prenoient intérêt à la prospérité des armes Françoises; mais elle cessa, quand on le vit écouter comme particulier les gens de son âge, & n'entendre comme Général que les Officiers célébres par leur expérience & leurs services. Ive d'Alégre, souvent déclaré contre les sentimens de son pere, n'en n'étoit pas auprès de lui en une moindre estime, son génie vif & ardent, s'accordant avec le caractére entreprenant de ce Capitaine, & jugeant avec toute la France que ce qu'on avoit quelquefois condamné en lui comme témérité, étoit une supériorité de lumieres qui lui faisoit appercevoir plûtôt les moyens

de succès. Gaston sacrifia ce que le souvenir de son pere maltraité auroit pû lui inspirer d'éloignement, & sans donner à d'Alégre une préference capable de choquer tant d'autres illustres Capitaines qui le suivoient, il le consultoit souvent, & suivoit ses avis avec soin. Boulogne se trouvant ménacée, Gaston chargea principalement d'Alégre de sa défense, & celui-ci répondant à l'honneur d'un tel choix, donna le tems à ce jeune Général de venir délivrer la place, se couvrant ainsi de gloire par le succès d'une expédition que l'on jugeoit impossible.

1512. D'Alégre défend Boulogne.

Mais la surprise de Bresse par les Vénitiens, auroit privé les François des fruits qu'ils pouvoient tirer de la conservation de Boulogne; le Duc de Nemours y courut, & d'Alégre, qui l'excitoit à cette diligence, faisant l'office de Général pendant que le jeune Prince alloit faire celui de soldat, se posta avec la meilleure partie des Gendarmes de l'armée au-dessus de la seule porte de Bresse, que les Vénitiens n'avoient point murée, taillant en piéces tous ceux qui se présentoient pour sortir. Au grand bruit du combat qui se donnoit dans

la Ville, d'Alégre y entra d'abord au pas, pour qu'aucun ennemi ne pût lui échaper, & ensuite au grand trot, si-tôt qu'il fut maître de la ruë qui conduisoit à la porte, & s'avança ainsi en passant tout au fil de l'épée. Les Gendarmes, arrivés au moment du désordre des ennemis, pénétrerent partout dans leurs rangs, & le carnage fut si grand, que quelques-uns ont fait monter le nombre des morts à vingt mille.

Cette action augmentant la réputation des troupes François & celle de leur Général, augmenta aussi le désir que lui donnoient les ordres du Roi & son propre goût, de livrer bataille aux Espagnols. On a vû dans la vie du Duc de Nemours ce qui précéda la fameuse journée de Ravenne, la victoire & le malheur de ce Prince ; il reste à dire que d'Alégre & le Chevalier Bayard eurent le plus de part à ce qui s'exécuta de glorieux en cette occasion.

D'Alégre, toujours choisi par le Duc de Nemours pour la disposition des troupes, se posta sur le Ronco avec quatre cens Gendarmes, étant également à portée de repousser les sorties

Il se trouve à la bataille de Ravenne.

de la garnison de Ravenne, d'examiner tous les mouvemens de l'armée, & de porter du secours où il y en auroit besoin. Ce moment arriva bientôt. L'Infanterie Espagnole mettoit en désordre l'Infanterie Françoise par le feu de son artillerie. D'Alégre remarquant le ravage, fit avancer quelques Coulevrines & tirer avec tant de furie sur les gens de pied & sur les Gendarmes, qu'en un moment trois cens de ces derniers furent couchés par terre.

Fabrice Colonne qui les commandoit, désesperé de cette perte, envoya demander au Viceroi la permission d'attaquer, qui lui fut refusée par le conseil de Pierre de Navarre, en qui le Viceroi avoit une confiance aveugle. D'Alégre continua donc de tirer, & Fabrice se voyant enlever des rangs entiers de ses Gendarmes, après s'être écrié plusieurs fois : *Faut-il mourir ainsi pour l'opiniâtreté d'un marrant? Mourrons-nous, sans nous vanger? Où est notre courage?* marcha malgré la défense & fondit sur le Duc de Nemours & sur Bayard. Ils n'avoient avec eux qu'un escadron de Gendarmerie; mais d'Alégre, qui étoit la cause

du déſeſpoir de Fabrice Colonne, & de ſon attaque, avoit pris ſes meſures contr'elle ; il courut à l'avant-garde, prit une partie des Gendarmes qui couvroient ſa gauche, vint à toute jambe au ſecours du Duc de Nemours, & repouſſa avec lui Fabrice Colonne. Il paya cher la gloire de ce ſuccès, & on lui apprit en arrivant la mort de Viverots ſon fils, jeune Officier de grande eſpérance, déja célébre par pluſieurs actions de courage, & qui venoit d'être tué en combattant aux côtés du Duc de Nemours. Cette mort rappella à d'Alégre celle d'un autre de ſes fils, tué peu de tems auparavant, & la douleur le ſaiſit : il n'avoit juſque-là cherché qu'à vaincre ; il ne voulut plus que périr. Voyant le Duc de Nemours en ſureté, & un bataillon d'Italiens qui faiſoit ferme, il fondit ſur lui avec un petit nombre de Gendarmes. A la premiere charge, d'Alégre reçut une bleſſure dangéreuſe : ſes gens la remarquerent avant lui, & ne purent le déterminer à ſe retirer : ralliant ſa troupe, il chargea une ſeconde fois, nommant ſes deux fils d'un ton de déſeſpoir, & cherchant des yeux où étoit la plus

vigoureuse résistance pour s'y jetter.

Sa mort. Son exemple donnoit à sa troupe le même courage que lui inspiroit sa douleur : le bataillon Italien fut enfoncé, & un instant après mis en déroute. Ive d'Alégre employant toute la vigueur de son cheval, tomboit sur les differens pelotons de cette troupe défaite qui vouloient se rallier ; enfin affoibli par son sang qui couloit & par la fatigue, combattant presque seul contre plusieurs, il trouva la mort si désirée, & tomba percé de coups dans le même moment que le Duc de Nemours son Général périssoit ailleurs.

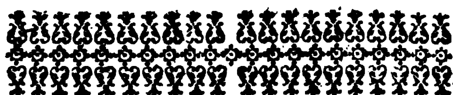
1512. Toute l'Europe avoüa qu'après la perte de ce Prince, on n'en pouvoit faire de plus considérable que celle d'Ive d'Alégre ; & le Roi se récriant sur le malheur d'une victoire qui le privoit de son neveu, distingua d'Alégre dans les regrets que lui couterent les autres braves hommes péris en cette journée. La mort effaçant le souvenir de ce qu'on avoit pû trouver d'excès dans la fermeté de d'Alégre, on ne se souvint plus que de son habileté dans l'art militaire, de son courage déterminé, de la prudence qui lui en faisoit sacrifier les mouvemens,

quand la nécessité de temporiser l'emportoit sur celle de combattre, & surtout de cette expérience, souvent la source de ses differends avec des Généraux peu formés à la guerre, ou dont il n'avoit pas la confiance, mais qui fut plus souvent utile à l'Etat, & à qui le Duc de Nemours dut une partie de la gloire dont il mourut couvert.

Son portrait.

L'Histoire ne dit point qu'Ive d'Alégre ait jamais commandé de grandes armées en chef; mais on voit qu'il tint toujours un des premiers rangs dans toutes celles où il se trouva, devenant même responsable des accidens qu'elles essuyoient : ce qui prouve en quelle considération il y étoit. D'ailleurs on sçait qu'il n'y avoit point alors dans la milice Françoise ces differens grades établis depuis, pour marquer d'une maniere précise les dégrés du commandement : que le nombre des Maréchaux de France, tous dignes de l'être, étoit fixé & que le Capitaine le plus célébre par sa valeur & par ses services ne pouvoit parvenir à ce titre, que par la mort d'un de ceux qui s'en trouvoient revêtus. L'opinion générale donnoit

alors la premiére de ces places qui auroient vaqué à d'Alégre : aucun ne la lui disputoit, & Loüis d'Ars même, celui de tous les Guerriers de son tems qui auroit pû lui être le plus dignement opposé, se déclaroit là-dessus en sa faveur, se montrant disposé à solliciter lui-même sa promotion. Le caractére doux & tendre d'Ive d'Alégre dans la societé lui avoit attaché fortement plusieurs amis de ce genre. Bayard, de qui l'estime étoit un titre, traita toujours d'Alégre en supérieur, & ce brave homme, si exact & si simple en ses mœurs, le chérissoit plus encore à cause de leur conformité en ce point, que pour la ressemblance du courage. A l'égard des troupes, d'Alégre en étoit adoré, & souvent la confiance qu'elles lui accordoient, prévalant sur celle qu'ils donnoient à leurs Généraux, elle fut en partie l'occasion de cette réputation d'opiniâtreté, qui fut le seul défaut reproché à d'Alégre, & dont la cause étoit l'affection des gens de guerre, & sa passion pour les intérêts du Roi & de la patrie.



LE CHEVALIER BAYARD,

Lieutenant Général pour le Roi en Dauphiné, Chevalier de l'Ordre, & Capitaine de cent hommes d'armes.

LES grandes actions du Chevalier Bayard, ses talens militaires, ses qualités personnelles & la grande réputation dont il a joui de son tems, sont si généralement reconnus, qu'il sembleroit peu nécessaire d'en tracer un nouveau tableau. Mais si parmi les moyens d'inspirer l'émulation & l'amour de la vertu, celui de l'exemple est reconnu le plus puissant, qui mérita mieux d'être souvent proposé pour modéle & de se voir célébré, qu'un guerrier qui fut les délices & l'honneur de son siécle, & qui joignit les qualités propres de son état aux vertus de la société les plus négligées à la guerre, & néanmoins les plus capables d'en faire supporter

les travaux. On verra d'ailleurs que quelque estime que ses contemporains ayent accordé au Chevalier Bayard, ils ne lui ont pas rendu toute la justice qui lui étoit dûë, n'ayant, pour ainsi dire, vû en lui qu'un brave homme & qu'un bon soldát, plein de sentimens & de générosité. Je vais faire voir qu'il falloit ajouter à ses qualités celles de galant homme, de grand homme de guerre, & d'homme de génie.

Naissance du Chevalier Bayard.

Pierre du Terrail, si fameux sous le nom de Chevalier Bayard, naquit en Dauphiné l'an 1475, d'une famille noble & ancienne dans la Province, peu considerable à la verité pour les richesses, mais généralement estimée pour la vertu & les services militaires de ceux qui la composoient. La profession des armes y étoit héréditaire; & cette premiere cause de leur peu de fortune l'étoit par un juste retour de la réputation dont ils jouïssoient, & de la noble émulation qui les animoit tous.

1475. Le bisayeul & l'ayeul du Chevalier Bayard terminerent une vie distinguée dans les exercices militaires par une mort glorieuse: le premier expira sous les yeux de son

Roi *, à la bataille de Poitiers, & le second mourut couvert de blessures à celle de Montleheri ; journée que l'histoire de nos Rois ne cite qu'à regret, & qui ne fut glorieuse qu'à ceux qui y périrent : car les autres n'emporterent que de la honte, de leurs troupes mal-conduites & de la terreur panique qui les sauva.

Il ne restoit au Chevalier Bayard, déja âgé de quinze ans, pour esperance & pour appui de sa fortune, que son Oncle Evêque de Grenoble, frere de sa mere, Prélat recommandable par les vertus propres de son état, & par sa naissance, égale à celle du Seigneur de Terrail, qui reconnoissant devoir en partie sa dignité au mérite & aux services de ses ayeux, étoit toujours prêt à en partager les avantages avec ceux qui en descendoient comme lui.

C'étoit cet Evêque qui avoit eu soin de la premiere éducation du Chevalier Bayard, & il s'y étoit d'autant plus appliqué, que son frere aîné ne montrant de goût que pour la vie sédentaire & tranquille, le Chevalier seul sembloit destiné à soutenir l'honneur

Education de Bayard.

* Jean I.

de sa maison. L'état qu'avoit embrassé son oncle servoit à son instruction ; il s'appliqua à l'étude, chose rare parmi les guerriers de son tems, & surtout pour ceux qui étoient élevés par des Militaires ; & peut-être dut-il aux Lettres cette humanité & cette douceur, que l'on admira le plus en lui. Sa compléxion forte & vigoureuse le mettant en état de soutenir les plus violens exercices, il l'emporta bientôt sur tous ceux de son âge pour manier l'épée ou la lance, & sur-tout pour piquer un cheval ; avantage estimé bien au-delà de son mérite dans les cours de France & de Savoye, où les Courtisans à l'envi, après avoir abandonné le goût de la chasse, qui peu avant dominoit parmi eux, s'excitoient à mériter le titre de Cavalier adroit : on aura peine à croire qu'il aidoit à parvenir à la faveur des Souverains, & que les plus grands Seigneurs de ces deux Etats accordoient une préférence déclarée aux Gentilshommes réputés bons Ecuyers, dans les occasions où il s'agissoit le moins d'en avoir le talent.

L'Evêque de Grenoble fut quelquetems à décider, dans quelle Cour il

placeroit ſon neveu ; mais le voiſinage de Chamberi, peu éloigné du Château de Bayard, le détermina à le donner au Duc de Savoye, auprès de qui il falloit moins d'efforts pour parvenir, & moins de fortune pour briller. Le jour que le Chevalier partit, on le vit dans la cour du Château de ſon pere entouré de ſa famille, recevoir les adieux avec la tendreſſe & la douce ſimplicité qui regnoit encore de ſon tems. Il monta à cheval en leur préſence, & les Hiſtoriens de ſa vie, admirateurs naïfs de ſes moindres actions, & peut-être en cela plus que nous peintres de la nature, rapportent, ſans prendre de précautions ſur ces détails qui font connoître l'homme, & qui ſembleroient de nos jours en dégrader l'hiſtoire, que ſon cheval jeune & fougueux s'agitant avec violence, le Seigneur du Terrail admira en vieillard l'adreſſe & la fermeté de ſon fils, vint lui demander les bras ouverts s'il n'avoit pas eu peur, & qu'il pleura de joie, quand le Chevalier lui eut répondu : *Eh dequoi, aurois-je peur mon pere, entouré de perſonnes qui me ſont ſi cheres & dont je ſuis aimé ? Je me ſens même incapable de*

crainte au milieu des ennemis de mon Roi, & de ma Patrie.

Il avoit reçu de la nature l'ardeur & le courage convenables à son état. Sa mere lui donna dans ses adieux les conseils nécessaires pour former sa conduite, & le conjura de porter dans les Cours & dans les Armées les vertus qui s'y voyent si souvent négligées, la douceur, la franchise, la modestie, l'envie d'obliger, la liberalité, la charité envers les pauvres malades, la tendresse du cœur, qui reveille l'humanité, mais sur-tout la pureté des mœurs, la baze du mérite & le moyen si non de parvenir aux grandeurs dont l'éclat est passager, au moins d'acquerir l'estime publique, dont le prix ne se perd jamais.

Le Prélat se rendit donc à Chamberi, & soupant avec le Duc, il fit en sorte que ce Prince remarquât Bayard, dont l'air robuste & guerrier le frapa; il demanda qui il étoit, & accepta sur le champ l'offre que l'Evêque lui fit de le placer parmi ses Pages. Ce fut dans cette école, une des meilleures de l'Europe, que le Chevalier Bayard se perfectionna dans ses exercices, & où (on s'y attendoit peu) il s'appliqua

le plus à l'étude & à la lecture, qui forment les mœurs & les hommes, & à qui le monde doit ses loix & ses plus grands Capitaines.

La paix, qui regnoit alors en Europe, alloit être troublée par une guerre dont Charle VIII, alors assis sur le trône, avoit déja commencé les préparatifs. Le Duc de Savoye, dont les intérêts le séparoient de l'Italie, vouloit devenir son allié; ils convinrent de s'aboucher à Lyon, & le Roi y étant arrivé le premier, envoya au-devant du Duc le Comte de Ligni & une partie de ses gardes. 1494.

Entrevûë entre Charles VIII. & le Duc de Savoye.

Charle Duc de Savoye n'avoit rien oublié de ce qui pouvoit le faire paroître magnifique aux yeux de la Cour de France, composée de jeunes gens, la plûpart riches & tous prodigues: il se fit donc suivre de toute sa garde, plus richement vêtuë qu'à l'ordinaire, de ses Ecuyers, & surtout de ses Pages, parmi lesquels se distinguoit Bayard, qui par une suite du goût dominant alors, étoit connu à la Cour de France, comme un des plus adroits Cavaliers qu'il y eût. Le Comte de Ligni avoit même une grande curiosité de le voir, il se

piquoit du même talent qu'avoit Bayard, & les amis du Chevalier, en sollicitant pour lui le Comte de Ligni, s'étoient aisément apperçus que la réputation de son habileté l'avoit fortement prevenu en sa faveur. Ces détails sembleroient moins nécessaires, s'ils ne découvroient (peut-être trop pour l'honneur de l'esprit humain) que les premieres causes de la bonne opinion que Bayard donna de lui & même de sa fortune, ne furent point l'heureux naturel qu'on remarquoit en lui, sa douceur, son application, son goût pour l'étude, son exactitude à ses devoirs, mais la supériorité qu'il avoit acquise dans l'exercice du cheval. Le Comte de Ligni, après les premiers honneurs rendus au Duc de Savoye, ne s'entretint plus avec lui que de son Page : on en parla au souper du Roi, & le lendemain le Duc dînant avec ce Monarque, le Comte de ligni loua avec tant d'excès le jeune Page & son cheval, que le Roi desira de le voir.

Louanges données par le Roi à Bayard.

Les deux Cours s'assemblerent donc dans la prairie d'Ainori (cette circonstance justifie mon soin de raporter tout ce qui s'y passa) & le Roi avec le Duc

y arriverent en bâteau. Bayard & son cheval occuperent plus d'une heure deux puissans Souverains & toute leur Cour, & le Page revenant au bout de sa carriere, le Roi charmé de son adresse lui cria : *Piqué, piqué encore une fois.* Les Pages du Roi, ou jaloux des éloges qu'il recevoit, ou l'admirant eux-mêmes, s'écriérent ensemble : *Piqué, piqué* ; & ces cris répétés lui valurent pendant plusieurs années le surnom de Piquet. Le Duc de Savoye partit pour retourner en ses Etats, & Bayard suivit le Roi, placé au nombre de ses Pages, mais distingué par la faveur du Comte de Ligni, qui trois ans après le fit sortir de Page, & le mit au nombre de ses Gentilshommes : ce fut en cette qualité qu'il le suivit à Lyon, où le Roi retourna une seconde fois.

Pendant le séjour que Charle fit dans cette Ville, on s'occupa de fêtes & de spectacles, où l'idée des Tournois, exercice autrefois si fort en usage parmi les Chevaliers François, se rappelloit toujours avec plaisir. Le Seigneur de Vaudrei, Gentilhomme Bourguignon, renommé pour sa force & son adresse, demanda au

Roi la permission de faire une joute à pied & à cheval, à course de lance & à coups de hache ; & l'ayant obtenuë, il fit placer ses écus dans la Place publique, s'engageant à combattre tous ceux qui viendroient, & dont les noms seroient enregistrés par le Roi d'armes. On croiroit que ces recits forment l'histoire d'un Chevalier de Charlemagne : les combats à la lance en champ clos commençoient à paroître singuliers du tems du Connetable du Guesclin ; mais Charle VIII, Prince toujours rempli de pensées de guerre, ne respiroit que ce qui lui en retraçoit l'image ; & d'ailleurs on remarquera que les premieres fêtes des Princes galants & magnifiques ont presque toujours été puisées dans les anciens spectacles. Louis XIV. en a fourni un exemple dans le superbe Carrouzel, qu'il célébra dans la place du Louvre, & qui fut une imitation presque exacte des Tournois.

Il se distingue dans un Tournoi.

La réputation du Seigneur de Vaudrei lui attira des concurrens redoutables ; & le Roi d'armes Montjoie ne put cacher sa surprise, en voyant Bayard à peine âgé de vingt ans, très-

grand pour son âge, mais pâle, maigre; & en apparence peu capable de grands efforts, se faire mettre sur la liste des combattans. Son entreprise parut même si téméraire, qu'on en parla au Roi; mais ce Prince loin de le blâmer l'encouragea: & le jour fixé, toute la Cour & les Dames les plus considerables de Lyon se trouverent assemblées dans la Place publique. Le Seigneur de Vaudrei fit des merveilles, soit à la lance, soit à coups de hache; Galliot de Genoüilhac, Bonneval, Sandricourt, Châtillon, Bourdillon, &c. succomberent, & on n'en eut que plus de crainte pour Bayard. Cependant en étant venu aux prises, on fut dans le dernier étonnement de le voir combattre avec avantage un homme qui venoit de vaincre tous les autres; & lorsque suivant l'ordre de la joute, les combattans passerent la visiere levée devant les Dames de Lyon rangées le long de la lice, elles s'écriérent en leur patois, le voyant si maigre & si pâle: *Vey vô ces tou malotru, il a mieux fai que tous les autres.*

Le Comte de Ligni, qui regardoit le Chevalier Bayard comme son ouvrage, ne cessa de vanter au Roi le suc-

cès dont il venoit d'être le témoin, & se hâta de l'envoyer à Aire, ville d'Artois, où étoit en garnison sa compagnie d'hommes d'armes, parmi lesquels Bayard avoit une place. Avant le départ du Chevalier, le Comte de Ligni le presenta au Roi, & ce Prince lui dit en recevant ses adieux : *Piquet mon ami, Dieu veüille continuer en vous ce que j'y ai vû jusqu'à present. Soyez homme de bien, j'aurai soin de vous* : il ajouta à ces promesses un cheval de son écurie, & quelque argent.

Parmi ceux qui avoient combattu le Seigneur de Vaudrei, en même tems que Bayard, il s'en étoit trouvé quelques-uns, dont la force & l'adresse avoient approché de la sienne ; mais aucun n'avoit comme lui les qualités qui attachent les hommes, la douceur, la franchise, un air où la candeur étoit peinte, l'ardeur à servir ses amis. Aussi reçut-il par tout des distinctions, dont il ne pouvoit rapporter la cause qu'à ses sentimens & à ses mœurs. Les Gentilshommes qui formoient la compagnie du Comte de Ligni, apprenant l'arrivée du Chevalier Bayard, sortirent d'Aire à cheval & allerent au-devant lui, rendant

ainsi à la vertu de leur camarade ce qu'ils auroient donné à l'autorité de leur chef. L'empressement de ces Gentilshommes pour Bayard avoit excité la curiosité des habitans d'Aire, & sur-tout des Dames, qui se trouverent parées à leurs fenêtres, comme pour une fête ou une entrée publique. La Ville d'Aire, telle qu'elle est de nos jours, n'offriroit pas aujourd'hui un pareil nombre de spectateurs ; mais dans le tems de Charle VIII. nos Villes étoient plus considérables ; les fortifications nouvelles en ont beaucoup diminué l'enceinte & les commodités, & les peuples étoient alors plus nombreux & plus riches.

Quelques jours après son arrivée, le Chevalier Bayard fit publier un Tournoi dans la Ville & dans les garnisons voisines ; une foule de Chevaliers se rendit à Aire pour y assister, & Bayard les vainquit tous, remportant, avec l'honneur du Tournoi, l'avantage de satisfaire sa liberalité, en distribuant les prix à ceux qui avoient le mieux combattu après lui.

Bayard est fait Chevalier.

La guerre enfin déclarée par Charle VIII. à Frederic Roi de Naples tira Bayard de sa garnison ; & Louis d'Ars

qui commandoit la compagnie en l'absence du Comte de Ligni, la conduisit au-delà des Monts. Il fallut bientôt les repasser, après avoir néanmoins conquis le Royaume de Naples : & Bayard se trouva à la bataille de Fournoüe, avant laquelle le Roi le fit Chevalier, & où il eut deux chevaux tués sous lui.

1495. Charle VIII. passa le reste de sa vie dans la paix, & le Chevalier Bayard ne trouva à se signaler que sous le regne de Louis XII. où il
1499. repassa une seconde fois en Italie à la suite de ce Monarque, qui se rendit maître en une campagne de tout le Duché de Milan. La conquête de cet Etat laissa le Chevalier Bayard maître de son tems ; il profita de ce repos pour visiter la Cour de Savoye, où il avoit reçu sa premiere éducation. Le Duc Charle ne regnoit plus alors, & la Duchesse Doüairiere s'étoit retirée avec peu de suite dans Carignan, Ville de son Doüaire : ce fût là que Bayard vint assurer cette Princesse de son respect & de sa reconnoissance ; elle fut d'autant plus sensible à ce témoignage de la bonté de son cœur, que quelques-uns de ceux

ceux qui avoient ſervi le feu Duc en même-tems que Bayard, s'empreſſoient à le faire valoir, & ſur-tout la Dame de Fluxas une des favorites de cette Princeſſe, liée d'inclination avec le Chevalier dans leur premiere jeuneſſe, & alors prévenuë pour lui d'une forte eſtime. Bayard attendit à Carignan les ordres de ſes chefs, ſur les nouveaux mouvemens du Milanez. Ludovic Sforce venoit de rentrer dans ſa capitale, & la Tremoille s'avançoit pour l'en chaſſer une ſeconde fois : toutes les Compagnies d'Ordonnance étoient déja dans le Milanez, & celle du Comte de Ligni ſe trouvoit à ſept ou huit lieuës de Milan même. Bayard s'y rendit & ſongea auſſi-tôt à ſignaler ſon arrivée. Quoi qu'il fût encore ſimple homme d'armes, ſon courage, ſes bons offices pour ſes camarades auprès du Comte de Ligni, dont il étoit toujours fort aimé, quelques dépenſes que ſon œconomie & les ſecours de l'Evêque de Grenoble le mettoient en état de faire, & ſurtout ſon ardeur pour le ſervice du Roi, lui avoient acquis une eſpece d'autorité dans ſa Compagnie

Louis d'Ars, un des plus braves

hommes de son siécle, & prevenu jusqu'à la passion pour tous les braves comme lui, aidoit à Bayard dans tout ce qui pouvoit le faire briller, préférant le plaisir de servir son ami, & de lui procurer de la gloire à celle qu'il auroit pû esperer des occasions qu'il lui abandonnoit. Bayard ayant appris qu'à Binasque, bourgade éloignée d'environ trois lieuës de Milan, Ludovic avoit posté trois cens chevaux sous la conduite de Jean Bernardin Cajazze, un de ses plus vaillans Capitaines, il parla à ses camarades du dessein d'aller les surprendre, & partit à la tête de cinquante d'entr'eux suivis de leurs archers.

Cajazze avoit toujours en campagne des espions intelligens, & ce fut de lui que Bayard apprit la nécessité d'en faire un fréquent usage. Instruit du dessein du Chevalier, il voulut lui épargner la moitié du chemin, & sortant de Binasque, les deux troupes se rencontrerent à quelque distance de ce lieu : celle de Bayard n'ayant point de chef, ne prit d'ordre que de son courage, & fondit sur les ennemis avec impétuosité; les lances rompuës, on se battit à coup de sabre : c'étoit

l'arme familiere de Bayard, & avec laquelle sa force lui donnoit plus d'avantage ; en effet il fit des merveilles, & malgré le courage des ennemis, ce guerrier anima ses compagnons de telle sorte, qu'ils vinrent à bout de gagner une partie du champ de bataille. Cajazze que la réputation du Chevalier Bayard avoit seulement attiré au combat, voulant se montrer digne de lui être opposé, tantôt poussant son cheval dans les differens pelotons des hommes d'armes François, les écartoit ou à coup de sabre ou par la violence du choc, tantôt repoussé vers ses gens d'armes, il les exhortoit à regagner le terrain perdu sur des gens qui avoient eu tant de peine à le leur faire perdre.

Bayard à la tête des siens ne parloit point ; mais il frappoit sans relâche, & chacun combattant pour soi & pour sa gloire personnelle, tous étoient également animés & si occupés de porter & de parer des coups, que les gens d'armes de Cajazze ne s'apercevoient point qu'ils reculoient, ni ceux de Bayard qu'ils avançoient ; tous étoient mêlés, furieux, hors d'eux-mêmes, & dans l'état qu'on peut ima-

giner de jeunes gens, braves, pleins de feu, irrités de la résistance & animés par la gloire. Ils arriverent ainsi jusqu'à une lieuë de Milan, & ce fut là que Cajazze, plûtôt fatigué que vaincu, voyant ses gens couverts de sueur & de sang, abatus, & hors d'haleine, s'éloigna un peu de Bayard. Celui-ci s'appercevant de l'avantage qu'il avoit remporté, trouva une nouvelle vigueur pour le poursuivre, *Allons mes amis, mes compagnons*, s'écria-t'il, *la victoire est à nous*. Ils piquerent ensemble, & trouverent Cajazze qui s'étoit remis en bon ordre pour soutenir cette nouvelle charge. C'étoit là le dernier effort de ce brave homme; une partie de sa troupe se voyant si près de Milan, tourna bride pour se mettre à l'abri de ses murailles; l'autre, plus vivement poussée qu'elle ne l'avoit été, fut obligée de suivre celle qui l'abandonnoit, & enfin tous prirent au galop le chemin de la Ville.

Cajazze ne s'étoit point démenti à la tête de sa troupe tant qu'elle avoit combattu: il vint à la queuë lorsqu'il falut fuir, rappellant ses soldats, tournant la tête vers Bayard qui le suivoit avec une ardeur incroyable, &

faisant voir que pour avoir fait courir tant de péril aux François, & differé si long-tems sa défaite, il méritoit bien de partager la gloire de leur triomphe.

Cependant les deux troupes mêlées arriverent ensemble aux portes de Milan; un Gendarme François s'en appercevant, cria d'une voix forte: *Tourne, homme d'armes, tourne;* mais Bayard transporté du plaisir de vaincre fut sourd à ces cris répétés, & abandonné de ses compagnons. Il entre au galop dans Milan, comme s'il eût voulu seul emporter cette capitale; il s'avance dans les ruës de la Ville, & ne s'arrête qu'à la vûë du Palais du Prince, renouvellant ainsi en realité l'image de ces héros de fiction, qui seuls entreprenoient de subjuguer des Empires.

Belle action de Cajazze.

Alors le peuple, les soldats & jusqu'aux femmes se jetterent sur lui, & cette vile troupe alloit le punir de sa témérité; mais le brave Cajazze, que sa valeur avoit toujours tenu à portée de ses coups, le fit couvrir par ses hommes d'armes, & le reçut prisonnier. Bayard venoit de voir dans ce vaillant Italien, comment on pouvoit

être vaincu avec gloire ; il apprit encore de lui de quelle façon on devoit user de sa fortune. Cajazze le conduisit dans sa maison, l'en rendit le maître, & s'étant trouvé le soir même au souper de Ludovic, qui des fenêtres de son Palais avoit été le témoin de la prise & du courage du Chevalier, il éleva les grandes actions qu'il lui avoit vû faire, & le plaignit de l'accident qui l'avoit rendu prisonnier de ses ennemis vaincus. Ludovic, avec les Rois & les Souverains ses égaux, n'étoit que politique & artificieux ; mais avec ses inférieurs il se montroit souvent généreux & magnanime ; il demanda Bayard, & le Comte de Cajazze courut le chercher & le presenta lui-même au Prince.

Réponse de Bayard à Ludovic.

Mon Gentilhomme, lui dit Ludovic, *qui vous a conduit ici ? L'envie de vaincre, Monseigneur*, répliqua-t'il, *& pensiez-vous prendre Milan tout seul. Non, Monseigneur*, répondit Bayard ; *mais je croyois être suivi de mes camarades. Eux & vous*, ajouta le Duc, *n'auriés pû exécuter ce dessein. Enfin*, dit Bayard, qui ne pouvoit disconvenir de sa témérité, *ils ont été plus sages que moi : ils sont libres & me voici prison-*

tier ; mais je le suis du plus brave homme du monde, & du plus généreux. Ludovic lui demanda encore quelle étoit la force de notre armée, & cela d'un air à paroître la mépriser. *Pour nous*, dit Bayard, *nous ne comptons jamais nos ennemis : ce que je puis vous dire, c'est que les soldats de mon maître sont des gens d'élite, devant lesquels les vôtres ne résisteront point.* Ludovic piqué de la franchise de Bayard, lui répondit : *Que les effets donneroient bientôt une autre opinion de ses troupes, & qu'une bataille décideroit de leur courage & de son droit. Plût-à-Dieu*, s'écria Bayard, *que ce fût dès demain, pourvû que je fusse libre. Vous l'êtes*, répliqua le Duc, *j'aime votre courage & votre fermeté, & j'offre d'ajouter à ce premier bienfait tout ce que vous voudrez exiger de moi.*

Alors Bayard pénétré de tant de bonté se jette aux genoux de Ludovic, le prie de pardonner en faveur de son devoir ce qu'il y avoit d'altier dans ses réponses, & lui promet un souvenir éternel. Il ne me reste, ajouta-t'il, qu'à vous demander mon cheval & mes armes, & j'irai par tout publier votre générosité & ma recon- Belle action de Ludovic envers Bayard.

noiſſance. Cajazze offrit ſur le champ le cheval & les armes de Bayard qui étoient chez lui : on les apporta & le Chevalier s'arma devant Ludovic, qui voulut le voir à cheval.

Bayard ayant pris congé du Prince & de Cajazze, rompit une lance à leur vûë, ſortit de Milan & rencontra l'armée Françoiſe à quatre lieuës de cette Capitale. Le Comte de Ligni inquiet de ſon ſort, & tous ſes compagnons le reçurent avec de grandes démonſtrations de joie, apprenant avec ſurpriſe la généreuſe action de Ludovic, que l'on ſe figuroit alors en Europe bien moins comme il étoit en effet, que ſuivant les maux que ſa politique & ſon courage avoient cauſés : Milan & Novare conquiſes, Ludovic, digne d'être malheureux par ſes perfidies envers tous les Princes de l'Europe, mais digne auſſi d'être plaint à cauſe des vertus qu'il poſſedoit, fut lâchement trahi par les Suiſſes payés pour le deffendre ; & à la honte d'une Nation juſques-là infaillible dans ſa parole, on le livra à la Tremoille. Ce Prince infortuné ſe vit ainſi, ſans avoir pû rendre de combat, le priſonnier des François, dont

quelques jours auparavant il bravoit tous les efforts.

Sa captivité finit la guerre en Italie, & nos troupes ſeulement fatiguées par des marches, ne ſe trouvant plus d'ennemis, ſongerent à prendre du repos. Bayard en profita pour viſiter & pour ſervir Ludovic; il alla le trouver dans la tente qui lui ſervoit de priſon, & lui fit voir dans ſa compaſſion & dans ſes ſoins un ſpectacle rare pour les malheureux, qui eſt de trouver des cœurs ſenſibles & reconnoiſſans. Ludovic avoit encore de grandes eſperances : c'étoit aſſez pour montrer beaucoup de courage ; il reçut le Chevalier d'un air ouvert & tranquille, le remercia de ſon ſouvenir, & parut plus occupé de ſa préſence que de ſon infortune. Bayard admirant ſa fermeté, & pénétré de ce ſentiment qui ſuit la vûë des grandes diſgraces, le quitta & fit tous ſes efforts pour engager le Comte de Ligni ſon Capitaine, à diminuer le poids de celle de Ludovic. Le Comte de Ligni étoit tout puiſſant auprès du Roi, & ce Prince magnanime auroit fait un ſort ſupportable à ſon priſonnier,

s'il n'avoit fait connoître par de nouvelles intrigues, qu'il étoit dangereux de le laiſſer à portée d'en recueillir le fruit. Ludovic arrivé en France fut mis en priſon où il mourut.

Bayard, qui venoit d'être fait Guidon de la Compagnie du Comte de Ligni, ſuivit ce Seigneur qui alloit punir la révolte de Tortone, Voghere & de quelques autres places, que le Roi lui avoit données après la premiere conquête du Milanez. Les habitans de ces Villes lui envoyerent des Députés pour l'adoucir ; il refuſa de les entendre, & entra avec toute ſa Compagnie dans Voghere ; alors les Députés déſeſpérans de le fléchir, s'adreſſerent à Louis d'Ars & au Chevalier Bayard, qui promirent de s'intéreſſer pour eux ; & en effet le Comte de Ligni, devant qui les Députés ſe preſenterent une ſeconde fois, ayant menacé de les faire pendre, Louis d'Ars ſe jetta à ſes pieds le conjurant de leur pardonner en faveur du Chevalier Bayard, de tous ſes compagnons, & de ſes prieres qu'il joignoit aux leurs. Le Comte de Ligni ſe laiſſa toucher, & remarquant trois cens marcs de vaiſ-

selle que les Députés avoient apportez : *Allez*, leur dit-il, *je ne vends point mes graces, & je ne reçois point de présens de gens perfides. Bayard*, ajoûta-t'il, *prenez cette vaisselle ; je vous la donne. Monseigneur*, répliqua Bayard, *je vous rends graces : à Dieu ne plaise que les biens de si méchans hommes entrent dans ma maison ; ils me porteroient malheur*. Et prenant cette argenterie, il la distribua dans le moment à tous ceux qui se trouvoient dans la tente du Comte de Ligni. Action mémorable, qui marque un caractére déterminé à la vertu, & dont ni la jeunesse, ni le défaut de fortune ne pouvoient affoiblir la constance ; car dans le tems même que Bayard montroit un si grand désintéressement, il avoit à peine dequoi fournir aux frais de sa subsistance. Le Comte de Ligni l'ayant sçû, lui envoya des habits, des chevaux & de l'argent, que le Chevalier à son ordinaire partagea avec ses compagnons.

Générosité de Bayard.

Loüis XII, maître absolu du Duché de Milan, voulut entreprendre la conquête de Naples ; on a vû dans la vie d'Ive d'Alégre les moyens qu'il prit pour se l'assurer, & les malheurs

1501.

Loüis XII. veut entreprendre la conquête de Naples.

dont ils furent suivis. Le Comte de Ligni demeura en France auprès du Roi, & sa Compagnie se rendit dans l'armée de d'Aubigni sous les ordres de Loüis d'Ars & du Chevalier Bayard. On commença par le siége de Canoze, qui fut emportée malgré la vigoureuse résistance de Peralte, Capitaine Espagnol d'une grande réputation.

D'Aubigni entendant le murmure des soldats François, qui vouloient passer les ennemis au fil de l'épée, s'exposa à l'aigreur de leurs plaintes pour sauver Peralte, à qui il donna une forte escorte pour le mettre en sureté. Cette action conforme aux loix de la guerre, qui au milieu du carnage, du sang & du meurtre des hommes conserve encore quelques sentimens d'humanité, fut bientôt récompensée. Gonsalve de Cordoüe, prit Andre sur les François, & voulut, contre la foi donnée, faire pendre les ôtages qu'il avoit entre ses mains. Peralte voulut user de son crédit pour le détourner d'une résolution si indigne & si funeste aux Espagnols qui se trouveroient au pouvoir des François; mais ses rémontrances ne le dé-

tournant point d'un dessein si horrible, Peralte alla lui-même délivrer les ôtages, leur donnant les moyens de fuïr, & s'exposant pour les sauver au ressentiment d'un Général implacable, qui le fit mettre au Conseil de guerre & l'envoya ensuite aux Galeres, malgré les instances de toute l'armée & le souvenir des grands services qu'il avoit rendus.

Cette indigne action donna autant d'ennemis personnels à Gonsalve, qu'il y avoit d'Officiers François en Italie. Loüis d'Ars & Bayard surtout promirent de vanger l'infortuné Peralte. Le premier alla assiéger Bezeilles, Ville appartenant au Comte de Ligni, à cause de sa femme Aliénor des Baux, Duchesse d'Altemor; mais n'ayant pris pour cette expédition que soixante & dix hommes d'armes, à cause de son intelligence avec les habitans, les Espagnols avertis le vinrent surprendre, & le serrerent entre la Ville qu'il avoit prise & le Château qu'il assiégeoit. Les Bourgeois, d'abord dans son parti, voulurent mériter qu'on l'oubliât en se déclarant pour les plus forts, & tous ensemble l'attaquerent avec furie, pendant qu'on

tiroit sur lui l'artillerie du Château; Bayard, inquiet du sort de ses compagnons, jugea bien à la longue résistance du Château qu'il lui étoit survenu quelque secours, & prenant quarante hommes d'armes avec autant d'Archers, il courut au galop vers Bezeilles. Son amitié pour Loüis d'Ars lui donnant une nouvelle ardeur, il dévance sa troupe, entre dans la Ville lui troisiéme, perce à travers la foule des Espagnols & se range à côté de Loüis d'Ars.

Ce Capitaine accablé par le nombre reprit courage à la vûë de son ami; depuis trois heures il se battoit sans relâche & tous ses gens étoient aux abois; ceux de Bayard arriverent enfin & le trouverent couvert de sang, ses armes faussées de toutes parts, & son épée moins en état de nuire par son tranchant que par sa pésanteur. Saint Bonnet Officier de considération, ami commun de Loüis d'Ars & de Bayard, informé de leur péril, ramassa de braves gens & arriva presque en même tems que leur troupe. Les Espagnols ne résistérent point à leurs efforts, & fuyant de tous côtés, ils laisserent Loüis d'Ars maître du

Château & de la Ville de Bezeilles.

Peu de jours après d'Aubigni donna le gouvernement de Monervine à Bayard, avec une demie Compagnie d'hommes d'armes pour la garder; le Chevalier n'ayant aucune surprise à craindre dans sa place, en sortit avec cinquante hommes d'armes & rencontra un parti ennemi de même force. Il étoit commandé par Alonze de Soto-Major, proche parent de Gonsalve, & les Espagnols lui accordoient la même estime que les François avoient pour Bayard. On se chargea, la mêlée fut vive, & les ennemis forcés de reculer, Alonze fit ce qu'avoit fait Cajazze, ne se retirant que le dernier. Bayard le serrant de près, le défia seul à seul, & ils se porterent une multitude de coups. Alonze en fut affoibli, & abandonné des siens il se rendit à Bayard, qui lui donna un appartement dans le Château, n'exigeant d'autre sureté que sa parole. Mais imitant la perfidie de Gonsalve dont il étoit parent, Alonze abusa de l'indulgence de Bayard & voulut se sauver; il étoit même déja éloigné du Château, quand le Chevalier fit courir après lui avec tant de diligence, qu'il

fut ramené, & enfermé étroitement dans une tour. Sa rançon taxée à mille écus arriva enfin ; on le mit en liberté, & Bayard ne voulant point qu'il le ſoupçonnât de l'avoir traité avec rigueur par intérêt, diſtribua en ſa préſence les mille écus aux Officiers & aux ſoldats de la garniſon.

Bayard combat un Eſpagnol, & le tuë.

Alonze de retour parmi les ſiens ſe plaignit du Chevalier Bayard, & répandit qu'il l'avoit plûtôt traité en forçat qu'en priſonnier de guerre. Ce diſcours rapporté à Bayard, il aſſembla ſa garniſon, & demanda ſi Alonze avoit été maltraité à ſon inſçu. Aſſuré du contraire, il obtient du Seigneur de la Paliſſe, alors Général de nos troupes en Italie, la permiſſion de le défier, & ſur le champ il envoya un cartel à l'Officier Eſpagnol, qui aima mieux accepter le combat que de ſe retracter. Il envoya donc dire à Bayard qu'il s'engageoit à ſe rendre dans douze jours à deux milles d'Andre, avec telles armes qu'il voudroit choiſir. Les conditions furent que le Chevalier ſeroit amené ſur le champ de bataille par le Seigneur de la Paliſſe avec deux cens hommes d'armes, & qu'Alonze y viendroit avec un pareil nom-

bre des siens. Ils s'y trouverent au jour fixé, & se battirent à coup d'épée & de poignard : tous deux étoient couverts jusqu'à la gorge d'une cotte de maille, qui les rendoit impénétrables, & le visage seul restoit découvert ; de sorte que le combat se passant entre deux hommes adroits à parer, ils se porterent mille coups, sans se faire de blessure. Bayard avoit depuis long-tems la fiévre-quarte : il craignit que la longueur du combat diminuant ses forces ; ne donnât l'avantage à son ennemi. Ainsi s'exposant à la mort pour la donner, il se laissa porter un coup furieux par Alonze ; & au lieu de le parer, il lui en poussa un avec tant force & d'adresse, qu'il lui perça la gorge malgré le gorgerin qui le couvroit. L'Espagnol se sentant dangéreusement blessé jetta son épée, & ne gardant que le poignard, saisit Bayard pour le renverser ; ils lutterent quelque tems, & tomberent ensuite tous deux sur le côté. Bayard aussi-tôt enfonce son poignard dans la narine d'Alonze, lui criant : *Rendez-vous, ou vous êtes mort.* Il l'étoit en effet, & Dom Diégue, qu'Alonze avoit choisi pour parrein, s'étant avan-

cé, dit à Bayard : *Seigneur, vous avez vaincu.* Alors le Chevalier se mit à genoux pour remercier Dieu de sa victoire, & s'étant relevé, il traîna le corps hors du champ & le rendit à Dom Diégue, lui demandant s'il en avoit assez fait. *Trop, Seigneur,* répondit-il, *trop pour l'honneur d'Alonze & de l'Espagne. Plût à Dieu*, s'écria le Chevalier, *mon honneur sauf, vous le rendre en vie.*

La réputation de Bayard augmentoit chaque jour; mais les troupes Espagnoles étoient alors composées de si braves guerriers, qu'ils l'admiroient sans le craindre; & plusieurs même ne pouvant se résoudre à attendre que des siéges ou des combats leur vinssent offrir l'occasion de se signaler contre lui, venoient le défier jusque dans sa Place, & lui proposer des combats particuliérs.

Les deux Rois Loüis XII. & Ferdinand ayant en ce tems-là conclu une tréve de deux mois, les Officiers de l'un & de l'autre parti sortoient de leur garnison, & avoient la liberté de se promener dans la campagne. Bayard accompagné du Seigneur d'Orose rencontra un jour plusieurs Che-

valiers Espagnols montez à l'avantage & bien armés ; un d'entr'eux se détacha, & joignant Bayard : *Seigneur François*, lui dit-il, *la tréve nous ennuye fort. Voudriez-vous pour la querelle de nos Maîtres & pour notre honneur, nous battre dix contre dix, ou vingt contre vingt, à condition que les vaincus demeureront prisonniers.* D'Orose à qui l'on s'étoit adressé, laissa répondre Bayard. « Vous voilà treize, dit le Chevalier, si vous voulez dans huit jours » vous trouver à deux milles d'ici, nous » nous y rendrons en pareil nombre. » Les Espagnols accepterent la proposition, & au jour nommé les deux partis se trouverent sur le camp de bataille. Les principales conventions furent, que les Chevaliers dont les chevaux seroient mis hors de combat, ne pourroient aider à leurs compagnons ; mais qu'un seul d'entr'eux restant à cheval, sa troupe ne seroit point réputée vaincuë, & que le combat ne dureroit que jusqu'à la nuit. Ces conditions acceptées, les champions mirent la lance en arrêt & se chargerent.

Deffi fait à Bayard par un Chevalier Espagnol.

Les Espagnols, quoique braves, avoient cependant imaginé une ruse

pour s'assurer mieux de la victoire. Ils viserent seulement aux chevaux, & en tuerent onze du premier choc. Suivant les loix du combat, il ne restoit que deux Chevaliers capables de résistance : c'étoient Bayard & d'Orose. Plus heureux, ou plus attentifs que leurs compagnons, ils avoient évité l'atteinte de leurs ennemis, & se formant un retranchement des chevaux tués, ils ne purent être attaqués que par-devant. Les Espagnols vinrent fondre sur eux tous ensemble ; mais s'ouvrant pour éviter leur choc & se croisant ensuite pour prendre la troupe en flanc, ils arracherent en deux courses trois lances aux ennemis ; Bayard & d'Orose dans un combat si inégal faisoient peu d'usage des leurs : ils avoient à conserver leurs chevaux, sur qui les Espagnols ajustoient tous leurs coups; mais aussi-tôt que ces derniers se trouvoient à leur portée, les deux François s'emparoient de leurs lances. Un combat si fatigant dura quatre heures entiéres, Bayard ni d'Orose ne voulant s'avoüer vaincus. Enfin les Espagnols voyant la nuit & se trouvant hors d'haleine, proposerent aux François de sortir du

camp avec un honneur égal. Ils y consentirent, & retournerent chacun dans leurs garnisons, où peu de jours après on leur apprit la rupture de la tréve.

Bayard en avoit attendu la fin sans impatience ; ses talens ne pouvoient briller qu'à la guerre, & il en espéroit sa fortune ; mais le repos des peuples lui sembloit préferable à ses propres intérêts. Il voyoit avec douleur le sort de tant de milliers d'hommes, ou morts dans les derniers combats, ou exposés à périr dans ceux qu'on alloit donner ; les Villages détruits & consumés par le feu, les Villes pillées & quelquefois mises en cendre : spectacle dont la cupidité diminue trop souvent l'horreur, & qui lui arrachoit des regrets & des larmes. Devenu par son état ministre nécessaire de ces violences, & forcé quelquefois de partager le butin, il se hâtoit de le distribuer aux Soldats & aux Officiers dont les besoins lui étoient connus, employant au bonheur de ses compagnons & de ses amis le prix du malheur de ses ennemis.

De Monervine, où son titre de Gouverneur l'obligeoit de résider, il ne manquoit jamais d'envoyer tous les

jours des partis en campagne, & ses découvertes étoient aussi fréquentes qu'heureuses. On a vû qu'il en vouloit surtout à Gonsalve, dont l'inhumanité & la perfidie effaçoient à ses yeux tout ce qu'il y avoit d'admirable en ses talens pour la guerre ; c'étoit pour Bayard une double victoire, que de pouvoir remporter quelque avantage, qui intéressât personnellement Gonsalve, croyant combattre en lui les vices dont il s'étoit déclaré le plus redoutable ennemi. Un Espion vint l'avertir, que ce Général faisoit venir de Naples par differens chemins des sommes considérables pour la solde de ses troupes, & qu'un des Trésoriers devoit passer à quatre milles de Monervine.

Bayard enleve un Trésorier des ennemis.

Le Chevalier Bayard, suivi de vingt hommes seulement, alla se mettre en embuscade entre deux rochers, & envoya Tardieu homme d'armes, son ami & son ancien camarade, avec ving-cinq Albanois, pour garder un autre chemin que les Espagnols pouvoient prendre. Le sort voulut qu'ils choisissent celui de Bayard, & qu'ils passâssent, sans s'appercevoir de l'embuscade de Tardieu ; le Chevalier

fondit sur eux l'épée à la main, ses gens criant : *France, tuë, tuë*. Les Espagnols effrayés tournerent bride & s'enfuirent au galop, sans prendre garde au petit nombre de leurs ennemis & laissant le Trésorier entre leurs mains.

Bayard le conduisit à Monervine, & faisant ouvrir les coffres, ils se disposoit à compter l'argent qu'ils renfermoient ; mais le Trésorier l'assurant qu'il y avoit quinze mille ducats, il se contenta de les étaler sur une grande table. Tardieu arriva dans l'instant de son embuscade, & contemplant avec des yeux avides ces monceaux d'or, il s'écria qu'il lui en appartenoit la moitié, ayant été de l'entreprise. *J'en conviens*, dit le Chevalier, *mais vous n'avez pas été de la prise, & de plus étant sous ma charge, votre droit dépend de ma volonté.*

Tardieu, quoique jeune, étoit plus ancien que Bayard dans l'exercice des armes : il lui avoit servi d'introducteur dans les maisons d'Aire, à son arrivée dans cette Ville ; & depuis ce tems il avoit été de toutes ses expéditions, de ses peines & de ses plaisirs, son caractére enjoüé le rendant agréa-

ble à Bayard, naturellement ami de la gayeté; mais il avoit été piqué de ce que Tardieu s'appliquoit la moitié de la prise, sans attendre ce que son amitié décideroit en sa faveur. Il persista donc à dire que Tardieu n'auroit rien que ce qu'il voudroit lui donner: ce Gentilhomme, que l'intérêt aveugloit, perdant toute considération, quitta Bayard en ménaçant, & alla se plaindre au Général de l'armée. On fut surpris de voir l'ami du Chevalier l'accuser d'injustice & d'intérêt, lui que ses ennemis même trouvoient si équitable & si généreux. Cependant on l'envoya chercher; mais après qu'il eut exposé la cause du démêlé, Tardieu fut déclaré exclus de tout droit sur la prise. La réflexion lui avoit déja rendu sa façon de penser ordinaire: il aimoit sincérement Bayard & se répentoit de sa démarche. Il s'excusa sur le besoin, & s'approchant du Chevalier: « Je suis plus fâché, dit-il, de ce » que j'ai fait contre vous; que de la » perte de ce que j'esperois; car après » tout, que m'importe que vous ayez » les ducats? J'en profiterai autant que » vous; ils ne vous serviront qu'à ai» der vos amis, & à me donner les

» moyens

» moyens de subsister en ce pays-ci. »
Le Chevalier l'embrassa en souriant, & l'ayant ramené à Monervine, il étala une seconde fois devant lui les ducats sur une table. Il ne fut point maître de son transport. *Ah! la belle dragée*, s'écria-t'il! *mais je n'y ai rien. Encore si j'en avois la moitié, je serois à mon aise pour toute ma vie. A Dieu ne plaise*, répondit Bayard, *que je chagrine pour si peu un brave Gentilhomme. Prenez la moitié de la somme, je vous donne volontairement & avec joye ce que jamais vous n'auriez eu par force.* Tardieu saisi d'admiration & de reconnoissance se jetta aux pieds du Chevalier, & lui serrant les genoux: *Hélas! mon Maître*, lui dit-il, *comment reconnoître un si grand bienfait, & me repentir assez de la faute qui m'en rendoit indigne? Si j'étois plus riche*, repliqua Bayard, *je ferois plus pour vous & pour mes autres amis.* Il restoit sept mille cinq cens ducats: le Chevalier fit assembler la garnison & les leur distribua en présence du Trésorier Espagnol, qui ne cessoit de le combler d'éloges; mais craignant néanmoins que Bayard après avoir tout donné ne se réservât le prix de sa

rançon & qu'il ne l'exigeât plus forte, en témoigna de l'inquiétude, Bayard l'en délivra. « Mon métier d'homme » de guerre, lui dit-il, m'a obligé de » vous prendre, & j'ai droit d'exiger » une forte rançon de vous ; mais je » suis content, puisque votre prise m'a » donné le moyen de faire du bien » aux autres ; ce que je vous ai ôté » appartenoit à votre Maître, qui est » l'ennemi du mien. Je vous laisse » tout ce qui est à vous. » Il lui donna en même tems un Trompette, qui le conduisit à Gonsalve, alors enfermé dans Barlete.

1502. Le Chevalier eut pendant quelques jours la joye de penser qu'il pourroit joindre enfin ce Capitaine, si célébre pour ses talens militaires, mais si détesté pour ses vices, le bruit courant parmi les François qu'on alloit assiéger Barlete ; en effet les differens quartiers de l'armée s'assembloient, & Bayard fut mandé pour assister à un grand Conseil de guerre. D'Aubigni & d'Alégre étoient, comme Bayard, pour le siége de Barlete ; mais le Duc de Nemours Général de l'armée rejetta leur avis & se contenta de bloquer cette Place.

Ive d'Alégre, ainsi qu'on l'a vû dans sa vie, s'irrita de la présomption d'un Général, qu'il jugeoit sans talent & sans expérience; d'Aubigni moins vif & ayant plus à ménager, dissimula son ressentiment; mais il saisit l'occasion de se séparer d'avec le Duc de Nemours, pour aller commander un corps d'armée dans la Calabre; & Bayard après avoir en vain demandé la permission de le suivre, fut obligé de demeurer avec le Général. Sa valeur & ses conseils ne purent détourner les malheurs qui le ménaçoient; car la prudence ne peut remédier aux accidens des passions, & celles du Duc de Nemours étoient l'unique cause des maux qu'il éprouvoit. Opiniâtrement contraire aux idées des plus sages Capitaines, il étoit incertain dans les siennes, inconstant dans ses projets, & croyoit que la valeur qui ne forme pas même un bon soldat, suffisoit à un Général; il entreprit des siéges, & les leva avec honte; son blocus de Barlete eut une fin malheureuse; & les escarmouches qu'il hazarda contre les Espagnols, en lui coutant toujours beaucoup de monde, ne lui acquirent jamais de gloire; il 1503.

avoit été entreprenant & prompt à contretems ; il fut prudent & retenu de même, se reposant dans le tems qu'il falloit agir, parce qu'il avoit employé en actions les momens de repos, & se mettant par ce désordre en état de souffrir des choses mêmes qui auroient du le soulager, & d'être blâmé de ce qui lui auroit mérité des éloges.

Enfin il se résolut à marcher contre Gonsalve, qui sortant de Barlete pour aller à Serignole, offroit l'occasion de lui couper le chemin & de le combattre avec avantage ; mais arrivé à la vûë des retranchemens que Gonsalve avoit construits avec une promptitude merveilleuse, il vouloit differer la bataille, qu'il donna néanmoins & qu'il perdit avec la vie, comme on l'a vû dans la vie d'Ive d'Alégre.

Bayard ne quitta point le Général tant qu'il respira, & si l'exemple de ce brave homme eût été suivi, le combat de Serignole n'auroit point été une journée funeste pour nous. Les Espagnols fiers du désordre que causoit dans nos troupes la mort du Général, sortirent en foule de leurs retranchemens, les regardant moins

comme une défenſe, que comme un obſtacle à leur courage. Un de leurs hommes d'armes monté ſur un puiſſant cheval de bataille, & armé de toutes piéces, devança ſes compagnons & ſe préſenta ſeul la lance en arrêt, défiant les Gendarmes François. Bayard toujours le premier à voir les périls & à les braver, baiſſe la lance, court ſur l'Eſpagnol & le choque avec tant de force, que la lui briſant ſur l'eſtomac juſqu'à la poignée, il renverſe l'homme & le cheval ſur la place ; en même tems il anime ſes compagnons du geſte & de la voix, & s'attache avec eux ſur un bataillon Eſpagnol, que Gonſalve conduiſoit lui-même à pied & la pique à la main.

Ce Général voyant fondre ſur lui les Gens-d'armes François, ſi redoutables aux autres Nations, fait faire halte à ſon bataillon, ſe place à la premiére ligne compoſée de ſoldats aguerris & robuſtes, & attend les piques croiſées la charge des Gens d'armes. Bayard avançoit au trot vers le centre où étoit Gonſalve; quand ce Général ouvrant tout à coup ſon bataillon, lui fit eſſuyer une décharge

terrible de son canon placé derriere lui. Un grand nombre de Gendarmes furent tués, d'autres démontés; & avant que Bayard fût venu à bout de remettre le reste en ordre, Gonsalve avoit fait recharger son artillerie & alloit la faire tirer une seconde fois; en même tems on vient avertir Bayard qu'Ive d'Alégre avec toute l'arriere-garde se retiroit vers Averse, & qu'il le chargeoit avec Loüis d'Ars de sauver ce qu'il pourroit du reste de l'armée; ces deux Capitaines ne s'attacherent donc plus qu'à rassembler les fuyards, & étant parvenus à en former un corps considérable, ils le conduisirent en sureté dans Vénose, malgré les attaques fréquentes de Gonsalve.

1504. Ces malheureux succès, dont la perte de cette bataille fut suivie, ne rebuterent point la Cour de France; elle assembla de nouvelles forces, & envoya une puissante armée en Italie sous les ordres de Loüis de la Trémoille, Capitaine célébre pour sa valeur & sa prudence, & le même qui ayant vaincu le Duc d'Orléans révolté dans la Bretagne, vainquit depuis tant de fois pour ce Prince devenu son Roi; mais les précautions qu'on

fut obligé de prendre contre la duplicité d'Aléxandre VI, la mort précipitée de cet indigne Pontife, l'inquiétude que donna le choix de son Successeur, & après ces choses, la maladie de la Trémoille obligé de revenir en France, ruinerent l'armée florissante qu'il avoit amenée en Italie. On fut obligé d'en donner la conduite au Duc du Mantouë, qui la fit avancer sur les bords du Gariglian, ayant pris des mesures si justes, que le passage du fleuve eût été assuré, s'il l'eût voulu de bonne-foi; mais quoique ses premiéres attaques contre le camp de Gonsalve placé à l'autre bord du Gariglian lui eussent réussi, il retint le reste de l'armée, & laissa les troupes qui avoient passé le fleuve au pouvoir de l'ennemi.

Ive d'Alégre & Bayard les conduisoient, & ces deux Capitaines firent des efforts incroyables pour conserver leurs soldats, exposés ainsi contre toute une armée; d'Alégre fit une décharge, & prenant ensuite le trot, gagna le pont situé vis-à-vis le Mole de Gaïette, Bayard arrêtant les ennemis avec quelques lances. Enfin reculant un pas, quelquefois tournant

tête aux Espagnols, il vint à bout de joindre d'Alégre & de repasser le Pont ensemble. Pendant que d'Alégre justement indigné contre le Duc de Nemours alloit lui reprocher d'avoir voulu faire périr les meilleures troupes de l'armée, Bayard faisoit planter sa tente à la tête du Pont, prévoyant que Gonsalve, grand homme de guerre comme il l'étoit, profiteroit de la faute du Duc de Nemours & viendroit surprendre notre camp.

Combat entre Gonsalve & Bayard.

Le Général Espagnol avoit dans son armée un Officier nommé Pierre de Sas, bossu, contrefait, & tel que jusqu'alors on n'en avoit jamais vû dans les troupes; mais il étoit plein d'esprit & de courage, entreprenant & renommé par ses ruses de guerre. Chargé par Gonsalve de reconnoître notre armée, il prend cent vingt chevaux & autant de fantassins, passe la riviere par un gué qui lui étoit connu, sépare sa troupe en plusieurs corps & attaque si rapidement differens côtés de notre armée, que les soldats éperdus, s'imaginant avoir en tête toutes les forces des Espagnols, cherchent leur salut dans la fuite & vont répandre partout l'allarme.

Au premier bruit, Bayard s'étoit armé; il avoit déja reconnu le petit nombre des assaillans & rassemblé assez de monde pour les repousser; mais comme il se préparoit, il apperçut deux cens chevaux que Gonsalve envoyoit pour s'emparer du Pont. Ce péril étoit le plus grand: ainsi laissant le soin de combattre de Sas à un Ecuyer du Roi nommé de Tarde, qui se trouva auprès de lui, il court seul, passe le Pont, & attend l'ennemi la lance en arrêt. Les deux cens Gendarmes Espagnols marchoient quatre de front, Bayard en précipita deux dans le fleuve, & obligea les autres à reculer; chacun de ses coups abattoit un ennemi; & tant que sa lance dura, ils ne purent gagner un pié de terrain; mais cette arme s'étant brisée, le Chevalier recula peu à peu jusqu'à la barriere du Pont, où le sabre à la main il arrêta encore les Espagnols, que la honte animoit autant que le courage. Un combat si inégal dura une demie-heure; de Sas fut chassé loin au-delà du fleuve, & on amena enfin cent hommes d'armes à Bayard. Alors chargeant à son tour ces ennemis, qui n'avoient pû le vaincre seul, il les força

de prendre la fuite. Se trouvant fatigué & son cheval n'en pouvant plus, le Chevalier ne voulut point les poursuivre ; mais l'ardeur de ces Gens-d'armes qui n'avoient point encore combattu, l'emporta ; & ils suivirent les Espagnols jusqu'à la vûë d'un gros de cavalerie qui venoit à leur secours ; la retraite devint nécessaire & plus difficile ; cependant Bayard ayant fait ses rangs, reprit en bon ordre le chemin du Pont.

Les deux cens fuyards Espagnols s'étoient joints à leur gros de cavalerie, & tous venoient ensemble pour l'enveloper ; il s'en apperçut sans pouvoir l'éviter, ses gens étant trop avancez & en trop petit nombre, pour rompre l'ennemi ou faire la retraite en bon ordre ; le Chevalier se sacrifiant pour sa troupe, chargea seul ; & les Espagnols le reconnoissant pour le même guerrier, qui leur avoit empêché le passage du Pont, l'attaquerent en foule, & donnerent ainsi le tems à ses Gendarmes de gagner quelque terrain pour la retraite. Bayard dégagé d'entre les Espagnols, vouloit suivre sa troupe ; mais envelopé une seconde fois, il fut obligé de se jetter dans un

fossé, où il résistoit encore ; mais les ennemis lui criant sans cesse : *Seigneur rendez-vous. Il le faut bien, Messieurs,* leur dit-il, *je suis las, démonté & vous êtes trente contre moi ;* & leur remettant sa hache d'armes, déja ses vainqueurs regagnoient avec lui le chemin de leur camp, satisfait de leur prise ; mais ne sçachant pas qu'ils fussent les maîtres du célébre Chevalier Bayard.

Guiffrai délivre Bayard des mains des ennemis.

Guiffrai Gentilhomme du Dauphiné, voisin de Bayard & son ami, étant arrivé au Pont, où il trouva une nouvelle troupe de Gendarmes, s'écria : « Eh ! Messieurs, nous voici en » sureté ; mais notre ami le brave » Bayard, qui nous a tous sauvez, est » maintenant mort, ou prisonnier des » Espagnols ; dussai-je périr, je vais » en sçavoir des nouvelles. » Mettant aussi-tôt pied à terre, il resangle son cheval ; les autres Gendarmes aussi attachés au Chevalier l'imitent en tout, & le suivant au galop, ils joignent les Espagnols qu'ils attaquent comme des gens qui vouloient périr ou ravoir leur Chef. Bayard entendant les cris de *France, France*, démonte un Espagnol, se saisit de son cheval, &

ayant regagné sa hache, s'écrie : *tuë, tuë, Bayard, Bayard, que ses ennemis laissent aller*. Ce nom inspira en même têms aux Espagnols du déséspoir & de la crainte; ils n'auroient pû flatter plus agréablement Gonsalve, que de lui présenter un ennemi si redoutable, & ils ne doutoient point que ce Général ne leur reprochât leur négligence à le conduire au camp, & leur lâcheté de l'avoir laissé reprendre ; aussi firent-ils des efforts prodigieux pour le conserver ; mais l'impétuosité des Gendarmes François les obligea bientôt d'en abandonner le dessein, & ils se retirerent au galop. Bayard triomphant revint au camp avec autant d'amis qu'il avoit de Gendarmes à sa suite, & autant d'admirateurs qu'il y avoit de gens de guerre dans les deux armées.

Il sembloit que toute la fortune de la France se fût réunie sur Bayard, comme si elle eût voulu couronner la vertu d'une maniere plus éclatante. Le Marquis de Salluce devenu Général de nos troupes, par la désertion du Duc de Mantouë, se laissa battre sur le bord du Gariglian, & le reste de l'armée vaincuë chercha des aziles dans quelques Villes qui nous res-

toient dans son voisinage ; d'Alégre se retira avec les principaux Chefs dans Gaïete, & Bayard avec Louis d'Ars s'enfermerent dans Vinoze, se promettant de la défendre jusqu'à l'arrivée d'un nouveau secours de France. Après s'être établis dans la Ville, visité ses Magazins & ses Fortifications, ils envoyerent vers les Généraux à Gaïete, pour les assurer qu'il étoient en état de tenir un an entier dans Venouze, & que leur résolution étoit de sauver cette Ville au Roi, ou de s'ensevelir sous ses ruines, persuadés qu'on en feroit autant à Gaïete. Mais leur esperance se vit bien trompée : on leur apprit que nos Généraux, & même le brave d'Alégre, alloient signer un Traité avec Gonsalve, & lui remettre toutes nos places d'Italie, pour se retirer ensuite en France avec les débris de leurs troupes.

Bayard refusa de croire ce rapport ; mais quand on lui présenta le Traité & à Louis d'Ars pour le signer, il le rejetterent avec indignation, protestant qu'ils aimoient mieux mourir en Italie, que de montrer qu'il n'y avoit plus que des lâches en France. Les deux Chevaliers renvoyerent avec cette ré-

ponse le porteur de ce honteux Traité, & attendirent dans Venouze les Espagnols, dont ils se trouvoient les seuls ennemis. Plusieurs petites places dépendoient de cette premiere, & se trouvoient situées si près l'une de l'autre, qu'il étoit aisé de les défendre ensemble; il falloit pour y réüssir une union parfaite dans les chefs, & une discipline exacte de la part des soldats. Louis d'Ars & Bayard jurerent de ne se quitter jamais, & ayant fait assembler leurs troupes, ils proposerent à ceux qui se trouveroient fatigués ou dégoutés du service, de leur laisser la liberté de revenir en France; tous s'écriérent qu'on faisoit honte à leur courage & à leur attachement pour leurs chefs, & qu'ils étoient déterminés à suivre leur sort. *Eh bien donc*, dit Bayard, *souvenez-vous que ceux qui manqueroient à ces promesses, seroient doublement traîtres.*

Bayard & Louis d'Ars vendent leurs Bijoux & leur vaisselle.

Le départ des troupes Françoises laissant plus d'abondance dans les campagnes de la Basilicate, Louis d'Ars & Bayard vendirent leurs bijoux & leur vaisselle, pour avoir une provision plus ample de munitions de guerre & de bouche, dont le défaut

est la cause la plus ordinaire du soulevement des soldats ; les Magazins se trouverent remplis, & les ramparts furent garnis d'une artillerie nombreuse, augmentée de celle qu'on avoit retirée des places hors d'état de faire assez de résistance : Louis d'Ars & Bayard mirent leur premier soin à ne point recevoir d'échec dans ces commencemens, pour conserver la réputation que leur donnoit en Italie l'extrême résolution de deux hommes, qui entreprenoient de se soutenir au milieu d'une foule d'ennemis, abandonnés des leurs, & n'ayant d'espérance qu'en leur courage & en des secours aussi incertains qu'éloignés.

Gonsalve s'imaginant que les deux Capitaines François ne cherchoient qu'à se distinguer, & à obtenir une capitulation plus glorieuse que celle de Gaïete, les envoya sommer de se rendre, avec menace de ne les recevoir qu'à discrétion, s'ils le forçoient de recourir aux armes : cette sommation se fit avec tout l'apareil & le faste ordinaire à Gonsalve, qui se faisoit une loi de traiter ses ennemis avec orgueïl & toujours en homme sûr de vaincre : on ne lui fit répondre que

ces paroles. *Louis d'Ars & Bayard sont dans Venouze, & ils y attendent Gonsalve.*

Le fier Espagnol irrité de ce qu'il apelloit *la témérité de ces avanturiers*, ordonnoit tout pour le siége de Venouze; lorsque la division se mettant dans son armée, il fut obligé d'abandonner ce dessein. Quelque impérieux que fût Gonsalve dans le commandement, il avoit trouvé dans la fermeté des Grands Seigneurs d'Italie un obstacle insurmontable à la soumission qu'il vouloit trouver par tout. Prosper Colonne, enflé de la grandeur de son nom, & de l'utilité dont il pouvoit être à tous ceux pour lesquels il se déclaroit, vouloit se montrer l'égal de Gonsalve, qui de son côté ne pouvoit souffrir que des inférieurs. Il étoit Espagnol, Général & vainqueur; trois titres dont un seul inspire toujours de grandes prétentions, & son caractere altier lui faisant paroître les siennes toujours justes, il reprochoit souvent à Prosper Colonne de ne pas s'y soumettre; l'Italien lui répondoit que se regardant plûtôt comme allié de son Roi, que comme un homme à sa solde, il n'avoit d'égard à ses ordres pour

la discipline militaire que par raport à l'intérêt commun, & que quand ce Prosper, sur qui Gonsalve vouloit dominer, s'aviseroit pour le bien de son pays & son intérêt particulier de changer d'opinion & de parti, on verroit ce grand Capitaine si craint, si respecté dans son Camp, manquant de vivres & dénué de troupes, obligé de reprendre le chemin de l'Espagne avec la même gloire que les François venoient de remporter dans leur pays.

Division entre Gonsalve & Prosper Colonne.

Gonsalve avoit trop d'esprit, pour ne pas convenir en secret de la vérité de ces reproches de Prosper Colonne; telle étoit alors la puissance des Grands Seigneurs Italiens, que ne suffisant pas à conserver leur pays dans la tranquillité & dans la paix, ils se choisissoient des maîtres à leur gré; mais la fierté de Gonsalve & la gloire de sa Nation ne lui permettoient pas d'en faire l'aveu; il affecta au contraire depuis ce moment d'avoir moins d'égards pour Prosper, de l'apeller rarement au Conseil, & de n'écouter que les avis de d'Alviane de la maison des Ursins, ennemie de celle des Colonne.

Cette préférence pensa causer la

perte de Gonſalve, & fût en partie la cauſe du ſalut des François enfermés dans Venouze : Proſper, après avoir fait déſerter la plûpart des Italiens de l'armée de Gonſalve, la quitta lui-même pour ſe rendre en Eſpagne auprès de Ferdinand, de qui l'eſprit inquiet & ſoupçonneux reçut ſi-bien tout ce que l'Italien voulut répandre au déſavantage de Gonſalve, que ce Général reçut peu de tems après la révocation du pouvoir ſans bornes qui lui avoit été accordé ſur les troupes & pour les affaires d'Italie. Le chagrin que lui cauſa cette diſgrace, lui fit abandonner tous ſes projets ; la conquête du Royaume de Naples, & la ſoumiſſion entiere de cet état ne lui ſembloient plus comme autrefois quelque choſe de perſonnel, & oubliant les défauts qui lui avoient attiré ſa diſgrace, pour ne ſe ſouvenir que de ſes ſervices, il s'écrioit ſouvent : *Qu'on ne pouvoit être enſemble grand homme & homme de bien.* Il demeura pluſieurs jours enfermé ſans vouloir parler qu'au ſeul d'Alviane, ennemi comme lui de l'indépendance, & dévoré du déſir de dominer.

Louis d'Ars & le Chevalier Bayard,

exactement informés de ce qui se passoit chez Gonsalve, voulurent profiter de sa douleur & de son inaction pour sortir de Venouze, & procurer des rafraîchissemens à leur Cavalerie : encouragés par le succès de leurs premieres tentatives, ils se hazarderent de pénétrer dans le pays, & on aprit avec étonnement que cette poignée de François abandonnés faisoit des conquêtes sur les Espagnols, maîtres de tout le pays qui les environnoit. Les Bourgs, les Villes, & les Villages voisins, devenus la proïe de ces François qu'ils méprisoient, firent de grandes plaintes à Gonsalve & l'obligerent d'envoyer des troupes à leurs secours ; alors Louis d'Ars & Bayard ne voulant point exposer les leurs, les ramenerent à Venouze chargés du butin des campagnes. Au milieu de leurs murailles & dans la même abondance que s'ils eussent tenu pour le Roi d'Espagne, ils apprenoient les inquiétudes de Gonsalve, les intrigues employées contre lui, ses efforts pour en tirer vengeance, la crainte du Roi d'Espagne qu'il ne pût réüssir, & l'avantage qu'elle donnoit à Louis. XII. pour conclure une paix avantageuse. La si-

1506. paix avec Louis XII. & ce Monarque n'ayant alors aucun démêlé avec les autres Princes ses voisins, on esperoit en France joüir enfin d'une longue tranquillité, lorsqu'on y apprit la révolte des Génois, excitée par le Pape & par Maximilien Roi des Romains : Le Roi résolut de marcher en personne pour soumettre les rebelles : Bayard le suivit ; & ce fut lui qui voyant le conseil de Guerre embarassé sur la façon d'attaquer les Génois retranchés au haut des Montagnes, dit au Roi qui le consultoit : *Sire, je ne puis dire ce que je pense, ni ce qu'il faudroit faire sur une chose que je ne vois pas ; je pense qu'on doit commencer par sçavoir ce que font les ennemis, & je m'offre d'aller l'apprendre.*

1509. Le Seigneur de la Palisse approuva l'avis de Bayard, & se mettant à la tête d'un gros de Gensdarmes, il le chargea de le précéder avec quelques hommes d'élite ; le Chevalier partit aussi-tôt, & les Génois le voyant grimper avec sa petite troupe, rouloient des pierres & tiroient sur lui sans relâche ; mais malgré leur résistance, il parvint jusqu'à leur premier poste d'où il les chassa, & gagna ensuite le

pied d'un des Forts de la montagne, dont le Seigneur de la Palisse vint se rendre maître, faisant un tel carnage des ennemis, que saisis d'effroi, & d'un autre côté poussés par d'Alégre, la la Ville n'osa tenir & se rendit le lendemain : Jean d'Auton Historien de Louis XII. & témoin oculaire de cette action, après avoir raconté ce qui concerne ce Prince, ajoute que *là fut un Gentilhomme nommé Pierre Bayard, lequel s'adressa à ceux qui s'étoient reculés, & à tour de bras commença à charger, & tant qu'ils tournerent en avant.*

Après avoir soumis Gennes, le Roi sortit de cette Ville avec la plus grande partie de l'argent des Citoyens, & se rendit à Savone où il devoit se trouver avec Ferdinand Roi d'Arragon; les deux Monarques n'avoient à leur suite que des Généraux d'armée & des Capitaines fameux. Gonsalve suivoit Ferdinand & croyoit valoir seul toute la Cour de France, où il ne voyoit en effet à l'exception de Bayard & de Louis d'Ars, que des gens qu'il avoit vaincus; mais ces deux derniers & particulierement le Chevalier Bayard l'emportoient d'autant plus, que leurs vertus formoient le parfait contraste

Gennes se rend au Roi de France.

des défauts, dont cet Eſpagnol deshonoroit ſes grands talens. Alors on fut à portée de voir combien le caractere des Rois influë ſur celui des Courtiſans, & même dès Nations.

1507. Ferdinand ne montroit que des ames avides, dévouées à l'interêt, à l'intrigue, à l'ambition & à ſes ſuites, qui ſont la perfidie & l'impoſture; les Eſpagnols portoient même dans les fêtes un air inquiet, ſombre & chagrin. Les François au contraire, dont le Roi aimoit la franchiſe dans les affaires & les plaiſirs, par tout ſe montroient affables, ouverts, galants & magnifiques; qualités dont les Italiens avoient ſi long-tems éprouvé la douceur & les avantages, & qui leur auroient fait ſans ceſſe regreter leur domination.

Mais comme ſi dans un lieu où ſe trouvoient enſemble Ferdinand & Gonſalve, les deux plus fourbes des hommes de leur ſiécle, la candeur Françoiſe ſe fût alterée, on dit que Louis XII. voulant achever de rendre Gonſalve ſuſpect à Ferdinand, affecta de lui faire beaucoup de careſſes, couvrant ainſi du voile de l'eſtime & de la bonté un deſſein formé

formé de le perdre. Ferdinand de ſon côté loüa beaucoup le Seigneur d'Aubigni, & alla le viſiter en ſon logis où il étoit retenu par la goute. Ive d'Alégre Gouverneur de Savone reçut auſſi beaucoup de marques de diſtinction de ce Prince, qui mettant la haute vertu à côté des dignités & des grandeurs, chercha le Chevalier Bayard dans la foule des Courtiſans, & le trouvant avec Louis d'Ars : *Monſieur mon frere*, dit-il au Roi, *heureux le Prince qui nourrit de tels Chevaliers !*

Après quelques jours d'entrevûë les deux Rois ſe ſeparerent, & ſur les nouveaux ſujets de plaintes qu'ils reçurent des Vénitiens, contre leſquels on les avoit fortement prevenus ; ils conclurent l'année ſuivante avec l'Empereur & le Pape la ligue de Cambrai, ligue dont on n'avoit point encore eu d'exemple en Europe, que les Vénitiens ne regarderent qu'avec terreur & comme l'inſtrument aſſuré de leur ruine entiere, mais qui fit voir ce qu'on auroit refuſé de croire, ſans ce fameux exemple, que *les grandes puiſſances s'affoibliſſent en s'uniſſant.* Ligue de Cambrai.

Le Roi s'étoit engagé de ſe mettre en campagne le premier, & il parut

au-delà des Alpes avec une armée au commencement de l'année, dans le tems que ses alliés formoient encore leurs préparatifs. Bayard l'avoit précédé avec une compagnie de trente hommes d'armes & de cinq cens Fantassins que le Roi lui avoit donnés, & s'étoit logé dans le Duché de Milan, à portée de réprimer les courses des garnisons Vénitiennes : car la République sembloit s'être remise de sa premiere frayeur : soit que la sagesse de son Sénat lui eût fait prévoir la suite de cette guerre, soit que la grandeur du péril l'eût aveuglée sur le péril même, ses garnisons bravoient celles du Milanez & venoient souvent ravager les frontieres de cet Etat. En même-tems Lalviane, ce même Seigneur de la maison des Ursins, l'ami de Gonsalve & l'ennemi des Colonnes, avoit été choisi par le Sénat pour commander ses troupes, & s'avançoit avec leur armée, forte de deux mille hommes d'armes, & de trente mille hommes de pied ; il assiégea Trévi, dont il se rendit maître malgré la rigoureuse résistance des François, défendant les terres des Vénitiens, & reprenant sur leurs ennemis les conquêtes qu'ils y avoient déja faites.

Le sentiment de Lalviane, après ce succès, étoit de marcher droit à l'armée Françoise & de la combattre; mais sa vivacité contenuë par le flegme du Sénat se trouva obligée de ceder, & ne pouvant donner la bataille il l'attendit: le Roi la désirant avec autant d'impatience que lui, l'occasion s'offrit bien-tôt, & les armées se trouverent en présence le 14. de May.

L'avant-garde Françoise & l'arriere-garde des Vénitiens engagerent le combat, & Lalviane fit d'abord des prodiges, poussant tout ce qui se trouvoit devant lui, & obligeant le Roi de venir en personne au secours des siens. Bayard qui se trouvoit à l'arriere-garde, accourut où l'on combattoit, avec ses cinq cens hommes d'Infanterie, passant par des ravines & des fossés pleins d'eau; il chargea les ennemis en flanc avec tant de courage & de bonheur, que les Vénitiens, déja pressés par les troupes que le Roi conduisoit en personne, commencerent à plier de tous côtés, & Lalviane ayant été pris par un Seigneur de la maison de Chabannes nommé Vandenesse, le reste de son armée conduite par des Généraux timides ne rendit

1509.
Combat contre les Vénitiens.

plus aucun combat, & Lalviane eût l'œil crevé d'un coup de lance. Beaucoup plus affligé de sa défaite que de cet accident, il arriva tout sanglant dans les tentes du Roi, se récriant contre la lâcheté de ses Collegues, qui lui avoient, disoit-il, enlevé la victoire, en l'empêchant de profiter de son premier avantage. Ce Général ne cessa, tant qu'il fut en la présence du Roi, de se plaindre des Vénitiens; & sur le bruit d'une fausse attaque que le Roi faisoit faire pour éprouver la vigilance de ses troupes, *Soyez en repos*, dit-il à ceux qui sembloient inquiets, *ce sont des François qui veulent se battre contre des François; pour les Italiens, ils ne vous viendront voir de quinze jours, je les connois.* Tous les Historiens conviennent, que si les alliés du Roi avoient attaqué les Vénitiens chacun de leur côté après cette défaite, la République étoit absolument détruite; mais le Pape content de ce qu'il avoit pû regagner sur elle, ne fit aucun mouvement contre ses intérêts; le Roi d'Arragon ne s'occupa qu'à recevoir les Places qu'on lui avoit conquises, & l'Empereur dont on faisoit peu de cas dans l'Allema-

gne, bien loin de se trouver en état de nuire aux Vénitiens, se vit obligé de demander du secours au Roi pour se soutenir contre eux. Louis consentit à lui en accorder, & commanda au Seigneur de la Palisse de choisir sept cens hommes d'armes & leur suite, avec lesquels il iroit joindre l'Empereur. Le Roi dans le même-tems reprenoit le chemin de ses Etats, & son retour laissoit oisive cette foule de Noblesse qu'il avoit amenée en Italie. La plûpart obtinrent la permission d'accompagner le Seigneur de la Palisse, qui demanda sur tout le Chevalier Bayard, comme un homme sur qui l'on pouvoit compter pour la bravoure & pour le conseil.

La Palisse partit avec son petit corps d'armée, & débuta par faire lever le siége de Verone aux Vénitiens, d'où il partit pour aller joindre l'Empereur devant Padouë. Ce Prince avoit formé le dessein du siége de cette Ville, s'assurant qu'après la prise de cette Place les Vénitiens n'oposeroient plus aucune résistance; elle étoit en effet le rempart de la République, & pour ainsi dire, avec Padouë seroit tombée toute sa puissance en terre

La Palisse fait lever le siége de Veronne, aux Vénitiens.

ferme ; mais le Sénat s'étoit vû exposé à de trop grands dangers, pour ne pas avoir appris à conserver, au milieu du péril même, la constance qui seule peut y rémédier. Sur le bruit de la marche de l'Empereur, la République avoit envoyé des Commissaires dans les campagnes voisines de la place menacée, pour encourager les peuples à la résistance, & ils recueilloient alors le fruit de leur Gouvernement doux & favorable ; les païsans avoient sur le champ pris les armes & résolu de s'exposer les premiers pour le salut de la Patrie ; ils s'étoient choisis des postes avantageux, d'où ils pouvoient incommoder beaucoup la marche de l'armée ; les dehors de la Place étoient environnés de Forts bien munis, & il n'y avoit rien alors de comparable en Europe à la force de ses Fortifications ; le Sénat avoit fait chercher au dedans & au dehors de ses Etats les plus adroits Canoniers & les plus habiles
1509. Ingénieurs. Les trésors de S. Marc étoient ouverts, & les Vénitiens en achetoient leur sûreté : quatorze mille hommes d'Infanterie, six cens hommes d'armes, & tout ce qu'il y avoit

de plus brave Noblesse dans la République, composoient la garnison de Padouë. Par une Ordonnance expresse du Sénat, tous les fils des Sénateurs s'y trouverent, commandés, ainsi que tout le reste des forces de la Place, par le Comte de Petiliane, Généralissime des troupes de la République.

Ce fut cette Ville importante que l'Empereur Maximilien vint assiéger à la tête d'environ trente-cinq mille hommes, avec autant de sécurité, & aussi peu de précaution, que si les Vénitiens étoient convenus avec ce Prince de ne se point défendre; mais se voyant arrêté à chaque pas en approchant de Padouë, tantôt par les embuscades des païsans, tantôt par des partis de la garnison qui venoient au-devant de lui, il quitta sa premiere opinion & jugeant la place imprenable, son inconstance naturelle lui auroit fait lever le siége avant de l'avoir commencé, sans les conseils de quelques Seigneurs Allemans de sa suite, & surtout du Prince d'Anhalt, auquel se joignit le Seigneur de la Palisse. En lui avoüant les difficultés de l'entreprise, ils lui firent comprendre la honte dont il se couvriroit en l'aban- Siége de Padouë.

donnant, & quoique ces Seigneurs eussent mauvaise opinion des suites d'un pareil caprice, ils lui laisserent esperer un heureux succès. On posa donc les batteries, les plus belles qu'on eut vues jusqu'alors, & les approches se firent dans les formes.

Pendant que l'artillerie Impériale foudroyoit les murailles de Padouë, & que l'on attendoit qu'elle eût fait bréche pour livrer des assauts, le Chevalier Bayard cherchoit à vanger l'armée des insultes qu'elle recevoit chaque jour de differens partis Vénitiens; il avoit fait les approches de la porte de Vicence en plein midi avec toute la vigueur possible, tantôt à pied, tantôt à cheval, la vigoureuse résistance des assiégés l'obligeant à combattre de toutes manieres; mais depuis ce moment son courage restant sans occupation, il envoya ses espions de tous côtés pour trouver des occasions de se signaler dans la campagne.

Bayard étoit encore excité par la réputation que s'acqueroit chaque jour un Capitaine Vénitien, de la garnison de Trevise, nommé Malvezze; il venoit le jour & la nuit, suivant ses découvertes, attaquer le

camp, & enlevoit ſouvent des gardes entieres ſans perdre un ſeul homme. Ce fut à ce Capitaine que Bayard s'adreſſa, & étant informé du jour qu'il devoit donner une nouvelle attaque au camp, il alla ſe placer ſur ſon chemin dans une grande maiſon qui ſe trouva vuide, & l'attendit avec environ cent hommes.

Malvezze parut bien-tôt après, ſuivi de trois cens hommes bien armés, parmi leſquels il y avoit une troupe d'Albanois, excellens Archers : tous marchoient en bon ordre comme des gens qui avoient à craindre, quoi qu'ils ne ſe cruſſent pas ſi près du péril. Bayard ſe tenant dans ſon embuſcade en ſilence les laiſſa paſſer, afin qu'ils ſe trouvaſſent enfermés entre le camp de l'Empereur & lui; mais les jugeant aſſez avancés, il ſortit de ſon embuſcade, & faiſant ſonner ſes trompettes marcha à l'ennemi.

Ils ſe trouvoient alors ſur un grand chemin bordé de foſſés, enſorte qu'on ne pouvoit combattre que de front & dans un eſpace aſſez étroit; ce qui fut un avantage pour Bayard, qui ne trouvoit d'ennemis à la fois qu'à proportion du nombre de ſes gens. Malvezze

quoique surpris, parut d'abord, l'attaquant & renversant de sa lance plusieurs des hommes d'armes de Bayard; mais voyant que ses Albanois, sur qui il comptoit beaucoup, venoient d'être défaits par le Capitaine la Crote, il profita de la vigueur de son cheval pour sauter le fossé, & s'enfuit avec vingt hommes d'armes à toute bride. Il en restoit cent soixante bien montés & bien armés; mais la perte de leur chef les ayant découragés, ils donnerent leurs épées & leurs masses, & se rendirent prisonniers avec leurs Albanois.

Cependant l'Empereur ennuyé du peu de succès de ses nombreuses batteries, dégoûté de la guerre & surtout du siége de Padouë, se plaignoit des conseils de ceux qui l'avoient engagé à le continuer, & de ce que depuis le commencement de cette entreprise, ses troupes n'avoient rien exécuté qui pût leur donner quelque réputation; personne n'osoit lui répondre que son irrésolution, sa lenteur, son incapacité dans le métier de la guerre, le mauvais ordre de son armée, & l'indocilité de ses troupes en étoient les seules causes. Ainsi ce Prince demeu-

roit persuadé qu'on l'avoit engagé à une entreprise téméraire, & que Padoue étoit imprénable, puisqu'il ne l'avoit point encore prise. Souvent ce Prince mélancolique montoit à cheval, visitoit légerement les travaux, & choisissant pour l'accompagner des François, dont l'humeur vive & libre lui convenoit davantage que le flegme & la fierté des Allemands, il sortoit du camp avec eux & s'amusoit à voir exercer des chevaux. L'Empereur étoit dans cette occupation, lorsqu'il apperçut de loin une grande poussiere qui s'avançoit vers le camp : il envoya sçavoir ce que c'étoit, & on lui vint rapporter que Bayard & les Capitaines la Claiette & la Crote lui amenoient trois fois autant de prisonniers qu'ils avoient employé de gens pour les prendre. Dans un tems plus favorable l'Empereur auroit fait peu de cas d'un pareil succès ; mais alors il lui parut comme une grande victoire, & s'avançant vers Bayard qui lui présentoit avec deux Enseignes une foule de prisonniers : *Ah ! Bayard*, lui dit-il, *que mon frere votre maître est heureux, d'avoir un serviteur tel que vous ! Je voudrois pour cent mille florins de rente*

en avoir douze de votre sorte. Le Chevalier parut fort reconnoissant de cette éloge, & mérita un nouvel attachement de la part de ses amis, par les efforts qu'il fit pour leur attribuer l'honneur de ce combat, & des autres avantages qu'il remporta dans la suite du siége, signalant, pour ainsi dire, chaque jour par la défaite de quelque parti ennemi. Mais ces pertes légeres n'influoient en rien sur la destinée de la République, dont l'Empereur vouloit la destruction, ni sur le siége de Padouë; cette Place continuoit à se bien défendre, & sans le bruit continuel du canon qui foudroyoit les murailles, les troupes, rebutées de quelques assauts malheureux, étoient si tranquilles dans le camp, & l'abondance y regnoit de telle sorte, qu'on auroit pû juger que l'armée de l'Empereur songeoit plûtôt à se reposer sous les ramparts de Padouë qu'à les détruire.

Trahison d'un Grec.

Un Grec, nommé Constantin, que les Turcs avoient dépoüillé de la Macédoine & de la Thessalie que possédoient ses Ancêtres, s'étoit réfugié auprès de l'Empereur, & après s'être attiré sa pitié par ses malheurs, il

mérita sa confiance par son esprit & son adresse. Cet homme avoit en tout le génie des Grecs, l'art de gagner les hommes & le dessein de les tromper. Sa misere le rendoit encore plus méchant. L'Empereur à cause du défaut de ses finances ne pouvant payer assez cher son prétendu attachement, Constantin vendoit aux ennemis de ce Prince les secrets, dont il avoit l'imprudence de le faire confident. Depuis le commencement de la guerre il entretenoit des intelligences avec les Vénitiens, & le Comte de Periliane apprenoit par son moyen tout ce que l'on vouloit entreprendre contre sa place : le traitre alla même jusqu'à ordonner à un Canonier de tirer sur les François, dans une sortie où ils repoussoient les Vénitiens.

La Palisse qui s'en apperçut vint au Canonier, le fit mettre tout vif dans un mortier & l'envoya par quartiers dans la Ville ; ensuite s'adressant à Constantin qui accompagnoit l'Empereur, il l'accusa de trahison & offrit de le convaincre ; Maximilien défendit son favori contre la premiére chaleur du Seigneur de la Palisse, & le Grec, pour diminuer les soupçons de

toute l'armée, & en même tems se vanger de la Palisse, engagea l'Empereur à ordonner un assaut, dont le seul péril devoit tomber sur les François. Cet assaut regardoit un des principaux bastions de la Place, où les Allemands avoient déja été repoussés, & Constantin fit entendre à l'Empereur que la furie seule des François pouvoit l'emporter sur l'opiniâtre résistance des Vénitiens.

Maximilien lui faisant connoître que les François n'ayant point amené d'Infanterie au siége, son projet ne pouvoit s'exécuter, le Grec lui repliqua que la circonstance en étoit plus heureuse, la Noblesse Françoise l'emportant en valeur sur tous les Guerriers du monde. L'Empereur parut alors en peine d'en faire la proposition à la Palisse, qui ne dissimuloit point son mécontentement depuis son démêlé avec Constantin. Celui-ci répondit que Sa Majesté n'étoit pas obligée de donner ses ordres de bouche, & qu'elle pouvoit lui écrire. L'Empereur prit ce parti, & envoya la lettre par le Secretaire même qui l'avoit écrite.

Le Seigneur de la Palisse fort sur-

pris de ce qu'elle contenoit manda sur le champ tous les Chefs de ses hommes d'armes : il leur lut la lettre de l'Empereur, se recriant contre la noirceur de Constantin qui en étoit l'auteur ; plusieurs ne suivant que le mouvement de leur courage, sans réfléchir assez sur le peu de considération que l'Empereur leur témoignoit, répondoient qu'il n'y avoit qu'à marcher, & entr'autres le Seigneur de Humbercour : « Eh ! pourquoi tant » songer, dit-il à la Palisse : Monsei- » gneur, mandez à l'Empereur que » nous sommes tous prêts : il m'en- » nuye déja au camp ; car les nuits » sont froides, & puis les bons vins » commencent à nous faillir. » Cette saillie avoit mis un grand nombre de Chevaliers du parti d'Humbercourt ; mais la Palisse, qui pensoit en Genéral, étoit d'un autre avis, & jugeant bien à la contenance du Chevalier Bayard qu'il pensoit comme lui, il le voulut faire expliquer. Lui adressant la parole : « Eh ! puis l'Hercule de la Fran- » ce, qu'en dites-vous ? Il n'est pas » tems de se curer les dents, il faut » répondre à cette heure prompte- » ment à l'Empereur. »

* Hist. du Chevalier Bayard.

* » Le bon Chevalier, qui toujours » étoit coutumier de gaudir joyeusement, répondit : Si nous voulons » trétous croire, Monseigneur de » Humbercourt, il ne faut qu'aller » droit à la bréche ; mais pour ce que » c'est un passe-tems assez fâcheux à » l'homme d'armes que d'aller à pied, » je m'en excuserois volontiers. L'Em» pereur mande en sa lettre, que vous » fassiez mettre tous les Gentilhom» mes François à pied, pour donner » l'assaut avec ses Lansquenets ; de » moi, combien que je n'aie gueres de » bien de ce monde, toutesfois je suis » Gentilhomme : tous vous autres, » Messeigneurs, vous êtes gros Sei» gneurs, & de grosses Maisons ; & si » sont beaucoup de nos Gendarmes. » Pense l'Empereur que ce soit chose » raisonnable, de mettre tant de No» blesse en péril & hazard avec des » piétons, dont l'un est Cordonnier, » l'autre Maréchal, l'autre Boulan» ger & gens mécaniques, qui n'ont » leur honneur en si grande recom» mandation que Gentilhommes? C'est » trop les regarder petitement, sauf la » grace à lui ; mais mon avis est que » vous, Monseigneur, dit-il au Sei-

» gneur de la Paliſſe, devez rendre la » réponſe à l'Empereur, qui ſera tel- » le. C'eſt que vous avez fait aſſem- » bler vos Capitaines, ſuivant ſon » vouloir, qui ſont très-déliberés de » faire ſon commandement, ſelon la » charge qu'ils ont du Roi leur Maî- » tre, & qu'il entend aſſez que leur » dit Maître n'a point de gens en ſes » Ordonnances qui ne ſoient Gentil- » hommes. De les mêler parmi gens » de pied qui ſont de petite condi- » tion, ſeroit peu faire d'eſtime d'eux; » mais qu'il a force Comtes, Sei- » gneurs & Gentilhommes d'Allema- » gne : qu'il les faſſent mettre à pied » avec les Gendarmes de France, & » volontiers leur montreront le che- » min; & puis ſes Lanſquenets les » ſuivront, s'ils connoiſſent qu'il y » faſſe bon. Quand le bon Chevalier » eut dit ſon opinion, n'y eut autre » choſe repliquée; mais ſon conſeil » fut tenu à vertueux & raiſonnable. » Si fut à l'Empereur rendu cette ré- » ponſe qu'il trouva très-honnête. »

Voulant s'y conformer, il envoya ordre aux Gendarmes Allemands de s'aſſembler autour de ſa tente; le Prince d'Anhalt & le Capitaine Jacob

avoient une grande réputation parmi eux; l'Empereur s'attacha à les gagner, ne doutant pas qu'il ne trouvât de grands obstacles dans l'opiniâtreté des Allemands, & que ce ne lui fût un affront insigne de se voir refuser par ses sujets une marque d'obéissance, que lui rendoient les François.

Cependant il jugea devoir s'exposer; & sortant de sa tente, il demanda à ses Gendarmes assemblés, s'ils vouloient donner l'assaut au bastion, conjointement avec les François. Les Allemands ne délibérerent point, & répondirent vivement que ne devant combattre qu'à cheval, on ne devoit pas s'attendre à d'autres services de leur part. L'Empereur indigné ne s'amusa point à faire des instances inutiles : il rentra dans sa tente en ménaçant, & il en sortit la nuit même, ainsi que du camp, prenant la route de l'Allemagne, d'où il envoya ordre à ses Généraux de lever le siége.

On lui obéit avec des peines & des travaux infinis, l'artillerie se trouvant dénuée d'équipages, & le décampement ne pouvant se faire qu'à plusieurs reprises. Le Prince d'Anhalt avec ses Lansquenets, aidé de Bayard qui com-

mandoit un gros détachement de Gendarmes, forma l'arriere-garde, & soutint seul les fréquentes attaques de la garnison, que la joye de se voir délivrée rendoit plus entreprenante. Enfin quand l'armée & ses équipages furent en sureté, le Prince d'Anhalt & Bayard songerent à s'y mettre eux-mêmes; alors les Lansquenets voulant se vanger de la garnison, qui leur venoit à chaque instant tomber sur les bras, amasserent de la brousaille & d'autres matiéres combustibles, & brûlerent en un moment plusieurs Villages, qui leur avoient servi de logement.

Humanité de Bayard.

Le Chevalier Bayard, à qui ces barbaries inspiroient de l'horreur, essaya vainement d'arrêter ces furieux; ils n'entendoient ni ses exhortations, ni la voix de la nature & de la raison; en un moment tout fut réduit en cendre, à l'exception de la maison où avoit logé Bayard, & qu'il vint à bout de conserver à son Maître. L'esprit tout plein de la triste image de cet incendie, le Chevalier vint trouver le Prince d'Anhalt, & lui fit de grands reproches de la barbarie de ses troupes, lui représentant que si la guerre

étoit devenuë un fléau nécessaire, on se mettoit au rang des monstres en y ajoûtant de nouvelles horreurs; que les vieillards, les femmes, les enfans & même les hommes désarmés ne devoient pas être regardez comme ennemis, & encore moins les maisons qui les logeoient, & tout ce qui pouvoit servir à leur subsistance; & le Prince d'Anhalt lui répondant qu'à la guerre tout étoit permis: « Fausse maxime, repliqua Bayard; la force même des armes ne doit être employée qu'à rétablir l'équité; la justice est le prétexte ordinaire de toutes les guerres; d'ailleurs faut-il faire tout ce qui est permis? » Le Prince d'Anhalt admira Bayard; mais ses Lansquenets n'en furent pas moins barbares, & parmi les François même le Chevalier fut long-tems à cet égard tout seul de son parti.

Quoique l'Empereur eût abandonné son armée, il se trouvoit forcé de continuer la guerre contre les Vénitiens qui l'attaquoient à leur tour; & le Roi continuant de le secourir, Bayard reçut ordre de se jetter dans Vérone avec quatre cens Gendarmes. Bayard trouva cette Place dénuée de muni-

tions & surtout de fourages, dont il commença à manquer le troisiéme jour de son arrivée. Ses Gendarmes murmuroient hautement contre l'inattention ou l'avarice des Commissaires de l'Empereur, qui les laissoit ainsi exposés à voir mourir leurs chevaux ou à leur aller chercher de la subsistance à travers les partis ennemis, qui rodoient nuit & jour aux environs de la Place, autant pour augmenter la disette de la garnison, que pour profiter des cabales qui se formoient parmi les Bourgeois en faveur de la République, Le Chevalier Bayard appaisa ses gens, & prit ses mesures pour envoyer des détachemens au fourage; plusieurs revinrent sans perte; mais d'autres furent très-maltraités par un Capitaine Vénitien nommé Manfroni, aussi actif que brave & prudent.

Un jour il battit l'escorte des fourageurs François, & la poursuivit avec tant de vivacité, qu'à peine put-elle rentrer dans Vérone; le Chevalier avoit vû des ramparts de la Ville la défaite des siens, & descendant à leur rencontre: « Mes amis, leur dit-il, je » vous vengerai, & je veux moi-mê» me conduire le premier fourage. »

Action courageuse de Bayard.

Ces paroles furent entenduës d'un espion, que le Capitaine Vénitien avoit trouvé moyen de placer dans la maison même du Chevalier ; & étant bien informé du jour & de l'heure de son départ, de la route qu'il devoit tenir & du nombre de ses troupes, il plaça dans une grande maison de campagne six cens fantassins armés de piques & d'arquebuses, avec ordre de n'en sortir, que lorsqu'ils le verroient passer devant eux poursuivi par les François.

Bayard, ainsi qu'il étoit convenu, sort de Vérone ; mais comme il avoit un violent désir de faire recevoir quelque échec à Manfroni, sa troupe étoit plus forte d'environ cinquante hommes d'armes que celui-ci ne lui en supposoit ; il en envoya quarante sous la conduite de son Lieutenant Pierre-Pont pour soutenir les fourageurs, & avec cent autres Gendarmes il se posta dans le Village de S. Martin à deux lieuës de Vérone, envoyant des Coureurs à la découverte ; ils revinrent un moment après au galop l'avertir que cinq cens chevaux des ennemis s'approchoient du Village & des fourageurs.

Alors Bayard remonte à cheval avec toute sa troupe & marche contre Manfroni; celui-ci l'attendit en bonne contenance & soutint vigoureusement la premiere charge; puis feignant de céder avec peine, il se retira doucement vers son embuscade. Bayard occupé du combat avoit négligé contre sa coutume de faire reconnoître cette maison; mais à peine l'eut-il passée, que Manfroni faisant volte face, chargea à son tour la troupe de Bayard, en criant de toute sa force, S. Marc, S. Marc: à ce signal son Infanterie sort de tous côtés, enferme les Gendarmes François, & fait sur eux une décharge générale de leurs mousquets. Le cheval de Bayard fut tué sous lui, & lui-même engagé sous son pied: *A moi*, s'écria-t'il, *à moi, compagnons*; mais la plûpart étoient si étourdis & si maltraités de la derniere décharge, qu'ils n'entendoient point sa voix & ne voyoient point son péril. Un de ses Gendarmes, nommé Grammont, le remarqua, & s'ouvrant le chemin à coups de sabre, mit pied à terre, le dégagea & essaya de le remonter; mais dans l'instant une troupe de fantassins se poussant sur eux vinrent à 1510.

bout de les ſaiſir, & alloient les déſarmer, quand Pierre-Pont arriva avec ſa troupe pour les dégager. Le Chevalier remonté courut avec Pierre-Pont au ſecours des autres Gendarmes, qui continuoient de ſe battre en déſeſpérés, ayant chacun quatre ennemis en tête. « Enfans, leur dit-il, » nous avons été trahis; battons-nous » bien & ſongeons à la retraite en ga» gnant le grand chemin. » Il étoit venu à bout de remettre ſa troupe en ordre; mais le feu des Arquebuſiers ennemis étoit ſi grand, qu'à chaque inſtant il voyoit quelqu'un de ſes Gendarmes démonté; il ſe vit lui-même à pied une ſeconde fois n'ayant plus pour toutes arme que ſon épée.

Manfroni, qui avoit ſans ceſſe les yeux ſur lui, le fit ſerrer de nouveau par ſes Arquebuſiers qui le reprirent, & lui appuyant leurs arquebuſes ſur l'eſtomac, lui crioient de ſe rendre; mais au nom de Bayard qu'il prononçoit ſans ceſſe en combattant, ſon Guidon accourut avec quelques Archers, lui donna un cheval avec lequel il vint à bout de rejoindre le reſte de ſa troupe, déja arrivée à la barriere du Pont de S. Martin. Manfroni le

le poursuivit jusque-là ; mais voyant la nuit approcher, ses fantassins fatigués, les Gendarmes de Bayard remis en bon ordre, & le terrain avantageux pour leur petit nombre, il jugea à propos de se retirer, disant à ses soldats étonnés de leur peu de succès : « Non, mes amis, ce ne sont point » des hommes que nous avons com- » battus, mais des diables. » Le Chevalier délivré de son ennemi fit la revûë de ses troupes ; & ce que l'on aura peine à croire, après une mêlée aussi furieuse, il ne se trouva qu'un Archer & quatre chevaux tués, dont deux étoient à Bayard. Ce Capitaine avoit trop peu de vanité pour être affligé de sa défaite par raport à lui-même : il se consola en voyant toute sa troupe en sûreté, & alla prendre un peu de repos à S. Martin, avant de regagner Vérone.

Manfroni de son côté continuoit sa route vers S. Boniface, d'où il étoit parti ; son dessein étoit d'y ramener son Infanterie ; mais elle se trouva si fatiguée, que lui ayant représenté l'impossibilité de le suivre, elle s'arrêta dans un petit Village à quatre milles de S. Boniface, pour y passer la

nuit. Un des Eſpions du Chevalier Bayard ſe trouva par hazard dans le même Village ; il y vit l'Infanterie ennemie prendre ſes logemens, & ſuivit enſuite la route de Vérone, où il ſuppoſoit que les François s'étoient retirés après le combat. Arrivé à Saint Martin, il y trouva la Compagnie de Bayard ; le Chevalier lui ayant demandé des nouvelles des ennemis, cet homme lui apprit que la Cavalerie étoit arrivée à Saint Boniface, ſe vantant d'avoir fait eſſuyer un échec aux François, & d'avoir de grandes intelligences dans Vérone, qui les en rendroient les maîtres dans peu ; mais que leur Infanterie, malgré les inſtances de Manfroni, s'étoit arrêtée à quatre milles de Saint Boniface, & y paſſoit la nuit. Bayard ayant renvoyé l'Eſpion, *Voilà*, dit-il aux principaux de ſes Gendarmes, *une occaſion d'avoir notre revanche* ; & faiſant ſonner le boute-ſelle, tous monterent à cheval & marcherent au clair de la lune juſqu'au Village, où ils arriverent avant le jour. L'Infanterie Vénitienne croyant les François occupés de leur défaite, avoit negligé de poſer des ſentinelles hors du Village ; en ſorte

que Bayard parvint, sans être découvert, jusque dans les maisons qui les renfermoient. Tous étoient plongés dans un profond sommeil, d'où ils ne sortirent qu'aux cris des François qui les environerent de toutes parts. Leur Capitaine ayant trouvé moyen de se sauver, gagna une place où il les appelloit à grands cris, faisant battre le tambour pour les assembler & se défendre; ce qui fut la cause de leur perte. Les Archers de Bayard craignant leur nombre, les tuerent tous, à l'exception du Capitaine & de deux Gentilshommes, que l'intérêt sauva.

Le nombre des morts du côté des ennemis fut de près de six cens hommes. Le Sénat, qui n'avoit jusque-là soutenu le poid d'une si grande guerre qu'à force de prudence, fit écrire à Manfroni une lettre remplie de reproches. Pour cette fois le Sénat entier montrant une injustice pareille à celle qui s'exerce d'ordinaire dans les cours des Rois, oublia tous les services que Manfroni avoit rendus depuis le commencement de cette guerre, & ordonna à son Procurateur général de lui faire son procès.

Manfroni malgré son innocence se 1510.

seroit difficilement garanti des suites fâcheuses d'une pareille affaire, si son bonheur n'avoit amené auprès du Procurateur le Capitaine de l'Infanterie vaincuë, & les deux Gentilhommes pris avec lui, à qui Bayard venoit de rendre la liberté ; tous trois déposerent en faveur de leur Chef, & avoüerent qu'il les avoit avertis du danger qui les ménaçoit ; mais que leur extrême fatigue les avoit contraints de s'y exposer. Manfroni fut donc renvoyé absous, & par un principe d'injustice dont les gouvernemens les plus sages ne sont point exempts, l'aveu de son innocence lui fut accordé à titre de récompense & de bienfait. Délivré des poursuites du Sénat, Manfroni recommença la guerre, & continua de s'attacher à Bayard, comme à celui dont la défaite pouvoit lui acquérir plus de réputation ; il débaucha un des Espions du Chevalier, nommé Vicentin, & lui fit dire qu'il partoit le lendemain à la pointe du jour avec trois cens chevaux légers, pour aller prendre possession du gouvernement de Lignago.

On veut surprendre Bayard.

Manfroni ajoûta imprudemment, qu'outre trois cens chevaux lé-

gers qu'il feroit d'abord paroître, il mettroit à l'Isle de l'Escale deux cens hommes d'armes & deux mille hommes de pied en embuscade. Cependant l'Espion partit avec l'intention de le servir de bonne-foi ; étant arrivé à Vérone, il ne parla au Chev. Bayard que du voïage de Manfroni & des trois cens chevaux légers. Le Chevalier le renvoya, & il se disposoit à partir la nuit même de Vérone, avec deux cens hommes d'armes seulement ; mais Manfroni, qui avoit des intelligences dans cette Ville, avoit ordonné à l'Espion de voir de sa part un Bourgeois chef de l'intrigue, se flattant qu'après avoir vaincu Bayard, il ne lui seroit pas difficile de se rendre maître d'une Ville, dont les habitans étoient pour lui.

Un Gentilhomme Bourguignon, nommé de Sucre, ami de Bayard, & Officier de Gendarmes, étant sorti tard d'avec lui, aperçut l'Espion qui sortoit avec précaution de la maison d'un Bourgeois : l'heure & le soin de se cacher le rendirent suspect à de Sucre, qui l'arrêtant, exprès d'un air à l'effrayer, lui demanda ce qu'il venoit de faire dans une maison soupçonnée

d'intelligence avec les Vénitiens ; l'Espion se trouva si interdit, que ne pouvant en tirer aucune réponse, il fut obligé de le conduire à Bayard ; le Chevalier n'imita point la violence du Gendarme qui vouloit tuer l'Espion, & lui promettant au contraire la vie, s'il lui disoit la vérité, il vint à bout de lui arracher l'aveu. L'Espion instruisit Bayard du nombre des troupes que Manfroni devoit mettre en embuscade ; ce que ce Capitaine n'avoit pas eu la prudence de lui cacher.

Bayard ne commandoit dans Vérone que les troupes Françoises, toutes composées de cavalerie, & le Prince d'Anhalt y étoit pour l'Empereur avec quatre à cinq mille Lansquenets. Bayard l'envoya avertir des intelligences des Vénitiens dans Vérone & des moyens de les prévenir, le priant en même tems de lui prêter deux mille de ses Lansquenets, pour une expédition nécessaire. Le Prince d'Anhalt avoit déja reçu plusieurs avis de cette nature ; il se leva, car c'étoit la nuit, & après avoir donné de bons ordres dans tous les quartiers de la Ville, il voulut voir partir le Chevalier Bayard avec ses deux cens Gendarmes, & les

deux mille Lansquenets qu'il lui avoit donnés.

Les François marcherent jusqu'à Servode, & Bayard ayant placé là son Infanterie passa jusqu'à Isole ; il ne fut pas long-tems sans voir paroître le Capitaine Manfroni avec ses chevaux-légers, qui marchoit comme s'il n'avoit eu rien à craindre. Bayard détacha aussi-tôt cinquante de ses Gendarmes sous les ordres de son guidon, pour attaquer les Vénitiens ; & il eut le tems de rompre quelques lances, pendant que pour ôter toute idée que l'embuscade fût découverte, le Chevalier s'avançoit au grand pas. Manfroni le voyant si près de lui, donna le signal, & on vit sortir d'Isole au galop les deux cens Gendarmes Vénitiens, que leur Infanterie suivoit en deux colonnes.

Manfroni vaincu par Bayard.

Bayard paroissant effrayé, fit alte & sonner à l'étendart, commençant la retraite au petit pas. Son guidon engagé parmi les Vénitiens se démêla & vint rejoindre le gros de sa troupe, avec tant de promptitude & de marque d'étonnement, que Manfroni ne doutant point du succès de sa ruse, s'abandonna sur les François & vint avec

ceux jusqu'à Servode, tantôt les choquant avec ses Lanciers, tantôt leur faisant essuyer tout le feu de son Infanterie.

Bayard à la tête des siens soutenoit cette furie sans s'exposer, & du même air que s'il n'eût eu que sa troupe pour se défendre. Mais voyant que Manfroni étoit assez près de Servode pour ne pouvoir lui échaper, il fit sortir ses Lansquenets en bon ordre, en s'écriant: *chargeons, Messieurs, c'est notre tour*. Il fondit sur les Gendarmes Vénitiens, qui furent enfoncés, pendant que les Lansquenets ayant ouvert leur Infanterie, en faisoient un carnage si horrible, qu'à peine l'attention du Chevalier Bayard sur ces malheureux put-elle en sauver quelques-uns. Manfroni continuoit de combattre avec sa cavalerie; mais se voyant culbuté de tous côtés, autant par son propre effroi que par la force de ses ennemis, il rassembla quelques Gendarmes & se sauva à toute bride. Le Chevalier Bayard ne s'amusa point à le poursuivre: il revint à Vérone avec soixante prisonniers considérables, & chargé de dépoüilles; mais bien plus satisfait d'avoir découvert

les intelligences pratiquées dans Vérone, & battu le seul Capitaine en état d'en profiter.

L'Empereur supportoit alors tout le poid de la guerre contre les Vénitiens, si l'on en excepte les foibles secours que le Roi continuoit de lui fournir; le Pape loin de continuer dans sa haine contre la République, inclinoit à un accommodement, & satisfait des avantages que cette guerre lui avoit procurés, il souhaitoit qu'un traité particulier lui en assurât la possession. Cette conduite si conforme à l'ambition ne l'étoit point à l'équité. Le Pontife fut le chef du Traité de Cambrai: ce n'étoit point cette équité qui en avoit été l'objet, ni qui en avoit dicté les articles; ainsi il ne lui fut pas difficile de donner à ceux qui le concernoient les interprétations qu'il voulut; le Pape se trouvoit le mieux partagé entre les alliés; les circonstances le rendoient le plus puissant en Italie; mais on ne put jamais le déterminer à fournir son contingent de troupes pour la ligue. L'Empereur n'ayant rien à espérer de sa part, pressa davantage le Roi de France, & ce Prince envoya enfin or-

dre au Maréchal de Chaumont, Gouverneur du Milanez, d'entrer ſur les terres de la République, avec une armée que le Chevalier Bayard alla joindre.

Les François voulurent ſignaler leur arrivée par un grand nombre d'expéditions à la fois, pour étonner davantage les Vénitiens; ils aſſiégerent en même tems des Villes, des Forts & des Châteaux, qui furent emportés en peu de jours, & entr'autres, la Ville de Legnago très-forte & bien munie, dont la garniſon ſortit ſans armes & un baton à la main.

La bruſque irruption des François avoit répandu l'effroi dans tout le pays; & la plus grande partie des habitans de la campagne, n'ayant point eu le tems de s'enfermer dans les Villes, s'étoit cachée dans les bois & dans les cavernes. A quelque diſtance de Longare, gros Village où l'armée s'arrêta, étoit une caverne large, profonde & longue d'un quart de lieuë ſous une haute montagne; cette caverne n'avoit qu'une entrée étroite, & juſque-là on n'avoit découvert aucune autre iſſuë. Une foule de païſans & quelques Gentilhommes y tranſ-

porterent leurs effets, & s'y rendirent eux-mêmes avec leurs femmes, leurs enfans, des vivres & des armes. Ils y passerent quelques jours tranquilles, ne sortant point de leur caverne, de peur de donner aux François des indices de leur retraite; mais des avanturiers de l'armée cherchant de tous côtés à butiner, cotoyerent la montagne, & s'étant apperçus de la caverne, ils se présenterent pour y entrer avec grand bruit.

Aussi-tôt on l'entendit retentir des clameurs des femmes & des enfans qui demandoient miséricorde; quelques vieillards tenterent de leur imposer silence; & croyant que leur grand âge inspireroit plus de pitié, ils s'avancerent, & se jettant à genoux devant les avanturiers: *Nous vous avons*, leur dirent-ils, *abandonné nos maisons & nos biens, ne nous enviez point la retraite affreuse où vous nous avez réduits.* Cette réponse loin de toucher les avanturiers, les irrita; ils pousserent les vieillards, & se disposoient à entrer de force; mais les gens de la caverne qui se trouvoient en état de combattre, s'étant présentés avec des piques & des arquebuses, en tuë-

rent plusieurs. Les avanturiers devenus furieux allerent chercher du secours; mais voyant que tous leurs efforts ne pouvoient les rendre maîtres de la caverne, ils en boucherent l'entrée avec de la paille, du foin & du bois. Ceux de dedans jugeant de leur intention par ces funestes préparatifs, poussoient des hurlemens affreux, & les Gentilhommes se présentant avec leur famille, offroient de grosses rançons pour qu'on leur conservât la vie. Les avanturiers les écoûtoient, & l'intérêt l'emportoit sur leur barbarie; mais les païsans qui étoient en grand nombre, & qui n'avoient pas les mêmes moyens de se racheter, se saisirent des Nobles, les mirent derriere eux, & crierent que pour conserver ceux-là, il falloit les sauver tous.

Il se fit alors une cruelle guerre dans cette malheureuse caverne, entre les Gentilhommes & les païsans, & pendant qu'ils se battoient, les barbares François mirent le feu aux matieres combustibles dont ils avoient rempli l'entrée de la caverne, & tous ceux qui s'y trouverent furent étouffés par la fumée. Le bruit de cette indigne action se répandit bientôt dans l'armée. Bayard ne pouvant y ajoûter

ſoi, vint lui-même à la caverne, d'où il vit ſortir du milieu d'une multitude de cadavres qui y étoient étendus, un jeune homme à demi grillé & tout jauni de la fumée. Ce malheureux vint ſe jetter à ſes pieds lui demandant la vie : *Eh! comment*, lui dit le Chevalier, *as tu pû la conſerver, tous tes camarades ayant péri?* Il lui conta qu'à demi ſuffoqué par la fumée, il avoit couru déſeſperé dans tous les coins de la caverne, voyant tomber à chaque inſtant à côté de lui ceux qui le vouloient ſuivre ; & qu'enfin plus heureux, ou peut-être plus infortuné que les autres, en ce qu'il étoit réſervé à une mort plus longue, il avoit trouvé au fond de la caverne une ouverture, par laquelle il avoit reſpiré l'air qui y perçoit du haut de la montagne, & qu'ayant entendu appeller dans la caverne à diverſes repriſes, après la diſſipation de la fumée, il avoit hazardé de ſe montrer, eſpérant qu'une action auſſi dénaturée que celle dont il avoit penſé être la victime, auroit aſſouvi la fureur de ſes ennemis, & qu'ils ſe réſoudroient à ſauver le ſeul homme qui s'en étoit échapé.

Le Chevalier touché de compaſſion

vanger, par les désagrémens sans nombre que le Roi essuya de la part de la Cour de Rome. Le Pape venoit d'accorder au Roi d'Espagne l'investiture du Royaume de Naples qu'il avoit promis à Loüis XII, pendant que l'Empereur, autant par impuissance que par mauvaise volonté, manquoit à toutes les promesses qu'il lui avoit faites.

Le Pape se declare contre la France.

La continuation de la guerre étoit cependant devenuë indispensable, les Vénitiens ayant de grandes forces sur pied, pour réconquérir ce qu'ils avoient perdu, & des intelligences dans Milan & dans Gênes pour y exciter des troubles. De plus, le Pape se déclarant ouvertement contre la France, attaqua le Duc de Ferrare son allié, quoique feudataire du S. Siége; mais ce Prince profitant de la supériorité des François en Italie, avoit repris sur les Vénitiens & sur le Pape même ce que ces deux Puissances avoient usurpé sur ses ancêtres.

1510. Le Roi se voyant aux mains avec un Pontife, qui sçavoit faire de sa querelle personnelle une guerre de Religion, assembla à Tours le Clergé de son Royaume, & ayant fait décider

qu'il pouvoit en fureté de confcience foutenir une guerre légitime contre un Pontife injufte, il fit entrer dans Ferrare un grand corps de fes troupes : Bayard y commandoit plufieurs compagnies de Gendarmes, avec les Seigneurs de Montoifon, de Fontrailles & du Lude. Le Duc fortit de fa Capitale pour les recevoir avec plus d'honneur, & les engager par-là à ne lui point faire fentir qu'en venant avec de fi grandes forces pour garder fon Etat, ils en devenoient plus les maîtres que lui. Huit cens avanturiers Suiffes fous les ordres de Jacob Zamberg vinrent auffi fe rendre à Ferrare, achevant par leur arrivée de mettre cette Place dans une parfaite fureté.

Mais le Pape trop ignorant dans la guerre pour trouver rien d'impoffible, fe mit à la tête d'une puiffante armée, ménaçant de venir l'affiéger en perfonne ; le Duc de Ferrare le défiroit avec ardeur, afin de lui voir confumer inutilement fes forces aux pieds des murailles de fa Capitale ; & ce Prince regarda comme un accident que le Pape changeant d'avis, fe fût attaché à faire le fiége de la Mirandole, Ville regardée depuis long-tems

Le Pape fe met à la tête d'une armée & fait le fiége de la Mirandole.

comme un Fief de l'Empire, & appartenant alors à la fille naturelle du fameux Jean-Jacque Trivulce & veuve de Loüis Pic de la Mirandole, mort depuis huit mois. Le Pontife avoit pris depuis peu, par un Bref exprès, la Comtesse & ses enfans sous sa protection, & il ne justifia sa violence à leur égard, qu'en alléguant cette frivole excuse, que le tems & des circonstances fâcheuses l'obligeoient à en agir de cette sorte, ne demandant après tout que ce que ses ennemis pourroient employer contre lui. La Comtesse ayant abandonné quelques Châteaux, se retira dans sa Place avec Aléxandre Trivulce son cousin, cinq cens hommes d'Infanterie & soixante & dix Cavaliers. Le Pape comptant sur la foiblesse du sexe, allarmée doublement par la crainte d'un siége & de combattre un Souverain Pontife, envoya sommer la Comtesse de se rendre, la ménaçant de son armée & des foudres du Vatican.

Réponse que la Comtesse fait au Pape.

Mais la Comtesse avoit appris de son mari & de son pere à les braver; & répondant qu'elle méconnoissoit un Souverain Pontife armé, elle disposa tout pour soutenir le siége. Son cou-

ſin jugeant la garniſon trop foible, lui conſeilla d'envoyer demander du ſecours au Duc de Ferrare, qui fit paſſer dans ſa Place cent hommes d'armes François, des canoniers & des munitions. Il s'avança enſuite lui-même juſqu'à Hoſpitalet, lieu ſitué entre deux bras du Pô & peu éloigné de la Mirandole. D'un autre côté, le Gouverneur du Milanez occupoit Guaſtalla, Corregio & Carpi; de ſorte qu'une partie de l'armée du Pape étoit bloquée, & le ſiége devenoit chaque jour plus difficile.

Bayard entreprend d'enlever le Pape.

Le Chevalier Bayard, campé à quelque lieuës des autres troupes Françoiſes, s'informoit exactement des mouvemens de celles du Pape, & ſurtout des démarches de ce Pontife. Il apprit qu'ennuyé de la longueur du ſiége, & ſe défiant de l'habileté des Généraux, il vouloit quitter S. Félix, gros Village entre Concordia & la Mirandole, où il s'étoit logé pour venir au camp commander ſes troupes en perſonne. Bayard réſolut de tout riſquer pour l'enlever, ne doutant point qu'une priſe de cette importance ne donnât la paix à l'Italie à des conditions avantageuſes pour le Roi; & ayant

communiqué son dessein au Duc de Ferrare qui l'approuva, il partit avec cent hommes d'armes, assuré d'être secouru par ce Prince, en cas que son entreprise ayant un bon ou un mauvais succès, il fût poursuivi par les troupes du camp de la Mirandole; car pour se rendre au lieu destiné à l'embuscade, Bayard étoit obligé de passer entre ce camp & S. Félix, demeurant ainsi exposé à être découvert de l'un ou de l'autre lieu; mais ses mesures étoient si justes, que marchant par une nuit assez obscure, il fit trois lieuës sans être reconnu de personne, & se trouva dans son embuscade une heure avant le jour; c'étoit une grande maison de campagne abandonnée, dont les cours se trouvoient assez grandes pour cacher les Gendarmes & leur suite, à une demie lieuë de S. Félix & à une lieuë du camp. Bayard recommanda à ses gens le silence & la patience, mit des sentinelles aux fenêtres, & ensuite se reposa tout armé.

Cependant le Pape s'étant fait éveiller de bonne heure, envoya devant lui ses équipages, & montant lui-même en litiere, prit la route de la Mirandole; mais plus doucement qu'il

n'avoit dessein, la neige qui tomboit à gros flocons empêchant ses conducteurs d'avancer : ce fut ce qui le sauva. Ses Officiers & quelques Prélats qui l'avoient précedé, donnerent droit dans l'embuscade, & les Gendarmes se montrant trop-tôt, en prirent quelques-uns & mirent le reste en fuite ; les plus éloignés avertis du péril de leurs compagnons tournerent bride, & trouvant la litiere du Pape assez près de S. Félix, le firent retourner promptement, l'avertissant que Bayard piqué de l'avoir manqué, venoit à toutes jambes à S. Félix.

A ces mots, le Pape effrayé descend de sa litiere, gagne à pied le Château, & voyant accourir Bayard, il aide lui-même à lever le pont-levis, laissant les Evêques & tous les Officiers de sa suite au pouvoir de Bayard qui les prit ; mais leur nombre ne le consola point d'avoir manqué le Pape de si peu de momens, & il réjoignit tristement le Duc de Ferrare, qui s'étoit avancé avec un corps de cavalerie, se flattant déja d'emmener en triomphe le Pape dans sa Capitale.

Jusque-là Jule avoit toujours parlé du Chevalier Bayard avec éloge, &

comme du Capitaine François qu'il estimoit davantage ; mais traitant l'entreprise formée contre sa personne d'attentat sacrilége, il ne le regarda plus que comme un impie, & promit de grandes récompenses à qui pourroit le lui livrer, le comprenant d'une façon particuliere dans ses Censures fulminées contre les Chefs des troupes qui lui faisoient la guerre. Bayard s'inquiéta peu d'un ressentiment aussi injuste, & ce fut-là qu'on vit que malgré la simplicité de ses mœurs & son attachement sincere à sa Religion, il sçavoit distinguer ce qui le rendoit coupable contr'elle, d'avec ce qui offensoit seulement l'ambition d'un Pape : bien different du Maréchal de Chaumont son Général, & Gouverneur du Milanez, qui se voyant quelque tems après attaqué d'une maladie mortelle, témoigna de grandes agitations à l'occasion des Censures du Pape : on ne put même l'empêcher d'envoyer sollicitter le pardon, d'avoir pris les armes pour défendre les Etats & les Alliés de son Roi, contre un Pontife qui les portoit alors pour envahir ceux de ses voisins.

La fiévre retint quelques jours le Pape au Château de S. Félix ; elle lui avoit été occasionnée par la frayeur de voir Bayard si près de lui : mais cette incommodité étant passée, il reprit le dessein d'aller à son camp, où le Duc d'Urbin, qui l'étoit venu chercher à la tête d'une partie de l'armée, l'amena sans risque. Le Pape, sans vouloir se reposer dans la tente qu'on lui avoit préparée, monta à cheval, visita les tranchées, les batteries & tous les travaux, animant les soldats & les Officiers, & se logeant dans une petite Eglise à la portée du canon de la Place : il s'imagina que les assiégés respecteroient plus que lui-même sa personne & la sainteté du lieu qu'il prophanoit. Mais ceux-ci feignant d'ignorer qu'il fût au camp, tirerent à l'ordinaire de tous côtés : son logis fut percé deux fois à coups de canon, & plusieurs de ses Officiers tués en sa présence. L'opiniâtre vieillard s'obstinant à demeurer dans cet endroit périlleux, regardoit moins la mort de ses gens & le danger de sa personne comme une marque de son imprudence, que sa conservation particuliére comme un témoignage assuré de

la providence de Dieu, de la justice de son droit, & une suite de la sainteté de son asile.

L'arrivée du Pape avoit donné une nouvelle vigueur à ses troupes. Les bateries dont il avoit fait augmenter le nombre, tiroient sans relâche, & les assiégés malgré leur vigoureuse résistance se voyoient plus resserrés chaque jour dans la Place. La Comtesse de la Mirandole envoya donc demander du secours au Duc de Ferrare, & au Maréchal de Chaumont, qui depuis un mois sembloient tout disposer pour faire lever le siége ; mais le dernier n'avoit en effet aucune envie de rien entreprendre : on dit qu'ayant examiné les retranchemens du Pape, il les avoit jugé hors d'insulte, & que d'ailleurs étant l'ennemi déclaré du Maréchal de Trivulce, il ne vouloit rien tenter pour conserver à sa fille un petit Etat, qui augmentoit la considération qu'on avoit pour lui en Italie & à la Cour de France. La Comtesse se vit donc réduite à ses seules forces, qu'elle continua d'employer avec une résolution extraordinaire, refusant les propositions avantageuses que le Pape lui faisoit faire,

&

& s'exposant à l'effet des menaces, dont il accompagnoit ses offres.

Le Duc d'Urbin, neveu du Pape, & le Général de ses troupes, avoit connu autrefois la Comtesse à Rome, & dans un tems où la fortune sembloit promettre peu à son oncle le rang suprême qu'il occupoit alors, il s'étoit lié d'amitié avec le feu Comte Louis; & ne prévoyant point que l'assurance que le Pape venoit de donner de sa protection à sa veuve & à ses enfans, seroit suivie d'une guerre injuste, il avoit cru pouvoir dissiper les soupçons de la Comtesse en lui engageant sa parole; de sorte que le Duc, trompé le premier par son oncle, faisoit la guerre à regret à des gens qu'il avoit aidés à trahir. On s'en apercevoit à la lenteur de ses attaques, & le Cardinal de Pavie favori du Pape le lui ayant fait remarquer, sa S. ne voulut plus s'en rapporter qu'à elle-même de tout le soin du siége. Son activité, ses promesses, ses menaces, supléérent en lui à l'habileté & à l'expérience. La nature aida à ses succès, & une forte gelée étant survenuë, les fossés de la Ville se trouverent glacés; de sorte que sans qu'il fût besoin de les com-

bler, on pouvoit dans l'instant même aller à l'assaut. Les Officiers de la garnison en avertirent la Comtesse, qui ne pouvoit se résoudre à capituler ; mais forcée par l'impossibilité de se défendre davantage & par les pleurs des habitans, elle envoya demander au Pape quelles conditions il lui accorderoit.

Fiere réponse du Pape, à la Comtesse de la Mirandole.

Le fier Pontife refusa de voir les Députés, se contentant de leur faire répondre que la Comtesse s'étoit déterminée trop tard, & qu'il ne la recevroit qu'à discrétion. Les Officiers François qui se trouvoient enfermés dans la Mirandole, frémissoient de la dureté du Pape, & de la honte de se voir à la discrétion d'un Pontife vindicatif & enflé de sa fortune ; ils tournoient souvent leur pensée vers Bayard, s'étonnant qu'ayant de l'autorité sur l'esprit & dans l'armée du Duc de Ferrare, il n'entreprit rien pour les sauver de l'humiliation où ils se voyoient réduits. La Comtesse, plus déterminée que le Gouverneur de la Place, refusant ainsi qu'eux de se remettre sans condition entre les mains du Pape, alla sur les ramparts pour animer les soldats, se fit porter

dans les ruës de la Ville, menaçant & priant tour à tour les bourgeois. Mais ces démarches d'une Héroïne ne produisirent sur des ames effrayées que de la pitié & de la douleur; les femmes, les enfans se jettoient à ses genoux; les hommes mêmes, quoi qu'ayant encore les armes à la main, la conjuroient d'avoir pitié de leur sort. La Comtesse ne pouvant les résoudre à combattre & à périr avec elle, se détermina enfin à se sauver avec eux.

Les Députés retournerent donc de sa part trouver le Pontife, pour lui dire que le sort de la guerre mettant plusieurs milliers d'hommes à sa disposition, ils étoient prêts à recevoir ses loix; mais qu'avant de leur rien prescrire, il devoit se souvenir de leur titre de Chrétiens, & que sa puissance, dont l'effet leur étoit devenu si funeste, ne venoit que de sa qualité de pere commun. Les Agens de la Comtesse ayant à parler devant des Cardinaux & des Evêques qui le suivoient à regret à la tête des armées, ajouterent qu'au reste la Comtesse & ses sujets s'adressoient à lui par respect & comme à un intercesseur dis-

posé à les sauver ; que le Duc d'Urbin Général de l'armée victorieuse étoit le seul sans doute dont ils pouvoient avoir à craindre, persuadés que le souverain Pontife des Chrétiens n'étoit venu dans le camp du vainqueur, que pour sauver les vaincus. En même-tems arriverent des Officiers de la part du Duc de Ferrare & des Maréchaux de Chaumont & de Trivulce, pour menacer le Pape d'une cruelle represaille, si l'on ne traitoit humainement les habitans & la garnison de la Mirandole. Jule s'emporta d'abord contre eux ; mais les Députés de Trivulce instruits par leur maître lui répondirent avec tant de fierté, qu'il se vit obligé de s'adoucir, de peur de s'attirer une nouvelle haine dans l'Italie, en punissant une louable fermeté. Les Cardinaux & les Evêques se joignirent à eux, pour lui representer l'étonnement de l'Europe, en apprenant que le Pere commun des Chrétiens ne respiroit que leur destruction ; & le Duc d'Urbin ajouta en homme de guerre, que toute l'armée étoit intéressée au salut de la garnison de la Mirandole, chacun de ceux qui combattoient pour sa S. étant exposé à

là représaille, & que si l'Italie étoit enfin destinée à recevoir l'exemple de ces guerres cruelles ; où l'ennemi vaincu étoit immolé par un vainqueur barbare, ce n'étoit pas au souverain Pontife à qui la posterité devoit avoir à le reprocher. Enfin, après avoir résisté à la nature, à l'humanité, aux sentimens de l'honneur & de la raison, Jule ceda à la crainte de se voir abandonné de ceux mêmes qui faisoient sa force. On convint que les habitans de la Mirandole seroient conservés dans leurs priviléges & dans leurs biens, que les soldats de la garnison se retireroient à l'armée Françoise ; mais que les Officiers demeureroient prisonniers de guerre. Ces conditions acceptées, le Pape entra dans la Ville par la bréche, triomphant ainsi d'une veuve & de deux enfans, que peu de jours auparavant il avoit pris hautement sous la protection du S. Siége.

Le Pape entre dans la Mirandole, par la bréche.

La conduite de Jule indigna toute l'Europe ; elle n'étoit point encore divisée sur la Religion, & le scandale que causa en cette occasion celui qui en étoit le Chef, fut peut-être une des occasions des hérésies qui la partagerent, & des désordres qui les suivi-

rent. Par la prise de la Mirandole, le Pape s'étoit ouvert le chemin de Ferrare ; mais le nombre des troupes renfermées dans cette Place ne lui laissant point esperer de l'emporter de vive force, il résolut avec les Vénitiens d'en faire le blocus, & de l'avoir par famine. Le Duc de Ferrare apprenant son dessein, n'en conçut aucune inquiétude : sa capitale se trouvoit munie pour plusieurs années, & d'ailleurs il croyoit impossible à l'armée Papale de garder tous les passages ; mais toute sa tranquilité l'abandonna, quand il sçut que la mort du Maréchal de Chaumont laissoit le pays ouvert aux ennemis : un Capitaine Vénitien, qui en avoit une exacte connoissance, venoit de proposer le siége de la Bastide, petite place éloignée de Ferrare d'environ vingt-cinq milles, & qui assuroit au Duc le passage de ce côté là. L'avis du Vénitien fût reçu avec applaudissement, & lui-même fut chargé du siége de la Bastide.

Le Maréchal de Trivulce avoit succedé au Maréchal de Chaumont, pour le commandement des troupes Françoises en Italie ; il pénétra le dessein

des ennemis, & plus actif que Chaumont, ses troupes filérent de la Romagne où elles étoient vers la place menacée ; mais ayant un long trajet à faire, il eut le chagrin d'apprendre que les troupes du Pape arriveroient avant les siennes. Le Gouverneur de la Bastide se voyant sur le point d'être attaqué, envoya un courrier au Duc pour l'avertir que n'ayant qu'une garnison de vingt-cinq hommes, il pouvoit au plus tenir deux jours.

La Lettre, que le Duc reçut en présence du Chevalier Bayard & du Seigneur de Montoison, le fit pâlir, & les obligea de lui demander la cause de son émotion. L'ayant appris, ils lui dirent qu'il falloit tout hazarder pour sauver la Bastide, mais que la diligence étoit nécessaire. Il leur representa les difficultés qu'il y avoit, l'éloignement, les mauvais chemins, un défilé proche de là où deux hommes ne pouvoient pas passer de front, & long de près d'un demi quart de lieuë, un pont sur un canal entre le Pô & la Place, & enfin le peu de tems que leur Gouverneur pouvoit tenir. Il demanda avis au Chevalier Bayard, qui étoit toujours très-écouté dans les

conſeils, à cauſe de ſa grande expérience. Le Chevalier lui répondit que ſi les ennemis avoient eu la précaution de ſe ſaiſir du défilé & du pont, la choſe ſeroit difficile : mais que peut-être ils ne l'auroient pas fait; qu'il falloit en tout cas prendre la meilleure partie de la garniſon, & marcher ſans tarder de ce côté-là ; & que les ennemis ne s'attendant pas à une telle diligence, on les pourroit ſurprendre.

La réſolution de marcher fut priſe ſur le champ, & on donna au Chevalier la conduite du ſecours. Chatillon, Montoiſon, du Lude, le Capitaine Fonterailles, & le Duc même furent de la partie ; il fit mettre dans des batteaux les huit cens Suiſſes du Capitaine Jacob, avec deux autres mille hommes d'Infanterie, & la Gendarmerie en aſſez petit nombre ſe mit en marche par terre : les Gendarmes arriverent une demie-heure devant le jour au défilé dont j'ai parlé, & n'y ayant trouvé perſonne, s'en rendirent les maîtres ; les barques aborderent à la pointe du jour proche de là, & l'Infanterie ſe joignit à la Gendarmerie : on s'avança juſqu'au pont du

canal, où l'on ne trouva point non plus d'ennemis. Les troupes furent une heure à défiler en cet endroit, & à mesure qu'elles passoient, Bayard les mettoit en bataille. Ces commencemens ne pouvoient être plus heureux.

On étoit à moins de demie lieuë du camp, sans qu'on y eût été averti de ce qui s'y passoit; mais le jour étant déja grand, on alloit attaquer des gens qui étoient trois contre un: le bonheur avoit commencé, il falloit que la valeur fit le reste; & c'étoit une nécessité de vaincre ou de périr. L'Infanterie faisoit un très-grand front, & grand nombre de trompettes avoient ordre de sonner de toutes parts, dès qu'on seroit apperçu des ennemis, pour leur faire croire que ces troupes étoient beaucoup plus nombreuses qu'elles n'étoient en effet. Cette petite armée qui n'étoit guere que de trois mille hommes, marcha en deux corps peu éloignés l'un de l'autre: à la gauche étoient six-vingts hommes d'armes, & les huit cens Suisses du Capitaine Jacob; on avoit mis à la droite les deux mille autres Fantassins avec le reste de la Gen-

darmerie, le Duc de Ferrare, le Chevalier Bayard & les autres Seigneurs. Les ennemis étoient si peu sur leurs gardes, qu'ils ne sçurent l'arrivée des François, que lorsqu'ils étoient à une portée de canon de leur camp. La troupe de la gauche commença l'attaque : le bâtard du Fay, Guidon de la Compagnie des Gendarmes du Chevalier Bayard, s'avança avec vingt chevaux, & chargea vigoureusement un des quartiers des ennemis où il mit tout en désordre. L'allarme fut à l'instant répanduë par tout le camp, & une grosse troupe de Cavalerie étant venuë tomber sur du Fay, il fut obligé de reculer avec la sienne, qu'il tint toujours serrée jusqu'à ce que Pierre-Pont, qui étoit destiné pour le soutenir à la tête de cent hommes d'armes, vint donner fiérement dans cette Cavalerie & la culbuta. Les huit cens Suisses qui le suivoient, s'avancerent aussi-tôt en bel ordre, pour entrer dans le camp par un endroit où ils trouverent la plûpart de l'Infanterie ennemie : elle les reçut avec beaucoup de fermeté, nonobstant la surprise, & elle les auroit même rompus, si Pierre-Pont, après avoir dissipé les

Escadrons ennemis, ne fût survenu : il la prit en flanc, la perça & lui passa sur le ventre : le corps de la droite étant venu fondre en même-tems par l'autre côté, acheva la déroute : tout fuyoit, excepté quatre cens chevaux qui s'étoient ralliés, & qui faisant assez bonne contenance, s'avançoient vers l'Infanterie Françoise pour la charger. Le Chevalier Bayard & le Capitaine Fonterailles rassemblerent aussi-tôt les Gendarmes & allerent à cette troupe, qui après quelque résistance, fût renversée & presque toute taillée en piéces, à l'exception de ceux qui se rendirent.

Bataille gagnée par le Duc de Ferrare.

Le Duc de Ferrare ayant conservé une place qu'il croyoit perduë, & gagné une bataille sur laquelle il ne comptoit pas, reprit le chemin de Ferrare, rempli de joie & assuré du salut de cette place, ainsi que du reste de ses Etats. Les habitans de sa capitale sortirent au-devant de lui, & le reçurent en triomphe : les femmes jettoient des fleurs sur ce Prince & sur les guerriers qui l'accompagnoient, & célébroient le Chevalier Bayard, dont l'avis salutaire les avoit conservés. La Duchesse même, que l'exem-

ple de la Comteſſe de la Mirandole, dépoüillée de ſon Etat avoit effrayée, vint au-devant des chefs de l'armée; elle étoit belle, jeune, ſpirituelle & galante : la petite étenduë de ſa ſouveraineté lui faiſoit prendre un intérêt plus vif à la guerre & à ſes ſuccès, ſa capitale, pour ainſi dire, étant frontiére : auſſi combla-t'elle d'éloges les Généraux, leur donnant des couronnes de fleurs & des guirlandes, & faiſant ſuivre ces galanteries de ſpectacles & de fêtes, plûtôt pour ſe réjoüir du bonheur de cette expédition, que pour ſe délaſſer des travaux qu'elle avoit coutés.

Le Pape ménace le Duc de Ferrare & Bayard.

Pendant que la joie regnoit à Ferrare, le Pape éclatoit en ménaces à la Mirandole où il étoit demeuré, reprochant aux Chefs de ſes troupes de s'être laiſſé prévenir par des gens plus éloignés qu'eux de l'endroit où ils devoient ſe rendre, & qui n'avoient pû être avertis de leur deſſein que par leur marche : « Vous me faites, » diſoit-il, eſſuyer un affront qui réjaillit ſur le S. Siége, dont le Duc » de Ferrare eſt feudataire : je ſers de » trophée à ſa folle vanité & de ſpec» tacle à toute l'Europe : on chante par

» tout la victoire de ce petit Souve-
» rain & la défaite des armées de l'E-
» glise : que ne les ai-je commandées
» moi-même ? » L'impétueux Pontife vouloit pour se vanger aller mettre le siége devant Ferrare ; mais le Duc d'Urbin & les Officiers les plus expérimentés lui ayant fait connoître l'impossibilité de ce dessein, il consentit à continuer le blocus, resserrant néanmoins la Place de plus près, jusqu'à ce qu'il eût assemblé plus de troupes pour l'assiéger dans les formes, & prendre, disoit-il avec une joye impatiente & amére, le Duc de Ferrare & son Chevalier Bayard.

Bayard fait pendre sept espions envoyés par le Pape.

Sa haine pour le dernier étoit encore augmentée depuis la découverte & la punition de quelques espions envoyez par le Pape à plusieurs Gentilhommes Ferrarois, pour les engager à trahir leur Prince & à livrer une des Places de la Ville. Bayard avoit fait pendre sept de ces espions, leur niant qu'ils fussent envoyez du Pape, dont ils lui alléguoient les ordres. Jule se croyant obligé de poursuivre la vengeance de ces misérables, gagna un scélérat réputé plus habile que les premiers, & lui avoüant le désir qu'il

avoit de perdre Bayard & tous les François, il lui promit une somme considérable, s'il pouvoit engager le Duc de Ferrare à les lui livrer. Le Pontife permit à cet espion nommé Gerlo d'offrir à ce Prince, pour le prix de cette perfidie, la Charge de Capitaine général des troupes de l'Eglise, & une des niéces du Pape pour son fils aîné.

Gerlo arriva à Ferrare, parla au Duc & tâcha de l'ébranler, lui représentant l'importance des graces que Jule lui promettoit & le peu qu'il lui en couteroit pour en joüir, ne s'agissant après tout que de lui abandonner une petite troupe de François, qui le trahiroient sans doute pour des conditions moins avantageuses. Le Duc de Ferrare feignit d'écoûter Gerlo & de paroître touché de ses raisons: il le fit enfermer dans une chambre du Palais, & alla ensuite avec un seul Gentilhomme trouver le Chevalier Bayard, pour l'instruire des noirs desseins du Pape: « Ah bon Dieu! (s'écria le Chevalier, faisant le signe de la Croix) » est-il possible, Monseigneur? Me » croyez-vous capable, repliqua le » Duc, d'inventer un mensonge aussi

» affreux ? Non, Monseigneur, re-
» prit Bayard ; mais je suis saisi d'hor-
» reur, & je n'ose croire cela d'un
» Pape. Monsieur Bayard (ajoûta le
» Duc de Ferrare) ce que je vous dis
» n'est que trop vrai : vous seriez per-
» du, si j'avois voulu suivre les con-
» seils perfides qu'on ose me donner,
» & dont je vais chercher à nous van-
» ger ensemble. » Il sortit sur le champ
& alla retrouver l'Agent du Pape, à
qui il dit que ses réflexions lui avoient
fait connoître combien peu il devoit
se fier à son Maître, ne s'étant jamais
donné la peine de dissimuler sa haine
pour lui, & l'ayant plusieurs fois me-
nacé de le faire mourir, s'il tomboit
jamais en sa puissance : que d'ailleurs
les François se trouvoient les plus
forts dans sa Ville, & que sa Sainteté
étoit trop instruite des affaires & de
la conduite des Souverains, pour
ignorer qu'ils portoient leur autorité
partout où l'on avoit besoin de leur
secours : « Et si les François, ajoûta le
» Duc, refusant de m'obéir, décou-
» vrent le motif de mes ordres, ne
» ferois-je pas doublement exposé à
» me voir traiter de perfide, & à être
» livré à leur Roi, ou au Pape lui-

» même, puiſque je leur en aurois
» donné un ſujet légitime, & qu'ils
» en auroient le pouvoir ? Mais,
» pourſuivit le Duc, ſi vous vouliez,
» Gerlo, je ſçai un moyen plus court.
» Vous pouvez faire en un moment
» ma ſatisfaction & votre fortune. Le
» Pape eſt vieux, & encore il n'a ni
» la diſpoſition, ni le tems de vous
» faire un ſort heureux : ſon Succeſ-
» ſeur vous chaſſera, s'il ne vous ren-
» voye lui-même. Je vous offre une
» ſomme conſidérable & du bien aſ-
» ſuré, ſi vous voulez me défaire de
» lui. »

Le Duc trouva dans l'ame de Gerlo la preuve de cette maxime, qu'un traitre n'eſt à perſonne. Séduit par l'appas du gain, il conclut avec le Duc, que moyennant certaines conditions, il empoiſonneroit le Pape dans huit jours ; & ce Prince ſatisfait d'une auſſi horrible promeſſe, alla trouver Bayard avec autant de tranquillité, que s'il n'eût été queſtion que de dreſſer une embuſcade à un Chef de parti. Le Chevalier ſe confiant ſur la probité du Duc de Ferrare, n'avoit parlé à aucun François du projet formé contr'eux, & il s'occu-

poit sur les ramparts à faire nettoyer des canons, lorsque le Duc parut.

Le Chevalier alla au-devant de ce Prince, qui le tirant à part, lui apprit sa convention avec Gerlo. « Monsei-» seigneur, s'écria-t'il, comment un » Prince tel que vous a-t'il pû être » aveuglé à ce point par la vengeance » & par l'exemple? Vous ne consenti-» rez jamais à cette trahison : pour » moi, si je pensois qu'elle dût s'exé-» cuter, j'en avertirois le Pape de vo-» tre part. Eh! quoi, s'écria le Duc, » je ne pourrois sans blesser l'honneur » me défaire d'un ennemi, qui attente » à ma vie & à celle de tant d'autres? » Je ne puis m'imaginer (il parloit en » Italien offensé) qu'une juste vengan-» ce soit un crime. Je ne veux, répli-» qua Bayard, d'autre Juge des ac-» tions des hommes, que la raison & » l'humanité; & nous sommes ici plus » que jamais obligés d'y ajoûter la Re-» ligion; c'est par la vertu qu'on doit » punir le vice, & par les armes qu'on » doit faire la guerre. Ce traître si mé-» prisable, si détesté des gens de bien, » ne mériteroit néanmoins cette hor-» reur générale, que pour avoir exé-» cuté des desseins que le Pape & un

Remontrance de Bayard au Duc de Ferrare.

» grand Prince auroient conçus. Pour
» moi, repliqua le Duc, je ne me pi-
» querois pas de tant de délicatesse;
» cependant mon projet n'aura point
» de suite, puisque vous le désaprou-
» vez; mais nous nous en répentirons
» tous deux. Dieu nous garantira, re-
» prit Bayard; mais devenir l'instru-
» ment d'une trahison me paroîtra
» toujours plus à fuir, que le danger
» d'en devenir la victime.» Gerlo fut
donc renvoyé au Pape, qui dut ainsi
la vie à la générosité d'un homme dont
il respiroit la perte.

D'autres soins l'occuperent bientôt: ses troupes furent battuës de tous côtés autour de Ferrare; & la flotte des Vénitiens, qui couvroit le Pô, ayant été obligée de prendre la fuite après une perte considérable, il se trouva enfin forcé de lever le blocus, & d'abandonner tous ses desseins sur le Ferrarois. Malgré tant de disgraces arrivées coup sur coup aux armées du S. Pere, son titre, qu'il sembloit dédaigner lui-même, le rendoit redoutable à ses propres vainqueurs. Le Roi d'Espagne craignant avec raison de voir augmenter la puissance du Roi en Italie, par la diminution de celle du

Pape, faisoit tous ses efforts pour détacher l'Empereur de son alliance ; & ce Prince inconstant, comme le sont tous les esprits médiocres, écouta le Roi d'Espagne, & fit sçavoir ses dispositions au Conseil de France par l'Evêque de Gurck. Le choix qu'il fit de ce Prélat, répara le mal qu'alloit causer au Roi sa confiance aux conseils des Espagnols.

C'est seulement la fermeté qui fait respecter les Souverains. Cette vertu fait valoir leur puissance. Maximilien étoit regardé par tous ses Ministres comme un homme léger, incertain dans ses projets, & de-là indifferent sur le mérite & sur le bonheur des succès heureux. Ceux qui agissoient par ses ordres le retrouvoient rarement dans ses premiéres idées ; de sorte que ses Ambassadeurs ne pouvant s'assurer sur les instructions qu'ils avoient reçues de lui, & ayant autant à craindre s'ils les suivoient avec exactitude, que s'ils croyoient devoir s'en éloigner, ils s'attachoient seulement à respecter les droits de l'Empire, dont il étoit jaloux en Prince foible, & se guidoient d'ailleurs par leurs propres lumieres, éprouvant que ses intérêts étoient

presque toujours contraires à ses desseins.

L'Evêque de GURCK, choisi par Maximilien pour son Ambassadeur en France, homme d'un génie profond, qui sçavoit respecter l'autorité des Rois, sans se soumettre à leurs foiblesses, étoit plus propre qu'aucun autre à démêler ce qu'il devoit faire, à travers l'obscurité & l'incertitude de ce qu'on lui avoit ordonné. Ce Prélat étoit généralement reconnu pour être d'une hauteur & d'une fierté extraordinaire; mais il est des occasions où les défauts d'un homme servent autant que ses talens; & ayant à traiter avec un Pape impérieux, absolu dans toutes ses idées, on ne pouvoit lui opposer un caractére trop ferme. Il partit pour la Cour de France, & le Roi qui connoissoit sa foiblesse pour les distinctions, lui prodigua les plus grands honneurs; il fut ensuite aisé de lui faire entendre, combien la rupture de l'Empereur avec le Roi préjudicieroit à leurs intérêts communs; que pendant que le Pape & le Roi d'Espagne se flattoient de vaines espérances, ils avoient en effet les armes à la main contre lui; au lieu que les

François, remplissant avec fidélité leurs engagemens, l'avoient mis en possession des Places conquises en son nom par les troupes Françoises sur les Vénitiens, & qu'elles continuoient de combattre pour les lui conserver. La fierté donne de l'honneur : c'est le seul défaut qui conduit à la vertu : l'Evêque de Gurck fut touché du procédé du Roi ; & admirant d'autant plus sa franchise, qu'il négocioit depuis long-tems avec les Princes, il sortit de sa Cour pour se rendre à celle du Pape, résolu de se broüiller plus que jamais avec son Maître, que ce Pontife vouloit tromper.

Jule l'attendoit à Boulogne avec impatience, se flattant de pouvoir le gagner, par l'espérance du chapeau de Cardinal ; mais la hauteur que l'Evêque affecta en entrant dans Boulogne, fit comprendre au Pape que le succès de ce moyen n'étoit pas assuré ; car ce Prélat entouré d'un nombreux cortége de Noblesse Allemande & de plusieurs Cardinaux, ayant apperçu parmi eux l'Ambassadeur de Vénise, ne respecta ni son caractére, ni l'azile que le Pape lui accordoit ; & le regardant d'un air indigné, lui dit qu'il

Réponse faite à l'Ambassadeur de Vénise, par l'Evêq. de Gurck.

étoit bien hardi de se présenter devant l'Ambassadeur d'un grand Prince, avec qui ses Maîtres étoient en guerre, & lui ordonna de se retirer. Le plus foible fut obligé d'obéir. On vint rendre compte au Pape de ces manieres impérieuses : il en frémit ; mais l'aspect de l'Evêque de Gurcx, qui arrivoit dans son Palais augmenta son émotion. Après les cérémonies ordinaires, que la fierté de l'Ambassadeur abrégea, il lui expliqua le sujet de sa venuë, & se retira en protestant qu'il ne changeroit rien à cette explication.

Le combat des passions rend les hommes traitables: ce même Pontife, qui bravoit tous les Souverains de l'Europe, & méprisoit les conseils des Cardinaux les plus expérimentés, sacrifia le ressentiment qu'excitoit en lui la hauteur de l'Evêque de Gurcx à sa haine pour le Roi de France, & voulut le voir en particulier, pour éprouver si l'intérêt produiroit dans l'ame de ce Prélat le même changement que causoit en lui le désir de la vengeance.

L'Ambassadeur ne perdit rien de sa fermeté en présence du Pape & tête à

tête avec lui; voyant que Jule ne vouloit entendre à aucun accommodement avec le Roi de France: «Je n'ai » rien à ajoûter, dit-il, après le refus » de cette proposition, & je me retire. » Si vous voulez, reprit le Pape, en- » trer dans mes desseins, vous êtes » assuré du chapeau de Cardinal, & je » m'engage à augmenter vos revenus » jusqu'à cent mille ducats de rente. » L'Evêque rejetta de si grandes offres, avec un mépris qui fit répentir Jule de les lui avoir faites; & reprenant tout à coup son caractére impétueux. « Eh! bien, dit-il avec colere, votre » Maître peut suivre ses desseins; mais » plûtôt que de m'y prêter en m'ac- » commodant avec la France, je » perdrai la thiare & la vie. » L'Evêque de GURCK sortit, répandant partout la passion du Souverain Pontife contre le fils aîné de l'Eglise, & se retirant sur le champ à Modene, malgré les instances de Jule pour le faire revenir. 1511.

Secours de Boulogne.

Ainsi l'alliance du Roi avec l'Empereur fut confirmée, & les deux Princes agirent encore quelque tems de concert contre l'ennemi commun. Le Chevalier Bayard, en faveur du-

quel le Duc de Ferrare sollicitoit, mais bien moins que ses actions, les bienfaits de la Cour, fut nommé pour commander une Compagnie de cent hommes d'armes, dont le Roi venoit d'accorder les honneurs au Duc de Lorraine. Il la conduisit à l'armée du Maréchal de Trivulce, & fut témoin de la bataille que ce Général gagna sur les bords du Pô dans le Ferrarois, contre les troupes du Pape & des Vénitiens réunies; de-là il passa avec lui à Boulogne, dont ils se rendirent les maîtres, & il se trouva avec le Duc de Nemours, lorsque ce jeune Prince secourut avec tant de bonheur & d'habileté cette même Place, que les ennemis étoient sur le point de reprendre. Quelque tems avant cette célébre expédition, Bayard avoit vaincu un parti considérable des Suisses, & rabaissé ainsi la fierté que leur avoit inspirée un léger avantage sur les François.

Le Duc de Nemours, qui entroit dans le commandement des armées, fut ravi de cette premiere victoire, & témoigna plus d'affection à celui qui l'avoit obtenuë, l'admettant à ses plaisirs; ce qui est une assurance presque

que certaine d'être admis dans les affaires. Ce Prince après avoir mis Boulogne en sureté, fut obligé de courir au secours de Bresse, déja conservée une fois par les soins de Bayard ; mais depuis peu livrée aux Vénitiens par une partie des Bourgeois ennemis des François.

Il apprit en chemin que la République envoyoit du secours au Proveditеur Gritti, contre lequel le Château de Bresse se défendoit encore ; il fit une marche forcée, & gagna une journée sur Paul Baillon qui commandoit le secours. Ce Général se voyant prévenu & dans l'impossibilité de gagner Bresse sans combattre, s'y résolut, & s'approcha de l'armée Françoise. Le Chevalier Bayard conduisoit la tête de l'avant-garde ; il avoit la fiévre, & son accès lui ayant duré toute la nuit, il marchoit sans autres armes que son épée, & couvert d'une robe de velours, ne s'imaginant pas que Paul Baillon ajoûteroit à la faute de s'être amusé en chemin une autre plus considérable, qui étoit de combattre contre une armée supérieure. Mais appercevant les coureurs de l'armée ennemie, il emprunta un corcelet

let de maille, changea de cheval, & secondé de la troupe de Telligni, donna sur les ennemis, sans attendre le reste de l'avant-garde.

Le Duc de Nemours, dont l'objet étoit d'arriver promptement à Bresse, apprenant que le combat se trouvoit engagé, se fâcha de ce qu'on l'arrêtoit de cette sorte, l'exposant à perdre Bresse & une bataille; mais les soldats les plus avancez s'écriant, *c'est Bayard*, marchoient d'eux-mêmes avec une résolution extraordinaire pour le soutenir; & le Duc jugeant à son tour qu'un Officier aussi prudent n'auroit engagé l'action qu'avec certitude d'en remporter l'avantage, lui envoya du renfort, & marcha en personne avec toute l'armée pour lui assurer la victoire.

Le Général Vénitien ne l'attendit pas, & laissant toute son artillerie & plus de quinze cens hommes sur la place, s'enfuit avec le reste, délivrant ainsi le Duc de Nemours d'un ennemi qui pouvoit troubler sa marche, & conduire un si puissant renfort aux Vénitiens qui étoient dans Bresse, & que les François n'avoient osé attaquer. Leur armée arriva dans le Châ-

têau de cette Ville deux heures après le combat. De-là le Duc de Nemours envoya ſommer les Vénitiens de ſe retirer, & donna ſes ordres pour donner l'aſſaut à leurs retranchemens.

Les portes du Château s'ouvrirent le lendemain à huit heures du matin, & toute l'armée en ſortit ; les hommes d'armes ne pouvant en cette occaſion combattre à cheval, furent mis à pied par le conſeil de Bayard, qui pour donner l'exemple & diminuer par ſa réſolution la vûë du péril, voulut former la pointe de l'attaque avec ſa Compagnie. Le danger étoit extrême, & le Duc de Nemours le lui repréſenta, le priant de conſerver un homme utile à toute l'armée & l'honneur de ſa nation : « Mon Général, » répliqua Bayard, mes hommes d'ar- » mes qui vont au même péril que » moi, ſont de même trempe que moi : » nous avons toujours combattu en- » ſemble, & étant leur chef je dois » être à leur tête. »

Les Vénitiens avoient garni le haut de leurs retranchemens de l'élite de leurs troupes : une forêt de piques en défendoit l'approche : on tiroit avec furie pluſieurs batteries de canon

placés avantageusement, & la mousqueterie alloit chercher ceux que les piques & les lances ne pouvoient encore atteindre. Bayard passant à travers le feu & la fumée, donna tête baissée sur le premier retranchement; il en partit aussi-tôt des pots à feu, des cerceaux enflammés, des grenades d'une autre forme, mais non moins dangéreuses que celles de nos jours, & de plus près, les coups de hâches, d'épée, de piques & de lances.

Bayard donne des preuves d'un grand courage.

A la Compagnie de Bayard se joignit celle de Molart son ami; ils firent des efforts prodigieux contre des ennemis très-braves & couverts de leurs retranchemens: *Allons enfans*, disoit Bayard, *ils se défendent bien; mais il faut les battre*; & les voyant en effet reculer: *allons dedans, dedans*, s'écria-t'il d'un ton de voix victorieux: puis sautant le premier dans le retranchement, il pousse à coups de piques ce qui se trouve devant lui, ouvre le passage à ses gens qui le suivent en foule, & comme si la grandeur du péril & surtout la nécessité de vaincre l'eût mis hors de lui-même, il se jette au milieu des ennemis se figurant sans doute qu'il étoit de son devoir & en

sa puissance de les vaincre lui seul. Il reçut dans le haut de la cuisse un coup de lance si violent, que le fer & un bout du bois y resterent. Le sang sortit aussi-tôt à gros boüillons de la playe. Voyant que les soldats s'étonnoient, il appella le Capitaine Molart : *Mon compagnon*, lui dit-il, *faites marcher ces gens-ci, & ne vous embarassez pas de moi :* ensuite s'appuyant sur deux Archers, il se retira un peu à l'écart, refusant d'aller au Château où on vouloit le conduire. Les deux Archers le poserent donc à terre ; & devenant Chirurgiens par nécessité, ils lui tirerent le fer & la lance de sa playe. La nature fut moins forte que son courage, il s'évanouit : ils le porterent dans leurs bras vers le Château. Les soldats qui le virent passer en cet état, pousserent des cris de fureur. Molart & les siens, mais surtout la Compagnie de Bayard se précipitoient à travers les ennemis, ne faisant quartier à personne, comme si la blessure d'un homme si chéri des troupes eût été un attentat contre toute l'armée. Le Duc de Nemours même courant dans tous les rangs, employoit pour toute harangue le nom de Bayard bles-

sé : *Soldats*, disoit-il, *avançons, vengeons sur ces vilains la perte du bon Chevalier.* Jamais ce Prince ne fut plus exactement obéi : quelle que fût son ardeur, les soldats le précédoient encore, ayant à venger un pere & un ami. La valeur des Vénitiens céda à des troupes animées par de tels motifs ; & on les vit se répandre en confusion dans les differentes ruës de la Ville, cherchant à se sauver ; mais tous les passages se trouvoient fermés, ou par leurs propres précautions, ayant eux-mêmes fait boucher les portes de la Ville, ou par des corps de reserve que le Duc de Nemours avoit disposés avant la bataille ; de sorte qu'on en fit un carnage horrible : le reste dut son salut plus à la lassitude de nos soldats qu'à leur pitié.

Cependant Bayard ayant été porté dans la Citadelle & y trouvant tout en confusion, s'étoit jetté tout sanglant sur un mauvais lit de soldat, plus inquiet du combat dont il entendoit le bruit, que de la blessure qui l'empêchoit de s'y trouver. Enfin on lui vint annoncer la victoire ; les soldats qui l'entouroient en foule, jugeant de son danger par le sang dont il étoit

couvert, ménaçoient d'égorger tous les habitans & de réduire la Ville en cendre; enfin ils arracherent la porte du corps de garde; & l'ayant étendu dessus, ils le porterent ainsi à une des maisons les plus apparentes de la Ville. Les portes étoient fermées; mais frappant en soldats vainqueurs, une Dame vint ouvrir toute en pleurs, & la frayeur sur le visage. Le Chevalier remarqua sa crainte, & voulant la rassurer: *Archers*, dit-il, *gardez l'entrée de cette maison, je sçaurai vous dédommager de votre part du pillage.* On le monta dans une chambre magnifique, & si-tôt qu'il y fut, la Maîtresse de la maison (car c'étoit elle qui étoit venue lui ouvrir) se jetta à ses genoux: « Monseigneur, lui dit-elle les larmes » aux yeux, ma maison & tout ce » qu'elle renferme vous appartient » par le droit de la guerre, & quoi» qu'il me soit douloureux d'en aban» donner la possession, je me soumet» trai néanmoins sans regret à une si » grande perte, si je puis devoir à » votre générosité la vie de mon mari » qui s'est sauvé dans un Monastere, » la mienne dont vous êtes le maître, » & surtout l'honneur de deux filles,

» que j'ai cachées avec tout le soin
» d'une mere tendre, mais qui ne
» peuvent devoir leur salut qu'à vos
» bontés.

Belle action de Bayard.

» Madame, repliqua le Chevalier,
» je voudrois pouvoir sauver toute la
» Ville. J'ignore si j'échaperai de ma
» blessure ; mais vous pouvez compter
» que tant que je serai en vie, vos
» biens & l'honneur de vos filles se-
» ront en sureté : faites les venir. »
On les alla chercher dans le fond d'un grenier à foin, où leur mere les avoit cachées, pendant que deux Archers de Bayard furent prendre le Maître de la maison dans le Monastére, où il s'étoit réfugié, & le ramenerent chez lui. Ce Gentilhomme entra d'abord dans la chambre du Chevalier, dont le Chirurgien sondoit la playe ; tous étoient attentifs à ce qu'il alloit dire de son état : leur vie, leur fortune, & leur honneur dépendoient de la vie de celui qui naturellement auroit pû être le destructeur de leur maison. Enfin le Chirurgien décida que la playe, quoique profonde, n'étoit point dangéreuse. Jamais on ne montra tant de joye du salut d'un ennemi ; on s'empressa à lui procurer toutes sortes

d'agrémens, & Bayard se vit, à cause de sa vertu & par l'inclination de ses Hôtes, maître plus absolu de la maison qu'il occupoit, qu'il ne l'eût été par la violence, & par le droit des armes.

Pendant que tout étoit tranquille en son logis, tous les quartiers de la Ville retentissoient de plaintes & de cris; le soldat livré à l'avidité & à la fureur brisoit les portes des maisons, pilloit tout, & massacroit inhumainement les malheureux qui n'offroient point assez à leur cupidité; les femmes, les filles désolées cherchant partout des aziles, parvenoient quelquefois trop tard jusqu'aux Eglises, qui étoient les seuls qu'on respectât. Le Duc de Nemours qui avoit permis ces désordres par nécessité, couroit dans les ruës pour empêcher, autant qu'il lui étoit possible, les meurtres & les violences; mais ses ordres ne furent écoûtés, que quand le soldat fatigué de carnage se vit chargé de butin. Alors ils revinrent tous sous leurs enseignes, & on visita les maisons pour en tirer les cadavres de ceux qui y avoient été égorgés. On en trouva jusqu'à vingt mille que leurs meur-

Barbarie des François.

triers enterrerent eux-mêmes hors de la Ville.

Le Duc de Nemours délivré de ces tristes soins vint voir le Chevalier Bayard, suivi d'une foule d'Officiers qui admiroient sa conduite sans avoir eu la force de l'imiter. Plusieurs étoient ornés d'une partie du butin qu'ils avoient enlevé ; mais ils s'en trouvoient bien moins parés, que le Chevalier ne l'étoit de sa modération. Le Duc de Nemours ne cessoit de le loüer, & de repéter qu'il ne connoissoit ni rang, ni fortune, qu'il ne changeât avec joye pour la vertu du Chevalier Bayard. Ce jeune Général, si digne de ses victoires & d'une fin plus heureuse que celle qui l'attendoit, termina sa premiere visite en donnant au Chevalier huit cens écus, que celui-ci donna aux deux Archers qui avoient gardé la porte de son logis.

Le Duc revint quelques jours après : « Guérissez-vous promptement, brave » Bayard, dit-il ; nous avons besoin » de vous : il y aura je pense bataille » dans un mois. J'en ferai, Monsei- » gneur, repliqua le Chevalier, fût- » ce en litiére : mon Général ne se

» battra pas sans moi. » Le Duc voulut que son Chirurgien levât devant lui l'appareil, & le voyant hors de tout danger, il lui apprit que les ordres du Roi l'obligeoient de partir avec toute l'armée, pour retourner dans le Milanez, que les Espagnols ménaçoient d'inonder de leurs troupes: « Je vous laisse ici, ajoûta le » Duc, avec une assez foible garni» son; mais les ennemis ont été trop » maltraités en la derniére occasion, » pour oser rien entreprendre sur » Bresse; & à l'égard du soin de votre » personne, je m'en rapporte à la re» connoissance de vos Hôtes. » Le Duc prit ainsi congé du Chevalier; l'armée partit, & celui-ci demeura plûtôt à cause de son extrême foiblesse, que de sa blessure. Ses amis lui rendant un compte fidéle de tous les mouvemens des troupes, il comprit que la bataille ne pouvoit se differer long-tems: le chagrin le saisit; il se leva, essaya ses forces, & ne s'en trouvant point assez pour agir, il témoigna une inquiétude dont ses gens s'allarmerent.

Le Chirurgien s'apperçut à sa playe de l'etat de son ame; & craignant que

son imagination agitée ne *détruisît* l'effet des remédes, il lui promit de le mettre en état de partir dans *deux* jours, quoique sa blessure ne fût *point* encore fermée. Son Hôte & son Hôtesse le féliciterent de cette heureuse nouvelle ; mais il remarqua sans peine que leur joye, quoique sincére, étoit mêlée d'inquiétude. La généro*sité* du Chevalier Bayard ne leur laissoit point craindre, qu'il usât de ses droits avec rigueur. Cependant le Duc de Nemours en rendant aux habitans de Bresse la joüissance de leurs biens, les avoit laissez exposés à payer telle rançon que l'on voudroit exiger d'eux. Ils étoient ainsi les prisonniers de guerre des Officiers, à qui leurs maisons étoient tombées en partage, & les Hôtes de Bayard, distingués jusque-là de leurs concitoyens, devoient néanmoins s'attendre qu'un homme tel que lui, peu favorisé de la fortune, & obligé d'entrer en campagne à la suite d'une maladie, exigeroit une somme d'autant plus forte, qu'ils lui étoient plus redevables de la distinction.

Les autres Officiers François avoient vendu jusqu'aux meubles de leurs

Hôtes, sans que des rétributions si fortes eussent augmenté leur fortune, à cause de l'excès de leur dépense, qui les obligeoit de ruiner les autres en se ruinant eux-mêmes : cette conduite depuis quelques jours étoit le sujet de l'entretien & du chagrin des Hôtes de Bayard. Enfin le jour du départ étant arrivé, il falut se déterminer à rompre le silence ; la Dame s'y résolut, & ayant été trouver le Chevalier, elle se jetta à ses genoux : « Monseigneur, lui dit-elle, vous » nous avez sauvé l'honneur, & » quand vous prendriez tous nos » biens, ils seroient un foible échan» ge d'un si grand bienfait ; pendant » que nos voisins étoient exposés au » meurtre & au pillage, nous n'avons » reçu de vous que des marques de » bonté & de douceur ; notre juste » reconnoissance nous engage à pu» blier que la maison où logeoit le » Chevalier Bayard a été la seule d'u» ne malheureuse Ville livrée à la fu» reur du soldat, qui n'en a point » éprouvé la violence ; vos gens mê» me, dignes d'un Maître si géné» reux, se montroient autant nos do» mestiques que les vôtres. Mais,

» Monſeigneur, quoique nous vous
» devions tout, que nous ſoyons vos
» priſonniers, & à votre diſcrétion,
» il nous ſera permis de déſirer ſans
» ingratitude, qu'avec la vie & l'hon-
» neur que nous tenons de votre bon-
» té, elle nous conſerve un bien mé-
» diocre, néceſſaire pour le ſoutien
» de cette famille. J'ai crû entrer
» dans vos vûes de générosité, en ne
» vous offrant qu'un préſent bien au-
» deſſous de ce que nous vous devons :
» je craindrois de méconnoître le prix
» d'un auſſi grand bienfait, ſi j'oſois
» en propoſer la récompenſe. « Elle lui
préſenta en même-tems une boëte
remplie de ducats d'or. Le Chevalier
la regarda en ſouriant, & lui deman-
da enſuite combien il y en avoit : la
Dame interprétant mal cette queſtion,
& craignant qu'il n'eût ſouri par mé-
pris, lui répondit avec émotion :
» Monſeigneur, il n'y a que deux mille
» cinq cens ducats ; vous en méritez
» davantage, & nous allons faire un
» effort pour vous contenter. Non,
» Madame, répliqua-t'il, je ne veux
» point d'argent ; la ſeule rançon que
» j'exige de vous, c'eſt votre amitié &
» & celle de votre famille ; je ſuis

» venu chez vous sous le nom d'en-
» nemi ; vous m'y avez reçu avec tou-
» te l'humanité possible, & vos soins
» assidus ont sans doute contribué
» beaucoup à ma guérison ; ils vous
» acquittent envers moi : reprenez vos
» ducats, & comptez que vous trou-
» verez toujours en moi un serviteur
» & un ami ».

Une générosité si rare causa plus de surprise encore que de joye à la Dame ; elle se mit une seconde fois aux genoux du Chevalier, le conjurant d'accepter le présent qu'elle lui offroit, & l'assurant que leur fortune n'en souffriroit point. » Puisque vous » le voulez, reprit Bayard, je ne » vous refuserai pas ; mais ne pour- » rois-je pas avoir l'honneur de saluer » vos filles? « Elle les alla chercher aussi-tôt, & pendant son absence le Chevalier sépara les ducats en trois parts, deux de mille & une de cinq cens ducats. Les Demoiselles étant arrivées, il les remercia de leur attention à lui tenir compagnie, & à soulager son ennui. » Je voudrois bien, ajouta- » t'il, vous témoigner ma reconnois- » sance ; mais les gens de guerre com- » me moi n'ont pas communément

» des bijoux propres aux Dames. A la
» place, Madame votre mere m'a don-
» né le moyen de m'acquitter ; voilà
» deux mille cinq cens ducats que j'ai
» reçus d'elle : je vous en donne à cha-
» cune mille pour aider à vous ma-
» rier : pour les autres cinq cens du-
» cats, je les destine aux pauvres Re-
» ligieuses de cette Ville qui ont été
» pillées, & je vous prie de vous
» charger d'en faire la distribution ».

Les deux Demoiselles, qui comptoient peu sur un pareil présent, le priérent d'accepter de leur part des bracelets de cheveux, mêlés d'or & d'argent, avec une bourse de satin, ouvrages qu'elles avoient travaillés sous ses yeux pendant sa maladie : » J'ac-
» cepte, leur répondit-il, ces mar-
» ques de vos bontés, & je les por-
» terai tant qu'ils dureront. Le Seigneur d'Aubigni, qui devoit partir de Bresse en même-tems que lui, arriva dans l'instant, & le peu de surprise qu'il fit paroître au récit d'une action si généreuse, fut pour Bayard un éloge plus délicat & plus décent, que tout ce que l'étonnement auroit pû lui faire dire de flateur. Le Chevalier quitta Bresse avec ce Seigneur, em-

portant, au lieu du butin dont s'étoient chargés tous les Officiers François, l'estime, l'amitié de ses hôtes, l'admiration de tous les citoyens, & l'honneur de faire répéter sans cesse, que la seule maison heureuse, dans une Ville livrée à toutes les horreurs de la guerre, étoit celle qui avoit servi d'azile au Chevalier.

Lorsque Bayard arriva à l'armée, elle étoit occupée au siége de Ravenne. Le Duc de Nemours l'avoit entrepris pour obliger les Espagnols à accepter la bataille, sçachant qu'ils s'étoient engagés à la secourir. Elle devenoit de jour en jour plus nécessaire : les forces des ennemis augmentoient, pendant que celles des François se soutenoient plus par leur réputation que par leur nombre. Les Espagnols se trouvant obligés de tout risquer pour sauver Ravenne, trouverent moyen de se poster si avantageusement, que coupant les vivres à notre armée, elle ne pouvoit ni continuer le siége, ni décamper sans danger d'être battuë par des ennemis supérieurs & retranchés à loisir.

Ce qui augmenta le péril, fut la déclaration inattenduë de l'Empereur

en faveur de nos ennemis ; ce Prince après avoir balancé long-tems, entre ce qu'il devoit à ses sermens & ce qu'il désiroit par caprice & par inconstance, avoit signalé sa défection par un ordre secret à ses troupes qui servoient dans l'armée Françoise, de se retirer sur le champ. Cet ordre tomba heureusement entre les mains du Capitaine Jacob, un des principaux chefs des Allemands, devenu d'abord François par intérêt & ensuite par inclination. Son amitié pour le Chevalier Bayard ne lui permit pas de lui dissimuler l'ordre qu'il venoit de recevoir, & le lui expliquant avec difficulté à cause de la diférence de son langage, il lui fit néanmoins comprendre l'extrême danger de l'armée, si les Allemands, qui en formoient la meilleure partie, se retiroient avant la bataille.

Le Chevalier Bayard se hâta d'aller rendre compte au Duc de Nemours de ce qu'il venoit d'apprendre. « Je » sçavois, lui dit ce Prince, que la » bataille étoit inévitable, & je crai» gnois tout de l'Empereur, excepté » une pareille trahison. Si les Lans» quenets nous quittent, il faut se

» résoudre à périr. S'adressant ensuite au Capitaine Jacob, ce Général le conjura de lui garder un profond secret, & sur le champ le Conseil de guerre fut assemblé. » Vous sçavez, » Messieurs, leur dit-il, que depuis » que j'ai l'honneur de commander » l'armée, on n'a manqué ni de cou- » rage, ni de conduite, ni de bon- » heur; les succès les plus favorables » ont suivi toutes nos entreprises : » cependant nos ennemis, revenus de » leur consternation, nous environ- » nent de toutes parts; ceux même que » nous tenons assiégés nous sont deve- » nus formidables, & nos lâches al- » liés, pour qui nous avons vaincus, » concourent avec eux pour hâter no- » tre ruïne. Ainsi nous avons à crain- » dre le tems qui diminuë nos forces, » l'arméeEspagnole qui nous observe, » les troupes enfermées dans Raven- » nes, & la plus grande partie de cel- » les qui doivent combattre pour » nous. Je connois le danger où nous » sommes : je vous l'expose, & ne » veux décider qu'avec vous, des » moyens de l'éviter ou de périr avec » gloire.

Après ce discours, il fut aisé de

pénétrer les desseins de l'Empereur, que le Duc de Nemours ne jugeoit pas à propos d'expliquer nettement, dans la crainte de décourager ses troupes. La Palisse & d'Alégre parlerent tous deux en vrais François & en grands hommes, & conseillerent la bataille. D'autres s'y opposerent, représentant les inconvéniens d'une défaite au milieu d'une multitude d'ennemis, & sans issuë pour échaper à leur poursuite. Le Duc de Nemours avoit à conserver l'armée du Roi, & la réputation que lui avoient donnée ses victoires. La diversité des avis le troublant : « & vous Bayard, dit-il, que » pensez-vous ? Dans une autre cir» constance, Monseigneur, répondit» il, je ne hasarderois pas mon senti» ment. Arrivé seulement depuis hier, » l'état des ennemis m'est absolument » inconnu ; mais il me suffit de sça» voir quel est le vôtre pour conclure » à la bataille : on ne doit jamais ris» quer une pareille action, que dans » le cas d'un avantage assuré ou d'une » nécessité urgente ; vous êtes dans » cette derniere situation, environné » d'ennemis ; vous ne pouvez leur » échapper qu'en les battant, & il ne

» vous reste d'asile que dans la victoi-
» re. Il faut, ou combattre, ou vous
» rendre ; tous les chemins à la re-
» traite sont fermés. Votre camp est
» dépourvû de vivres & de fourages ;
» nos soldats qui manquent de pain,
» manqueront bien-tôt de force & de
» courage, & la plûpart de nos che-
» vaux qui se nourrissent de feüilles de
» saules & de mauvaises herbes, meu-
» rent chaque jour par milliers. Nous
» pouvons encore combattre pour
» nous conserver & pour vaincre :
» dans deux jours nous ne combat-
» trions plus que pour périr. L'Italie
» est perduë, il est vrai, si nous som-
» mes vaincus ; mais si nous demeu-
» rons ici dans l'inaction, nous nous
» perdons avec elle. Au reste, nous
» pouvons réparer une partie de nos
» désavantages par la sagesse de nos
» mesures ; la nécessité où nous som-
» mes réduits, ne doit que nous en-
» gager à plus de réflexion : ce n'est
» point par la témérité qu'on supplée
» à la bonne fortune, ni par le dé-
» sespoir qu'on rémédie à une si-
» tuation désesperée. D'ailleurs, si
» nous voulons bien considerer tout
» ce qui nous ménace, du même œil

» que ſi nous en étions échapés, il ſe-
» roit aiſé de reconnoître qu'à l'ex-
» ception de la diſette de notre camp,
» les apparences ſont plus contre nous
» que les effets. Laiſſons nos ennemis
» dans l'erreur là-deſſus : profitons-en
» pour triompher avec plus de facili-
» té de gens qui croyent nous vain-
» cre ſans peine : combien de fois avec
» des forces inégales les avons-nous
» réduits à fuir ? nous attaqueroient-
» ils, s'ils n'y étoient forcés ? Une
» victoire nous ſauvera tous, & avec
» nous le Milanez entier. Oui, il me
» ſemble déja voir ces fiers ennemis,
» ſi ſuperbement armés, ſi prévenus
» de leurs forces, accoutumés au repos
» & à l'abondance, plongés depuis un
» an dans les délices de la Romagne,
» perſuadés que leur nombre ſuffit
» pour nous effrayer, ceder à la ſage
» conduite de nos Généraux, & li-
» vrer l'Italie au courage déterminé
» de nos ſoldats ».

Le Seigneur de la Paliſſe applaudit au ſentiment de Bayard qui étoit le ſien ; Lautrec ſe joignit à eux & fut ſuivi par Louis de Brezé, grand Sénéchal de Normandie, par Jacques de Cruſſol, & par une grande partie de

ceux mêmes qui avoient été d'abord d'un avis contraire, Le Duc de Nemours annonça la résolution de donner bataille par une triple décharge de son artillerie, & quoique la brêche fût peu considérable, l'assaut fut ordonné. On n'esperoit pas emporter ainsi d'emblée une Ville bien fortifiée & défenduë par une nombreuse garnison ; mais il ne restoit que ce moyen d'attirer plûtôt les Espagnols à la bataille, & un seul jour devenoit d'un grand prix pour les François dénués de vivres, L'assaut fut terrible, les ennemis se défendant avec beaucoup de valeur. Six fois les François revinrent à la charge, & six fois ils furent repoussés ; enfin le Duc de Nemours voulant épargner ses troupes, & sçachant que les ennemis inquiets de cet assaut étoient résolus de lui donner bataille, le lendemain il fit sonner la retraite pour s'y préparer.

Le soir même, ce Général assembla chez lui les chefs de l'armée, & convint avec eux qu'il étoit absolument nécessaire de sçavoir la disposition des ennemis. Se tournant vers Bayard : « Chevalier, lui dit-il, avant votre » arrivée en ce camp, les Espagnols s'in-

» formoient souvent si vous y étiez,
» témoignant par cette inquiétude,
» l'estime qu'ils font de votre person-
» ne : je voudrois que vous *allassiez*
» vous-même leur donner de vos nou-
» velles, & par une forte escarmou-
» che les obliger à se mettre en batail-
» le, pour examiner leur disposition.

Bayard aussi reconnoissant du choix de son Général, que s'il en eût été peu digne, lui promit d'aller le lendemain de bonne heure aux ennemis, & de lui en rapporter des nouvelles certaines. Pour remplir le dessein du Duc de Nemours, il résolut d'y mener avec lui sa compagnie toute entiere, chaque homme d'armes ayant ses Archers ; ce qui formoit un gros corps de Cavalerie.

Gaston avoit pour Lieutenant de sa compagnie & pour favori un Officier célébre par son courage, qui le portoit quelquefois aux actions les plus téméraires. La jeunesse du Duc de Nemours lui faisoit excuser ces sortes de fautes, & c'étoit beaucoup, qu'avec tant de valeur & de vivacité, il ne les commît pas lui-même. Cet Officier se nommoit le Baron de Béarn : il jouissoit d'une fortune considérable, & sa

générosité

générosité la rendant commune avec ses amis, il en avoit un grand nombre; la haute valeur, & la vertu du Chevalier Bayard obtenoient son estime & son admiration; mais plus ce guerrier lui paroissoit digne de servir d'exemple, plus il lui sembloit glorieux de pouvoir l'égaler. La préférence que le Duc de Nemours venoit de lui donner, piquant son émulation, il convint secrettement avec ses amis de partir avant le jour, & de prévenir ainsi Bayard en portant l'allarme dans le camp des ennemis. Le Chevalier de son côté mit de bonne heure sa troupe en bon ordre; le bâtard du Fay, son guidon, prit avec lui trente Archers, pour passer la riviere du Ronco au-dessus de l'artillerie des Espagnols, & de là pénétrer dans leur camp le plus avant qu'il lui seroit possible. Pierre-Pont son Lieutenant devoit suivre ce dernier avec trente hommes d'armes, afin de la soutenir quand il seroit nécessaire; mais de commencer par attaquer les ennemis, pour les occuper en deux endroits.

Bayard avec le reste de sa compagnie formoit un troisiéme corps, se

disposant à faire un si grand effort ; que les Espagnols se croiroient toute l'armée sur les bras. Il marchoit dans cette idée, s'assurant de les surprendre, & déja il étoit arrivé sur les bords du Ronco, lorsque jettant les yeux sur le rivage opposé, il le vit couvert de gens d'armes François qui fuyoient à toute bride, & les Espagnols qui les poursuivoient. C'étoit le Baron de Bearn avec sa troupe. Son attaque avoit été si brusque, qu'il avoit mis tout en mouvement dans le camp ennemi ; il avoit fait des prodiges, & sa valeur auroit exécuté tout ce que fit Bayard, si la valeur pouvoit valoir seule le courage joint à la conduite. Les ennemis poussés à droit & à gauche se renversant les uns sur les autres, n'opposerent que leurs cris à ses premiers efforts ; mais le succès le trompant, il s'avança assez pour leur donner le tems de se reconnoître &, de remarquer qu'ils pouvoient aisément défaire la petite troupe, devant laquelle ils fuyoient. Le Baron de Bearn perdant ainsi tout le fruit de ses avantages, pour les avoir voulu pousser trop loin, se vit envelopé de toutes parts ; & la prudence qui auroit pû le

ramener victorieux, ayant été écoutée trop tard, ne lui servit plus qu'à se sauver vaincu : rassemblant ce qu'il vit de ses gens d'armes, il perça avec eux l'Escadron ennemi qui lui étoit opposé, & se sauvant ensuite au trot & enfin au galop, il entra à bride abbatuë dans le Ronco, lorsque le Chevalier Bayard arriva.

Le bâtard du Fay avoit apperçu les fuyards avant lui, & s'étoit arrêté pour demander ses ordres, ne jugeant pas qu'il dût aller attaquer un camp où tout devoit être sous les armes; Bayard le fit joindre aussi-tôt par Pierre-Pont, & venant lui-même au trot, sa compagnie entiere ne forma plus qu'une troupe, avec laquelle il s'arrêta sur le bord de la riviere. Cependant le Baron de Bearn encouragé par sa présence rendoit encore quelque combat, esperant qu'on le soutiendroit; mais voyant que Bayard ne faisoit aucun mouvement pour venir à lui, & qu'il reculoit au contraire, il passa le Ronco, poursuivi plus vivement que jamais par les ennemis. Bayard n'avoit paru les craindre que pour leur donner la hardiesse de venir à lui; mais les voyant de son côté &

en désordre : *Avancés, compagnons*, s'écria-t'il, *il est tems de secourir les nôtres*, & s'adressant aux fuyards : *demeurez hommes d'armes*, leur disoit-*il*, *vous avez bon secours*. En même-tems il se jette sur les Espagnols, les met en fuite, passe la riviere & arrive avec eux dans leur camp : l'armée entiere avoit pris les armes & étoit disposée comme si on alloit livrer bataille. Bayard en reconnut la disposition, & attaquant l'Infanterie, dont la résistance l'exposoit peu, il enfonça plusieurs bataillons, renversa des tentes & mit le feu en plusieurs endroits du camp ; mais voyant venir à lui un corps de trois cens Gendarmes au grand trot, il commença la retraite fort loin d'eux, afin qu'ils fussent seuls à le combattre & à le poursuivre ce qu'ils ne firent que jusque sur le bord de la riviere, qu'il repassa sans avoir perdu un seul homme.

Le Duc de Nemours, instruit de la défaite du Baron de Bearn, avoit blâmé hautement sa présomption & sa témérité, & dans la crainte qu'il n'eût fait essuyer un affront au Chevalier Bayard, il s'étoit avancé en personne pour le seconder ou le secourir ; mais

ce Prince apprenant sa victoire, & le bonheur de sa retraite, accourut l'embrasser pour le récompenser de sa conduite, & donner en même-tems une leçon au Baron de Bearn sur son imprudence : *c'est à vous*, dit-il, *Monsieur Bayard mon ami & à vos semblables qu'il convient d'escarmoucher ; vous allez sagement & vous revenez de même.*

Les Chefs de l'armée environnant le Chevalier Bayard, il rendit compte de l'état des ennemis, de l'allarme qu'il leur avoit causée, & de ce qu'il avoit pû conjecturer de leur disposition prochaine pour la bataille, que le Duc de Nemours sur son rapport jugea à propos de differer jusqu'au lendemain, jour de Pâques. Aussi-tôt que ce dessein fut confirmé, on employa le reste du jour & la nuit entiere à rouler l'artillerie, & à faire des ponts sur le Ronco pour passer l'Infanterie : tout étoit en mouvement dans notre armée. Les Chefs faisoient porter leurs ordres de tous côtés ; les hommes d'armes préparoient leurs armes & leurs chevaux, & l'Infanterie, dont le Duc de Nemours se promettoit de faire plus d'usage que dans les

batailles précédentes, se mettoit en état de répondre à la confiance du Général. Le Capitaine Jacob, ce même Chef des Lansquenets, qui avoit sauvé l'armée en y retenant les troupes de sa nation, Molart commandant un grand nombre d'Avanturiers, jusques-là invincibles dans le combat, mais cruels après la victoire, passerent la nuit avec Bayard, conférant ensemble sur ce qu'ils devoient faire le lendemain : car les ordres des Généraux ne sont jamais si précis, que les événemens d'une bataille ne dépendent le plus souvent de la capacité des principaux Chefs.

Enfin le jour parut, & trouva tous les travaux achevés & les deux armées sous les armes ; alors Bayard & les Officiers de sa compagnie se rendirent auprès du Général, qui déclara le bâtard du Fay, Guidon du Chevalier, Chef de tous les guidons de l'armée, & le chargea de la garde d'un pont, afin d'empêcher la garnison d'une place voisine de venir au secours des Espagnols. Le Duc de Nemours montant ensuite à cheval avec les Seigneurs de Lautrec, d'Alégre, Bayard, *&c.* se promena sur le bord de la riviere,

presque vis-à-vis d'une troupe de Seigneurs Espagnols qui marchoient sur l'autre rive. Ils se considérerent quelque-tems, le Duc de Nemours attirant les regards par sa bonne mine & par la magnificence de ses habits & de ses armes : sa tête étoit découverte, comme n'ayant encore rien à craindre, & les soldats qui venoient admirer son air noble & guerrier, regardoient comme un présage assuré de la victoire la confiance & la joie qu'il faisoit paroître. Ce Général arriva avec sa suite sur une petite éminence. *Bayard*, dit-il, *nous voilà en belle butte; des Arquebuziers cachés à l'autre bord nous choisiroient à leur aise.* Cette remarque donnant de la crainte à Bayard pour le jeune Prince, il s'avança plus près du bord & fit signe aux Espagnols de l'écouter.

Discours de Bayard aux ennemis.

Messieurs, leur dit-il, *vous êtes aussi exposez que nous, & vous vous promenez de même en attendant que le beau jeu commence; convenons de ne tirer aucun coup d'Arquebuze de part & d'autre.* Un Espagnol lui répondit : *Je suis Pedro du Pas, Chef des Génetaires : quel est l'Officier qui me parle. C'est Bayard*, répliqua le Chevalier. Aussi-

tôt qu'il se fut nommé, tous les Espagnols lui témoignérent à l'envi leur estime, & consentirent à ne point tirer. Ils demanderent ensuite quel étoit ce Seigneur, dont les armes & les habits étoient si éclatans. Bayard leur ayant appris que c'étoit son Général, le Duc de Nemours lui-même, le neveu de son Roi & le frere de leur Reine, ils le saluerent avec respect & se retirerent. Le Duc qui n'étoit venu que pour observer les ennemis, appercevant la plus grande partie de son Infanterie au milieu de la riviere, & l'autre déja passée, la passa lui-même à gué, & apprit que le Capitaine Molart, impatient de joindre les Espagnols, avoit marché sans ordre & entraîné avec lui tout le reste l'Infanterie, que le Général trouva dans les mêmes postes qu'il lui avoit destiné.

Bataille de Ravenne.

On a vû dans la vie d'Ive d'Alégre la disposition de notre armée. Le Duc de Nemours placé au centre de la bataille, ne croyant pas que la mêlée commençât de son côté, n'étoit accompagné que d'un petit nombre de Seigneurs & d'environ deux cens hommes d'armes ; ce fut lui néanmoins que Fabrice Colonne vint atta-

quer avec un grand corps de Cavalerie ſéparé en deux Eſcadrons ; le Duc de Nemours alloit à la charge avec furie, lorſque Bayard lui fit remarquer que les ennemis vouloient l'envelopper, & qu'il devoit auſſi ſéparer ſa troupe en deux. On ſe mêla, & les François ſe ſoutinrent aſſez de tems, malgré l'inégalité du nombre, pour donner à Ive d'Alégre celui de leur amener du ſecours. Alors les ennemis reculerent & cédérent la victoire au Duc de Nemours. Ce Prince vouloit pourſuivre les fuyards ; mais le Chevalier & Louis d'Ars craignant que ſa perſonne ne fût trop expoſée, le conjurerent de ſonger ſeulement à raſſembler ſes gens d'armes, pour ſoutenir l'Infanterie qui étoit aux mains avec celle des ennemis ; & ces deux Officiers ſe chargerent d'achever la défaite de leur Cavalerie.

Le Duc de Nemours eſt tué après avoir gagné la bataille.

Le Duc de Nemours privé des conſeils de Bayard, animé par la joie d'une victoire ſi néceſſaire au bien de l'Etat & au ſalut de l'armée, excité par les efforts qu'il venoit de faire, écouta trop ſon ardeur, & voulant ajouter à ſon triomphe la gloire de l'avoir achevé, il alla ſe précipiter au

milieu d'un gros bataillon d'Infanterie, qui s'étoit soutenu malgré le désordre général, & qui n'étant plus en état de disputer la victoire, se retiroit sans avoir été vaincu. Le Duc de Nemours s'étant jetté au milieu de leurs piques, fut percé de coups, & tomba mort sous les pieds des chevaux. Le bataillon continua sa marche, & rencontra à quelque distance le Chevalier Bayard qui revenoit de la poursuite des fuyards; il avoit avec lui environ quarante hommes à moitié désarmés & épuisés de fatigue : cependant il vouloit combattre, lorsqu'un des Capitaines Espagnols sortant des rangs, lui dit : *Seigneur, que voulez-vous entreprendre contre de braves gens que la victoire a épargnés, contentez-vous de l'avoir obtenuë, & laissez-nous la vie que Dieu nous a sauvée.* Le Chevalier y consentit, à condition qu'on lui donneroit les Enseignes qui lui furent livrées. Il rentra dans le camp avec ce nouveau trophée; mais au milieu de tant de gloire, ce brave homme si tendrement attaché au Duc de Nemours témoigna la plus vive douleur, & arrosa de ses larmes les lauriers qu'il venoit de cueillir.

Le commandement de l'armée avoit été déféré au Seigneur de la Palisse : ce Guerrier égaloit le Duc de Nemours en courage & le surpassoit en prudence ; il fit observer une discipline plus sévére à l'armée, & Ravenne s'étant soumise, ce Général arrêta lui-même & fit pendre sur le champ un Avanturier, nommé Jacquin, qui avoit pillé contre ses ordres ; mais quelques bonnes que fussent les intentions du Seigneur de la Palisse, la désertion de tous les Lansquenets & des Italiens de son armée l'ayant réduite à quatre mille hommes, les vainqueurs se trouverent forcés d'abandonner la campagne aux vaincus, & de se retirer dans Pavie ; ou la Palisse prévoyant qu'il seroit attaqué dans peu, fit faire un pont sur le Tesin, pour se retirer s'il étoit possible.

Le commandement est déféré à la Palisse.

Les Suisses déclarés depuis peu pour le Pape & la Ligue, tournerent vers Pavie, surprirent le Château & entrerent par là dans la Place. L'Infanterie Françoise les attendoit en bataille ; elle essuya leur premier choc avec beaucoup de courage, & pendant qu'elle se retiroit par le pont avec l'artillerie, Bayard arrêta les

Suisses deux heures entiéres avec trente hommes d'armes seulement ; il eut d'abord deux chevaux tués sous *lui*, & sur le point d'achever sa retraite, comme il faisoit rompre le pont pour n'être point suivi, il reçut un coup de fauconneau entre l'épaule & le col, qui lui emporta la chair *jusqu'à* l'os. La grandeur de la playe & le sang qui en sortoit en abondance, effrayérent ses gens d'armes qui le crurent blessé à mort. Il les rassura lui-même, en leur disant que ce n'étoit rien ; mais pour étancher le sang, il se fit faire une compresse avec de la mousse & du linge ; & se contentant d'un appareil aussi singulier, il continua sa retraite, gagnant ainsi Aléxandrie, d'où nos troupes, ne pouvant plus subsister dans le Milanez, revinrent dans la suite en France, & furent dispersées dans les Villes voisines des Alpes.

Bayard guéri de sa blessure prit la route de Grenoble, pour joüir du plaisir de revoir sa famille, & dans l'idée que l'air natal contribueroit à raffermir sa santé. L'Evêque de Grenoble apprenant son arrivée, alla au-devant de lui avec toute sa famille ; la Noblesse de la Ville, que la réputation de Bayard honoroit, voulut les accom-

pagner ; ils furent joints par des Magiſtrats & des Eccléſiaſtiques ; les Dames mêmes, auſſi déterminées par l'éxemple & par la curioſité, que par l'eſtime, voulurent venir à la rencontre du Chevalier Bayard, dont on leur avoit raconté tant de merveilles.

Il entra dans la Ville avec ce nombreux cortége, faiſant dire avec plus de juſtice qu'on ne le dit de ces Conquérans, dont la gloire étoit l'effet de leur puiſſance & quelquefois de leurs crimes : C'eſt ainſi que ſe fait honorer la vertu. Mais la joye que cauſoit le retour du Chevalier Bayard, fut bientôt troublée par une maladie dangéreuſe dont il fut frapé ; elle étoit accompagnée d'une fiévre continuë, qui dans un tempéramment boüillant & plein de feu excitoit de violens tranſports. Les Médecins du pays appellés par l'Evêque de Grenoble vinrent bientôt en augmenter le péril. On ne le lui cacha pas, & connoiſſant lui-même ſon état : *Mon Dieu*, s'écrioit-il, *ma vie eſt entre vos mains ; mais ne m'avez-vous ſauvé de tant d'aſſauts & de tant de batailles, que pour me laiſſer mourir dans mon lit comme une femme ?*

L'Evêque de Grenoble & tout ſon Clergé, les Communautés ſéculiéres

& réguliéres faisoient des prieres continuelles en sa faveur ; enfin il recouvra la santé contre toute espérance, & elle lui fit bientôt oublier tous les réflexions que sa maladie avoit occasionnées. Avant d'en être atteint, Bayard avoit remarqué dans Grénoble une jeune fille d'une grande beauté ; il s'informa de son nom & de son état, & l'obscurité de sa naissance, ainsi que la misere de ses parens, laissant plus de liberté à ses désirs, il les confia à son Valet-de-Chambre. Ce domestique ayant trouvé moyen de s'introduire chez la mere de la jeune fille, reconnut dans la premiere plus de préjugés que de véritables sentimens d'honneur, & un grand amour du gain ; mais la jeune fille, retenuë par l'exemple & les leçons de quelques personnes considérables qui la recevoient chez elles, & fiére, comme le sont toutes les belles, laissoit moins d'espérance au Valet-de-Chambre du Chevalier, qui la sçavoit d'ailleurs prévenuë d'une forte passion pour un jeune homme de son état. Ce domestique voulant satisfaire son Maître, parla ouvertement à la mere, lui offrit de l'argent & obtint sa fille.

La réputation de générosité que s'étoit acquise le Chevalier Bayard, fut en partie la cause de son peu de résistance; elle vint dans la chambre du Chevalier, où le voyant seul elle se jetta à ses genoux : « Monseigneur, » lui dit-elle tout en pleurs, vous qui » avez sauvé des Villes entiéres & » l'honneur à tant de familles, vou» driez-vous ravir celui d'une malheu» reuse, qu'on vous livre malgré elle, » & dont votre vertu devroit vous » rendre le premier défenseur ? » Ces mots toucherent le Chevalier; il ne vit plus dans son action que ce qu'elle avoit de capable de rébuter un homme délicat : *Levez-vous, ma fille*; lui dit-il, *vous sortirez de chez le Chevalier Bayard aussi sage & plus heureuse que vous n'y êtes entrée.* En même tems il la conduisit lui-même chez une Dame de ses parentes, à qui il recommanda le secret, & d'avoir soin de cette fille.

Belle action de Bayard envers une jeune fille.

Le Chevalier envoya de bonne heure le lendemain chercher la mere de cette fille, qui fut consternée quand au lieu de la récompense qu'on lui avoit promise, elle se vit exposée aux reproches de Bayard. Cette femme al-

légua la misere, excuse valable pour le peuple, & l'impuissance où elle s'étoit trouvée de marier sa fille, n'ayant point de bien : *Combien vous demande-t'on pour cela*, dit Bayard ? *Six cens francs*, répondit-elle. Il les donna sur le champ, ajoûtant deux cens autres livres pour les habits de la fille & pour aider la mere à subsister. Cette action, dont la probité du Chevalier Bayard étoit le principe, mérite peut-être plus d'éloges que tous ses exploits militaires.

Ferdinand Roi d'Arragon vivoit encore, & l'Europe ne pouvoit être en paix. A peine vit-il les François chassés de l'Italie & par-là sa puissance affermie dans le Royaume de Naples, qu'il songea à exécuter un dessein formé depuis long-tems, & qu'il attendoit avec impatience l'occasion de faire éclatter. Jean d'Albret regnoit sur le Royaume de Navarre, & ce Prince, né François, s'étoit toujours montré zélé partisan du Roi & de ses intérêts ; il avoit adhéré comme lui au Concile de Pise, & s'étoit déclaré contre le Pape, si non avec autant d'effet, au moins avec plus d'animosité. Comme ordinairement les plus

foibles ont plus à craindre de l'injustice & de l'ambition, le Pontife n'osant employer les foudres de l'Eglise sur un aussi grand Roi que Loüis XII. les lança toutes sur la tête de Jean d'Albret; mais pour n'en pas commettre l'effet, en montrant qu'il n'osoit frapper le plus fort, il ajoûta un nouveau prétexte à celui qui l'animoit réellement.

Le Roi de Navarre demande du secours au Roi.

Ce fut la protection que le Roi de Navarre accordoit au Chapitre de Pampelune, en faveur de son frere le Cardinal Amanjeu d'Albret élû Evêque de cette Capitale, malgré la promotion du Cardinal Facio à cette même dignité. Le Pape qui l'avoit faite la soutint avec hauteur, & mit le Royaume de Navarre en interdit. Jean d'Albret avoit plus d'esprit que de fermeté, & connoissoit mieux ses droits que les moyens de les défendre; il se récria contre l'attentat du Pape, demanda du secours au Roi de France, & négligea d'employer ses propres forces.

Pénétrant les desseins du Roi d'Aragon, il ne prit pour s'y opposer que des moyens doux & lents, toujours dangéreux avec un ennemi de mau-

vaiſe foi, que l'activité & la force ſeules peuvent ramener à la juſtice. Il envoya coup ſur coup des Ambaſſadeurs à Ferdinand, & ce Prince apprit d'eux la foibleſſe & la crainte de ſon ennemi, plûtôt que ſa réſolution & le pouvoir de ſe défendre. Mais comme il faloit donner une réponſe à ces Ambaſſadeurs, Ferdinand demanda, pour ſureté de l'accommodement entre Jean d'Albret & lui, toutes les Places fortes du Royaume de Navarre, le fils aîné de ce Prince pour être élevé à la cour de Caſtille, & le rétabliſſement du Comte de Beaumont, fils de ce fameux Comte de Lerin, ennemi juré de la Maiſon de Grammont, & dont la révolte ſi funeſte pour le Royaume de Navarre fit connoître qu'on doit s'oppoſer à la trop grande élévation des maiſons particuliéres, & ſurtout au progrès des animoſités qui naiſſent entr'elles.

La Cour de Navarre rejetta avec hauteur les propoſitions du Roi d'Aragon, qui voulant donner à la conduite la plus violente un air de modération, parut ſe contenter de quelques troupes que lui fourniroit le Roi de Navarre pour faire la guerre à la

France; mais il persistoit dans la résolution d'avoir à sa Cour l'héritier de la Couronne & les six meilleures Places du Royaume.

Jean d'Albret proportionnant dans son idée les secours que lui fourniroit Loüis XII. à son besoin, & à l'attachement qu'il témoignoit pour ce Monarque, crut pouvoir éviter de tomber dans l'esclavage du Roi d'Aragon, & déclara que puisqu'on abusoit à ce point de sa situation, le sort des armes en décideroit. A peine cette réponse fut-elle renduë au Conseil de Ferdinand, que le Duc d'Albe & le Comte de Lerin parurent avec une armée composée de bonnes troupes, & des Navarrois rébelles qui suivoient ce dernier; ils fondirent ensemble sur quelques gens de guerre, que le Roi de Navarre avoit dispersés aux environs de Pampelune; & croyant le surprendre dans cette Capitale, ils s'y rendirent en diligence & la prirent; mais le Roi s'étant sauvé, se réfugia en France, où il vint apprendre lui-même à Loüis XII. la perte de ses Etats & le danger qu'il avoit couru.

La premiere impression d'un malheur aussi grand que celui qui l'acca-

bloit, ne pouvoit que lui être favorable. Loüis XII. en fut touché, & des motifs personnels se joignant à la compassion, il fit descendre de nouvelles troupes dans la Guyenne, où il y en avoit déja un grand nombre, pour s'opposer aux desseins de Ferdinand & des Anglois sur cette Province, & toutes ensemble entrerent dans la Navarre sous les ordres de Jean d'Albret.

Ce Prince avoit pour Lieutenans ceux des Généraux François, qui s'étoient le plus distingués dans les guerres d'Italie, comme la Palice, Odet de Foix Comte de Lautrec, le Chevalier Bayard, &c. Les Ducs de Bourbon & de Longueville suivis de plusieurs Nobles voulurent être de cette expédition; mais la division s'étant mise entre les deux Princes au sujet du commandement de l'armée, le Roi leur envoya pour Généralissime François de Valois Comte d'Angoulême, héritier présomptif de la Couronne, & qui regna depuis avec plus de gloire & de réputation, que de bonheur & de tranquillité, sous le nom de François I. A peine ce jeune Prince fut-il arrivé à l'armée, qu'il envoya défier

le Duc d'Albe à la bataille, ajoûtant pour l'y engager, que sa réputation & l'avantage de se mesurer avec un grand Capitaine lui avoient fait trouver beaucoup d'agrément dans cette expédition.

Le Duc d'Albe aussi sage & aussi vaillant, mais moins cruel que son fils, si fameux depuis sous Charle V. & le Roi Philippe II. fit répondre au Comte d'Angoulême que son estime l'honoroit infiniment; mais que les ordres du Roi son Maître l'empêchoient d'accepter sa proposition. Le refus de ce Général & les précautions qu'il prit pour éviter le combat, faisant connoître que la guerre pourroit traîner en longueur, on sépara l'armée en trois corps. Le Roi de Navarre, avec le plus considérable, prit Burgui; & cette conquête lui ouvrant le chemin de Pampelune, il forma le siége de cette Place.

Le Duc d'Albe voyant que les premiers succès de ce Prince lui avoient rendu la meilleure partie de ses Etats, décampa de S. Jean-pied-de-port, où il étoit avec un camp volant, fit une diligence extraordinaire, arriva le premier à Pampelune, y mit une forte

droit. Puis faisant prendre quarante hommes d'élite par un Officier de confiance, il lui ordonna d'escalader une forte Tour, pendant qu'il recommanceroit l'assaut. Ayant mis de cette façon les ennemis entre deux feux, ils furent tous taillés en piéces & le Château mis au pillage.

Les Lansquenets voyoient à regret le partage du butin entre les Gendarmes & les Avanturiers : ils députerent quelques-uns de leurs Officiers à Bayard, pour lui en demander une partie, ou la double paye qui leur avoit été promise, puisque le Château étoit pris. Justement indigné de leur audace, le Chevalier leur fit répondre que leur désobéissance fondée sur l'intérêt ne pouvoit être mieux punie que par l'intérêt même, & qu'ayant été simples spectateurs de l'assaut & du péril, ils devoient aussi l'être du pillage.

Cette réponse parut d'abord les irriter, & chacun d'eux se plaçant sous son drapeau, ils vouloient prendre un air de mutins; mais voyant que Bayard loin de songer à les appaiser, les ménaçoit de leur faire passer sa Gendarmerie sur le ventre ; ils se sou-

mirent

mirent & revinrent au camp avec lui. Le Duc de Suffolc, Anglois de Nation, étoit Général des Lansquenets & ami particulier de Bayard, qui lui fit une forte reprimande, & ce corps rebelle eut depuis pour lui plus de respect que pour ses Officiers mêmes. Il lui fut avantageux dans la suite d'avoir sçu leur en inspirer; car ayant à les conduire souvent en des expéditions difficiles, il eut besoin de toute son autorité pour les contenir. Le mécontentement étoit général parmi les troupes. Le siége de Pampelune traînoit en longueur, & les obstacles augmentoient chaque jour. La Ville étoit assiégée; mais on pouvoit dire que l'armée Françoise se trouvoit bloquée par les differens partis de l'armée Espagnole qui occupoient tous les passages: on manquoit de munitions & de vivres, ainsi que de moyens pour en avoir.

Le Roi de Navarre, à qui la vengeance & ses premiers succès avoient fait croire cette expédition aisée, désesperé des pertes dont on venoit à chaque instant lui rendre compte, & de la situation de l'armée, fit donner un assaut furieux à la Ville, ne voyant

plus de salut que dans la prise de cette Place. Le Gouverneur qui la défendoit, redoubla ses efforts avec autant de courage que de bonheur. Ni la valeur de la Palisse, ni le courage déterminé de Bayard, ne purent vaincre l'opiniâtre résistance des Assiégés; & le Roi de Navarre tout couvert de sang, & digne ce jour-là d'une meilleure fortune, revint avec eux dans sa tente déplorer le malheur d'une multitude de braves soldats qui venoient de périr, & le danger de ceux qui restoient. Ce danger venoit d'augmenter par l'arrivée subite du Duc de Najare à la tête de six mille hommes, qui joints aux troupes répanduës dans les environs de Pampelune, formoient une armée considérable.

Bayard avoit donné l'idée d'un second assaut, pour profiter du désordre où le premier avoit dû mettre les Assiégés : il fallut l'abandonner pour concerter les moyens de lever le siége avec moins de risque, & de rentrer en France. Les défilés des Pyrénées étoient exactement gardés, non-seulement par les Espagnols, mais encore par les Navarrois même, devenus malgré eux les ennemis de leur

Roi. Ce Prince en rentrant dans son Pays avoit mis tout à feu & à sang. Comme si ses malheureux sujets avoient été coupables de son infortune & de la perfidie de Ferdinand, il atracha les arbres, détruisit les moissons, abatit les maisons, fit jetter les provisions qui étoient déja amassées, & mérita par cette inhumanité les maux affreux dont sa personne & son armée furent affligées à leur retour. Ce fut une occasion pour Bayard de représenter, quelles étoient les suites ordinaires de ces principes barbares, tendant à ruiner des peuples qui peuvent devenir les vôtres, ou à se ruiner soi-même, si on ne les soumet pas. Le siége de Pampelune fut donc levé avec une confusion extraordinaire : le soldat affamé, à qui l'on refusoit du pain, refusoit à son tour d'observer l'ordre & la discipline. Mais les maux redoublerent quand l'armée fut en marche : les chevaux manquant pour l'artillerie, on fut contraint d'enclouer de gros canons ; une partie du bagage fut abandonnée : plusieurs soldats accablés de fatigue laisserent leurs armes, & périrent pour la plûpart, ou de misere, ou par les coups des Monta-

gnards, qui chargerent l'arriere-garde & tuerent un grand nombre d'Allemands. Au milieu de cette désolation générale, le Chevalier Bayard fut presque le seul qui conserva de la tranquillité ; il étoit cependant réduit comme les autres à du pain de millet ; mais sa compassion pour le malheur d'autrui diminuoit le sien.

L'Angleterre se déclare contre la France.

Autant on avoit témoigné d'empressement pour obéir au Roi de Navarre, qui ordonnoit le dégât de son Pays, autant on témoigna d'ardeur pour peindre à la Cour de France les tristes suites de ces ordres inhumains ; ceux qui se plaignoient, en condamnoient la violence selon ce qu'ils en avoient souffert. Cependant le Roi étoit dans la disposition d'accorder de nouveaux secours à Jean d'Albret ; mais les Anglois ayant attaqué la Picardie, il fut obligé de tourner ses armes contr'eux & de laisser le Royaume de Navarre à son Usurpateur.

La déclaration de l'Angleterre contre la France étoit encore une des suites de l'animosité du Pape contre ce Royaume. Le Pontife n'ayant pû réunir contre Loüis XII. toute l'Italie, lui chercha des ennemis plus voisins,

& détermina enfin Henri VIII. à lui faire la guerre. Ce Prince defcendit en France par Calais avec une armée de trente mille hommes, & fut joint par l'Empereur, qui lui amena huit mille chevaux & un gros corps d'Infanterie Suiffe, aviliffant la majefté de l'Empire & fa propre grandeur, au point d'être à la folde du Roi d'Angleterre, qui outre l'entretien de fes troupes, lui donnoit cent écus par jour pour fa table. Avec une armée fi confidérable, commandée par deux puiffans Monarques, on ne douta pas que les ennemis n'euffent formé de grands deffeins; & le Roi fe hâta de raffembler fes troupes difperfées dans differentes garnifons, afin de fe mettre en état de défendre fa frontiére fi vivement attaquée.

Le Seigneur de Piennes Gouverneur de Picardie, fut nommé Général des troupes Françoifes, & avec les plus fameux Capitaines de fon tems, on lui envoya le Chevalier Bayard. La Paliffe eut quelque jaloufie de la préference accordée au Seigneur de Piennes, qui ne l'égaloit ni en capacité, ni en réputation; mais c'étoit l'ordre alors de donner le com-

mandement d'une armée au Gouverneur, dans la Province duquel elle étoit destinée à faire la guerre. *Bayard* ne témoignoit pas non plus être content de ce choix. Piennes l'estimoit sans l'aimer, & rendoit justice à son habileté, sans lui accorder de confiance : il sembloit même que l'exemple de tous les autres Généraux lui inspirât plus d'éloignement pour ce brave homme; & ce qui est toujours l'aveu d'un mérite médiocre, Piennes craignoit qu'on n'attribuât aux conseils du Chevalier une partie de ses succès.

La Gendarmerie dans laquelle se trouvoit Bayard, fut assemblée quelques jours avant l'Infanterie, & s'approcha de Téroüenne que les ennemis assiégeoient : il y avoit environ douze cens Gendarmes. Dans le même tems, le Roi d'Angleterre passa près du Village de Tournechan avec douze mille hommes de pied, qui n'étoient soutenus d'aucun corps de Cavalerie. La Palisse & le Chevalier Bayard penserent que cette occasion étoit favorable pour attaquer le Roi d'Angleterre ; mais le premier ne voulant ouvrir aucun avis, *Bayard* en parla seul au

Seigneur de Piennes, & fut secondé par plusieurs Officiers qui lui représenterent le peu de danger qu'il y avoit à cette entreprise, les Gendarmes pouvant sans peine, en cas de mauvais succès, se retirer devant l'Infanterie. Mais Piennes résistant à leurs instances, n'y répondit autre chose, sinon que les ordres du Roi lui enjoignoient de conserver son Pays & non de risquer des combats.

Henri, qui craignoit extrêmement d'être inquiété dans sa marche, apprit avec bien de la joye la résolution du Général de Piennes, & vint passer à sa vûë. Le Chevalier Bayard demanda qu'au moins il lui fût permis de charger l'arriere-garde, ce qu'on lui accorda. Il exécuta son dessein avec tant d'ordre & tant de bonheur, qu'après avoir taillé en piéces un grand nombre des ennemis, il vint à bout d'enlever une de ces douze piéces d'artillerie, ausquelles le Roi d'Angleterre avoit donné le nom des douze Apôtres: celle qu'il prit se nommoit le S. Jean.

Par l'arrivée de Henri devant Théroüenne, cette Ville se trouva assiégée dans les formes. Le Seigneur de

de Crequi de Pontdormi en étoit Gouverneur ; mais il avoit si peu de troupes, & ses instances réitérées pour avoir des munitions & des vivres, avoient eu si peu de succès, qu'à peine s'en trouva-t'il pour quinze jours, quand les ennemis l'assiégerent. Ce manquement des provisions les plus nécessaires eût été une excuse valable pour un moins brave homme, que ne l'étoit Pontdormi ; mais bien loin de l'alléguer comme une raison de capituler, il ne le fit connoître avec plus de force, que pour obtenir plûtôt les moyens de résister.

Teligni, Sénéchal de Roüergue, osa tenter de se jetter dans la Place ; il reussit, & son arrivée augmenta le nombre des troupes & la disette. Bayard, que l'inaction honteuse de Piennes tenoit oisif dans le camp, fut tenté de suivre l'exemple de Teligni ; mais le Roi ayant envoyé ordre de ravitailler la Place à quelque prix que ce fût, il changea de dessein. On avoit pris à la solde de la France depuis la derniere guerre d'Italie un corps entier d'Albanois, qui auparavant s'étoient extrêmement distingués contre ceux mêmes qui les payoient alors.

Aucunes troupes ne les ſurpaſſoient pour des expéditions bruſques : l'activité étoit le caractére propre de leur nation, & une longue habitude de la guerre y avoit ajoûté la diſcipline & le courage. Fontrailles les commandoit, & ce chef s'appliquant à leur acquérir de la réputation, il les avoit rendus tels que nos Dragons ſont aujourd'hui ; c'eſt-à-dire, qu'ils étoient propres à toutes ſortes de combats, ſoit qu'on voulut les mêler dans la Cavalerie, ou les joindre à l'Infanterie. Le ravitaillement de Théroüenne étant réſolu, on aſſembla un grand convoi de vivres, d'armes & de poudre. Fontrailles fut commandé avec huit cens de ſes Albanois, ayant chacun un ſac de poudre & la moitié d'un porc ſalé ſur leur cheval : ils devoient forcer un des quartiers du camp, aller enſuite à toute bride juſque ſur le bord du foſſé de la Place, y jetter leur charge, puis ſe rallier & gagner la hauteur de Guinegaſte, où toute la Gendarmerie de l'armée les attendoit. Ce fut ce qu'exécuta Fontrailles ; il paſſa ſur le ventre à trois mille Anglois, qui voulurent s'oppoſer à ſon retour, & gagna la Gendarmerie. Elle ſongeoit

à se retirer après un si heureux succès, lorsqu'on apperçut dix à douze mille Archers Anglois, suivis de cinq mille Lansquenets, & de plusieurs piéces de canon, qui s'avançoient en bon ordre pour combattre.

L'Empereur & le Roi d'Angleterre, avertis de la marche de la Gendarmerie Françoise, sans pénétrer son dessein, envoyérent ces troupes au-dessus de Guinegaste, par des chemins écartés, avec ordre de rabattre à un certain signal vers le camp, & de couper le chemin à la Gendarmerie ennemie, pendant que les deux Princes l'attaqueroient de front avec toute leur cavalerie. Les François ayant vû revenir Fontrailles, avoient ôté leur casque, étoient descendus de cheval, & se reposoient sur l'herbe. Ils entendirent tout à coup crier : *Aux armes, aux armes*; le plus grand nombre remonté sur leurs chevaux, appercevant la multitude des ennemis, s'enfuit à toute bride, pendant que le Duc de Longueville, le Seigneur de la Palisse & le Chevalier Bayard incapables de les imiter, quoique seuls, tâchoient de rassembler quelques Gendarmes, pour soutenir avec eux l'honneur de

la Nation, terni par la fuite honteuſe de leurs compagnons. Ces trois Chefs firent des prodiges ; mais accablés par le nombre, le Duc de Longueville & la Paliſſe furent pris : ce dernier, auſſi heureux que brave & déterminé, trouva moyen de ſe ſauver. Il ne reſtoit plus que le Chevalier Bayard, à qui l'on entendoit dire dans la fureur même du combat : » Quoi, les Gen-» darmes François ſe deshonorent ain-» ſi ! Mes hommes d'armes, mes com-» pagnons m'ont abandonné comme » les autres ». Il n'en avoit que quinze avec lui ; & cependant tournant tête de tems en tems, il obligeoit les ennemis de s'arrêter, juſqu'à ce qu'il eût gagné un Pont, ſur lequel deux cavaliers pouvoient à peine paſſer de front. De-là, Bayard envoya un Archer à bride abbatuë, avertir les Chefs des Gendarmes qu'il pouvoit arrêter les ennemis pour une demie heure : *Adreſſez-vous ſurtout*, dit-il à l'Archer, *au Seigneur de la Paliſſe ſi vous le trouvez ; il ne me laiſſera point dans le péril & viendra recouvrer notre honneur*. Mais ce Général après être échapé aux Anglois, n'avoit trouvé ſur ſa route que des fuyards ; en vain em-

ploya-t'il les prieres, les reproches & les ménaces, pour les obliger de s'arrêter. Les Gendarmes effrayés n'écouterent que leur crainte, & devinrent une preuve bien sensible de cette vérité : Que le courage dépend quelquefois autant des évenemens & des circonstances, que du cœur & de la résolution d'esprit.

Ces troupes fuyant de toutes parts, étoient les mêmes qui avoient remporté tant de victoires avec des forces inégales sur ceux qui les faisoient fuir. La Palisse n'esperant plus rien des Gendarmes, piqua vers Blangis où l'Infanterie étoit restée, dans la crainte que la Cavalerie arrivant en foule & en désordre, ne lui communiquât sa frayeur. Cependant Bayard continuoit de soutenir le choc des Anglois, animant ses Gendarmes par son exemple & par l'esperance d'un prompt secours. L'Empereur & le Roi d'Angleterre, arrivés à quelque distance du Pont, remarquerent aisément le petit nombre de ceux qui le défendoient, & ordonnerent aux Gend'armes de la Franche-Comté & du Hainaut, de passer le ruisseau pour les attaquer, pendant qu'ils faisoient

avancer des Archers pour les chaſſer à coups de fléches. Le Chevalier Bayard jettant les yeux du côté de ſon camp, ne vit rien dans la plaine qui pût lui annoncer du ſecours, & remarqua au contraire que des Gendarmes ennemis ayant paſſé le ruiſſeau au-deſſus & au-deſſous du Pont, venoient en grand nombre pour l'environner, les Archers Anglois avançant de leur côté à grands pas.

» Meſſieurs, dit-il, à ſes compagnons, » je ne veux point inutilement vous » faire hacher en piéces ; rendons-» nous de bonne grace aux Gendar-» mes qui viennent à nous ; vous ſça-» vez que les Archers Anglois ne font » de quartier à perſonne. « Alors ils ſe ſéparérent & chacun d'eux ſe rendit à celui des ennemis qu'il voulut choiſir. Pour Bayard, que la fortune n'abandonnoit jamais, il apperçut de loin un Gendarme richement armé, qui voyant qu'il n'y avoit point à combattre, & dédaignant de prendre des gens ſans deffenſe, s'étoit mis au pied d'un arbre où il avoit ôté ſon caſque pour ſe repoſer. Le Chevalier piqua droit à lui, ſauta de ſon cheval & lui appuyant l'épée ſur la gorge : *Rend toi*,

dit-il, *homme d'armes, ou tu es mort.* Celui-ci étonné & hors de lui, ne pouvant comprendre autre chose, sinon qu'il étoit survenu un prompt secours aux François, & que ses compagnons étoient défaits, donna son épée à Bayard & se fit son prisonnier en demandant le nom de son vainqueur. » Je suis, lui répondit-il d'un » ton plus adouci, le Capitaine » Bayard, qui vous rend votre épée » avec la sienne, & qui se fait aussi » votre prisonnier ».

Le Gendarme ennemi, frappé d'une avanture si singuliére, reprit avec Bayard le chemin du camp, sans sçavoir lequel des deux étoit le prisonnier de l'autre. Aussi-tôt que l'Empereur sçut l'arrivée de Bayard, il l'envoya chercher, & le reçut avec beaucoup de bonté; mais le changement de parti & ses derniers succès inspirant plus d'éloignement pour les François, il railla le Chevalier.

» Quand nous faisions la guerre » ensemble, lui dit-il, Monsieur » Bayard ne sçavoit pas fuir. Si je l'a» vois appris aujourd'hui, répliqua le » Chevalier, votre Majesté ne m'en » accuseroit pas. Vous ne sçaviez pas

» non plus, ajouta l'Empereur, vous
» laisser prendre. Le Roi d'Angleterre entra dans ce moment, & suivant le génie de sa Nation, qui sçait mieux qu'aucune autre reconnoître le mérite, il loua beaucoup Bayard, l'assurant de sa protection & de son estime. » Mais pour vos Gendarmes, lui
» dit-il, je n'en fais aucun cas :
» ils ont usurpé la réputation dont
» ils jouissent. Fuir ainsi sans rendre
» aucun combat devant cinq cens che-
» vaux au plus, qui ne faisoient pas
» le tiers de leur nombre ! Oui, répli-
» qua Bayard ; mais ce tiers-là étoit
» soutenu de dix-sept à dix-huit mille
» hommes de pied, & les nôtres sur-
» pris, presque désarmés, avoient or-
» dre d'ailleurs de ne point combat-
» tre. Jamais, dit l'Empereur, je n'ai
» vû mieux obéir. « Mais pour adoucir ce qu'il y avoit de fâcheux pour Bayard dans cette conversation, le Roi d'Angleterre lui dit que les braves hommes comme lui étoient rares, & que leur exemple ne suffisoit pas toujours pour maintenir une grande troupe. » S'ils vous ressembloient
» tous, ajouta ce Prince, nous nous
» verrions bien-tôt obligés de lever

» le siége de cette Place : par bon-
» heur vous voilà prisonnier, & je
» vous estime trop pour vous laisser
» aller avant d'en être le maître. Pri-
» sonnier ! répliqua Bayard, le cas est
» douteux. J'ai pris le Gendarme, qui
» m'a amené ici, avant que je me fusse
» rendu à lui, & j'avois reçu sa paro-
» le lorsqu'il n'avoit point encore la
» mienne. On fit venir les Rois d'ar-
mes, qui n'ayant pû prévoir un cas si
extraordinaire, n'avoient rien reglé
à ce sujet : ils n'oserent prononcer,
& les deux prisonniers supplièrent
l'Empereur & le Roi d'Angleterre de
décider de leur sort.

Maximilien, sur qui la présence de
Bayard avoit eu le tems de faire son
effet, dit que ce Chevalier ayant reçu
la foi de son ennemi avant de lui ren-
dre son épée, ils devoient être quittes
mutuellement de leurs promesses. » J'y
» consens, reprit le Roi d'Angleter-
» re ; mais je prie Monsieur Bayard,
» qui a vû le camp & nos travaux, de
» faire un voyage de six semaines dans
» les Pays-bas, avant de réjoindre son
» armée : l'Empereur voudra bien
» donner ses ordres, pour qu'il fasse
» ce voyage avec agrément. » Le Che-

valier promit d'obéir, & il partit du camp ennemi, comblé des éloges & des présens des deux Princes. A la premiere Ville, où il s'arrêta, plusieurs Anglois vinrent à sa rencontre, & lui rendirent d'aussi grands honneurs que s'il eût été un des Chefs de leur Nation, l'accompagnant en tous lieux, & voulant le défrayer au nom de leur Roi.

Ces Anglois agissoient ainsi par l'ordre secret de ce Prince, qui étant instruit des sujets de mécontentement que l'on donnoit à Bayard dans le service de France, espéroit l'attirer au sien. Quelques belles actions que ce Capitaine eût faites, la Cour lui avoit accordé peu de bienfaits, & la gloire avoit été jusque-là sa principale récompense. Il commandoit à la vérité une Compagnie d'hommes d'armes d'Ordonnance; mais le revenu du Capitaine étoit donné au Duc de Lorraine, pendant que plusieurs de ceux qui avoient servi sous Bayard, se trouvoient bien plus avancés que lui à la Cour & dans les armées. Il n'en murmuroit pas, & on ne le supposoit mécontent que parce qu'il avoit sujet de l'être.

Ainsi, quand les Anglois lui parlerent ouvertement des dispositions de leur maître, il répondit que sa naissance l'attachoit inviolablement à la *France*; que son zéle étoit l'effet de son inclination, & ses services la suite de son devoir : que la Cour ne paroissoit pas à la vérité faire autant d'attention à ce qui le concernoit, qu'il auroit eu lieu de l'espérer ; mais que tôt ou tard on lui rendroit justice, & qu'après tout sa fortune n'étoit pas diminuée depuis son entrée au service, les bienfaits du Roi l'ayant mis au contraire dans la seule situation qu'il soit permis à un honnête-homme de désirer avec ardeur, qui est de pouvoir soulager l'infortune des autres.

Cependant Therouenne fut pris, & cette conquête fut suivie de celle de Tournai, que les habitans avoient voulu défendre eux-mêmes, en alleguant pour certitude d'une vigoureuse résistance, *que Tournai étoit tourné, & que jamais n'avoit tourné & encore ne tournera*. Bayard se trouvoit à portée de se jetter dans la Ville ; mais la parole qu'il avoit donnée au Roi d'Angleterre, & le refus obstiné des bourgeois l'en empêcherent.

Ces progrès des deux Princes alliés auroient allarmé davantage la Cour de France, si l'un & l'autre unis si fortement en apparence n'avoient point eu des intérêts différens. Le Roi d'Angleterre fournissoit à tous les frais de la guerre, & l'Empereur en retiroit seul les avantages. Therouenne, & Tournai surtout, étoient bien plus à sa bienséance qu'à celle de son allié. Des pensionnaires, que la Cour entretenoit auprès de ce Prince, eurent soin de le lui faire remarquer, & ils vinrent à bout de le déterminer à s'expliquer là-dessus avec l'Empereur, n'étant pas juste qu'il soutînt plus long-tems une guerre couteuse, dont tout le fruit seroit de s'attirer un ennemi redoutable tel que Louis XII. D'ailleurs, le Pape ayant à craindre la trop grande élévation de la maison d'Autriche, & surtout sa puissance en Italie, faisoit agir auprès du Roi d'Angleterre des agens secrets, que ce Pontife, à l'exemple de son prédécesseur, entretenoit dans toutes les Cours de l'Europe.

Le Duc de Longueville prisonnier à Londres depuis le combat de Guinegaste, que l'on nomme la journée

des Eperons, attentif à tous les moyens qui pouvoient lui rendre la liberté, saisit l'occasion d'un refroidissement que Henri témoigna pour l'Empereur, pour lui parler de l'ambition démesurée de ce Prince, de l'intérêt qui le dominoit, & surtout de son inconstance, qui exposoit sans cesse ceux qui se lioient avec lui; il fit voir que la France unie avec l'Angleterre pouvoient seules arrêter les progrès d'une Maison, dont la fortune tomberoit toute entiere sur Charle Prince d'Espagne, petit-fils de Maximilien, & en le rendant maître de l'Ital[illegible] des Païs-bas, de l'Espagne & de l'Empire, le mettroit en état de subjuguer toutes les Nations voisines. Ce haut degré de puissance, assuré au jeune Charle, avoit jusque-là causé plus de joie que d'inquiétude au Roi d'Angleterre. Ce Prince avoit exigé pour premiere condition de son Traité avec l'Espagne & l'Empire, que Charle épouseroit Marie sa fille, & comme les moyens sur lesquels la politique s'appuye davantage, peuvent amener des effets contraires à ses vûës, cet article même, la premiere cause & le nœud du Traité, devint celle de sa rupture.

Le Roi ne pouvant se défendre contre ses ennemis qu'en les divisant, fit proposer à Ferdinand le mariage de Madame Renée, seconde fille de France, avec son petit-fils Charle, à qui il céderoit tous ses droits sur le Milanez & sur Gênes. La condition étoit trop avantageuse à Ferdinand, pour qu'il lui restât du scrupule sur la promesse qu'il avoit faite au Roi d'Angleterre; & ce Monarque le pressant de l'accomplir, on lui apprit pour toute réponse l'engagement pris avec le Roi de France. Henri le regarda comme une double trahison : c'étoit enlever un mari à sa fille, & le livrer à toute la vengeance d'un ennemi irrité, tel que Louis XII. Il en fit des plaintes ameres, & jura de venger l'affront que recevoit la Princesse sa fille. Le Duc de Longueville qui jouoit souvent à la Paume avec Henri, l'anima de plus en plus contre le Roi de Castille, ennemi tour à tour de tous les Rois de l'Europe, & toujours de la bonne foi : profitant avec art de la tendresse de ce Prince pour sa fille, il l'irrita d'autant plus qu'il la lui représenta beaucoup plus insultée, & plus sensible qu'elle ne l'étoit en ef-

ſet ; & quand le Duc l'eût rempli d'un violent déſir de vengeance, il lui fit connoître que le ſeul moyen de la ſatisfaire, en réparant avec avantage la diſgrace de la Princeſſe Marie, c'étoit de rompre avec la maiſon d'Autriche, mais ſurtout avec le Roi de Caſtille : que Louis actuellement veuf, & ſouhaitant avec paſſion d'avoir un fils qui lui ſuccedât, étoit dans la diſpoſition de ſe remarier ; & qu'un ſi grand parti conviendroit mieux encore à la Princeſſe Marie, que le jeune Charle élevé en Eſpagne dans les principes bizares de ce païs-là, ſi contraires au bonheur & à la liberté des femmes. Henri conſentit à tout : Louis XII. approuva le Duc de Longueville ; la Princeſſe fut amenée en France, le mariage & le Traité d'alliance conclu
1514. en même-tems, au grand étonnement du Roi de Caſtille, qui croyoit poſſeder ſeul l'art d'en impoſer sûrement à ſes ennemis.

Mort de Louis XII. La paix terminée avec l'Angleterre mit Louis XII. en état de faire la guerre à l'Eſpagne : ce Prince pouvoit
1515. en faveur de Jean d'Albret la commencer par la Navarre ; mais l'intérêt perſonnel l'emportant, il deſtina ſes

préparatifs pour le Duché de Milan. La mort vint le surprendre au milieu de ce dessein, qu'exécuta peu de tems après le Comte d'Angoulême sous le nom de François I.

Le Chevalier Bayard avoit servi sous ce jeune Monarque ; il en étoit particuliérement estimé, & ses amis espéroient que le nouveau Roi avanceroit un homme trop négligé sous le regne précédent, & dont la France entiére souhaitoit à l'envi l'avancement & la fortune. François I. moins sage, mais plus libéral que son prédécesseur, s'attacha d'abord en effet à récompenser le mérite & les services des Capitaines, qui avoient servi sous Louis XII. Non que ce Prince ne les connût comme lui ; mais soit œconomie nécessaire (comme l'extrême bonté de ce Prince le laisseroit à supposer) soit inclination pour l'argent, il leur accordoit rarement autre chose que des éloges.

Depuis le retour de nos troupes d'Italie en France, Louis avoit donné au Chevalier Bayard la Lieutenance générale de la Province du Dauphiné, sans qu'il eût songé jusqu'alors à lui en donner les provisions. Fran-

çois I. les lui accorda avec beaucoup de témoignage de distinction, dès les premiers jours de son regne, & voulut qu'il allât prendre possession de sa nouvelle dignité, à condition qu'il reviendroit bien-tôt pour se mettre à la tête d'un corps de troupes considérable, dont le commandement lui étoit destiné. On vit donc arriver en Dauphiné, en qualité de Commandant de la Province, un Gentilhomme né dans la multitude de la Noblesse & avec peu de bien, & n'ayant eu pour protecteur & pour apui que ses talens & sa conduite.

L'élévation du Chevalier donna lieu à plusieurs réflexions sur l'injustice de ceux qui regardent le service militaire comme la ruine de la noblesse. La dissipation, la folle vanité, l'oisiveté, le libertinage, & la débauche de la plûpart de ceux qui l'embrassent, sont les seules causes de leur dérangement. Il est certain que l'Etat ajoute à leur revenu des appointemens proportionnés aux grades qu'ils occupent, & la guerre qui les force à augmenter leur dépense, est souvent précédée & suivie d'une longue paix, qui leur permet l'œconomie. On remarquera que

les

les maiſons ſubſiſtantes aujourd'hui dans la richeſſe & dans la grandeur ſont des maiſons militaires ; & que la fortune a conſtamment refuſé, depuis la fondation de notre Monarchie, de s'établir d'une maniere durable dans ces familles obſcures, qui uſurpent ſes faveurs par des voies baſſes, ſouvent auſſi contraires à l'honneur qu'à l'humanité. Mais ce qui fut une récompenſe pour le Chevalier, plus digne d'un grand homme que la place même qui l'occupoit, c'eſt que dans ſon païs même ſa fortune n'inſpira point d'envie, & ce qui eſt rare, on vit venir avec joie ceux qui étoient nés ſes égaux, ſe ſoumettre les premiers à ſon autorité. Il ne l'employa d'abord qu'au bien de la Province & de la Ville de Grenoble en particulier, & le château de ſes peres fut long-tems en ruine, après avoir élevé à ſes dépens pluſieurs édifices utiles aux peuples du Dauphiné.

Les premiers bruits de la guerre l'en retirerent bien-tôt, pour ſe rendre avec ſa compagnie d'hommes d'armes, & quatre mille Fantaſſins ſur les frontiéres du Marquiſat de Salluſſe, occupé depuis peu par les Suiſſes

ennemis de la France, & par les troupes d'Espagne que commandoit Prosper Colonne. Bayard apprit en arrivant que les passages du Mont-Cenis & du Mont-Génévre, les seuls par où l'on pût transporter l'artillerie, étoient occupés par les ennemis, & qu'ainsi tous les chemins se trouvoient fermés pour pénétrer en Italie. Cependant l'armée Françoise étoit assemblée & le Roi déja arrivé à Lion : chaque jour on tenoit Conseil, pour déliberer si on traiteroit avec les Suisses, ou si on tenteroit de forcer les passages; mais plus on réfléchissoit sur ces moyens, moins on les jugeoit praticables. Le Chevalier Bayard, en attendant de nouveaux ordres du Roi, campoit sur les montagnes, d'où il envoyoit des espions parmi les ennemis, afin d'avoir une connoissance exacte des postes qu'ils occupoient, & de voir s'il seroit possible de les attaquer. Enfin ayant appris qu'un Gentilhomme de Savoye, nommé Charle de Soliers, Comte de Moret, envoyé par son Maître auprès du Roi, offroit de conduire l'armée au-delà des Monts, par la Vallée de Barcelonnette, il descendit le premier dans la plaine, par le

passage, dit aujourd'hui la Dragonerie, & se logea à Savillan, seulement avec sa compagnie d'hommes d'armes. Le Maréchal de la Palisse, Trivulce, Lautrec & Pierre Navarre, après avoir été reconnoître les routes indiquées par le Comte de Moret, arriverent avec des troupes à Savillan où étoit Bayard.

Ce Capitaine avoit appris que Prosper Colonne, à qui l'on citoit un jour son activité & sa vigilance, s'étoit vanté de l'enlever dans peu *comme un oiseau en cage*, & depuis ce moment il avoit formé le projet de l'enlever lui-même ; toutes ses mesures étoient prises lorsque le Maréchal de la Palisse & les autres Généraux arriverent : Assuré de l'aprobation du premier, « Messieurs, dit-il, aux autres, il est aisé de » prendre Prosper Colonne avec toute » sa Cavalerie ; mais il faut partir sur » le champ; autrement il sortira de » Carmagnole où il est, sur le bruit de » votre arrivée, ou bien les Suisses » campés à quelques lieuës de cette » Ville auront le tems de s'y rendre » pour le soutenir. »

Le Maréchal de la Palisse décida qu'on partiroit le lendemain à la

pointe du jour, & le reste du Conseil fut de son avis. Le Connétable de Bourbon, que Bayard avoit instruit de son dessein, consentit d'autant plus volontiers à son exécution, qu'ayant pratiqué une intelligence avec le Gouverneur de Carmagnole, il étoit assuré de cette place, aussi-tôt que les François paroîtroient au pied de ses murailles; mais ceux-ci se défiant avec sujet d'un homme capable d'une trahison, avoient résolu de prendre pour cette expédition toutes les précautions convenables. Bayard partit le premier à la tête de sa compagnie, afin que les espions répandus dans la campagne, & que sa marche feroit reculer, ne parlassent que de lui à Prosper Colonne : ce qui arriva. *Je suis bien aise qu'il vienne*, répondit ce Général à ceux qui lui en parlerent, *il me mettra en état d'acquitter ma promesse.*

Cependant Prosper Colonne partit le jour même pour assister à un grand Conseil de guerre, qui se devoit tenir à Pignerol; mais méprisant l'ennemi, dont on lui donnoit à chaque instant des nouvelles, il marcha lentement & sans précaution, & s'arrêta même à

Ville-franche pour y dîner. Le Gouverneur de Carmagnole en instruisit Bayard, & Ville-franche étant une mauvaise place, on résolut d'y aller investir Prosper Colonne & de l'emporter d'emblée. Le Chevalier Bayard avoit eu jusqu'alors la tête de la marche; mais le Maréchal de Chabanes jugea à propos de le faire précéder par cent Archers commandés par le brave Imbercourt, qui s'avança jusqu'à un quart de lieuë de la Ville, & se mit en embuscade dans un petit bois tailli qui se trouvoit sur sa route. Bayard le suivoit de près, & ensuite venoient en un même corps le Maréchal de Chabanes, le Seigneur d'Aubigni, Bussi d'Amboise, & Anne Montmorenci avec leurs compagnies, qui toutes ensemble formoient environ quinze cens chevaux.

Il étoit impossible qu'un corps de troupes aussi considérable parcourût en plein jour un païs si étendu, sans être découvert; on venoit à chaque instant apprendre à Prosper le danger qui le menaçoit; mais il soutenoit que ce ne pouvoit être que la compagnie de Bayard, & voyant qu'on s'obstinoit pour le contraire: *Les François*,

ne l'avoit été jusque-là, forcé d'avouer par une triste expérience, que l'habitude a la vigilance, & la présomption qu'elle inspire, nous engagent quelquefois dans le péril.

Butin fait par les François.

Le butin que nos troupes firent en cette occasion fut inestimable. Prosper Colonne y perdit pour sa part plus de cent cinquante mille écus en argent monnoyé & en vaisselle d'or & d'argent : car ce Seigneur se faisoit servir avec une magnificence que nos Rois ne connoissoient point encore. On prit aussi six à sept cens chevaux bien enharnachés, parmi lesquels il s'en trouva quatre cens d'Espagne d'un grand prix ; le reste des équipages & les richesses de la Ville devinrent le partage du vainqueur. Pendant que nos troupes s'occupoient du butin, le Chevalier Bayard remarqua que deux Albanois, ennemis échapés à la poursuite des nôtres, avoient pris la route de Coni, où les Suisses étoient campés. C'en étoit fait de la Gendarmerie Françoise, s'ils fussent arrivés dans le désordre où l'avoit mise l'ardeur du pillage. Elle se rassembla promptement, & sortit de Ville-franche, comme les Suisses y en-

troient ; mais ceux-ci ne pouvant poursuivre de la Cavalerie, les François gagnerent Folsano, où les prisonniers & le butin furent mis en sureté.

Les Suisses, déja ébranlés par la prise de Prosper Colonne & de sa Gendarmerie, refuserent de demeurer dans leurs postes du Piémont & du Marquisat de Salusse, lorsqu'ils apprirent que le Roi avec toute l'armée avoit passé les Alpes, & que ce Prince marchoit à eux. Décampant avec précipitation, ils lui abandonnerent toutes les Villes qui se trouvent depuis l'entrée du Piémont jusque dans le Milanez, & ne l'attendirent qu'à Monza sur le Lambro. Là le Roi leur fit proposer un accommodement avantageux, qu'ils accepterent ; mais ayant trahi leur promesse, on en vint à une bataille.

Bayard avoit d'abord proposé de charger une troupe considérable de 1516.
Suisses, séparée du reste de l'armée ; mais le Roi qui comptoit sur la négociation avec les Suisses, n'y voulut point consentir, & le Chevalier lui parlant de cet offre après leur perfidie : « Je pensois, disoit-il, que ces

» gens-là étoient de bonne foi, & sur » cette croyance, je leur aurois volon- » tiers donné le double de l'argent » qu'ils me demandoient, si je l'eusse » eu en ma possession pour épargner le » sang de mes sujets. » Sentiment digne d'un Roi, pere de son peuple, que François avoit en effet avant la bataille; mais que la joye de la victoire altéra de telle sorte, que les défaites les plus funestes ne parurent pas lui en avoir depuis rappellé le souvenir. Les troupes étant rangées en bataille, le Chevalier Bayard se trouva à l'avant-garde, que le Connétable de Bourbon conduisoit; ils virent ensemble le désordre, où les Suisses avoient mis les Lanquenets, & le réparerent aux dépens de leur sang; les rênes & le harnois de tête du Chevalier Bayard furent coupés à coups de sabre & de piques, à la derniere charge qu'il fit. Le mord tomba, & le cheval devenant libre, emporta son maître dans un gros bataillon Suisse, qu'il traversa de part en part. Par bonheur la nuit commençoit, & le Chevalier se trouvant, après avoir évité ce danger, entre des arbres épais & couverts de ceps de vignes, son cheval s'arrêta.

Il descend, ôte son casque & le reste de son armure qui pouvoit l'embarasser, & se glisse en marchant sur les mains, du côté où il supposoit que ses troupes devoient être ; le Chevalier s'arrêta plus d'une fois dans cette marche pénible, pour éviter d'être entendu des Suisses. Enfin il arriva accablé de fatigue dans un endroit, où il entendit crier *France.* Ayant compté son avanture au Duc de Lorraine, ce Prince lui donna un cheval, d'autres lui apporterent des armes, & il se trouva en état de combattre sous les yeux du Roi même, couché à quelques pas de-là sur un affut de canon, & si près d'un bataillon Suisse, qu'on fut obligé d'éteindre la lumiére d'un Vivandier qui lui avoit apporté du vin, de peur qu'elle ne le fît appercevoir aux ennemis.

La bataille recommença le lendemain à la pointe du jour. Le Chevalier Bayard entr'autres y fit des prodiges de valeur, qui furent remarqués de son Souverain ; & ce Prince ayant enfin obtenu la victoire, voulut être armé Chevalier de sa main. Ayant assemblé à ce dessein les principaux Capitaines de son armée, il donna de

grands éloges à la valeur qu'ils avoient fait paroître, leur dit qu'il pensoit avoir fait son devoir, & déclara son dessein d'être armé Chevalier suivant l'ancien usage. Alors regardant Bayard: « Je ne connois, dit-il, personne dans » l'armée qui soit plus généralement » estimé que ce Chevalier; je veux » honorer en lui la voix publique. » Oüi, Bayard mon ami, ajoûta le » Roi, je serai aujourd'hui Chevalier » de votre main, parce que celui qui » s'est trouvé en tant d'assauts & de » batailles, toujours en parfait Cheva- » lier, est le plus digne d'en faire » d'autres. » Bayard regardant avec respect les Princes & les grands Seigneurs qui environnoient le Roi, lui répondit, qu'un si haut dégré d'honneur devoit leur appartenir, & qu'il n'oseroit se résoudre devant eux à l'accepter. Satisfaits de cette modestie, ils le presserent eux-mêmes d'obéir au Roi, à qui il continua cependant de dire qu'un grand Monarque tel que lui, étoit Chevalier né & au-dessus de tous les Chevaliers du monde : *Je le veux, Bayard*, dit le Roi, *obéissez. Ah! Sire*, repliqua le Chevalier, *si ce n'est assez d'une fois, je le se-*

Le Roi est fait Chevalier par Bayard.

rai cent mille, plûtôt que de résister à la volonté absoluë de mon Maître. Le Roi se mit à genoux, & Bayard tirant l'épée, l'en frappa du plat sur le coû, en répétant ces mots qui n'étoient point préparés : *Sire, autant vaille, que si c'étoit Roland, ou Olivier Godefroi, ou Baudoüin son frere. Certes, vous êtes le premier Prince que oncques fis Chevalier. Dieu veüille qu'en guerre ne preniez la fuite.* Et regardant ensuite son épée avec une joye ingénuë, & telle qu'un sentiment simple peut la figurer dans une situation pareille : *Tu es bienheureuse mon épée*, dit-il, *d'avoir aujourd'hui à un si vertueux & puissant Roi donné l'Ordre de Chevalerie. Certes, ma bonne épée, vous serez moult bien comme relique gardée, & sur toutes autres honorée, & ne vous porterai jamais, si ce n'est contre Turcs, Sarrazins, ou Maures.* Après cette cérémonie, le Roi se disposa à entrer dans Milan, dont le Connétable de Bourbon & Pierre de Navarre tâchoient de se rendre maîtres ; celui-ci par le moyen de ses mines, & l'autre par des offres d'argent considérables, dont l'effet fut beaucoup plus prompt que celui de la poudre. Par la reddition du Château, le

Roi se trouva maître de tout le Duché de Milan, ou peu de tems après son retour en France, l'Empereur avec une nombreuse armée vint faire la guerre en personne.

Le Connétable de Bourbon, Viceroi du Milanez, s'enferma dans la Capitale avec toutes ses troupes, n'étant pas assez fort pour tenir la campagne; & ce Prince permit seulement à quelques partis de se répandre dans les environs. Le Chevalier Bayard les conduisoit presque tous, s'approchant le plus qu'il lui étoit possible du camp de l'Empereur, enlevant des prisonniers à sa vûë, & lui faisant connoître qu'il n'avoit pas apporté en Italie le même bonheur, dont il avoit abusé dans les Pays-bas. Le Connétable se soutint dans Milan contre tous les efforts de l'Empereur, auquel il fit essuyer plusieurs pertes; mais s'appercevant que la Cour de Rome trompoit le Roi, & que ce Prince ne se précautionnant point contre ses intrigues, alloit perdre le Milanez, il lui en remit volontairement la Viceroyauté, & se retira à Moulins, Capitale du Bourbonnois, Province qui lui appartenoit toute entiére; le Chevalier

Bayard, à qui il avoit confié tout ce qu'il avoit découvert de la conduite du Pape & de la négligence du Roi gouverné par Loüise de Savoye sa mere, quitta l'Italie en même tems que lui, pour se rendre dans son Gouvernement de Dauphiné. Là, le Connétable qui recevoit de grands sujets de mécontentement de la Cour, entretint une étroite correspondance avec lui; & ayant appris que le Roi mandoit le Chevalier Bayard, il le pria de passer par Moulins, où lui ouvrant son cœur avec toute la confiance qu'inspire la vertu, il le chargea de parler au Roi de ses plaintes, en lui rappellant le souvenir de l'étroite amitié qui les avoit unis, lorsque le second mariage du feu Roi l'exposoit à se voir reculé du trône & à rester son égal; il lui parla aussi des raisons de crainte qu'il trouvoit pour l'avenir, si la faveur du Roi ne dissipoit pas le parti que ses ennemis commençoient à former. A l'exception de sa naissance & de sa rare valeur, on pouvoit lui disputer un jour tout le reste de ce qu'il possedoit.

Le Chevalier Bayard fit remarquer au Prince, que son absence de la cour

Conseil donné par Bayard au

Connétable de Bourbon.

étoit un mauvais moyen d'y rétablir ses affaires : que son habileté & sa grande réputation à la guerre, n'étoient plus des titres dans un tems de paix : que les Ministres alloient rarement chercher ceux qui s'éloignoient, quelque utiles qu'ils fussent ; l'expérience faisant voir qu'ils préferoient le maintien de leur autorité à l'intérêt de l'Etat, & que ne jugeant qu'au gré de leurs caprices, ils supposoient des talens dans tous ceux qu'ils honoroient de leur choix : « On ne peut » trop repéter, ajouta-t'il, cette maxi» me née de l'injustice des Ministres : » qu'un homme disgracié est un hom» me sans mérite ; jamais on n'a re» greté personne à la cour : la fausse » suffisance & l'air de faveur y domi» nent hautement sur la capacité, sur » le zéle & sur les services. » Le Connétable promit au Chevalier de suivre ses conseils & de retourner à la cour, où ce Prince étoit bien aise de faire annoncer son arrivée, par un ami capable de le faire désirer.

Avant de laisser sortir le Chevalier Bayard de Moulins, le Connétable le pria de faire Chevalier François de Bourbon son fils aîné, enfant

encore entre les mains des femmes : *Je désire avec ardeur*, lui dit-il, *que mon fils reçoive ce titre de votre main, j'augurerai bien pour la suite de sa conduite & de son courage.* Bayard s'acquita avec respect de cette cérémonie, & eut bientôt le plaisir de voir le Connétable à la cour, plus avant que jamais dans les bonnes graces du Roi, & peut-être trop bien dans celles de Loüise de Savoye, mere de ce Monarque.

La France joüissoit enfin de quelque relâche, que lui avoit laissé prendre la mort de Ferdinand Roi de Castille, & la jeunesse du Prince Charle, héritier des Royaumes d'Espagne ; mais la mort de Maximilien son ayeul paternel, donna occasion à une nouvelle guerre entre Charle & François I. qui dura plus que la vie de ces deux Princes, leurs enfans l'ayant continuée long-tems après leur mort.

Les deux Rois se disputerent l'Empire : Charle l'emporta & se déclara aussi-tôt l'ennemi de son compétiteur. François I. pour s'en venger, se jetta sur la Navarre qu'il conquit toute entiere, en faveur de Henri d'Albret son

Roi légitime ; mais André de Foix, Seigneur de l'Esparre, Général d'une partie des troupes chargées de cette expédition, ayant voulu, suivant le génie François, courir à de nouveaux avantages, avant d'avoir assuré les premiers, pénétra jusque dans la Castille, & obligea les Espagnols, en formant le siége de Logrogno, à se réveiller de la léthargie où ils paroissoient plongés. Leur armée après avoir repoussé celle des François loin des Frontiéres de la Castille, reprit toutes les Villes de la Navarre en peu de jours, & ménaça d'entrer dans la Guyenne. Mais cette Province étoit trop éloignée de la personne de l'Empereur, & il préfera d'attaquer la France par la Picardie ou la Champagne.

Le Roi de France étoit trop animé pour fuir les occasions de faire la guerre, & les deux Monarques laissant paroître toute leur animosité, avoient chacun une armée sur pied, dans le tems même que les conjonctures leur promettoient le plus une paix durable. François premier n'avoit perdu l'Empire, que par le peu de ménagement de ses Ministres:il s'attacha à regagner

les Princes qui pouvoient lui être plus utiles. La Maison de la Mark, descenduë de celle de Cléves, possedoit la Souveraineté de Boüillon & de Sédan, qui étoit alors d'une plus grande étenduë qu'aujourd'hui, & qu'on ne l'a vûë sous les Princes de la Tour d'Auvergne, qui en possedent encore une partie.

Le Roi de France, ni aucun Prince voisin n'ayant nul droit sur cet Etat, les revenus en étoient considérables, & les peuples riches & tranquilles. Logues, Fleuranges, Messancourt, Jamets & Meziéres, étoient alors des Places fortifiées, qui couvroient Sédan & Boüillon les principales de cet Etat. Robert de la Mark le possedoit en ce tems-là : son frere Evêque & Souverain de Liége, ses enfans avancés dans les troupes du Roi & grandsCapitaines,& de grandes terres qu'il possedoit alors, augmentoient beaucoup sa puissance. Dans les commencemens du démêlé de Charle V. avec François I. Robert de la Mark se vit par rapport aux dispositions des affaires & de leurs vûës, dans la même situation qu'Amedée Duc de Savoye dans les guerres de Loüis XIV. avec

la Maiſon d'Autriche ; c'eſt-à-dire, que l'Empereur pouvant difficilement entrer en Picardie, à cauſe des *Anglois* qu'il craignoit d'irriter, ne pouvoit attaquer la France, ſi le Duc de Boüillon ne lui en ouvroit le paſſage par ſon Etat.

Robert de la Marx ſe déclare pour le Roi.

Robert avoit d'abord pris *le parti* de l'Empereur contre le Roi, dont il avoit ſujet de ſe plaindre ; mais Charle qui n'eſtimoit pas autant ſon amitié qu'il craignoit ſon alliance avec le Roi, lui ayant fait une injuſtice, Robert revint à ſes premiers engagemens, vit ce Monarque à Remorentin ; & aſſuré de ſes diſpoſitions & de ſon appui, il réſolut de faire un coup d'éclat pour faire connoître ſon indépendance, & venger ſon injure en Souverain. Il ſçavoit que François I. avoit des troupes toutes prêtes pour le ſeconder, & que le Chevalier Bayard, ami de Fleuranges ſon fils, devoit ſe jetter dans la premiére des Places qui ſeroit attaquée.

Robert envoya donc à Vormes un Héraut-d'armes déclarer la guerre à l'Empereur, à la face de tout l'Empire aſſemblé au ſujet des mouvemens de Luther. Après cette déclaration, il fit

le dégat dans le Luxembourg à la tête de trois mille hommes de pied & de cinq cens chevaux. Charle V. considérant moins la qualité que la puissance du Duc de Boüillon, regarda son entreprise comme un attentat; & jugeant bien qu'elle avoit été formée de l'aveu du Roi de France, il se mit en état de punir le premier & de se venger du second.

Le Comte de Nassau à la tête d'une forte armée entra sur les terres de Robert, où il mit tout à feu & à sang, prit Boüillon & ses autres Places, à l'exception de Sédan & du Château de Jamets qu'il n'osa attaquer; mais il s'avança jusqu'à Mousson, ses soldats pillant les terres du Roi; jusqu'à ce que se dépoüillant de toute dissimulation, le Comte de Nassau passa la Meuse avec toute son armée, assiégea cette Ville dans les formes, s'en rendit le maître, & s'avança avec le Général Sixinghe, un des Favoris de l'Empereur, pour mettre le siége devant Mézieres, à la tête d'une armée de trente-cinq mille hommes. La conquête de cette Place auroit exposé toute la Champagne, & l'Empereur faisant passer de nouvelles forces dans

la Picardie, auroit mis le Royaume en danger; de sorte qu'il étoit nécessaire pour le salut de tout l'Etat de conserver Mézieres, & que cette Place, *la plus mauvaise de la France*, en devint le boulevart.

1521. Siége de Mézieres.

Le Chevalier Bayard depuis quelque tems étoit à la Cour; le Roi s'enferma avec lui, & s'ouvrant à lui sur son inquiétude, il ne cacha pas le besoin qu'il avoit de ses services: « Si je » perds Mézieres, dit le Roi, la Cham» pagne & la Picardie seront ouvertes » aux ennemis; ils viendront nous » chercher jusqu'à Paris, & vous sça» vez que la nation combat rarement » avec avantage sur ses terres; il faut » conserver Mézieres à quelque prix » que ce soit; & c'est vous que j'ai » choisi pour la défendre. Le péril est » évident; mais la gloire en est plus » certaine. Tout ce qui m'arrête dans » mon choix, c'est que je crains, si le » malheur de la France me fait perdre » Mézieres, que le désespoir ne m'en» leve aussi le Chevalier Bayard. » Il se jetta aux genoux du Roi, pour l'assurer qu'un soin si généreux, l'exposoit beaucoup plus à périr que les ennemis mêmes; & ne lui demandant

que des ordres précis pour les munitions & les vivres, il se rendit à Mézieres.

La Meuse embrasse la plus grande partie de cette Ville & en fait une presque Isle, laissant une langue de terre assez large du côté des Ardennes, d'où l'on vient par une porte nommée de Bourgogne ; les autres donnent sur des ponts que l'on peut rompre en cas de siége. La largeur de la Meuse, dont les eaux remplissoient les fossés de la Ville, étoit une de ses principales défenses ; l'art y en avoit ajoûté autrefois ; mais le tems les avoit détruites, & il en restoit bien peu à Bayard pour les relever : cependant il l'entreprit.

Discours de Bayard aux habitans de Mézieres.

Par son ordre la garnison & les Bourgeois furent assemblés : « Je ne » vous distingue point, leur dit-il, » quand il s'agit de défendre la patrie ; » les enfans mêmes doivent être ou- » vriers & soldats ; travaillons de con- » cert à notre sureté & à notre gloire » commune : on peut presque répon- » dre du succès, quand on fait des » efforts sinceres pour s'en rendre di- » gnes. » Ce peu de paroles, l'affection que les soldats & les peuples

avoient pour lui & quelque argent qu'il répandit, firent supporter avec joye les plus pénibles travaux, *qu'il* ſçavoit ſoulager par ſa préſence *& par* ſes ſoins. A chaque inſtant on voyoit s'élever de nouveaux ramparts, & à l'ardeur de ceux qui s'y employoient, on pouvoit juger qu'ils étoient determinez à tout riſquer pour leur conſervation. Tout étoit achevé, lorſque les ennemis arriverent.

Le Comte de Naſſau poſa ſon camp, qui étoit de vingt mille hommes, du côté des Ardennes, vis-à-vis la porte de Bourgogne, & le Général Sikinghe, avec quinze mille hommes, plaça le ſien au-delà de la Meuſe. La garniſon n'ayant point d'ouvrages extérieurs à défendre, étoit ſur les ramparts lors de l'arrivée des ennemis; & la plûpart conſideroient avec inquiétude cette grande armée, qui paroiſſoit plus conſidérable encore, à cauſe de la prodigieuſe quantité d'équipages dont les troupes Allemandes ſont toujours ſuivis. Bayard s'en étant apperçu: « Les ennemis, dit-il, nous » traitent comme des gens qu'ils crai- » gnent; leur nombre ne doit point » nous effrayer. Nous avons de larges » foſſés

» fossés & de bons ramparts; d'ailleurs
» ce ne sont point ces amas de terre &
» de pierres qui conservent les Places;
» c'est l'honneur, le courage, la pa-
» tience & la résolution de ceux qui le
» défendent. » Bayard avoit avec lui sa Compagnie de cent hommes d'armes, une autre Compagnie de même force, quelque Infanterie & un corps de jeune Noblesse, qui étoit venuë s'exposer avec lui. Anne de Montmorenci, Connétable de France à la fin du regne de François I. étoit un des principaux de ce Corps.

Les Assiégeans ayant établi leurs quartiers & fait placer leurs batteries, envoyerent sommer le Chevalier Bayard de se rendre. Il étoit connu des deux Généraux ennemis, & leur Hérault fut chargé de faire précéder sa sommation par de grands éloges; mais que s'ils ne produisoient aucun effet sur l'esprit du Gouverneur, d'intimider la garnison par de grandes menaces. Le Hérault s'acquitta de sa commission avec exactitude, & fit même en sorte qu'un grand nombre d'Officiers & de soldats l'entendirent. Il ne fut pas difficile à Bayard de remarquer son dessein : » Je me suis mis

» dans Mézieres, dit-il, pour la » garder : vos Maîtres connoîtront » bientôt, s'ils ne le sçavent déja, » que je ne suis pas homme à m'ef» frayer pour des paroles, ni même à » craindre les effets. » Et se servant ensuite du langage le plus conforme à l'esprit militaire, il ajoûta : « Enfin si le sort trahit ma résolution & » le courage de ceux qui me suivent, » je sçaurai me faire un pont du corps » de vos gens pour sortir de cette » Ville. » Le Chevalier prononça ces dernieres paroles en regardant ceux qui l'environnoient, & ils y applaudirent par de grands cris.

Le Comte de Nassau attendoit son Héraut avec impatience : il se hâta de l'interroger en présence du Général Sixingue, qui n'avoit pas la même opinion que ce Seigneur de l'entreprise qu'ils formoient. La réponse du Héraut le confirma dans son idée : il dit au Comte de Nassau, qu'on auroit pû mieux placer ailleurs les forces de leur maître. Un Officier Francomtois, qui avoit servi sous Bayard en Italie, voyant que Sixingue n'approuvoit pas le siége, dit en plein Conseil, qu'il connoissoit le Ca-

pitaine Bayard *pour l'avoir vû besoigner* ; que de long-tems ils n'entreroient dans Mézieres, & même *qu'à moins de sa mort ils n'y entreroient pas*. Le Comte de Nassau piqué l'interrompit : « Je sçai, dit-il, la réputation du Seigneur Bayard ; mais il n'est ni de » fer ni d'acier. Il est homme comme » nous, & je lui ferai tirer tant de » coups de canon, que dans quatre » jours il ne sçaura de quel côté se » tourner. »

Les batteries étoient prêtes. A peine le Comte de Nassau eut-il parlé, qu'elles tonnerent de toutes parts avec tant de furie, que les soldats des nouvelles levées de la garnison effrayées de ce fracas horrible abandonnerent leurs postes, courant éperdus dans les ruës de la Ville, & enfin se précipitant, pour se sauver, du haut de la porte & par-dessus les murailles. Les vieux soldats, qui n'avoient jamais entendu un si grand bruit d'artillerie, émus de la désertion des milices, jetterent les yeux sur leurs Officiers pour se rassurer. Ceux-ci firent avertir Bayard, qui parcourant à cheval tous les postes, montroit plus de gayeté qu'à l'ordinaire : « J'allois, disoit-il, met-

» tre ces milices hors de la Place ; c'é-
» toient des bouches inutiles ; nous
» ſommes aſſez de braves gens pour
» répondre aux ennemis, & nos pro-
» viſions dureront davantage. » Cependant le feu des batteries des aſſiégeans augmentoit, & ce qui paroiſſoit prodigieux en ce tems-là, où l'artillerie étoit mal ſervie, les Aſſiégeans tirerent en quatre jours plus de cinq mille coups de canon. Alors ce tonnere commença à diminuer : les ennemis craignoient de manquer de poudre & voyoient que les Aſſiégés à travers le feu & la fumée, bravoient la grêle de boulets, & venoient réparer les brêches : ſouvent même Bayard s'en ſervoit pour faire des ſorties plus promptes & moins attenduës : alors pour peu qu'il eût d'avantage, il bouleverſoit les tranchées & combloit en un inſtant les travaux, que les Aſſiégeans avoient achevés en pluſieurs jours. Sikingue, à qui l'on avoit promis d'emporter la Ville d'emblée, ſe plaignit au Comte de Naſſau, & lui laiſſa entrevoir qu'on n'étoit pas éloigné de le ſoupçonner d'avoir conſervé pour la France l'ancienne inclination, qui l'avoit engagé à ſon ſervice avant

d'entrer en celui de l'Empereur. Le Comte de Naſſau s'irrita du reproche de ſon Collégue, & lui repliqua qu'au moins cette inclination prétenduë ne lui faiſoit point trahir l'Empereur, pour lui faire accorder une tréve au Roi, comme Sikingue en avoit obtenue une pour Robert de la Mark ſon ami. L'Allemand répondit tout en colere, qu'il avoit fait cette démarche hautement, & par un ſentiment de générofité pour un Prince dont l'amitié l'honoroit, & que le Comte de Naſſau, parent de Robert de la Mark, ſe montroit auſſi mauvais parent par ce reproche, que mauvais ſerviteur de ſon Maître par ſa conduite. Une diſpute auſſi vive ne pouvoit qu'avoir une fin funeſte; mais les amis communs des deux Généraux leur ayant repréſenté l'avantage que les Aſſiégés pourroient tirer de leur diviſion, ils ſe réconcilierent en apparence, & chacun ſe retira dans ſon poſte.

Le Chevalier Bayard dans ſes fréquentes ſorties faiſoit des priſonniers ſur les ennemis. Il apprit d'eux la méſintelligence de leurs Généraux, & le bonheur voulut qu'un de ces gens-là ſe trouvât en état de l'inſtruire du dé-

tail de la dispute & des dispositions où ils étoient. Sur le champ, il fit partir deux Officiers de sa garnison pour aller trouver le Roi à Troies & lui demander du secours, promettant de lui donner les moyens de le faire entrer dans la Place. En même tems il fit venir un païsan des environs de *Sédan* & sujet de Robert de la Marx, à qui il promit une somme considérable, s'il vouloit se charger d'une lettre pour ce Prince : le païsan y consentit, & sortant secrettement de Mézieres, il prit la route de Sédan par le pont de la Meuse, & à travers le camp du Général Sikingue. Le païsan s'étonna que le Gouverneur de Mézieres lui eût fait prendre une route si bien gardée, & où la certitude d'être découvert augmentoit à mesure qu'il avançoit dans le camp.

Ce malheureux, aussi effrayé que s'il eût déja été arrêté, le fut dans l'instant même qu'il alloit jetter la lettre; on le conduisit à Sikingue & se croïant prêt à subir le dernier supplice, il avoüa tout. Le Général ouvrit la lettre & lut à peu près ces mots. « Le Comte » de Nassau est votre parent, & vous » esperez l'attirer de nouveau au ser-

» vice du Roi : qu'il se détermine au
» plûtôt s'il ne veut être taillé en pié-
» ces par une nombreuse armée, qui
» vient pour attaquer d'abord Sikin-
» gue, & aller ensuite à lui à travers
» de ma place, &c.... » Ce Général eut
à peine la patience d'achever la lectu-
re de cette lettre ; il se récria sur la tra-
hison du Comte de Nassau qu'il avoit,
disoit-il, toujours bien prévûë, &
donna les ordres nécessaires pour dé-
camper sur le champ. L'agitation de
Sikingue & le mouvement de ses trou-
pes donnerent le tems au païsan de se
sauver ; il revint à Mézieres, & avoüa
en tremblant au Chevalier Bayard le
malheur qui lui étoit arrivé. Ravi du
succès de sa ruse, il prit le Seigneur
de Montmorenci, & le mena avec
plusieurs Officiers de sa garnison sur
les ramparts, du côté du Comte de
Nassau. Ils vîrent avec étonnement
que les troupes de Sikingue mar-
choient en bataille pour s'y rendre, &
que le Comte de Nassau arrangeoit les
siennes, comme si elles alloient com-
battre.

Ce Général, au premier mouvement
qu'avoit fait son Collégue, avoit en-
voyé un Gentilhomme demander quel

étoit son dessein : celui-ci prévenu de sa trahison, répondit fiérement : *Allez dire au Comte de Nassau, que je veux lui faire acheter le plaisir de me voir hâcher en piéces ; dans peu de tems je serai auprès de lui, nous verrons ce qui en arrivera.* Sur cette réponse, le Comte de Nassau connoissant la vivacité de Sikingue, s'étoit mis en état de le recevoir. Ces deux Généraux se trouverent en présence, peu de tems après que Bayard & sa Compagnie furent arrivez sur les remparts ; il les considera avec attention ; & après avoir instruit ceux qui l'environnoient de la cause du mouvement qui les étonnoit : *J'avois grande envie*, dit-il, *que ces gens-là se battissent ; mais ils sont lents : il faut que je leur donne le signal, ou que je les separe.* En même tems il fit tirer plusieurs volées de canon sur les troupes du Comte de Nassau, qui le justifierent entiérement auprès de Sikingue avec qui il avoit déja eû le tems de s'expliquer ; mais avant que ce Général eut pû reprendre son camp, on avoit trouvé le moyen de faire entrer dans Méziéres un grand secours de troupes, des munitions de guerre & de bouche.

La vigoureuse résistance des Assiégés

ne laissant plus espérer au Comte de Nassau de prendre Mézieres par la force, il avoit résolu de l'affamer. Pour s'assurer davantage du succès de ce dessein, il engagea un Officier de son armée ami d'un Officier de la garnison, à lui envoyer demander une bouteille de vin par un domestique affidé, qui avoit ordre de bien examiner le dedans de la Place, & de sçavoir, s'il étoit possible, la quantité de vivres qui y étoit entrée. L'Officier François instruit par Bayard conduisit le domestique dans une cave spacieuse, remplie de grands tonneaux qu'il l'obligea de toucher, pour lui faire voir qu'ils étoient pleins : il est vrai que c'étoit d'eau ; mais l'Allemand ne s'en apperçut pas, & porta à son Général le double de ce qu'il lui avoit demandé. Le Comte de Nassau trompé, & se trouvant d'ailleurs exposé sans cesse aux soupçons de Sikingue, leva le siége, & laissa au Chevalier Bayard l'honneur d'avoir défendu pendant plus d'un mois une Place, qui sembloit ne pas mériter celui d'être assiégée.

Ruses de Bayard : on léve le siége.

Le Roi eut d'autant plus de joye de la conservation de Mézieres, que

l'Empereur s'étoit avancé pour pénétrer après sa prise dans l'intérieur du Royaume, où il se flattoit de faire de grands progrès, & qu'il étoit glorieux pour lui de le forcer, à la vûë de toute l'Europe, à se retirer vaincu. François I. écrivit à ce sujet à la Reine sa mere, à qui il rendoit un compte exact de toutes ses actions :

« Tout à seture, Madame, ynsi que » je me vouloys metre ô lit, est arrivé » Saval, lequel m'a apporté la certe- » nete deu levement deu siége de Me- » syeres, & croy que nos anemys sont » an grant pene, veu la onteuse re- » trete qu'il ont fet : pour tout le jour » de demain, je soré le chemyn qu'ys » prandront, & selon sela il nous fo- » dra gouverner ; & s'il ont joué la » pasyon, nous jourons la venyanse. » Vous suplyant, Madame, vouloyr » mander partout pour fere remersyer » Dieu ; car sans point de fote, il a » montré ce coup qu'yl est bon Fran- » coys, & fesant fin à ma lettre re- » metant le tout seur le Porteur, pry » à Dieu qu'il vous doynt très-bonne » vie & longue : Votre très-humble & » très-obéysant fils, *François*.

Pendant que le Roi se félicitoit ainsi de ses succès, le Comte de Saint

Pol & le Duc de Vendôme reprirent Mouzon, & entrant dans les Pays-bas, firent des conquêtes ſur l'Empereur, & s'emparerent de Bapaume & de Landreci. Le Roi lui-même ayant aſſemblé ſon armée ſe diſpoſa à paſſer l'Eſcaut, pour joindre l'Empereur campé dans le voiſinage de Valenciennes. Il avoit pour Lieutenans Généraux le Connétable, M. de la Trémoille, & les Maréchaux de Chabanes & de Châtillon.

Bayard ayant appris qu'il pourroit y avoir bataille, ſortit de Mézieres dont il avoit fait réparer les brêches, & ſe hâta de joindre l'armée. Ses amis allerent le recevoir loin du camp & lui firent cortége juſqu'au logis du Roi, où il voulut deſcendre tout armé, ſçachant bien qu'il feroit plaiſir à ce Monarque de ſe préſenter à lui dans le même état, où il étoit en défendant Mézieres. Le Roi le reçut en effet avec toutes les marques d'eſtime & de bonté que ſon zéle & ſes ſervices méritoient; il lui fit l'honneur de l'embraſſer, en rappellant d'une maniere flatteuſe la cérémonie militaire qui le rendoit ſon filleul, lorſqu'il reçut de lui l'Ordre de Chevalerie.

Le Chevalier Bayard, dont le cœur étoit également ſimple & généreux, ſe montra ſenſible juſqu'aux larmes aux careſſes de ſon Roi, & les jugea de trop grandes récompenſes de tous ſes ſervices. Ce Prince voulut néanmoins lui en donner de plus eſſentielles : il l'honora du collier de ſon Ordre, & le fit Capitaine en chef d'une compagnie de cent hommes d'armes, au lieu qu'il étoit Lieutenant des hommes d'armes du Duc de Lorraine.

Le Chevalier Bayard parvenu par cette promotion au rang des plus grands Seigneurs, paſſa l'Eſcaut avec l'armée, qui s'approcha aſſez de celle des ennemis pour pouvoir la combattre avec avantage, & mériter le reproche de n'avoir oſé l'entreprendre. Le Connétable, la Tremoille, Chabannes, le Chevalier Bayard & les Commandans des Suiſſes preſſoient le Roi de donner bataille; l'Empereur même ſembloit avoir voulu l'aſſurer du ſuccès, en prenant la fuite pendant la nuit avec cent hommes ſeulement; mais le Maréchal de Chatillon s'oppoſa ſeul à l'avis de toute l'armée, & le ſien fut ſuivi : non qu'il eût la réputation ni la capacité des autres Généraux; mais

il jouïssoit de la confiance de la Mere du Roi, qui lui avoit recommandé sur toute chose de ne point exposer la personne de son fils. Elle fut exactement obéie aux dépens de la gloire & de l'intérêt de ce Prince. La campagne se termina donc ainsi par la conquête de quelques petites places, & on ne voit pas que le Chevalier Bayard eut occasion d'entreprendre rien de considérable, jusqu'à ce que le Roi informé de la conspiration de Jerôme Morone, Chancelier du Milanez, pour chasser les François de Gênes, l'envoya dans cette Ville, pour ranimer son parti & soutenir la garnison menacée par les bourgeois.

Bayard agissant de concert avec Octavien Fregose, que le Roi avoit fait Gouverneur de Gênes, découvrit tous les ressorts de l'intrigue du Pape & du Roi d'Espagne, pour se saisir de cette Ville. Leurs troupes ayant paru dans son voisinage, elles furent obligées de se retirer avec perte, après avoir décelé aussi vainement la mauvaise foi de leur Maître.

La fidélité de Fregose ne laissant plus rien à craindre au Roi pour Gênes, le Chevalier Bayard revint dans

son Gouvernement, ou la misere des peuples le rapelloit. L'inclémence du Ciel avoit causé une disette de bled dans la Province, qui fut bien-tôt augmentée par l'intérêt de quelques particuliers, & par la connivence inhumaine des Magistrats préposés pour le bien public. Le Chevalier *Bayard* avoit peu d'expérience sur les moyens d'exercer la police ; mais avec un cœur tendre, compatissant, & des intentions droites, on sçait bien-tôt comment on peut soulager les malheureux. Il visita lui-même les greniers de Grenoble, & ne voulant commettre à personne un soin aussi important que celui de la conservation des peuples, les Villes & les Villages de la dépendance de Grenoble qu'il ne put voir, furent visités par des hommes fidéles, que l'intérêt ni l'exemple n'avoient point corrompus. Par cette action, qui remplissoit le principal devoir de son état, il vint à bout de rétablir l'abondance dans sa Province ; mais par une suite assez ordinaire de la disette, une maladie contagieuse se répandit parmi le peuple. Le Chevalier Bayard eut besoin alors de toute la bonté de son cœur, & de tout son courage,

pour affronter la mort en mille lieux sous la forme la plus effrayante; il entroit chez les malades, fournissoit à leur subsistance, animoit les Médecins, les Chirurgiens & tous ceux qui pouvoient les soulager, à braver le péril qu'il y avoit à le faire. Ce concours de soins eut l'effet qu'il devoit avoir; la maladie cessa promptement, & Bayard fut en état de se féliciter d'avoir sauvé deux fois les peuples, dont on lui avoit confié le Gouvernement. 1524.

Révolte du Connétable de Bourbon.

Les dernieres années avoient été malheureuses pour le Roi, je ne dis pas pour la France, à qui il étoit plus avantageux d'avoir perdu le Milanez, que de le compter encore au nombre de ses Provinces. Ce Monarque résolut de passer en personne une seconde fois les Monts, pour le reconquerir. Cette entreprise auroit eu le succès des premieres, c'est-à-dire, que les François se seroient rendu Maîtres du Duché de Milan, pour s'en voir chasser ensuite, mais la révolte du Connétable de Bourbon leur ôta cette gloire de vaincre avant d'avoir été vaincus; le Roi fut obligé de rester dans ses Etats: il donna le

commandement de l'armée destinée pour l'Italie à l'Amiral de Bonivet, l'homme le plus incapable du Royaume, & dont tout le mérite étoit la faveur de Louise de Savoye, & la haine que cette Princesse lui avoit inspirée pour le Connétable de Bourbon. Le Chevalier Bayard fut inconsolable, en aprenant la révolte de ce Prince; & détestant ces partialités de Cour qui font tant de coupables, il le justifia, autant qu'il fut possible, par celle que Louise de Savoye lui avoit témoignée; il déplora la triste destinée d'un Prince, que la fureur de ses ennemis obligeoit à devenir l'ennemi d'une Nation dont il faisoit la gloire. Son dessein étoit de se retirer dans le Dauphiné; mais les ordres du Roi l'obligerent à suivre l'Amiral de Bonivet en Italie, moins pour partager des succès ausquels on ne devoit point s'attendre, sous un tel Général, que pour rougir de ses fautes.

Cependant l'Amiral fit quelques conquêtes en arrivant dans le Milanez, & passa le Tesin avec autant d'ordre que de bonheur, malgré Prosper Colonne, posté sur la rive de ce fleuve avec son armée. Mais les bords

du Tesin virent les derniers exploits de l'Amiral. Il s'arrêta à quelques lieuës de Milan au lieu de marcher droit à cette Ville, où la fuite de Prosper Colonne avoit répandu la consternation, donnant ainsi le tems aux bourgeois de se fortifier de telle sorte qu'il ne fût pas possible de les forcer. Il s'aprocha néanmoins de Milan, mit une grosse garnison à Mouza sur le Lambro, & envoya le Chevalier Bayard à Lodi, occupant par ce moyen les principaux passages par où les vivres venoient à Milan.

Le Château de Crémone tenoit encore pour les François, qui l'avoient sçu conserver depuis leur derniere retraite d'Italie. Jean d'Herbouville, Seigneur de Bunon, en étoit Gouverneur. Quoique les maladies lui emportassent chaque jour un grand nombre de ses soldats, il résista à toutes les attaques des ennemis pendant deux années entieres, sans que la fatigue, les veilles, ni la faim pussent rien diminuer de son courage. Ce brave homme voyant sa garnison réduite à un petit nombre, & lui-même attaqué d'une maladie mortelle, fit venir auprès de son lit le foible reste de ses

ſoldats, & les anima de telle ſorte par ſes exhortations, & en leur vantant l'honneur de mourir victorieux, qu'ayant perdu ce brave homme, *ils* firent ſerment de ſe défendre juſqu'au dernier ſoupir ; ſerment qui fut ſi bien obſervé, que le Chevalier Bayard étant venu de Lodi pour ſecourir Crémone, ne trouva plus dans le Château que huit ſoldats malades, hors d'état de combattre, mais réſolus à périr.

Le Chevalier Bayard arriva au Château de Crémone, avec une armée de douze mille hommes : l'ayant ravitaillé, il ſe mit en état de reprendre la Ville. Mais une pluye violente qui ſurvint, ayant détrempé la terre des bréches que ſon canon venoit de faire, le ſoldat mal appuyé, & tombant à chaque pas, fut obligé d'abandonner l'aſſaut, qu'on ne put recommencer, la même pluye ayant duré quatre nuits & quatre jours entiers. Enfin Bayard cédant au tems & aux ordres de ſon Général, quitta Crémone, d'où il vint à Moncha pour arrêter les convois qui paſſoient par cette Ville pour Milan. L'Amiral Bonnivet connoiſſoit l'importance de ce

poste ; mais crédule & ignorant, il donnoit sa confiance à toutes les nouveautés. Quelques Italiens lui firent croire qu'en occupant Vigere, il incommoderoit beaucoup plus Milan : il donna ordre à Bayard de s'y rendre, malgré les représentations de ce Capitaine, qui voyoit à regret que son décampement alloit ruiner l'armée.

En effet, les convois arrivant à la file dans Milan, & cette Ville bien munie pouvant contenir une armée pour garnison, on y envoya de nouvelles troupes qui obligerent l'Amiral à décamper, pour se rendre à Biagrasse, dont le pays étoit dépourvû de tout : la famine commença à se faire sentir, & les soldats à se plaindre d'un Général qui ne sçavoit ni les faire vivre, ni les faire combattre. Le Connétable de Bourbon qui commandoit l'armée Impériale, vouloit le poursuivre & le défaire ; mais Prosper Colonne s'y opposa, en disant qu'il étoit inutile d'exposer des troupes pour ruiner une armée, que son Général détruiroit lui-même. Cet avis de Colonne fut parfaitement justifié par la conduite de Bonivet ; toutes les entre-

prises qu'il tenta, pour se retirer du mauvais pas où son imprudence l'avoit engagé, furent malheureuses, par cette raison, que l'on échape malaisément à un danger qu'on a formé soi-même. L'Amiral, tout occupé des soins de sa subsistance, ne pouvoit empêcher les mouvemens des ennemis : toutes leurs troupes se réunirent en un seul corps, sans qu'il tentât de l'empêcher, & la seule démarche qu'il fit après leur jonction, pensa causer la perte de toute l'armée.

Le Village de Rebec étoit un poste avantageux pour Bonivet, avant la réunion des troupes ennemies ; & alors ce Général n'ayant point pensé à s'en saisir, il le voulut, lorsque les Impériaux rendoient la conservation de ce Village impossible. Bayard fut chargé de cette commission : l'Amiral crut assurer le succès de ses entreprises, ou d'en justifier le malheur par la réputation de celui à qui il les confioit. Bayard lui remontra, non le péril qu'il y avoit à se tenir dans Rebec, mais l'inutilité de ce dessein, & que c'étoit livrer aux ennemis autant de troupes qu'il en envoyeroit dans ce Village.

Bonivet exigeoit l'obéissance en favori, & avec la hauteur d'un homme indigne de commander : il s'irrita des représentations du Chevalier ; mais celui-ci insista, & distinguant en homme éclairé ce qu'il devoit à l'intérêt de son Roi, d'avec la soumission à celui qui le représentoit : « J'obéirai, lui dit-il ; mais en exécutant » vos ordres, je suis en droit de vous » en montrer l'inconvénient. Rebec » est un Village ouvert de tous côtés, » fort près des ennemis, éloigné de » notre armée & de tous les lieux » qu'ils pourroient choisir eux-mêmes » comme le plus propre à nous battre. » La suite fera voir si j'ai raison; mais je » préviens ceux que vous me donnez » à conduire, que nous allons ensemble à la boucherie. » L'Amiral voïant l'effet qu'un tel discours produisoit, lui répondit qu'il lui donnoit deux cens hommes d'armes des plus vaillans de l'armée, & un corps d'Infanterie Françoise que commandoit M. de Lorges : qu'avec ce nombre de troupes il étoit en état de ne point tant craindre les ennemis : « Jamais » je ne les ai craints, repliqua Bayard, » parce que mes Généraux ne m'ont

Bayard est forcé d'agir contre son intention.

» jamais exposé qu'avec des forces à
» peu près égales. Vous m'en donnez
» assez pour me bien battre, mais non
» pas pour vaincre, ni pour nous *sau-*
» *ver.* » Bonivet donna sa parole au Chevalier, qu'il le secourroit s'il étoit pressé. Ce dernier, réduit à obéir, se rendit à Rebec avec le Seigneur de Lorges, tous deux si *assurés* du danger qu'ils alloient courir & de la négligence de leur Général, qu'ils envoyerent leurs équipages à Novarre, ne se réservant que le plus nécessaire.

Le Chevalier Bayard & de Lorges visiterent Rebec aussi-tôt qu'ils furent arrivés dans ce Village, & ce qu'ils en découvrirent acheva de les mettre au désespoir. Ce lieu avoit plusieurs avenuës très-larges, & l'on pouvoit d'ailleurs y pénétrer par des clos & des jardins qui l'environnoient; en sorte que pour le mettre en état de défense, il auroit fallu creuser un fossé & construire une muraille de plus de deux lieuës de tour. Bayard commença par faire placer des batteries de canon aux avenuës, & jugeant que les ennemis ayant mille autres passages, ne choisiroient point ceux qui

étoient défendus, écrivit de concert avec le Seigneur de Lorges, pour mander à Bonivet l'impossibilité de se soutenir, & le danger évident qu'ils couroient. Le Général leur répondit sechement qu'ils n'avoient rien à craindre, & qu'il ne sortoit rien de Milan qu'il n'en fût instruit sur le champ : aux autres lettres que ces deux Capitaines lui écrivirent coup sur coup, le Général ne fit aucune réponse.

Bayard avoit eu la fiévre presque toute sa vie : elle le tenoit à Rebec, & ne diminuant point sa vigilance, elle augmentoit son accablement; ses hommes d'armes, ses gens de pied travailloient sans cesse à creuser des fossés, à former des barricades, & lui-même ne couchoit que les cuisses & les bras armés, ayant sa cuirasse auprès de lui & un cheval toujours sellé: « Tout ce que nous faisons, disoit-il » à de Lorges, marque notre volon- » té; c'est pour notre réputation plus » que pour notre sureté; nous ne pou- » vons garder Rebec, ni peut-être » nous sauver : avec bien moins de » monde que les ennemis, n'en peu-

» vent envoyer contre nous, j'enle-
» verois quatre fois autant de troupes
» qu'il y en a dans ce Village; & si
» nous pouvions espérer quelque suc-
» cès, il ne feroit qu'acroître l'or-
» güeil & la présomption de notre
» Général. »

Les ennemis furent bientôt informés de l'arrivée de Bayard à *Rebec*: les travaux qu'il entreprenoit, les mit dans la nécessité de l'attaquer promptement: sa réputation leur donnoit lieu de craindre partout, même où le danger étoit évident pour lui. Lannoi, Général estimé parmi les Allemands, étoit l'homme de confiance de l'Empereur dans l'armée que commandoit le Connétable de Bourbon; Charle V. comptoit plus sur son habileté & sa valeur, que sur sa fidélité. Il projetta d'enlever le quartier de Bayard, & chargea de cette expédition le jeune Marquis de Pescaire, Officier déja célébre, qui fut depuis si fameux dans les guerres qui continuerent à désoler la France & l'Italie, & dont François I. en quelque sorte son captif pendant plusieurs jours, loüa lui-même le courage, qui contribua

bua à ſon malheur, la politeſſe & la douceur qu'il employa pour le ſoulager.

Ce Seigneur accepta avec joye une commiſſion, où contre l'ordre ordinaire, il y avoit peu de danger à courir & beaucoup de gloire à eſpérer; le nom ſeul du Chevalier Bayard ſuppoſant par tout une vigoureuſe réſiſtance. Auſſi le Marquis de Peſcaire crut-il prendre les mêmes précautions que s'il eût été à l'attaque d'une Ville, & ſon corps d'armée fut composé de ſix mille hommes d'Infanterie & de cinq cens hommes d'armes, qui marcherent toute la nuit, pour arriver avant le jour à Rebec.

Le Marquis de Peſcaire ſe trouvant auprès de ce Village ſans voir aucune ſentinelle, ſe perſuada que Bayard s'étoit retiré, ne pouvant ſuppoſer qu'un Officier auſſi vigilant eût manqué à cette premiere régle de la guerre, qui eſt de faire une garde exacte aux environs de tous les lieux menacés. Bayard avoit auſſi ordonné qu'on mît partout un grand nombre de ſentinelles; mais ſe trouvant accablé par la fiévre, par la fatigue & par une médecine qu'il venoit de prendre, il

avoit manqué cette nuit d'aller visiter les postes, & ses Officiers avoient négligé d'y aller à sa place, à cause de la pluye & du froid.

Pescaire arriva donc jusqu'au pied de Rebec, sans rencontrer personne; mais à la barriere d'une des avenües, il fut découvert par quatre Archers, qui crierent aux armes de toutes leurs forces. La garde de la barriere, quoique surprise, se présenta avec beaucoup de résolution, & arrêta les ennemis pendant qu'on sonnoit l'allarme de toutes parts; le bruit parvint bientôt jusqu'à Bayard, qui suivi seulement de six hommes d'armes, courut à demi désarmé à la barriere: le brave deLorges y arriva dans le même moment avec quelques Officiers, le reste des troupes suivant à la file, & personne ne paroissant étonné du péril. Mais au bruit des tambours & des trompettes des ennemis, le Chevalier jugeant de leur nombre & que le Village étoit environné; il appella de Lorges: « Mon cher ami, lui dit-» il, la partie n'est pas égale, les en-» nemis vont fondre sur nous de tous » côtés, & soyez sûr que nous ne se-» rons secourus de personne. Laissons

» ici le bagage ; ſauvez-vous avec vo-
» tre Infanterie droit à Biagraſſe,
» avant que cette barriere ſoit forcée.
» Je vous ſuivrai & vous défendrai,
» avec mes Gendarmes. »

De Lorges partit ſur le champ, & Bayard continua de combattre à la barriere, juſqu'à ce qu'il crût l'Infanterie en ſureté ; alors il commença ſa retraite avec tant d'ordre, que les ennemis ne purent l'entamer, & il arriva à moitié chemin de Biagraſſe, ſans avoir perdu plus de dix hommes. Là, il rencontra l'Amiral de Bonivet qui venoit, mais trop tard, à ſon ſecours ; & ils étoient rentrés enſemble dans Biagraſſe, que le Marquis de Peſcaire le faiſoit encore chercher dans toutes les maiſons de Rebec.

La gloire d'avoir ſauvé ſes troupes auroit pû ſatisfaire tout autre homme que Bayard ; mais ne pouvant ſupporter qu'on l'eût expoſé inutilement à fuir, il perdit ſa modération ordinaire, pour faire de ſanglans reproches à Bonivet. Ce Général, que la fortune commençoit à corriger en le maltraitant, ſembla avoir acquis la douceur que Bayard paroiſſoit avoir perduë ; il avoüa qu'il s'étoit trompé,

Bayard fait de ſanglans reproches à Bonivet.

& promit au Chevalier de lui faire oublier cet accident, par l'estime qu'il feroit à l'avenir de ses conseils. Ils se réconcilierent sincérement, & l'extrême danger où ils se trouverent bientôt exposés, les réunit plus que jamais.

Le Connétable de Bourbon, ennemi déclaré de l'Amiral de Bonivet, & le maître absolu de l'armée Impériale, lorsqu'il étoit question de poursuivre les François, engageoit les autres Généraux à redoubler leur vigilance pour détruire Bonivet, confondant l'armée entiere dans la haine qu'il portoit à l'Amiral. Chassé de Biagrasse par l'approche des ennemis, par la faim & par la peste, il se retira à Vigevano en deça du Tesin, offrant la bataille aux ennemis pour périr avec gloire, plûtôt que dans l'espérance de vaincre. Le Connétable désiroit avec ardeur qu'on l'acceptât ; mais Lannoi ne voulant point exposer au caprice de la fortune un succès dont il étoit assuré, continua de resserrer l'Amiral, & borna ses soins à empêcher sa jonction avec six mille Suisses & six mille Gascons qui venoient à son secours, pendant que des détachemens de son

armée se rendoient maîtres de toutes les Places, par où Bonivet pouvoit se retirer.

Alors la terreur se répandit parmi ses troupes ; elles se laissoient battre en toutes rencontres, & par un sentiment ordinaire à la nature, mais contraire à la raison, la peur leur faisant mépriser le danger, on les voyoit passer en foule la riviere à la nâge, se livrer nuds, seuls & désarmés, à des ennemis qu'ils n'avoient osé attendre dans leur camp. Les Suisses imiterent ces déserteurs & se retirerent tous vers leurs compagnons, qui les attendoient pour retourner ensemble dans leur Pays.

Ces accidens ne devoient point, ce semble, être attribués à l'Amiral; mais la réflexion vouloit qu'on l'en rendît responsable : l'imprudence de ses premieres démarches les avoit occasionnés. Humilié par tant de malheurs, on ne voyoit plus dans Bonivet, ce Général fier & présomptueux, ennemi des conseils étrangers, & idolâtre de ses propres opinions : il consultoit sans cesse les Officiers dont on vantoit l'expérience ; mais cette confiance & cette docilité tardives lui faisoient trou-

Bonivet remet le commandement de l'armée à Bayard.

cheval, animant par ses paroles ceux à qui il ne pouvoit plus donner d'éxemple, jettant les yeux tantôt sur l'Infanterie, qui passoit avec beaucoup d'ordre & de promptitude, tantôt sur le Chevalier Bayard. Celui-ci faisoit des prodiges à la tête des Gendarmes, & montroit aux ennemis qu'il falloit que les François fussent à demi vaincus par leur mauvaise conduite, pour que la force des armes pût achever leur défaite ; mais Bonivet perdant son sang, se sentant affoiblir & craignant sur toutes choses de tomber au pouvoir du Connétable de Bourbon, ordonna au Comte de Saint Pol d'aller prendre la place de Bayard, qu'il manda auprès de lui : « Seigneur » Bayard, lui dit-il, vous voyez » mon état, je n'en puis plus ; je dé» pose entre vos mains toute l'auto» rité dont le Roi m'a revêtu : re» cevez le bâton de Général, comme » celui que j'en crois le plus digne : » réparez le mal si vous le pouvez. Il » est bien tard, Monsieur, répondit » le Chevalier ; mais je m'exposerai » avec joye à périr, pour rendre à l'ar» mée tout ce qu'elle peut attendre de » moi. » En même tems il prit le bâ-

ton de commandement, choisit pour son Lieutenant Vandenesse, son compagnon d'armes, & frere du Maréchal de Chabanes, & alla charger les ennemis avec tant de furie, qu'il les obligea de livrer passage à la litiere qui portoit Bonivet.

Le Connétable de Bourbon, qui connoissoit la valeur de la Gendarmerie Françoise, n'avoit pas voulu qu'on se livrât trop impétueusement à leurs premieres efforts; mais pendant qu'ils combattoient avec le plus de chaleur, & que les ennemis reculoient devant eux, ce Général fit couler des Arquebuziers des deux côtés du chemin qui conduisoit au pont; en sorte que la Gendarmerie venant pour y passer, fût exposée à tout leur feu. Le Chevalier Bayard apperçut le dessein du Connétable, sans pouvoir en empêcher l'exécution; mais il se hâta de faire sa retraite avant que le nombre des Arquebuziers fût augmenté; ceux qui étoient déja passez le voyant approcher, firent une décharge si à propos, qu'ils renverserent un grand nombre de Gendarmes. Le brave Vandenesse reçut un coup, dont il expira sur le champ, terminant glorieuse-

ment une vie digne de ſon illuſtre naiſſance.

Bayard bleſſé.

Le Chevalier Bayard, qui plaignoit le ſort de ſon ami, reçut en même tems un coup d'arquebuſe dans les reins, qui lui caſſa l'épine du dos; la douleur fit qu'il s'écria : *Seigneur Jeſus, ayez pitié de moi;* & s'appuyant les deux mains ſur le pommeau de ſa ſelle, il marcha quelques pas, juſqu'à ce que voyant le Comte de Saint Pol ſe charger de conduire la Gendarmerie, il ſe fit deſcendre au pied d'un arbre par un Gentilhomme, ſon Maître-d'Hôtel, qui ne voulut pas l'abandonner. Il l'avoit placé au hazard : Bayard voulut qu'il lui tournât le viſage du côté des ennemis; & regardant la croix de ſon épée, il repéta pluſieurs fois : *Miſerere mei Deus, ſecundum magnam miſericordiam tuam.* On dit même que dans la crainte de mourir avant d'avoir du ſecours, il ſe confeſſa à ſon Maître-d'Hôtel.

Le Seigneur de Lorges, qui étoit demeuré à l'entrée du Pont avec un corps d'Infanterie, étoit au déſeſpoir de la bleſſure du Chevalier : voulant le venger, il fit faire une décharge ſi furieuſe & ſi juſte, qu'il abatit

ses ennemis les plus avancés, & inspira par sa résolution tant de terreur aux autres, qu'ils le laisserent passer le Pont avec le reste de la Gendarmerie. Les ennemis le passerent après eux, & remarquant le Chevalier sous un arbre ils y vinrent en foule ; mais les simples soldats apprenant que c'étoit Bayard & qu'il étoit dangereusement blessé, respecterent son malheur, & ne s'approcherent que pour le servir. Les Suisses, quoique leur Nation soit peu susceptible de pitié, se montrerent les plus touchés de son malheur, & un de leurs Officiers voulut le faire emporter sur les piques de ses gens ; mais Bayard jugeant qu'il n'avoit qu'un moment à vivre, & que le moindre mouvement pourroit hâter sa fin, le pria de le laisser s'occuper seulement du soin de son salut. En ce même instant, le Connétable de Bourbon arriva. Il reconnut Bayard : & le souvenir de la Patrie se joignant à celui de l'ancienne amitié qu'il avoit euë pour lui, le rendant plus sensible à l'état où il le voyoit, ce Prince ne put retenir ses larmes. « Ah! Monsieur Bayard, lui dit-il, que j'ai pi-

» tié de vous voir en une si triste situa-
» tion! «

Remontrance de Bayard au Connétable de Bourbon.

Alors ce grand homme donnant dans ces derniers momens les témoignages de cette magnanimité qu'on lui avoit reconnuë durant le cours de sa vie, lui répondit : » Ah! Mon-
» sieur, je ne suis point à plaindre,
» je meurs en homme de bien, en
» servant mon Roi & ma Patrie; mais
» c'est de vous qu'il faut avoir pitié :
» vous êtes Prince du sang de France,
» & je vous vois armé contre votre
» Roi, vos amis, votre Patrie, votre
» serment, votre honneur, & contre
» vos propres intérêts ». Le Connétable pénétré de la vérité de ce reproche, & plus touché de son malheur, en ce que sans pouvoir l'éviter il avoit de si terribles suites, jetta tristement les yeux sur le Chevalier Bayard, & se retira sans pouvoir lui répondre, ordonnant à ceux qui l'environnoient d'avoir pour lui les soins qu'il n'avoit pas la force de lui rendre.

Le Marquis de Pescaire, le plus grand ennemi de la Nation Françoise, mais l'ami de tous les grands hommes, & le protecteur des malheureux, étant survenu, descendit de cheval,

prit la main de Bayard, l'affura de fes fervices, & voyant qu'il ne pouvoit être tranfporté, fit venir fa tente, qu'on dreffa fur le lieu même où il étoit. Le Chevalier demeurant ainfi au milieu de fes vainqueurs, n'y trouva que des amis. Le Marquis de Pefcaire fit venir fon lit dans la même tente, & ne voulut point la quitter, jufqu'à ce que Bayard après un filence de quelques momens rendit le dernier foupir, âgé d'environ cinquante ans. Le Marquis de Pefcaire le voyant mort, témoigna une douleur fincere. » Nous avons perdu, dit-il, le véri» table modéle d'un grand homme, & » les François un grand Capitaine.

Mort du Chevalier Bayard.

1524.

L'armée Françoife étant en sûreté, on fe demanda les uns aux autres des nouvelles du Chevalier Bayard: fa compagnie de Gendarmes, à la tête de laquelle il n'avoit pû fe mettre, étant chargé du commandement de l'armée, déploroit le malheur de cette abfence, comme étant la caufe de fa perte. Il n'y avoit pas un de ces Gentilshommes qui n'eût reçu de lui quelques bienfaits, & qui ne l'eût couvert de fon corps pour le garantir des

coups des ennemis. D'Alégre, Prévôt de Paris, & d'une famille différente de ce d'Alégre si fameux par ses exploits, apprit aux troupes l'état où il avoit vû le Chevalier, assis tout sanglant au pied d'un arbre, & au moment de rendre le dernier soupir. Ce recit inspira une espéce de fureur aux troupes : les Officiers, les Gendarmes, les simples soldats s'attroupoient & se confondoient ensemble, comme réünis par le même sentiment de douleur. Quelques-uns emportés par leur zéle, allerent se rendre aux ennemis pour revoir le Chevalier. Le Marquis de Pescaire, touché d'une résolution si généreuse, leur montra lui-même Bayard, se joignit à leurs regrets, & voulut qu'ils fussent libres, honorant en eux les sentimens d'estime & d'admiration, dont il étoit pénetré.

Le bruit de la mort du Chevalier Bayard répandu dans toute l'armée, y causa une désolation générale. Bonivet, quoique dangereusement blessé, parut plus occupé de cette perte que de ses maux, & se reprocha hautement d'en avoir été la malheureuse occasion : chacun regretoit un ami,

un protecteur, un pere, & ces titres répétés par tant de milliers d'hommes, se réünissoient sur un seul. Ses amis l'envoyerent demander aux vainqueurs ; mais la générosité de Pescaire avoit prévenu leurs soins. Par ses ordres on embauma le corps du Chevalier, & il fut porté à l'Eglise par des Gentilshommes, à la tête d'un magnifique convoi : une multitude d'Officiers & de soldats les suivoient, & les peuples qu'il avoit combatus toute sa vie, sans être jamais leur ennemi, augmentoient le cortege, faisant connoître par leurs regrets que la véritable vertu exempte ceux qui la suivent du reproche des maux que la nécessité les a forcés de causer.

Le Marquis de Pescaire ayant satisfait aux honneurs funébres du Chevalier Bayard, rendit son corps à ses amis & à ses domestiques pour l'emporter à Grenoble. Le Duc de Savoye, sur les terres duquel on étoit obligé de passer, voulut qu'on lui rendît dans toutes les Villes les mêmes honneurs qu'à un Souverain, & ordonna que la Noblesse l'accompagnât jusque sur les frontiéres de ses Etats. Les peu-

ples du Dauphiné, informés de sa mort & de son arrivée, étoient venus en foule au pied de la montagne par où il devoit descendre, pour voir le cercuëil de celui qui les avoit sauvés de la famine & de la peste, la plupart vêtus de deüil, & tous également affligés.

Ce nombreux cortége le conduisit jusqu'à une demi lieuë de Grenoble, où le Clergé, la Noblesse du pays, le Parlement & la Chambre des Comptes vinrent le recevoir. Ils environnerent son chariot, & le conduisirent en grande pompe à l'Eglise Cathédrale de Grenoble, où il fut déposé jusqu'au lendemain qu'on le transporta dans l'Eglise des Minimes, située hors de la Ville, & dont son oncle maternel, Laurent Allemand, étoit le Fondateur. Il y fut enterré vis-à-vis le Grand-Autel, sous une tombe platte, sans ornement & sans inscription, sépulture convenable à la modestie & à l'humilité de celui dont elle renferme les cendres & assez décorée par son souvenir. C'est au zéle de sa patrie, plûtôt qu'au secours fragile des marbres & de l'art, que la postérité doit

être redévable de l'exemple & du souvenir de ses vertus.

Elles furent telles, que ses contemporains s'empresserent de se les repéter les uns aux autres, & que plusieurs Historiens de son tems les célébrerent à l'envi, avec plus de zéle que de talens : mais leurs efforts doivent donner l'exemple à un siécle plus éclairé. Chaque état peut le prendre pour un exemple religieux, charitable, juste, équitable, magnifique, libéral jusqu'à la prodigalité, magnanime, courageux en héros, quelquefois vaincu sans rien perdre de sa gloire, & augmentant par sa modération le prix de ses fréquentes victoires. Né pour le bien, attentif à le procurer, & par une disposition aussi heureuse que singuliere, *changeant* (pour me servir des termes de son premier Historien) *en certaines occasions où la nature le combattoit*, *changeant*, dis-je, *le vice à vertu*. L'honneur & la probité aidant à la religion, l'emportoient sur la jeunesse, sur l'exemple & sur la nature même. Il eut dès sa jeunesse, à l'exception de l'expérience : toutes les qualités qui l'accompagnerent

au tombeau, & mérita de porter, avant d'avoir atteint l'âge de trente ans, celle de Chevalier sans peur & sans reproche; titre que l'on ne donnoit qu'aux Héros, qui joignoient la probité & la pureté des mœurs, à la plus haute valeur & aux talens militaires. Il fut peu courtisan: nourri sous les armes & avec la sincérité d'un soldat, son ambition unique fut d'en remplir les devoirs avec exactitude. Son désintéressement pour les récompenses augmentoit le reproche qu'on fait à la Cour de les accorder aux sollicitations plûtôt qu'au mérite. Il ne commanda point d'armée en chef, & approcha de la dignité de Maréchal sans l'obtenir; mais il n'en est point de ceux qui en ont été revêtus, qui l'ait jamais surpassé dans l'estime publique. Les qualités du cœur, portées à un dégré éminent, prévalent avec justice sur des titres, qui devant être le partage du mérite, ne servent souvent qu'à le faire méconnoître & à l'obscurcir.

Lorsqu'on apprit au Roi la perte du Duché de Milan, la retraite forcée de l'Amiral, sa blessure, le danger où

il étoit, & celui où ſes troupes demeuroient expoſées, il parut ſenſible en grand Roi à cette multitude d'accidens; mais quand on l'informa de la mort du Chevalier Bayard, il y parut ſenſible en homme privé & en ami. Il ordonna qu'on rendît à ſon corps tous les honneurs poſſibles, & repéta, comme tous ſes ſujets, l'éloge de ce grand homme.

Fin du Tome IX.



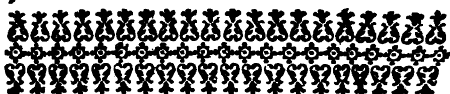


TABLE DES MATIERES

Contenuës dans ce Volume.

A

B

G

I

L

M

Fin de la Table des Matieres.

De l'Imprimerie de JOSEPH BULLOT.
1744.





